Gazida

Xavier Marmier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Gazida

Depuis six mois, j'ai suivi bravement ton amical conseil, le conseil que l'on donne également à ceux qui souffrent d'une gastrite, et à ceux qui sont atteints d'une maladie morale : « Voyagez, voyagez ! » Pour ceux-là, les docteurs de la Faculté comptent sur l'efficacité d'un changement d'air et de climat; pour ceux-ci, les médecins du cœur, s'il en est, les amis

à qui nous confions nos douleurs impalpables, espèrent une heureuse diversion.

C'est ce dernier moyen de guérison que tu m'as prescrit, avec l'autorité de ta vieille affection, mon cher Georges, après avoir longtemps écouté mes tristes récits, assisté aux orages de mon désespoir et contemplé mon morne affaissement. Je me rappelle encore le jour où tu me conduisais au chemin de fer, et le moment où, au son de la cloche annonçant le départ, tu m'embrassais en me disant : « peu à peu de nouvelles émotions détourneront ton esprit de ce point fatal auquel il reste si obstinément attaché ; peu à peu par un effort de ta volonté, par le mouvement, par l'action, par l'effet naturel de l'éloignement et du voyage, tu oublieras la trahison qui a bouleversé ton existence, et tu reviendras guéri. »

Voilà ce que tu me disais en me serrant la main, et tu me rappelais à nos bons jours de jeunesse, et tu m'encourageais par une vive parole d'espoir.

Hélas! mon cher Georges, si tu avais réellement l'espérance que tu m'exprimais si bien, elle ne s'est pas réalisée; je ne suis pas guéri. J'ai vainement cherché à m'affranchir de l'implacable pensée qui m'obsède.

Oh! memory, m'écriais-je avec Byron!

Oh! memory torture me no more! Mais à cette invocation, ma mémoire se réveillait plus cruelle avec son aiguillon.

J'ai été dans des pays que je ne connaissais pas encore, et qui me semblaient devoir m'occuper vivement par leur nouveauté, et je les ai parcourus avec une froide indifférence; j'ai voulu revoir des lieux où j'avais passé d'heureux jours, où j'espérais retrouver quelque reflet lumineux d'un autre temps, et il m'a paru qu'ils étaient voilés d'un nuage gris et lourd, que les oiseaux n'y avaient plus le même chant joyeux, ni les fleurs le même éclat, ni les bois la même ombre rafraîchissante !

Mil ar som forr. Tout est pourtant comme autrefois, dit le poète finlandais Runneberg, mais moi, je ne suis plus le même.

J'ai erré de côté et d'autre, tantôt dans une langueur maladive, tantôt dans un état de colère contre ma faiblesse, de révolte contre l'injustice du sort, d'indignation contre le monde et la société, qui n'en peuvent mais. J'ai cheminé deçà, delà, comme ces pauvres poissons de Geylan,qui, au temps des grandes chaleurs, abandonnent leurs étangs desséchés, se traînent sur la plage, et-par les sables arides, par les jungles épineux, s'en vont à la recherche d'un autre gîte.

Quels bons petits nids j'ai cependant possédés, l'été, dans nos chères montagnes de Franche-Comté, l'hiver, dans ma modeste

retraite de Paris! Je ne comprends pas que je sois tombé si bas, quand je songe à la douce quiétude avec laquelle je suivais mon humble sentier.

Peu soucieux de ce qu'on appelle, dans le monde, le bonheur, c'est-à-dire une grande fortune, ou la réalisation d'un grand désir d'ambition, je me faisais à moi-même journellement, sans effort, tout un chapelet de petits bonheurs. J'aimais le travail et l'étude, les voyages, les rêveries indolentes, les causeries amicales. L'achat d'un livre de choix était pour moi tout un événement ; une statuette ou une aquarelle égayait mes regards ; le sourire d'un enfant, la parole affable d'un vieillard, me dilataient le cœur ; le moindre témoignage de sympathie ou d'estime me semblait une glorieuse conquête. Un rayon de soleil, au printemps, dans les champs reverdis, me pénétrait d'un sentiment de gratitude envers Dieu. Quelques mauvais vers que, de temps à autre, je m'en allais rimer dans mes promenades solitaires, résonnaient à mon oreille comme un harmonieux écho de mes émotions, et un orgue de Barbarie, soupirant sous mes fenêtres, suffisait pour me transporter par la réminiscence d'une mélodie dans des régions idéales.

Quelquefois, dans ce pays où je m'en vais si tristement, étranger parmi les étrangers, je m'asseois dans ma chambre d'auberge, et la tête entre mes mains, j'évoque les images du passé, surtout celles de la famille, les plus pures, les plus vraies, les plus ineffaçables. Je me revois tel que j'étais autrefois, arrivant avec un battement de cœur dans la sainte

demeure où m'attendaient mon père et ma mère, où tous deux pleuraient de joie en m'embrassant. Je revois la table couverte de bouquets de fleurs, comme pour célébrer le retour de l'enfant

prodigue. Je m'asseyais là, en qualité d'aîné, à la place d'honneur, à côté de mon père, et le dîner était fini depuis longtemps, que nous restions encore des heures entières à causer, comme si nous ne devions pas nous revoir le lendemain, et chaque fête était pour nous un joyeux épisode dans la calme régularité de notre vie. J'entends encore vibrer les cloches du village qui nous appelaient à la messe du dimanche, aux solennités de Pâques et de Noël. Ma bonne mère craignait toujours de ne pas arriver assez tôt à l'église, et quelquefois, mon père et moi, nous faisions semblant de vouloir la retarder, mais ni lui ni moi, nous n'aurions pu lui causer une telle peine. Avant que le prêtre fût à l'autel, nous étions à genoux dans notre banc, et à notre rentrée au logis, nous voyions briller sur une nappe blanche la bouteille de vieux vin de Salins, réservée pour ces grandes circonstances. La semaine dernière, dans cette ville de Hambourg, les cloches des temples protestants et des églises catholiques proclamaient dans les airs la fête de Pâques : Krisïos vos tires, s'écrient ce jour-là les Russes en s'embrassant. Resurrexit, sicut dixit, dit l'hymne religieuse, et en ce temps de l'année, la nature, ensevelie dans son linceul d'hiver, semble

aussi ressusciter. Par les quais, par les rues étroites, par les ponts des canaux et les larges places, toutes les familles de la cité septentrionale allaient gaiement célébrer la résurrection de la terre et celle du ciel.

Moi, j'étais seul, sans ami, sans famille. En entendant le son de ces cloches qui me rappelaient celles d'un autre temps et d'un autre lieu, je me suis senti le cœur serré, et mes yeux se sont gonflés de larmes.

Que Dieu te garde tes parents, mon cher Georges! Mon amitié n'a pas un meilleur vœu à f adresser.

Il est des hommes qui, vers la fin de leur vie, grandissent comme l'ombre du passant au déclin du soleil. Ainsi mes parents grandissaient à mes yeux, dans leurs dernières années, par leur sérénité et leurs vertus.

Quand la mort me les eut enlevés, je vis un jour rayonner sur moi, dans la douleur de mon deuil, le regard attendri de Marguerite. Comme les lianes des tropiques, dont la tige mutilée enfante de vivaces filaments qui s'inclinent vers le sol et y implantent de nouvelles racines, les racines déchirées de mon cœur se ravivèrent et s'attachèrent à cette femme qui m'apparaissait, dans mon abandon, comme un appui providentiel.

Tu la connais et tu as été frappé de sa beauté. Dono infelice di bellezza.

Mais ce qui me liait intimement h elle, ce n'était pas tant la magique expression de ses yeux, le charme de son sourire, l'éclat de ses cheveux noirs encadrant, comme un cercle d'ébène, sa blanche et suave figure, que l'agrément de son esprit et les attractions de sa beauté morale. Je lui avais fait une place unique dans mon estime. Je la croyais dotée de tous les sentiments les plus purs, les plus généreux, les plus élevés, inaccessible aux mesquines combinaisons de la vanité mondaine, inébranlable dans ses promesses et ses résolutions.

Elle m'aima. Elle me le dit du moins, et moi j'accueillais avec une foi sans réserve chacune de ses paroles. Au printemps nous devions nous marier. Tu te rappelles avec quelle ardeur j'attendais cet accomplissement de mon rêve idéal.

Woman, thy name is frailty.

Un autre, plus riche que moi, s'est présenté, et l'appât d'une maison à Paris, d'un château à la campagne, d'une petite couronne de baron, a suffi pour m'enlever ce qui m'avait été si solennellement, si saintement promis.

Comme j'avais mis toute ma vie en cette âme débile, quand mon amour fut trahi, je ne savais plus que faire de cette vie, dont elle était devenue le mobile, la lumière, l'espoir, et il s'opéra en moi une transformation qui n'est pas encore finie.

Ah ! la fatale action de la femme à qui nous avons confié notre avenir et qui trompe notre espoir ne s'arrête point au cœur de sa victime. Nos amis, nos protégés en reçoivent souvent le contrecoup. Par la déception quelle nous a fait subir, elle éveille dans notre esprit une défiance universelle ; elle comprime en nous la tendance aux libres et affectueux épanchements; elle ferme la source des sentiments de sympathie, de bienveillance et de libéralité qui se répandaient comme une bienfaisante rosée au dehors.

On a dit quelquefois que j'étais charitable, et l'on a dit aussi que j'étais ce qu'on appelle un bon garçon. Mais après ma catastrophe j'ai cessé déméríter ces deux qualifications. Je suis devenu sombre, taciturne, soupçonneux, irrité du bonheur des autres, et indifférent aux misères qui autrefois excitaient à coup sûr ma pitié.

Jamais, grâce aux doux enseignements de mon père et de ma mère, et à mon humble vie, dégagée de toute fiévreuse ambition, jamais je n'avais connu ni l'envie ni la haine, et l'envie et la haine me sont entrées dans le sein, comme ces pointes de pierre barbe-

lées dont les Indiens du Rio-Colorado arment leurs flèches qui, par leur vibration, se détachent de leur tige et entrent dans le corps qu'elles ont atteint, dans la plaie qu'elles ont ouverte.

Tel est, mon cher Georges, le triste état de celui

dont tu as admiré l'égalité d'humeur et la placidité. Le désordre de cette lettre te laisse assez voir celui de mon esprit.

Souvent, par la fatigue de la pensée, j'arrive cependant à une sorte de torpeur, voisine peut-être de la résignation. Je m'imagine alors que tout homme a sa part de bonheur en ce monde, Les uns la reçoivent plus tôt, d'autres plus tard. Les uns la ménagent prudemment, comme les vierges sages ménageaient l'huile de la lampe qui devait les conduire au banquet nuptial; les autres, au contraire, la prennent avec avidité et l'épuisent en peu de temps. Peut-être ai-je ainsi épuisé ma portion de félicité? Peut-être, comme la couronne dutalipot, le cœur humain ne fleurit-il qu'une fois, et le mien, n'a-t-il pas fleuri, ne s'est-il pas pleinement épanoui dans le printemps de ma jeunesse, dans les joies du foyer paternel, dans les illusions de mon amour?

A présent, te le dirai-je? l'idée me vient que, pour me soustraire aux déceptions, aux mensonges, aux fâcheuses péripéties de la vie, je pourrais bien me retrancher derrière un solide rempart d'indifférence. Les Groenlandais se construisent, en hiver, une hutte de glace et y résident paisiblement. Dans l'hiver de notre cœur, entre la cruelle atmosphère du monde et nous, pourquoi n'établirions-nous pas un pareil mur de glace? Le complément de cette précaution doit être une bonne, ferme couche d'égoïsme dans la-

quelle on se niche, comme un limaçon dans sa coquille. Que de belles phrases n'a-t-on pas écrites contre l'égoïsme ! Que d'apostrophes virulentes, à l3âge des vives expansions, des élans de générosité, des prodigalités de sentiments ! L'égoïsme est profondément insensible à toutes ces pompeuses déclamations, et un temps vient où il se venge de ceux qui l'ont le plus injurié en les soumettant à ses rigides leçons.

Moi qui l'ai souvent maudit, je me sens parfois très-disposé à lui faire amende honorable et à reconnaître sa sagesse. Et vraiment n'est-ce pas un trèssage emploi du temps que de nous occuper affectueusement de nous-mêmes, sans nous soucier des autres, de nous bercer complaisamment dans nos rêves, de nous dorloter dans nos fantaisies, d'écarter de nous avec une vigilante attention tout ce qui pourrait nous occasionner quelque impression désagréable, et de saisir avec habileté tout ce qui peut contribuer à notre fortune, ou simplement à notre bien-être journalier! C'est ainsi que les Anglais, qui sont des gens éminemment pratiques, éloignent d'eux la mendicité, qui les troublerait dans la jouissance de leur comfort, et renferment le pauvre dans le workhouse, pour ne pas voir sa figure décharnée et ne pas entendre ses tristes supplications.

J'ai lu dans le livre d'un homme d'esprit cet axiome, qui mérite d'être gravé sur les tables d'ai-

rain de l'égoïsme: & Ce qui est autour de nous doit nous servir comme servent diversement les choses physiques, mises par la nature à notre portée et à notre usage. Que fait-on des arbres? On les abat et on en fait des ponts. Il y a des êtres qu'il faut abattre, les coucher, puis passer dessus ; ils sont nés arbres. »

Il paraît que je suis né arbre. Un jour je me suis trouvé sur le chemin d'un habile homme qui aspirait à faire un riche mariage, dans une maison où l'on avait confiance en moi, et très-innocemment je lui ai servi de pont. A l'aide d'un beau petit masque de vertu et de désintéressement et de plusieurs jolies scènes de comédie, il a décroché la dot, décroché le trousseau, quelque chose de plus encore. Le tour a été vraiment bien joué. Mon homme doit être satisfait de son succès; il a une maison, des domestiques; il se promène dans sa voiture, et quelquefois il rencontre des gens qui le saluent. Je suppose qu'il n'en demande pas plus.

À mon tour, ne puis-je pas sentir se développer en moi une de ces belles ambitions de fortune, employer à mes projets tous les êtres naïvement candides qui voudraient bien me servir, et fouler aux pieds tout ce qui gênerait mon égoïsme?

Vois comme je suis déjà avancé dans l'âpre sentier de l'égoïsme! Dans toute cette longue lettre, je ne te parle que de moi, comme si je n'avais plus à

me soucier de ta propre situation, de tes désirs et de tes sollicitudes.

Pardonne-moi, cher Georges; je me délivrerai, Dieu aidant, des sombres pensées que je traîne avec moi; j'en reviendrai -aux saines notions, sans lesquelles je ne mériterais pas de conserver ton amitié.

Si seulement je pouvais oublier ce qui m'a fait tant de mal! Si je savais où trouver quelques gouttes du fleuve mythologique des Grecs! Mais il existe, dit-on, dans les régions tropicales un oiseau dont le chant est si mélodieux et pénètre si doucement dans l'âme, qu'en l'écoutant on perd, peu à peu, le souvenir de toute

injure et de tout ressentiment. Peut-être irai-je de par delà les mers chercher cet enchanteur.

Qu7ai-je à faire de mieux? Je me désolais, ou m'ennuyais dans votre vieille Europe. Je vais voir si les savanes du nouveau monde ne peuvent me rendre quelque énergie.

Demain je pars; et sur le bâtiment où je m'embarque et dans les lieux ou je m'arrêterai, je t'écrirai, je te raconterai mon incertaine odyssée. Hélas! je ne puis te dire comme le pigeon de La Fontaine :

Mon voyage dépeint Te sera d'un plaisir extrême.

Mais j'ai pris depuis longtemps l'habitude de t' associer à toutes mes émotions; je suis sûr que tu accor-

deras encore à mes lettres ton affectueuse indulgence, et ce sera pour moi une consolation de songer que, de loin, tu me suis dans mon voyage avec une fraternelle pensée.

A bord de VElbe, 10 mai 18...

Dans les heures que tu as passées à écouter mes lamentations, tu m'as souvent dit, mon cher Georges, que si nous pouvions voir les plaies secrètes de ceux qui nous paraissent jouir pleinement des dons de la vie, ou que, si nous abaissions nos regards sur les misères visibles répandues autour de nous , nous nous trouverions moins affligés de nos malheurs, et nous remercierions peut-être la destinée de n'avoir pas frappé sur nous, comme sur d'autres, à deux mains.

Je ne voulais pas alors accepter ce soulagement de comparaison. Il est des heures de désespoir où, comme la farouche Gun-

hilde des sagas islandaises, nous entendons d'une oreille impassible les récits des douleurs humaines, où, comme Rachel, nous ne voulons pas être consolés.

Tu avais raison pourtant. Depuis quinze jours, j'assiste à un spectacle qui m'a fait faire un grave retour sur moi-même, et m'a ramené à des sensations que depuis longtemps je n'éprouvais plus.

VElbe est un paquebot américain employé au commerce des États-Unis avec le nord de l'Europe, et destiné particulièrement à transporter, à chacun de ses voyages dans le gouffre de New-York, une légion d'émigrants, que d'habiles agents recrutent dans toutes les contrées de l'Allemagne, pour la grande arène agricole et industrielle de l'Amérique.

A la place réservée sur notre navire pour les passagers de première classe, il ya une quinzaine d'individus dont je n'ai point à m'occuper ; ce sont des négociants que l'espoir d'une fructueuse spéculation conduit dans le nouveau monde, qui possèdent dans leur portefeuille une bonne liasse de billets de banque ou une ample lettre de crédit, et ne songent, quant à présent, qu'à se distraire, par tous les moyens possibles, des ennuis de la traversée. Ils font de longs déjeuners et de plus longs dîners, jouent aux cartes, boivent de nombreux verres de grog, et fument des quantités de pipes ou de cigares. A diverses reprises quelques-uns ont essayé d'entrer en conversation avec moi. Peut-être me prenaient-ils pour quelque sournois concurrent, ou quelque mystérieux inventeur d'une nouvelle ma-

chine. En découvrant que je n'étais associé à aucune entreprise industrielle, que d'ailleurs je ne manifestais aucun goût

pour leurs bruyants banquets, ils m'ont abandonné à mon inutilité.

Sur l'avant du bâtiment sont les prolétaires, les ilotes de cette maison flottante, les ouvriers de cette fourmilière, et ceux-là font un triste trajet La compagnie d'émigration les transporte d'un endroit à l'autre à très-bas prix ; mais, pour le minime tribut qu'elle leur impose, elle les charrie comme des bestiaux, dans les wagons ouverts. à tous les vents ; elle les entasse sur ses navires, pêle-mêle avec des amas de marchandises; elle leur donne le plus rude moyen de locomotion, et ne s'en occupe plus.

Quel contraste entre la situation de ces pauvres gens, auxquels les premiers éléments de bien-être sont mesurés avec tant de parcimonie, et les patriciens du quartier aristocratique du navire, qui occupent une bonne cabine, disposent de plusieurs domestiques et s'asseoient deux ou trois fois par jour à une table richement servie. Matin et soir les plébéiens nomades de la colonie voient défiler devant eux les volailles rôties, les quartiers de bœuf fumés de Hambourg, tandis qu'ils n'ont à partager entre eux qu'un morceau de pain noir et une parcelle de lard rance. Souvent, à la courte distance qui les sépare de la salle à manger de leurs riches compagnons de voyage, ils peuvent entendre sauter

les bouchons des bouteilles devin de Champagne, et respirer l'arôme odorant des tasses de café, tandis qu'ils n'ont pour toute boisson que l'eau jaunie dans les caisses de fer.

Quelques centaines de markbanko m'ont fait inscrire au nombre des privilégiés du navire. Autrefois mes regards se seraient naturellement dirigés du côté de la gent souffreteuse, et

son aspect aurait éveillé mes sympathies ; mais ma fatale tristesse m'a détourné de ce sentiment d'humanité, et je suis resté pendant plusieurs jours froidement indifférent à ces misères, si voisines de moi. J'ai passé une partie de mon temps enfermé comme un sauvage dans ma cabine, une autre à me promener à l'écart sur le pont, concentré en moi-même et m'atcendrissant pieusement sur les infortunes de ma chère personne.

Ah! Georges, quelles chétives et mauvaises créatures nous sommes ! L'homme s'appelle le roi de la création, se pavane dans son orgueil, et il est si faible dans sa royauté que, par une erreur de son amour -propre, il devient aisément ridicule ; que par un élan d'exaltation il est emporté jusqu'aux limites de la folie ; que par un malheur inattendu il s'absorbe dans ses regrets, comme un enfant qui a perdu son jouet favori.

C'est le hasard qui m'a conduit près de ceux dont j'aurais dû me rapprocher par un mouvement natu-

rel de charité. Un matin le capitaine nous parla à déjeuner d'un de ses passagers malades, dont il ne comprenait pas la langue et qui ne comprenait pas davantage l'allemand. « Je crois, ajouta-t-il, que c'est un Suédois, et je ne sais comment faire pour m'entendre avec lui. »

Un de mes plus agréables souvenirs est celui d'un voyage que je fis, il y a quelques années, en Suède, J'ai conservé pour cette romantique région une prédilection particulière ; j'ai appris sa langue, et je crus pouvoir offrir au capitaine de lui servir d'interprète, ce qu'il accepta avec empressement. Un instant après nous descendions ensemble dans les profondeurs de l'entre-pont.

Dans les plis d'une toile de hamac, sans matelas, sans oreiller et presque sans couverture, était étendu un jeune homme, dont la pâle figure m'est apparue comme une des plus touchantes images de la pauvreté.

Il souffrait d'une fièvre de langueur, produite par le défaut de nourriture ou par des aliments indigestes et par une atmosphère malsaine. Aux questions que je lui adressai, il répondit d'une voix débile quelques mots qui ne pouvaient me laisser aucun doute sur les privations qu'il avait endurées. Le capitaine, dont j'invoquai la commisération, et qui, lui-même, sous sa rude écorce de marin, se sentait attendri à l'aspect de ce malheureux, le fit

transporter dans la dunette, et me promit de le confier aux soins d'un attentif sommelier.

Nous n'avons point de médecin à bord ; mais une couche meilleure, un air plus pur et un bon régime suffiront peut-être pour relever les forces de ce jeune émigrant; il m'inspire un vif sentiment de pitié; j'irai le revoir, et autant que je le pourrai, je ferai en sorte que les prescriptions du capitaine ne soient pas oubliées.

Après avoir rempli ma première tâche d'interprète, je rentrai dans le gîte d'où l'on venait d'enlever le malade, et me mis à observer cette sombre retraite avec une émotion dont je voudrais, s'il se peut, te donner une idée.

Figure-toi une espèce de grotte ténébreuse en bois, si basse qu'un homme de taille moyenne ne peut s'y tenir debout ; l'air n'y pénètre que par la porte de l'escalier, la lumière par l'écoutille ouverte à l'une de ses extrémités, et çà et là, par les verres opaques des hublots. Une quarantaine de personnes seraient

étroitement logées dans ce sinistre endroit, et près de cent cinquante individus, hommes, femmes, enfants et vieillards y sont entassés avec leurs couchettes, leurs vêtements, leurs bagages et leurs provisions.

Les Anglais et les Américains parlent avec une tendre componction de la rigueur des négriers. Je ne pense pas que sur les navires employés à la traite

des noirs on puisse voir un aménagement plus cruel que sur ce clipper américain, qui s'honore de faire la traite des blancs.

Depuis notre départ de Hambourg nous avons eu , presque chaque jour, un mauvais temps, tantôt des brumes froides , tantôt des rafales violentes et une mer houleuse. La plupart des pauvres gens, casernes dans cet entre-pont, n'en peuvent sortir par ces fatales intempéries. Les femmes sont malades, les enfants pleurent , les vieillards grelottent, appuyés contre les ais du bâtiment, par où suinte une froide humidité. De quelque côté que je tourne mes regards, je distingue dans l'ombre des visages blêmes, des corps amaigris , des êtres languissants. On dirait une salle d'hôpital, et n'est-ce pas l'hôpital des pauvres, des déshérités de la terre" des vaincus et des blessés dans la bataille de la vie.

Je suis resté là je ne sais combien de temps, dans une sorte de sinistre enlacement qui me retenait captif comme un cercle magique, dans un saisissement de cœur qui paralysait en moi la parole et l'action.

Lorsque enfin je suis sorti de cet antre ténébreux, lorsque je me suis retrouvé sur le pont, respirant l'air libre, contemplant le vaste horizon du ciel et la mer ondulante, je me suis senti honteux de mes vaporeuses tristesses et de mes lamentations.

25 mai 18. . .

Le temps s'est adouci. Le ciel s'est épuré. Le vent impétueux qui, selon l'expression intraduisible de nos matelots français, nous faisait bourlinguer, s'est changé en une brise régulière, à l'aide de laquelle nous filons paisiblement nos six à sept nœuds à l'heure, dans la direction de l'ouest.

La colonie d'émigrants est sortie de son atmosphère méphitique, et peu à peu s'est rangée sur le pont, qui deçà, qui delà, au pied du beaupré, autour du mât de misaine, et jusqu'auprès du grand mât, que les règlements ne lui permettent pas de franchir.

En songeant à tout ce qu'elle a dû souffrir dans son étroit réduit, par les roulis et les tangages, j'éprouve un agréable soulagement à la voir se récréer au grand air et se réchauffer aux rayons du soleil.

Les vieillards fument tranquillement leur pipe ; les jeunes gens, plus actifs, aident aux manœuvres des matelots ou causent bruyamment entre eux ; les enfants courent étourdiment de côté et d'autre, et quelquefois trébuchent, tombent et se relèvent en riant; les femmes sont assises le long des bastingages, leur aiguille ou leurs ciseaux à la main: mères

de famille ou jeunes filles, toutes ont leur tâche d'ouvrière : un vêtement à réparer, une robe à coudre, un tricot à finir.

Peu à peu, j'ai pris l'habitude de visiter plusieurs fois dans la journée cette humble population. Pour m'y faire amicalement admettre, je porte aux enfants les débris de nos desserts : des biscuits, des noix, des raisins secs. Déjà les petits diablotins connaissent le moment de mon apparition et l'attendent avec im-

patience, et courent éperdument à ma rencontre, puis s'en vont tout joyeux montrer à leurs parents ce que je leur ai donné. Les mères me remercient par un regard ou un sourire. J'acquiers par là une sorte de droit de bourgeoisie au milieu de cette ambulante colonie qui, par sa variété de costumes et de physionomies, attire ma curiosité, et par sa situation, excite mon intérêt.

- Il y a là des gens de diverses contrées de l'Allemagne et de diverses conditions : des fermiers qui, après avoir longtemps cultivé les champs de leurs maîtres, se sont laissé entraîner par l'idée de devenir à leur tour propriétaires, avec un petit capital, dans les terrains encore incultes du nouveau monde; des ouvriers séduits par ce qu'ils ont entendu raconter des gros salaires que l'on gagne, avec deux bras vigoureux, à New-York; de naïfs utopistes qui, croyant avoir découvert un nouveau moyen de fortune, s'imaginent que leurs rêves ne peuvent nulle part mieux se

réaliser que dans la vaste arène américaine ; enfin, il faut le dire, des marchands en déroute, des industriels d un aloi plus ou moins équivoque, qui, à la suite de différentes crises, vont chercher un refuge dans les populeuses cités de l'Amérique, et y seront probablement un jour enrôlés dans les plus mauvaises castes, s'ils n'y meurent de misère.

En faisant cette nomenclature, je ne puis m'empêcher pourtant de songer que tous ces gens, quels qu'ils soient, ont eu dans leur bourgade ou dans leur village d'Allemagne l'asile du foyer paternel, le toit béni de la famille, et ils dénouent ou brisent violemment les liens qui les unissaient à la terre natale, pour aller au hasard sur une terre lointaine, au sein d'une race étrangère , et jamais peut-être ils ne reverront ni la maison où s'écoula leur enfance, ni le terfre de gazon et la croix en bois du cercueil de leur

père. Par quelles vicissitudes, par quelles amères déceptions, ou par quel vertige ces gens en sont-ils venus à se résoudre aux rigueurs d'un exil sur lequel ils s'abusent peut-être, mais où, peut-être aussi, un grand nombre d'entre eux subissent le sort si tristement décrit par Ovide ?

Êxul, inops erres, alienaque limina lustres Exiguumque petas ore tremente cibum.

En lisant des romans, nous nous attendrissons sur des infortunes fictives ; au théâtre , nous assistons à

des drames imaginaires ; mais autour de nous combien de romans vivants et de drames réels qui restent ignorés !

Quelques-uns des événements domestiques qui ont déterminé ces ouvriers et ces paysans d'Allemagne à leur migration se révèlent à moi d'une façon naïve. Avant-hier je m'arrêtai près de deux Mecklembourgeois assis à l'écart sur un mât de rechange. A en juger par la gravité de leur physionomie, ils traitaient entre eux une importante question; mais habitués, comme tous leurs compagnons, à me voir sans cesse errer de leur côté, ils n'interrompirent point à mon approche leur entretien. L'un d'eux avait la tête baissée, le regard pensif; l'autre, à qui il venait de faire ses confidences essayait de le raisonner : « Écoute, Hans,lui dit-il, si tu avais lu comme moi la Bible, tu aurais appris par là combien il est dangereux de livrer son cœur à la femme. Écoute ce qui est écrit aux premières pages de ce saint livre : « Dieu sépara la terre des eaux, la lu- « mière des ténèbres et vit que c'était bon. Il fit sortir « du sol les plantes, les arbres, et vit que c'était bon. « Il répandit les astres dans le firmament ; il créa les a animaux, et vit que c'était bon. » Mais, lorsqu'il eut créé la femme, la Bible ne dit

pas : il vit que c'était bon. Cela prouve bien qu'il ne faut pas trop nous fier à la femme, et ne pas être trop surpris des chagrins qu'elle peut nous faire éprouver. »

Celui à qui s'adressait cette singulière admonestation se leva en silence, passa la main sur ses yeux, comme pour y essuyer une larme, et alla s'asseoir tout seul à l'extrémité du pont.

Je pense qu'il a . comme moi, sa Marguerite infidèle, et à ses souvenirs bibliques,, son conseiller aurait pu ajouter cette méchante épigramme que j'ai lue, je ne sais où, et qui en ce moment m'est revenue à l'esprit :

Dans la nuit, Dieu tira du corps du premier homme La femme, qui perdit l'Éden pour une pomme. Adam dormait en paix sous les arbres nouveaux, Et son premier sommeil fut son dernier repos.

Mais un autre drame plus sérieux, est celui d'une famille saxonne qui dès le premier jour de son apparition sur le pont m'a vivement frappé par son caractère particulier de physionomie et de dignité. Cette famille se compose de quatre personnes : le père, un beau vieillard, comme ceux des tableaux de Greuze; la mère, dont la figure régulière, mais amaigrie, et pour ainsi dire macérée, me rappelle les austères images des anciens peintres allemands; un garçon, d'une vingtaine d'années, d'une taille et d'une force peu ordinaires, et une jeune fille qui a le pur éclat et la fraîcheur de la fleur des champs, • d'un liseron ou d'un bluet.

Tous quatre, vêtus d'habillements rustiques, mais

d'une propreté extrême , montent ensemble , de bonne heure, sur le pont, y cherchent une place où ils puissent s'asseoir l'un à

côté de l'autre, aussi isolément que possible, et y restent ordinairement tout le jour. Ils prennent là leurs modestes repas; ils travaillent à la fois, les deux hommes à des ciselures en bois qui révèlent en eux un instinct artistique ; les deux femmes à des mantelets en tricot. De temps à autre, ils échangent entre eux, à voix basse, quelques paroles accompagnées d'un regard mélancolique, puis reprennent en silence leur besogne. Deux fois par jour le vieillard tire de sa poche une Bible, et en lit, d'une voix fortement accentuée, cinq ou pages que sa femme et ses enfants écoutent avec recueillement. Quelquefois aussi la jeune fille lit un livre de maximes religieuses. Lorsque j'en suis venu à leur inspirer assez de confiance pour pouvoir m'asseoir auprès d'eux sans les effaroucher, et causer même familièrement avec eux, un matin, la pieuse et timide Saxonne m'a laissé voir un des passages de ce livre qu'elle apprenait par cœur :

In dieser bosen Zeit, Verieih uns Herr Bestàndigkeit, Lass uns in guten, stillen Ruhe Das zeitlich Leben bringen zu.

Und wenn das Leben neiget sich Lass uns einschlafen seliglich.

« Dans ce malheureux temps, donne-nous, Sei-

gneur la fermeté; accorde-nous le calme dans notre vie^passagère, et lorsqu'elle touchera à sa fin, fais que nous nous endormions heureusement. »

Cette prière était comme une révélation d'un état de tristesse et de pieuse résignation qui, d'ailleurs, se manifestait par le grave maintien et par les sévères habitudes de cette famille.

Sans qu'on puisse l'accuser de fierté ou de dédain, elle ne s'allie point au mouvement des autres; elle se tient à l'écart et paraît tout entière concentrée en un même sentiment. Ceux qui ont un service à lui demander ne sont pourtant pas mal accueillis ; mais il ne faut pas se hasarder à prendre avec elle trop de liberté. Un émigrant étant un jour venu, sans façon, s'asseoir près de la jeune fille, et ayant commencé à lui parler d'un ton un peu évaporé, elle se rapprocha de son frère, qui aussitôt, se levant de la hauteur de ses six pieds de taille, darda sur l'imprudent un tel regard que celui-ci se retira en toute hâte, sans prononcer un mot. J'assistais à cette scène, et il me semblait voir quelque frivole citadin de Londres essayant de s'associer à l'un des groupes de ces austères puritains qui au temps de Charles Ier s'embarquèrent pour l'Amérique, sur la Maiflower, et qu'on appela les pères pèlerins.

Ce n'est que peu à peu, et à l'aide de toutes sortes de ménagements, que j'ai pu parvenir à me faire admettre comme un visiteur parmi ces braves gens

qui éveillaient en moi un vif intérêt, et ce n'est point par leurs confidences que j'ai appris leur histoire, c'est par un de leurs compatriotes, qui parle d'eux avec respect.

Le vieillard, nommé Bauer, habitait avec ses enfants le village de Schônfeld, près de Leipzig, et y était considéré comme un homme d'un caractère un peu rude, mais d'une probité et d'une rectitude de conduite à toute épreuve. Propriétaire d'un bon' patrimoine, qu'il cultivait avec soin, investi des fonctions de schultheiss , c'est-à-dire de maire, marié à une femme que l'on citait comme un modèle de vertu, père de trois beaux enfants, il devait être, et il était en effet très-content de son sort. Par malheur, sa

fille aînée prêta l'oreille aux compliments d'un gentilhomme qui, après l'avoir séduite, la quitta sans pitié et alla voyager en Italie ; le frère voulait lé poursuivre; le père l'en empêcha : « Laissons, dit-il, la vengeance à Dieu, et nous,, courbons la tête, humilions-nous. » Mais il ne put se résigner à l'idée de vivre avec la flétrissure de son nom, dans le pays où ce nom était toujours resté sans tache. En dépit des remontrances de ses amis, des pleurs de sa femme, des prières de son fils, il vendit ses champs, sa maison, et annonça qu'il se rendait en Amérique. Sa malheureuse fille s'était réfugiée chez une de ses tantes. Il lui envoya sa part d'héritage et partit inflexible, implacable, sans vouloir lui per-

mettre de rentrer sous le toit qu'elle avait profané. Elle y rentra pourtant un soir, à la dérobée, elle embrassa son frère, sa sœur, sa mère, puis on la vit passer dans le village, la tête voilée, marchant précipitamment et sanglotant.

Le jeune Suédois malade a aussi son drame; il s'appelle Eric, comme les anciens rois de son pays ; mais je ne pense pas qu'aucune royauté lui soit réservée en ce monde. Il est le fils d'un bûcheron de la Smaland ; il n'avait que trois ou quatre ans, lorsque sa mère mourut. Quelque temps après, son père se remaria ; il croyait lui donner une nouvelle mère, et ce fut une marâtre, avare, rude, cruelle, comme celle dont les Danois ont fait une émouvante légende dans leurs Folkviser. Cette femme traita sans pitié le pauvre enfant confié à ses soins, le priva de nourriture et de vêtements. De là vient sans doute que ce garçon, qui a près de dix-huit ans, ne paraît pas en avoir plus de douze, tant il est faible. Subjugué, dès sa première enfance, par sa redoutable belle-mère, il vécut dans une telle crainte qu'il n'osait même se plaindre des rigueurs qu'il endurait. Quelquefois cependant son

père, en revenant de la forêt, le trouvait pleurant et grelottant à la porte de sa cabane, et intervenait en sa faveur ; mais alors la méchante femme accusait le pauvre être débile de toutes sortes de vices, et le bonhomme, pour avoir la paix du ménage, cessait son plaidoyer, et l'enfant craintif

baissait la tête comme un coupable. A dix ans, en vertu de la loi suédoise qui oblige tous les parents, sans exception, à donner à leurs enfants l'instruction au moins élémentaire, il fut envoyé à l'école du village, et y apprit promptement à lire et à écrire. Sa belle-mère, irritée de l'éloge que l'instituteur faisait de lui, mit bientôt fin à ses études, et pour ne plus le voir, chercha à lui procurer, dans quelque ferme éloignée, un emploi de domestique; mais, à l'aspect d'Eric, si petit, si grêle, les paysans déclaraient qu'ils ne pouvaient l'employer à aucun de leurs travaux ; l'un d'eux enfin consentit à le prendre pour garder ses moutons. « J'étais très-bien dans cette ferme., me dit Eric, d'un ton de voix touchante. Mon maître ne me battait pas, et il ne voulait pas que j'eusse faim, et au commencement de l'hiver, il me fit faire un chaud vêtement complet avec ses vieux habits, et il nie donna des chaussures. Jusque-là, je n'avais eu, dans la dure saison, qu'un pantalon de toile, et le plus souvent, point de bas ni de souliers. » Malheureusement une nuit les loups pénétrèrent dans le bercail et y enlevèrent deux moutons ; le lendemain, deux encore; le fermier furieux le renvoya, et le pauvre Eric n'ayant pas d'autre refuge, fut obligé de retourner dans la demeure paternelle. Sa bellemère, qui croyait être à jamais délivrée de lui, poussa un cri de rage à son aspect, et s'élançant sur lui un bâton à la main, lui causa une telle frayeur qu'il

n'osa franchir le seuil de la porte. Il s'enfuit dans l'étable. Quelques instants après, son père, qui avait vainement essayé de le défendre, vint le rejoindre, lui apportant du lait caillé et des pommes de terre. « 11 était bien triste, dit Eric, qui me faisait ainsi son récit; et comme il m'appelait avec douceur son cher enfant, je lui pris la main pour la baiser, et je vis deux grosses larmes rouler dans ses yeux. »

Dans la nuit même, son père partit pour Wexiô ; il en revint le jour suivant, ouvrit la porte del'étable où Eric s'était tenu renfermé, et s'asseyant à côté de lui sur une botte de paille : « Il faut nous quitter, mon cher enfant, lui dit-il; je vois que tant que tu resteras ici il n'y a nul repos à espérer ni pour toi ni pour moi. J'ai un cousin qui est établi à New- York, un habile menuisier qui fait, dit-on, de bonnes affaires; j'ai pensé qu'il pourrait te prendre comme apprenti : c'est ce qui te conviendrait le mieux. J'ai été chez le marchand de bois pour lequel je travaille, et lui ai soumis mon projet, qu'il a approuvé; il m'a lui-même tracé ton itinéraire, il m'a avancé l'argent nécessaire pour payer ton voyage. Voici cet argent, voici une lettre pour notre cousin, et un sac où j'ai mis plusieurs choses qui te seront utiles. Pardonne-moi, mon cher enfant, ce que tu as souffert, et puisse aussi ta bonne mère me pardonner, si elle voit ce qui se passe ici! Mais le Seigneur, je l'espère, te récompensera de ta douceur, de ta pa-

tience, et un jour, tu me remercieras de ma cruelle résolution. »

« Alors, ajouta Eric, nous nous sommes embrassés en pleurant. Le lendemain, je suis parti. Le marchand de Wexiô n'avait pas justement calculé mes frais de voyage. Après avoir payé à Hambourg le prix de mon passage, je n'avais plus qu'une dou-

zaine de skellings1, avec lesquels j'ai acheté dix livres de pain noir. Quand vous êtes venu me voir dans mon lit, il y avait deux jours que ma provision était épuisée.»

Voilà, mon cher Georges, l'histoire que j'abrège et dont je ne puis reproduire le naïf caractère. Eric me Ta racontée sans fiel, sans amertume, tout naturellement, comme si c'était une chose toute simple qu'il fût né dans une si triste condition, qu'il fût haï de sa belle-mère, et banni par la commisération dé son père, au delà de l'Atlantique. En l'interrogeant et en l'écoutant, j'éprouvais une émotion qu'il ne pouvait pas même deviner.

Dans notre monde chrétien, il est des êtres relégués au dernier rang de la société, comme les parias enfantés par les pieds de Brahma, des êtres qui dès leur naissance semblent frappés d'une sorte d'invincible fatalité, qui sans cesse seront opprimés dans leur faiblesse, outragés dans leur innocence, con-

Le skelling de Suède vaut 10 centimes

templant, comme Tantale, les sources vivifiantes et ne pouvant y tremper leurs lèvres, y rafraîchir leur cœur.

Quand on observe le cours de leur malheureuse destinée, on se demande pourquoi ils sont condamnés à leur misère, quelle est la loi mystérieuse dont ils subissent l'arrêt, quel crime énorme ils doivent expier, et quelle sera, pour tant de souffrances, leur rémunération. Une autre vie? Sans une autre vie, comment expliquer la justice de Dieu?

Près de ces déshérités de la joie et de l'opulence mondaines, nous avons une mission à remplir; nous devons, autant que nos moyens nous le permettent, les assister dans leur détresse, les relever dans leur affaissement : c'est notre loi évangélique, c'est notre devoir d'humanité. Yoilà ce que je me disais en pénétrant au milieu de ces émigrants, dont la plupart sont si dignes de pitié ; et, te l'avouerai-je? en leur portant quelques chétives aumônes et quelques faibles consolations, plus d'une fois je me suis senti ressaisi, dans mon mouvement de charité, par l'amer souvenir de plusieurs fausses expériences, par une glaciale étreinte de scepticisme. Oui, je songeais que peut-être ces vieillards, ces femmes, me trompaient par une feinte misère, et peut-être se raillaient secrètement de ma crédulité, et qu'en tout cas, quand ils n'auraient plus besoin de moi, ils ne me garderaient pas la moindre gratitude. Mais quelle

honte j'ai éprouvée de mes indignes réflexions, quand j'ai vu comme ces pauvres gens s'aidaient entre eux libéralement, fraternellement! Oh! glorieuse pauvreté ! tu es une rude institutrice, mais que de nobles enseignements on peut recueillir à ton école ! « Il faut avoir été pauvre, dit un écrivain anglais, pour apprécier les qualités du pauvre et connaître sa générosité. Le riche ne donne que son superflu. Le pauvre donne ce dont il a lui-même besoin.»

L'aspect de cette colonie de voyageurs qui s'en vont si loin, avec tant de vrais regrets et de vraie douleur, m'a fait faire, comme je te l'annonçais en commençant cette lettre, un sérieux retour sur moi même. Ainsi que le dit Horace, ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas les belles solitudes qui dominent l'étendue des mers, c'est la raison, c'est la sagesse l.

Il faut que cette raison et cette sagesse me rentrent dans l'esprit, par l'efficacité du tableau instinctif que j'ai depuis un mois sous les yeux.

Dante a placé dans un des cercles de son enfer les hommes qui se sont abandonnés à la tristesse, sans doute parce qu'ils paralysent ainsi leurs facultés et manquent à leurs devoirs.

Tristi fummo Nelî aère dolce che clal sol s'allegra Portando dientro accidioso fummo.

Ratio et prudentia curas

Non lociis effusi late maris arbiter, aufert.

Il faut que je me délivre de cette acide fumée de mes tristesses.

Qui sait? Par les déceptions mêmes que j'ai subies, je puis acquérir des pensées plus justes et une plus ferme énergie. Le coléoptère qui ronge le lis du Kamtschatka aide par là à la propagation de cette fleur. Le cineps, qui vit sur les feuilles du figuier sauvage, accélère par ses piqûres la maturité des figues cultivées.

Ainsi je vais, mon cher Georges, vacillant encore et. mobile, peu sûr de moi, mais me sermonnant et me rassérénant; je suis d'ailleurs encouragé par la gaie métamorphose qu'un changement de température a opérée autour de moi. Quelle que soit notre essence spiritualiste, nous sommes les enfants de la terre, soumis par cette raison à l'influence des climats, des saisons, des variations météorologiques, et nulle part nous ne sommes plus sensibles à cette influence que sur mer.

Mais depuis quinze jours nous filons lestement, en droite ligne, vers l'ouest. Déjà l'atmosphère est imprégnée des chaudes lueurs de l'été, les jours grandissent ; les voyageurs de l'entrepont passent joyeusement leur journée en plein air; ceux que j'ai vus languissants ont déjà l'œil plus vif et le teint moins pâle. Eric aussi commence à recouvrer ses forces, et le capitaine, voyant ses voiles enflées par un vent propice, son équipage en bon ordre, ses

passagers contents, se frotte les mains et dit que, si cet heureux temps continue, la semaine prochaine nous pourrons être à New- York.

15 juin.

Par une belle matinée, par une mer étincelante, nous sommes arrivés à New- York. A peine étionsnous ancrés dans le port, qu'une nuée d'éperviers, de vautours, de chacals, c'est-à-dire, de taverniers et d'agioteurs de toute sorte se précipitaient sur nôtre navire pour s'emparer des passagers, pour les entraîner dans quelque affreux repaire, décoré du nom d'hôtel, ou les séduire et les fasciner par l'appât d'un emploi fabuleux, ou d'un achat de terrain ruineux.

Les pauvres émigrants, qui s'embarquent sur un de ces navires, disposés tout exprès pour les transporter dans la grande armée de l'industrie américaine ! Ce qu'il y a de plus dangereux pour eux, ce n'est pas la traversée de l'Atlantique, c'est leur débarquement dans cette capitale commerciale des

États-Unis, qu'on appelle l'Empire-City , dans ce Pandémonium de tant de richesses subitement acquises, et de tant de misères, dans cet immense réservoir où le torrent de l'émigration européenne jette à la fois ses ondes vivaces, son écume et son li-

mon, dans cette Babel de tant de nations diverses, où le culte de la matière, l'amour du dollar, l'idolâtrie du veau d'or enfantent les plus fiévreuses convoitises et les plus funestes passions !

En quelques instants, notre navire a été dépeuplé, les bagages enlevés, les passagers dispersés de côté et d'autre. Il en est qui sont nés près du même clocher, qui viennent de passer six semaines ensemble, dans la plus étroite communauté, qui, dans quelques semaines, seront peut-être à six cents lieues l'un de l'autre, et ne se reverront jamais. Le vieux Bauer m'a dit adieu d'un ton grave; sa femme et sa fille m'ont adressé un regard mélancolique; son fils, sans prononcer une parole, m'a vigoureusement serré la main. Ceux-là ont le projet d'acheter et de défricher un terrain dans le Canada. Peut-être qu'un jour je les rencontrerai encore!

Comme je ne voulais point me laisser entraîner dans ce confus déménagement, je suis resté a peu près seul sur le pont, debout sur un banc de quart, et regardant avec émotion ce premier tableau d'une des plages du nouveau monde, un grand et magnifique tableau ! Là, les lignes bleuâtrestle Long-Island;

ici, les vertes collines, les forêts de New-Jersey; à droite et à gauche, d'élégantes maisons de campagne, kiosques et châteaux à tourelles, pavillons aériens et habitations rustiques ; sur les ondes azurées, une quantité de chaloupes et de bateaux à vapeur qui voguent vers l'Europe, vers les Indes, vers les Antilles, et d'un autre côté, les églises, les fournaises, les maisons colossales, les docks immenses, les légions de navires de New-York.

Au pied du bastingage sur un rouleau de cordages, était assis silencieusement Eric. En voyant sa pâle ligure et ses misérables

vêtements, les pirates des cabarets et des bureaux de placement ont compris qu'ils n'auraient rien à gagner avec lui ; le pauvre garçon ne comprenant d'ailleurs pas un mot de la langue de ce pays, n'a pu leur dire ce qu'il venait chercher à New-York. Sans oser invoquer mon appui, il l'attend instinctivement, comme un agneau timide, et il est resté près de moi.

Je l'ai conduit dans un de ces vastes hôtels du Broadway, où le retentissement du gong appelle, trois fois par jour, à des banquets homériques les héros actuels de l'iliade américaine : les Nestor vieillis dans l'expérience des comptoirs, les Ulysse de la spéculation, les jeunes et bouillants Achille qui s'irritent de la lenteur des combats par lesquels ils doivent conquérir les trésors de quelque vieux Priam, les Cassandre qui, d'une voix lugubre qu'on

ne veut pas écouter, prophétisent la chute d'une nouvelle entreprise, et plus d'une Iphigénie sacrifiée aux dieux inconnus, par un ambitieux Agamemnon, pour échapper à une banqueroute. Tous ces vaillants guerriers des champs de bataille de l'industrialisme n'ont pour bouclier qu'un carnet mystérieux, pour arme offensive un crayon, et se préparent à leur lutte journalière en buvant, dans l'enceinte du bar-room, de larges verres de vin ou de rhum, en fumant de longs cigares.

Je dois dire que, dans ce monde qui se vante de n'admettre que les plus rigides principes de la démocratie, mon nom, avec son apparence nobiliaire, a produit une certaine sensation dont j'ai été fort surpris; le maître d'hôtel, après l'avoir lu sur le registre où il m'avait prié de l'inscrire, m'a fait un très-courtois salut, et quelques curieux qui se trouvaient près de lui, m'ont paru disposés à se montrer envers moi très-affables.

Mais en m'embarquant à Hambourg, mon but n'était point de m'arrêter dans ces cités américaines, dont je puis admirer la prodigieuse activité, mais où je n'entrevois rien qui séduise ma pensée, rien, si ce n'est çà et là, dans de modestes retraites, quelques nobles études d'art, de poésie : savantes recherches de Prescott, récits historiques et romanesques de Washington Inving, délicieux chants de Longfellow, qui de temps à autre surgissent au mi-

lieu des rumeurs de la Bourse, des discussions politiques, et des arrivages de navires.

Ce qui m'attire, c'est la tradition et la poésie encore vivante de notre ancienne possession, de notre terre du Canada, découverte par Cartier, le pieux et hardi marin de Saint-Malo, colonisée par Champlain, convertie par nos missionnaires, illustrée par notre courage, arrosée de notre sang et tout imprégnée encore des plus purs, des meilleurs éléments de notre nationalité.

C'est là que je veux aller, et comme l'oiseau nomade qui, après avoir traversé l'Océan, ne s'arrête qu'un instant sur la plage et reprend son vol. pour atteindre la région de son nid d'été ou de son nid d'hiver, je m'en irai, le plus vite possible, hors de cette zone républicaine, affairée, tumultueuse, dont les qualités ne m'inspirent aucune sympathie, et dont les vices me révoltent.

Avant tout, je dois m'occuper du pauvre enfant de Suède qui, dans son abandon, a eu confiance en moi. J'ai pris une voiture et je suis allé avec lui à la recherche de ce cousin, vers lequel son père l'a si placidement envoyé. Après un long trajet, nous avons fini, non sans peine, par découvrir la maison indiquée sur sa lettre. Là, à la place d'un florissant atelier de menuiserie, nous

n'avons trouvé qu'une échoppe de fruitier et une vieille femme qui m'a raconté que le menuisier avait, depuis plusieurs

mois, vendu ses meubles, ses outils, tout vendu pour quitter New-York et se rendre en Californie, où il espérait gagner des millions.

J'ai traduit cette réponse à Eric, qui se tenait près de moi, écoutant avec inquiétude mon colloque qu'il ne pouvait comprendre.

Ses mains alors se sont jointes sur sa poitrine, et il a baissé la tête sans prononcer un mot.

Nous sommes remontés en silence dans notre cab. Moi-même j'étais fort troublé de la triste nouvelle que je venais d'apprendre. « Que faire? » me suis-je écrié enfin.

A cette brusque interpellation, le timide garçon m'a regardé, comment dirai-je?... comme un pauvre chien perdu qui, par un regard inquiet et caressant, semble chercher un maître ! Puis, il m'a dit, d'une voix tremblante : « Si le bon monsieur voulait me permettre de rester avec lui, je serais heureux de le servir. »

Je ne m'attendais point à cette proposition. Dans l'amertume de mes regrets, dans le trouble de mon esprit, je voulais voyager seul. Si j'avais pu, en conscience, associer quelqu'un à l'incertitude de mes projets, à la mobilité de mes résolutions, j'aurais emmené avec moi le patient, le fidèle Joseph qui m'a donné tant de témoignages de zèle, et qui ne demandait qu'à m'accompagner. Mais prendre à mon service cet étranger que je connais à peine, cet

enfant débile, les lois de l'humanité me prescriventelles une pareille obligation? N'est-ce pas m'imposer une tache trop hasardeuse, et assumer sur moi, en ce qui tient personnellement à lui, une trop grave responsabilité?

Voilà ce que je me disais, tandis que la voiture nous ramenait vers notre hôtel. Puis en songeant au jour où j'avais vu pour la première fois Eric, languissant dans son hamac, au naïf récit qu'il m'avait fait de son enfance persécutée et de son délaissement; en me rappelant les leçons de charité que ma mère m'avait si souvent répétées, j'en suis venu à un autre sentiment; je me suis dit qu'il y avait là.pour moi une bonne œuvre à faire, un devoir à accomplir, que la Providence avait peut-être elle-même placé cet enfant sur mon chemin, pour que je lui vinsse en aide. N'y a-t-il pas d'ailleurs, entre lui et moi, une analogie de situation qui doit lui attirer mon intérêt? N'est-il pas orphelin comme moi, et plus malheureusement encore, car il n'a point goûté les saintes joies de la famille, les douces caresses d'une mère, et en mémoire de la mienne, j'aurai soin de lui.

« Eh bien! Eric, lui ai-jedit, puisque ton cousin est parti et que tu n'as pas une autre personne, ici, à qui tu puisses demander un refuge, je te garderai avec moi, et nous voyagerons ensemble. »

A ces mots, l'humble enfant a fait un mouvement

comme pour me serrer la main. Par respect, il s'est arrêté dans cet élan subit; mais j'ai vu une larme rouler dans ses yeux, et il m'a semblé que cette émotion de gratitude, cette larme du pauvre étaient pour moi une bénédiction de Dieu ! *

La Combe, 8 juillet.

Par la magnifique rivière à laquelle on a donné le nom de Hudson, l'ardent navigateur qui périt misérablement dans une de ses aventureuses explorations, par le lac Champlain, un autre nom illustre que la France s'honore d'inscrire dans ses annales, j'ai été à Montréal (Mont-Royal), puis par le Saint- Laurent, à la pointe de notre ancienne royauté canadienne. Je n'essayerai pas, mon cher Georges, de te décrire ces deux cités, fondées près de quelques wigwams sauvages, par deux nobles marins, sanctifiées, dès leur origine, par les œuvres de charité et de pietié, gouvernées par de nobles gentilshommes de France, défendues, pendant deux siècles, par quelques centaines d'héroïques soldats contre les

agressions des Indiens et des Anglais, par le valeureux Lévy, par le glorieux Montcalm. Je reviendrai

quelque jour, j'espère, dans ces deux villes, dont l'histoire esta chaque page si émouvante. J'irai revoir, à Montréal, l'endroit où un gentilhomme champenois et une noble fille de Langres consacraient ce sol de la Nouvelle-France par une chapelle et par un hôpital, et près de Québec, la plaine d'Abraham, où les deux chefs des armées ennemies, Montcalm et Wolfe, moururent à la fois, et l'île d'Orléans, la cascade de Montmorency, paysages superbes, décorés de beaux noms.

A présent, je t'écris d'un lieu moins connu, d'un village dont le nom n'est probablement encore inscrit dans aucun livre de géographie. Comment suis-je venu dans ce village, et comment m'y suis-je installé? C'est une histoire que je vais te raconter.

Il faut te dire, d'abord, que d'âge en âge, l'amour de la France est resté implanté dans le cœur des Canadiens; ils s'honorent

d'appartenir, par leur origine, à la France; ils gardent fidèlement ses anciennes coutumes, ses traditions religieuses, sa langue; ils se plaisent à entendre parler de la France, et lorsqu'il leur arrive quelque voyageur de ce pays de leurs aïeux, ils vont eux-mêmes au-devant de lui; ils lui ouvrent leurs demeures avec empressement, et l'accueillent avec une sorte de confraternité.

A Québec, un de ces aimables Canadiens, avec qui,

par hasard, j'ai fait connaissance, et auquel je manifestais le désir de pénétrer dans quelques-uns des districts les moins fréquentés, m'a donné une lettre de recommandation pour un habitant des forêts, un Francomtois, m'a-t-il dit en riant, car, dans le cours de quelques entretiens, je n'avais pu m'empêcher de lui parler de la Franche-Comté. « C'est un gentilhomme, a-t-il ajouté, un gentilhomme de bonne souche, et par lui-même fort intéressant; je suis sûr qu'il vous plaira. »

La demeure de M. le baron de Mériol, ainsi s'appelle notre compatriote, est à une dizaine de lieues, au nord-ouest de l'Ottawa. Dans la jolie petite ville de Hull, j'ai loué une charrette rustique sur laquelle on a lié ma valise, cloué une planche pour servir de siège à Eric, une autre pour moi, et mon conducteur s'est assis sur le devant de la voiture. Ce conducteur est un paysan d'une agréable physionomie qui pour me faire honneur a revêtu son habit du dimanche, c'est-à-dire, une longue redingote en étoffe de laine brune, un gilet bleu à boutons de métal, des culottes en cuir, avec des bas tricotés par sa femme, et sur sa tête, un chapeau en feutre à larges bords.

Chemin faisant, j'ai longuement causé avec lui; c'était chose facile. Il est d'une humeur naturellement loquace, comme la plu-

part des Canadiens, et il parle très -correctement notre bonne langue de

France, telle qu* elle s'est conservée dans le Canada, avec quelques vieilles naïves expressions, proscrites malheureusement par notre néologisme.

Dès le moment où j'ai négocié mon marché avec lui pour me conduire à la Combe, je l'ai vu tout réjoui de servir de guide à un Français. 11 n'aime guère les Anglais qui sont, dit-il, des hérétiques, et il abhorre les Américains. Grâce à ma nationalité, probablement aussi à l'urbanité avec laquelle je lui parlais, Jean-Baptiste (c'est son nom) est devenu très-comrnunicatif, et m'a raconté toute sa vie, une vie de labeur, d'efforts, de patience, soutenue par d'honnêtes affections, égayée par un fonds de bonne humeur, et une bonne conscience.

Au quatorzième siècle, notre Froissard s'en allait chevauchant en France et en Angleterre, s'arrêtant dans les châteaux, interrogeant les vieux écuyers, et se faisant narrer les histoires de chevalerie. Je ne suis pas un aimable Froissard. Le quatorzième siècle est bien loin de nous, et par le temps actuel, les vieux écuyers ne connaissent guère les galants faits d'arme de la chevalerie; mais je recherche volontiers les récits de la vie réelle qui souvent m'émeuvent, et souvent me donnent un philosophique et religieux enseignement.

Au fond de sa citerne, disent les Orientaux, dans leur style imagé, chaque homme a son crocodile.

Dans le cours de son existence, chaque homme

doit porter son fardeau, et les plus lourds peut-être ne sont pas ceux qui pèsent sur les épaules des manœuvres ou des paysans.

D'abord simple valet de ferme, puis bûcheron et batelier, selon les circonstances, Jean-Baptiste a, dans sa jeunesse, -comme un vrai fils d'Adam, gagné son pain à la sueur de son front ; puis, ayant fait quelques économies, il a épousé une brave jeune tille qui avait une petite dot ; il a employé son argent à acheter un coin de terre qu'il a revendu avec un bon bénéfice, après l'avoir défriché, puis une autre terre, et enfin une maison avec un jardin à Hull.

Voilà tout. Mais, entre ces différentes phases d'une humble destinée, combien de petites péripéties, d'accidents imprévus, d'espérances trompées ! les jours sans travail, les champs dévastés par un ouragan, les maladies ruineuses, ou tout simplement une petite somme sur laquelle on comptait et qui est perdue dans une faillite, un cheval qui tombe dans une fondrière, une vache qui périt dans une épizootie, autant d'événements qui portent une grave atteinte à un minime budget. La vie du pauvre est comme une navigation difficile sur une fragile chaloupe, le long d'une rivière sinueuse et parsemée d'écueils. Que de précautions il doit prendre pour éviter un fatal désastre ! Quelle tâche, quelle attention continues ! Lorsque, enfin, il a patiemment

tourné ou surmonté les obstacles qui s'opposaient à son trajet, lorsqu'il se réjouit du succès de ses efforts, le dernier terme de ses fatigues, n'est-ce pas l'embouchure de sa rivière, par laquelle il tombe dans la mer où tout s'engloutit, dans l'océan de l'éternité.-

Mais mon brave Jean-Baptiste ne se laisse point aller à de telles réflexions. Il se montre très-content de notre petit voyage. De temps à autre, tout en continuant son récit, il semble vouloir aiguillonner son cheval, mais en réalité il ne fait que le caresser d'un léger coup de fouet, en lui adressant d'affectueuses paroles, comme un arriéra d'Espagne à. une. mule favorite.

« Allons ! ma poulotte , allons ! un peu de courage. On te donnera bientôt ton picotin d'avoine.

' — Une bonne bête, monsieur, dit-il en se retournant vers moi; vous ne pouvez en juger maintenant, parce qu'elle est un peu vieille; mais si vous l'aviez vue il y a dix ans, si alerte, si vigoureuse, si ardente à la besogne ! elle faisait l'admiration de tous ceux qui la regardaient, et plus d'une fois on m'en a offert cent cinquante dollars. A l'heure qu'il est, on me les offrirait encore que je ne la donnerais pas. Poulotte a travaillé pour moi, a vieilli avec moi. À moins que je ne devienne tout à fait misérable, elle aura, tant qu'elle vivra, sa ration de

paille, de foin et d'avoine, dans mon écurie ; elle sera soignée, quand elle ne pourra plus rien faire, tout aussi bien que lorsqu'elle traînait jusqu'à Montréal ou à Québec de lourdes charrettes. Voyez, monsieur, il faut être reconnaissant envers les animaux qui nous -ont servis. C'est mon idée, et c'est aussi l'idée de Jeanne, ma femme, et Jeanne et mes enfants aimeraient mieux me voir vendre mon dernier meuble que cette bonne Poulotte qui les a si souvent promenés sur son dos.

— Est-ce que vous avez beaucoup d'enfants? disje à Jean-Baptiste, non point par une vaine curiosité, mais avec un accent d'intérêt.

— En général, monsieur, me répondit-il, les gens de notre pays en ont un assez grand nombre. Pour ma part, j'en ai douze.

— Douze? c'est vraiment beaucoup.

— J'ai des voisins qui en ont bien plus ; entre autres, Noirot, le charpentier, qui pourra bientôt en donner un au curé.

— Gomment donc ?

— Ah ! vous ne savez peut-être pas que nous devons, à titre de dîme, au prêtre de notre paroisse, la vingt-cinquième part de tous nos produits, le vingt-cinquième boisseau de nos fruits, la vingt-cinquième gerbe de nos récoltes. Noirot a déjà vingt-quatre enfants, et sa femme est encore près d'accoucher. Voilà pourquoi il me disait l'autre jour

en riant : « J'aurai bientôt un vingt-cinquième enoc faut à offrir à notre curé. »

— Et tous vos enfants, Jean -Baptiste, sont vivants ?

— Tous vivants, grâce au ciel.

— Et tous élevés par vous-même, par votre propre travail

— Et par celui de Jeanne, monsieur ; une brave petite femme, douce, active, laborieuse, économe, un bijou de femme, enfin. C'est notre bon vieux curé qui a lui-même arrangé mon mariage avec elle, et tant que je vivrai je l'en remercierai. Il faut l'avouer pourtant, nous avons eu des jours difficiles, des jours où la prudente Jeanne était inquiète du lendemain, et nous mesurait d'une main parcimonieuse notre portion de pain et de pommes de terre. Mais, le bon Dieu aidant, nous avons traversé nos temps de misère, et tout notre petit monde a grandi, et tout cela, monsieur,

a maintenant bon pied, bon œil et bon appétit, et le cœur au travail. Quand le dimanche et les jours de fête, Jeanne se rend à l'église avec sa cohorte de filles et de garçons qui lui semblent les plus beaux enfants du monde, il faut la voir, comme elle se redresse et comme elle est fière. La reine Victoria lui offrirait en ce moment, troc pour troc, la couronne d'Angleterre pour sa maisonnette et ses douze poussins, que Jeanne lui ferait une belle révérence et lui dirait : « Grand

« merci ! j'aime mieux garder ce que Dieu m'a « donné. »

« Voyez-vous, monsieur, .ajoute Jean -Baptiste, dont j'ai évidemment touché la corde sensible en ramenant à parler de ses enfants, ma mère avait bien raison de dire que les nombreuses familles sont la bénédiction des pauvres gens. J'ai entendu raconter qu'on voit dans les maisons des riches, des enfants qui, n'ayant eu que la peine de naître, de se laisser dorloter et choyer, en viennent, quand ils ont un certain âge, à souhaiter la mort de leurs parents pour avoir plus tôt leur héritage ! Est-ce possible, monsieur ? S'il en est ainsi, quel bonheur de ne pas posséder une fortune qui peut produire de si monstrueuses convoitises ! Tout jeunes, nos enfants partagent nos sollicitudes ; dès qu'ils ont acquis quelque force, ils s'essayent à notre labeur et, par leur coopération , augmentent les ressources du ménage. Quand vient la vieillesse qui paralyse notre activité , ils travaillent gaiement à notre place, car ils se souviennent de tout ce que nous avons souffert pour eux, de nos sueurs et de nos privations. »

En écoutant, mon cher Georges, ces naïves paroles de Jean-Baptiste, je regardais le sol à travers lequel nous conduisait lentement Poulotte, et à la vue de ce sol, il m'était aisé de comprendre

la fatigue que mon brave conducteur avait dû éprouver dans sa labo-

rieuse existence, dans son métier de valet de ferme, de batelier et de bûcheron.

Il faut que je te dise l'impression qu'a produite sur moi le premier aspect de la terre canadienne, hors des grandes voies de communication.

Pour me rendre mon récit plus facile, permetsmoi d'employer quelques termes anglais de la vie pratique, qu'on ne peut traduire sans une périphrase et qui méritent d'être impatronisés dans notre langue, au moins tout aussi bien que ceux des aristocratiques domaines du Turf ou du Sport.

C'est sur les rives du Saint-Laurent et sur ses affluents, entre Québec et Montréal, que Ton trouve les principales institutions de notre ancienne colonie. C'est là que Champlain et Cartier posèrent les fondements de nos premières cités ; c'est là que nos prêtres, nos missionnaires, nos gentilshommes s'établirent. Par ce fleuve qui, du lac supérieur, coule à travers les lacs Huron, Ériéj Niagara, Ontario, et à l'extrémité de son parcours de mille lieues, verse dans l'Océan les eaux de toutes les rivières et de tous les lacs du Canada, par cette immense artère, nos colons touchaient à la plus grande partie de ce nouveau royaume de France qui, de la côte du Labrador à l'extrémité occidentale du lac supérieur, a une longueur de seize cents milles, trois fois l'étendue de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Parla, nos aventureux pionniers, qu'on appela les coureurs des bois

et les voyageurs, s'en allaient de côté et d'autre, pénétrant dans les forêts les plus sauvages, dans les régions les plus dé-

sertes, découvrant l'Ohio, le Mississipi, et atteignant enfin, dans ces explorations d'une hardiesse fabuleuse, la Louisiane, puis le Mexique. Sur la rive du Saint-Laurent, de l'Ottawa et de quelques autres rivières, de vastes propriétés furent concédées par notre gouvernement à des ordres religieux, à des officiers de terre et de mer, à de nobles émigrants, à la condition qu'ils diviseraient ces domaines en différentes parcelles, et y introduiraient un certain nombre de cultivateurs. Ainsi a commencé notre colonie ; ainsi se sont constituées ces possessions qu'on appelle encore dans le Canada les seigneuries et les maisons de leurs tenanciers, qui, moyennant certaines redevances, jouissaient librement du terrain qui leur était accordé et le transmettait à leurs enfants.

Entre Québec et Montréal, s'élèvent d'importants établissements de commerce et d'industrie, auxquels le mouvement des bateaux à vapeur et les premiers tronçons de chemins de fer donnent à présent une certaine importance. Dans cette même zone féconde apparaît au milieu des champs de blé ou'de maïs, la ferme agreste avec ses murs blanchis à la chaux, son jardin rustique, ses massifs d'arbres fruitiers.

Mais, à quelques lieues de distance, sur la rive gauche du Saint-Laurent et de l'Ottawa, commence

le Bush, c'est-à-dire, la région jusqu'à présent à peine entamée par le soc du laboureur, par la hache du bûcheron , la ligne à peine entr'ouverte des forêts primitives, des landes désertes qui s'étendent jusqu'aux dernières limites du nord et de l'ouest.

Ils ne coûtent pas cher, ces terrains incultes du Bush ; il en est que le gouvernement canadien offre aux émigrants, à raison de trois ou quatre shillings (3 fr. 75 c. ou 5 fr.) l'acre, en sorte que,

pour un petit capital de 2000 fr., payable en cinq ou dix ans, on peut acquérir plusieurs centaines d'arpents d'un soi enrichi, depuis un temps immémorial, par les détritus d'une abondante végétation. Mais l'affaire importante n'est pas de posséder une si large étendue de territoire , l'essentiel est de le défricher. Ce qui serait, dans une contrée d'Europe, en France, en Allemagne, une fortune considérable, ces sapins gigantesques, ces chênes séculaires sont, dans le Canada, à une certaine distance des cours d'eau navigables, le plus grand embarras du settler, c'est-àdire du colon ; ils l'obligent à un travail difficile, ardu, patient et parfois très-coûteux.

Dans la diversité des hardies entreprises de la race humaine, c'est un curieux et intéressant spectacle que celui des conquêtes pacifiques de l'homme à travers les régions encore inexplorées; du mineur de Sibérie, qui arrache aux entrailles de la terre les trésors qu'elle a jusqu'à présent dérobés à tous les

regards; du nybyggare de Suède, qui à force de labourer un sol froid et rocailleux, le force à lui donner sa récolte d'orge et de pommes de terre; du paysan hollandais qui, dans sa patience infatigable, finit par féconder les dunes de sable; et du settler américain, qui aspire à se faire un champ, un jardin, sur le terrain dont l'accès lui est défendu par des broussailles touffues, par des réseaux de lianes et des masses d'arbres d'une dimension effrayante.

Dans ses habitudes de salon, Mme de Boufflers disait : qu'elle ne consentirait à être ambassadrice en Angleterre , qu'à la condition d'emmener avec elle vingt-cinq de ses amis intimes, et quatre-vingts personnes absolument nécessaires à son bonheur. Le pauvre settler, quand il a fait un marché avec les agents du

gouvernement, ne se dirige point vers une populeuse cité, comme la capitale de l'Angleterre, et n'emmène point avec lui une centaine de personnes absolument nécessaires à son bonheur; il va dans les bois, seul avec sa famille, et peut-être quelques ouvriers! Là, jusqu'à ce qu'un autre settler vienne s'établir près de lui, il reste seul, en toutes saisons, loin de toute ville et peut-être aussi de toute habitation humaine, seul dans son rude labeur d'été, et dans la longueur des sombres jours d'hiver!

Ah! mon cher Georges, c'est bien vrai que la vie est une tâche; une tâche de développement intellectuel pour les uns, de travail manuel pour les autres,

de soins et de devoirs pour tous! Ceux-là se trompent qui prétendent en faire une distraction perpétuelle. Carpe diem, disaient les anciens avec une pensée épicurienne. Carpe diem, devons-nous dire aussi, mais pour faire un digne emploi des heures fugitives, et non point pour nous couronner de roses; comme le vieillard de Teos, qui, avec cet ornement printanier de jeune fille, entrelacé à ses cheveux blancs, et un petit cupidon à côté de lui, ne m'offre qu'une image peu vénérable.

C'est avec la hache que le settler américain s'avance sur le terrain où il veut résider; c'est avec la hache qu'il prend possession de son domaine. Dans tous les pays, les arbres et les plantes sont pour les peuples primitifs l'objet d'une vénération mystérieuse et quelquefois d'un culte idolâtre. Les Indiens ont déifié l'herbe Barba, qu'ils considèrent comme une partie de Wichnou, et l'arbre Assouata, dont les larges feuilles sont d'un tissu si délicat que la moindre brise les met en mouvement. Les druides cueillaient cérémonieusement le gui avec une faucille d'or. Les Arabes ont, pendant de longs siècles, fait des pèlerinages aux chênes de

Mamre, près de Hebron. Les Hébreux érigeaient leurs oratoires sous les rameaux d'oliviers. Les Grecs plaçaient un de leurs principaux oracles dans les chênes de Dodone. Les Germains professaient un respect religieux pour les forêts, et les anciens Slaves faisaient dans les

bois des enceintes sacrés, dont l'accès était sous peine de mort interdit au profane.

Le pionnier américain n'a aucune de ces superstitions. Les forêts où il pénètre l'irritent par les obstacles qu'elles opposent à son passage. Les tiges colossales qui' s'élèvent sur le sol où il veut conduire sa charrue, ne lui apparaissent que comme des ennemies et il les traite en ennemies. Qu'il y ait là des dryades timides et plaintives, c'est bien le dernier de ses soucis. Ces arbres qui le gênent doivent lui céder la place ; il les abat, les fend, et de leurs débris forme un bûcher auquel il met le feu. C'est ce qu'on appelle le logging. Quelquefois, il a recours à une autre opération, plus lente mais plus efficace : il fait dans l'écorce de la tige condamnée par lui, une incision qui pénètre jusqu'à l'épiderme; la circulation de la sève est ainsi arrêtée, l'arbre se dessèche et périt : c'est ce qu'on nomme le ringlng.

Le logging et le ringing ! N'est-ce pas ainsi que périssent les cœurs humains, par le feu de la passion qui les consume, ou par la plaie secrète qui leur a été faite, et qui peu à peu les épuise?

Dans l'existence du settler, si laborieux, si isolé, si souvent exposé à la disette ou à d'autres souffrances, et presque constamment si dépourvu de tout ce qu'on est convenu d'appeler les agréments de la vie, on assure qu'il y a pourtant un grand charme! et je le conçois. Les livres saints nous di-

sent : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; » mais la solitude avec le travail n'est point une solitude dangereuse. L'aspect des phénomènes de la nature, à l'écart des vaines séductions du monde, doit éveiller, dans les âmes les plus vulgaires, un sentiment religieux, et l'homme qui par son courage et sa persévérance parvient à accomplir une entreprise difficile, éprouve à voir son œuvre une noble et légitime satisfaction.

Sans vouloir essayer la tâche de settler, j'aspire à m'avancer, comme lui, dans les régions encore incultes, dans les profondeurs des bois inhabités.

J'ai manifesté ce désir à Jean-Baptiste qui l'a fort approuvé.

« Vous êtes jeune, m'a-t-il dit, et vous paraissez assez robuste; je crois que vous accomplirez trèsbien votre projet, quoiqu'il ne soit pas si facile qu'une promenade sur le Saint-Laurent, dans le salon d'un bateau à vapeur. J'ai voyagé avec des étrangers qui gémissaient des rigueurs de notre climat. J'ai connu un savant de Québec qui passait une partie de sa journée à examiner, je ne sais quels instruments en bois avec un tube en verre, et qui affirmait que, nulle part, le froid et le chaud ne sont aussi excessifs qu'à Québec. C'est vrai, qu'en hiver, il y a des jours où l'on ne peut guère sortir sans s'exposer à perdre son nez et ses orteils par la gelée; la cascade même de Montmorency, qui main-

tenant bondit comme un cheval sauvage, se change alors en une pyramide de glace. L'été vient tout d'un coup, et le soleil est comme une fournaise d'où tombent des charbons brûlants; vous en savez déjà quelque chose : à tout instant, je vous vois vous essuyer le front;, et la pauvre Poulotte! Pour la petite marche qu'elle a faite, elle est baignée de sueur. Mais notre hiver est

souvent très-agréable ; et ce bon soleil, il est notre bienfaiteur; il mûrit, en quelques semaines, nos moissons. Ne vous laissez pas effrayer par les cris et les soupirs de quelques beaux messieurs, ou de quelques femmelettes qui, au lieu de voyager, devraient, comme des vers à soie, s'enfermer dans des cocons. En dépit de nos diverses températures, de nos marais, et de nos moustiques, notre pays est le meilleur pays de la terre, et je ne voudrais pas en habiter un autre. »

Dès que l'honnête Canadien avait repris la parole, il me devenait difficile de l'interroger. Le mieux était de l'écouter, et en réalité, je Técoutais avec plaisir; ses récits étaient, pour moi, comme les pages d'un livre un peu diffus, mais instructif.

« Si vous voulez, dit-il, voyager par les districts les moins fréquentés jusqu'aux grands lacs, l'essentiel est que vous ayez un bon guide. Dans la maison où je vous conduis, et où j'espère bien que nous arriverons avant la nuit, il y a un jeune homme que je vous recommande. Si vous pouvez le décider à

vous accompagner, vous aurez fait une bonne affaire. C'est Bernard, le filleul de M. deMériol,uîi agréable garçon, habile chasseur, fin batelier, très-instruit d'ailleurs, en état de causer avec les Indiens, comme avec des Anglais et des Français, et un intrépide gaillard, capable de se jeter dans un torrent pour sauver un chien qui se noie, ou de suivre, à cent lieues de distance, la piste d'un troupeau de bêtes fauves. S'il pouvait raconter toutes ses aventures de chasse et de voyage, il en aurait de quoi vous tenir attentif pendant les veillées de plus d'un hiver. J'en sais une qui est assez curieuse ; il faut que je vous la dise. Permettez-moi seulement de donner un léger rafraîchissement à Poulotte. »

A ces mots, Jean-Baptiste descendit de son siège, cueillit une poignée d'herbe, la trempa dans un ruisseau qui coulait près de nous, en frotta délicatement la bouche de sa jument, puis tira de sa poche un morceau de pain qu'il lui donna à manger, après quoi il revint gaiement s'asseoir auprès de moi.

« Cette bonne bête! dit-il, elle ne peut pas se plaindre; mais elle avait besoin de ce soulagement, et je suis sûr qu'elle me sait grand gré d'y avoir pensé. Les gens qui nient l'intelligence des animaux, prouvent bien par là qu'ils n'ont pas fait eux-mêmes un grand usage de leur intelligence. Tenez, la voyezvous! comme elle relève la tête et trottine; c'est sa

façon de me remercier. Ta! Poulotte, va! demain tu

rentreras au logis et tu auras une litière fraîche.

« Mais je vous parlais de Bernard, et je voulais vous dire une de ses aventures de chasse; la voici : Un jour, en passant dans un bois, son fusil sur l'épaule, sa hache-à la ceinture, il s'arrête au pied d'un sapin d'une dimension énorme, et remarque sur la tige des empreintes de griffes qui lui indiquent que des ours ont grimpé là. Tous ne savez peut-être pas, monsieur, que nos ours, nos gros ours, si pesants, ont, comme les oiseaux^ leurs nids aériens : ce sont ces grands arbres dont les années ont creusé le tronc. Quand un couple de ces animaux découvrent une de ces crevasses, ils ne manquent pas de s'y rendre au commencement de l'hiver; la femelle y monte la première ; le mâle, en galant ours qu'il est, la laisse s'installer. Si, dans la demeure dont elle prend possession, elle n'a que juste la place qui lui est nécessaire, elle y reste seule; le mâle se fait un terrier, au pied du même arbre, et s'y place comme une sentinelle. Si, au contraire, la crevasse est

assez étendue pour qu'il puisse y loger, il y va rejoindre sa compagne. Au commencement de janvier, la femelle met bas ses petits. Grâce au refuge qu'elle leur a choisi, ils sont, dans leur bas âge, à l'abri des loups et des autres animaux carnivores. Toute la sauvage communauté passe ainsi l'hiver, si tranquille en son gîte, que pour l'en faire sortir il faut abattre l'arbre.

ce En examinant avec ses connaissances pratiques ie sapin qui avait attiré son attention, Bernard acquiert la conviction qu'il y a là toute une famille d'ours, et dans notre pays, la capture d'un de ces animaux est une chose importante, une sorte de fortune pour un ménage de settlers ; de sa peau on fait une chaude couverture, de sa graisse, des préparations hygiéniques ou des chandelles, et sa chair est une nourriture excellente. Plus d'un voyageur canadien errant l'hiver dans les immenses pi aines de neige, ayant épuisé toutes ses ressources, exposé à mourir de froid et de l'aim, n'a dû son salut qu'à un heureux coup de fusil qui lui livrait ce précieux butin. Les Indiens ont une égale passion pour cette chasse : ils tendent des pièges à l'ours; ils le guettent avec leurs flèches ou leurs carabines, mais quand ils l'ont tué, ils le regardent avec une sorte de respect superstitieux; ils le couronnent de fleurs et le traînent en cérémonie dans leur wigwam.

« Ce trait de mœurs des Indiens me reporte tout à coup, par une singulière corrélation d'idées, aux lointaines extrémités de l'Europe, aux provinces septentrionales de Suède et de Finlande. Là, ceux qui osent se lancer à la poursuite de l'ours, sont cités parmi les braves du village. Quand ils ont abattu un de ces animaux féroces, ils le rapportent en triomphe; on célèbre leur victoire par des chants de joie, par diverses coutumes traditionelles. Celui

qui a fait tomber ce roi des forêts du nord, plante en signe d'honneur un clou en cuivre dans la crosse de son fusil, et les paysans du golfe de Bothnie conservent à l'égard de ce puissant quadrupède, des superstitions semblables à celles des Indiens. De peur de l'offenser, ils ne prononcent point son vrai nom à haute voix: ils l'appellent le Vieux ou le Grand-Père. Quand ils l'ont tué, ils lui demandent pardon de sa mort; ils lui adressent de tendres paroles, puis ils le prient de vouloir bien se laisser transporter dans leur demeure, où il sera reçu comme un hôte vénérable. »

Je rne retourne vers Eric, avec cette réminiscence de sa contrée natale ; mais Eric ne comprend pas notre entretien, et paraît absorbé dans la contemplation des bouleaux et des sapins qui lui rappellent son pays, par un livre qu'on n'a pas besoin d'épeler, à l'aide d'un abécédaire, dans les fastidieuses écoles, par ce livre de la nature dont les harmonies se révèlent souvent aux cœurs simples, bien mieux qu'aux prétentieuses observations des savants.

« II est gentil votre jeune compagnon, me dit Jean-Baptiste qui a remarqué mon mouvement; il a la figure douce et le regard assez intelligent ; mais il paraît très-faible. Pour le fortifier, il faut lui faire manger des côtelettes d'ours.

— C'est bien mon projet; mais il faut que je sache par quel moyen on se procure, dans votre pays, ces

salutaires côtelettes. Dites-moi donc ce qu'il arriva à Bernard, quand il eut fait sa découverte?

— Ce qui lui arriva! Il saisit sa hache et entreprit de couper cet arbre dont il voulait débusquer les habitants. Ce n'était pas une

petite besogne; mais Bernard a le poignet vigoureux. Après avoir fait plusieurs larges entailles dans le tronc colossal, il lève les yeux en l'air et voit un gros ours qui avançait la tête au bord de son gîte, comme un pacifique bourgeois qui, étant tout à coup troublé dans son repos par un bruit inusité, met le nez à la fenêtre pour regarder d'où vient cette rumeur importune. Bernard aussitôt [prend son fusil, ajuste l'animal et lui lance une balle dans le museau. L'ours retombe dans sa retraite : il était mort probablement. Mais l'adroit chasseur ne pouvait aller prendre cette proie à quatre-vingts pieds de hauteur, dans les flancs du sapin; d'ailleurs il était convaincu qu'il y avait là d'autres griffes et d'autres dents. Il recharge son fusil, puis reprend sa hache et se remet à l'œuvre. Plus rien ne bouge au-dessus de lui, pas un signe de vie, pas un mouvement. Enfin, après un travail obstiné de plusieurs heures, il atteint le cœur du sapin usé, moisi par le temps, et voilà que l'arbre gigantesque s'ébranle, vacille sur sa base, puis tombe avec fracas, et lance sur le sol l'ours que Bernard avait tué, sa femelle et deux oursins. Ces trois animaux effarouchés s'enfuient dans une même

direction. Bernard vise la femelle et la blesse au poitrail, son sang coule; mais elle n'en continue pas moins à courir, et ses nourrissons encore tout jeunes, courent de leur mieux h côté d'elle. Bernard, irrité d'avoir manqué son coup., les poursuit à travers les bois, les ravins et la plaine ondulante couverte de neige; mais, si alerte qu'il soit, il ne peut parvenir à se rapprocher assez d'eux pour pouvoir les tirer. Peu à peu cependant, les petits ralentissent leur marche, n'étant pas de force à suivre leur mère dans sa fuite -précipitée.. La pauvre mère alors s'arrête, puis les pousse devant elle, en s'en allant tour à tour de l'un à l'autre, selon que l'un ou l'autre lui paraissait plus affaibli. Pendant qu'elle

accomplissait cette touchante manœuvre, Bernard regagnait du terrain ; il fait un nouvel effort, il accélère le pas, il arme sa carabine et tire, et de nouveau, blesse la bête superbe qui excitait son ambition de chasseur; mais, en même temps il atteint un des oursins qu'elle aidait en ce moment dans sa marche chancelante. Elle pousse un cri lamentable, prend son petit entre ses pattes, lèche sa plaie inondée de sang, puis se tourne vers le cruel chasseur avec des yeux étincelants.

« A ce cri de douleur, à ce regard enflammé par la rage du désespoir, Bernard est tout à coup saisi d'une sorte de terreur indéfinissable qu'il n'avait jamais éprouvée. Il renonce à la proie qu'il pouvait aisé-

ment acquérir par un second coup de fusil; il s'éloigne, il retourne sur ses pas, la tète baissée, le cœur triste, comme s'il le sentait fléchir sous le poids d'un remords, comme s'il venait de commettre une mauvaise action.

« Quelques instants après, il est pris par un de ces tourbillons de neige qui aveuglent les gens du pays les plus expérimentés, et s'égare; il n'avait dans sa gibecière qu'un morceau de pain et un petit flacon d'eau-de-vie; il coucha le soir au pied d'un arbre, mais ne put dormir tant il avait froid. Au point du jour, il se remit en route, et s'égara encore. Enfin, monsieur, il erra ainsi, pendant trois jours, au hasard, dans les champs déserts par un temps glacial, n'ayant plus une miette de pain, plus une goutte de liquide pour lui rendre un peu de force. Sans l'assistance d'un Indien qu'il rencontra, par une grâce providentielle, qui lui alluma du feu pour le réchauffer, lui donna un morceau de daim, et le ramena dans son vrai chemin, le vaillant Bernard serait mort de faim et de froid. Les Indiens, monsieur, sont de braves gens, quoi-

qu'ils, aient en général un goût trop prononcé pour le whiskey. J'en ai connu plusieurs pour lesquels j'ai plus d'estime que pour ces vaniteux Américains qui les traitent comme des sauvages : vous apprendrez à les connaître, et si quelque jour nous nous rencontrons, vous m'en direz votre opinion. Mais un mot encore pour finir mon his-

toire. Dans la maison de M. de Mériol, on était trèstourmenté de son absence. On l'avait vu partir un beau matin pour une simple excursion d'où il devait revenir le soir. Le lendemain, le surlendemain, point de Bernard. On envoya plusieurs hommes à sa recherche; ils suivirent ses traces dans la forêt, puis un peu au delà, puis plus rien. Ils revinrent découragés, et M. de Mériol et sa fille, Mlle Berthe, se regardaient tristement et n'osaient se communiquer leur secrète pensée. Et voilà qu'au moment où l'on désespérait de le revoir, Bernard reparaît; mais si pâle, si fatigué qu'il faisait pitié! Lui-même m'a raconté cette aventure, et en finissant son récit, il me disait qu'il croyait que Dieu l'avait puni pour avoir poursuivi sans miséricorde une malheureuse bête inquiète de ses deux petits.

— Je comprends, dis-je à Jean-Baptiste, cette idée superstitieuse d'expiation; c'est celle du vieux marin de Coleridge, qui avait tué un albatros :

God save thee, ancient mariner

Why lookst thou — with my cross-bow

I shot the albatross.

— Je ne sais pas ce que c'est que Coleridge, me réplique Jean-Baptiste, impatienté, je crois, de ma citation britannique. Ce qu'il

y a de sûr, c'est que Bernard est un homme de cœur, et naguères c'était un joyeux garçon; mais depuis quelque temps il n'a

plus la même gaieté; il est amoureux. Ce diable d'amour, quand une fois il entre de travers dans la tète d'un homme, c'est une calamité, on ne sait comment en finir. Moi, j'ai été plus heureux: j'ai aimé Jeanne, et Jeanne m'a aimé, et nous nous sommes mariés, et à l'heure qu'il est, ni elle, ni moi, nous ne nous sommes une seule fois repentis d'avoir eu si vite confiance l'un dans l'autre, »

Oui, il a été heureux, ce brave Jean-Baptiste! Dès son entrée dans la vie, il a eu, dans sa pauvreté, l'élément essentiel du bonheur, la satisfaction du cœur. Combien d'autres, après l'avoir longtemps vainement cherchée, arrivent fatigués à la fin de leur existence, et regardant cette modeste félicité qu'ils n'ont pu atteindre, ne peuvent que se dire avec amertume : Hoc erat invotis. N'en sera-t-il pas ainsi de moi?... A trente ans, avec la perspicacité qu'on devrait avoir à cet âge, quand on a quelque peu fréquenté le monde, dès mon premier réel élan de cœur, ne me suis-je pas follement trompé ? Si follement que, parfois, quand j'y songe, je me sens honteux de ma faiblesse et de mon aveuglement ! Qui ne se trompe pourtant? Les abeilles même, ces habiles ouvrières se trompent bien, malgré leur merveilleux instinct; il en est qui s'arrêtent sur des fleurs vénéneuses et produisent un miel empoisonné.

Mais voilà que mon aimable hôte, M. de Mériol, vient lui-même me dire que notre dîner est servi. Je

n'écris pas un roman, tu le sais ; permets-moi cependant d'employer aujourd'hui l'adroite formule adoptée par nos jour-

naux qui publient des romans en feuilletons : La suite à demain.

20 juillet.

La suite à demain, te disais-je dans ma dernière lettre, et voilà près de quinze jours que je ne t'ai écrit. Mais nui lecteur n'attend de moi , chaque matin avec impatience, les nouvelles péripéties d'une intrigue amoureuse, et, grâce au ciel, nul rédacteur eu chef ne me presse de lui donner la fin d'une de ces dramatiques narrations, où Ton voit de candides jeunes filles enlacées dans l'inextricable réseau d'un infernal séducteur, des mains qui se lèvent, armées de poignards, sur une tête héroïque, des cachots où gémit l'innocence délaissée, et des scènes éminemment instructives qui, selon les belles idées de quelques Théophraste nouveaux, nous représentent les vices abominables du riche et l'inébranlable vertu du pauvre.

Ce qu'on appelle à un plus juste titre la gloire littéraire, il ne m'a pas été accordé de pouvoir l'espérer, et je ne l'ai pas même ambitionnée : je la re earde comme une espèce de Fata Morgana qui a ébloui les plus vives intelligences et souvent désolé les plus nobles âmes. Ceux-là même qui l'ont conquise clans toute sa splendeur- par quelles tortures n'ont-ils pas expié leur illustration ? que d'amères railleries n'ontils pas entendues, comme les triomphateurs romains dans l'éclat de leurs succès! Que de fois, au milieu de leur exaltation, ils ont été douloureusement surpris par le cri de la haine ou de l'envie, ou par l'effet accidentel d'un injurieux rapprochement. Je me rappelle ce qui arriva à Byrom après la publication de son premier chant de Ghîld-Harold. L'Angleterre entière était émue de cette œuvre sublime. La première édition en avait été épuisée en quelques jours, la seconde encore plus rapidement. Un matin, Byron entre chez son éditeur qui lui

dit en riant : « Voyez la lettre que je viens de recevoir. » C'était une lettre d'un des principaux libraires d'Edimbourg qui écrivait à Murray : « The Child-Harold and the cookery a are much wanted1. i>

Donc, mon cher Georges, je t'écris tout simplement, comme si je m'écrivais à moi-même. Je te dis ce que je vois, ce que j'entends, ce que je pense ; je

1. Le Cirild-Harold et le livre de cuisine sont très-demandes

te fais mes confessions, les confessions d'un rêveur dont le wagon a déraillé, et qui ne demande qu'à rentrer dans une bonne voie. Si elles ne sont pas fort récréatives, elles auront du moins à tes yeux, le mérite de la sincérité.

J'en reviens A mon voyage.

Dès le matin, nous cheminons sur une route qui donnerait à nos agents voyers une triste idée du Canada ; d'abord, une route rocailleuse, raboteuse, où atout instant nous subissons de rudes cahots, puis un sol marécageux, où les charrettes des settlers ont creusé de profondes ornières, puis le sentier de la forêt, traversé par de longues racines, encombré de débris de chênes et de sapins, hérissé de troncs d'arbres, contre lesquels se heurte à chaque pas notre voiture.

« Quels chemins, dis-je à Jean-Baptiste; ils me font souvent songer à ceux que les Finlandais choisissent pour porter un cercueil dans un cimetière. Ils ont peur des revenants, et pour se préserver de ces fâcheuses visites de l'autre monde, ils charrient le mort dans la plus dure charrette, le font passer sur les plus

grosses pierres, afin de lui ôter, par les plus violentes secousses, l'envie de faire une seconde fois le même trajet. »

A ces mots, Jean-Baptiste a froncé le sourcil. Par ma comparaison avec la Finlande, j'ai fait une injure au Canada. Pour réparer mon imprudence, je me

hâte d'ajouter : vraiment, il faut que Poulotte soit solide pour traîner si lestement notre voiture à travers de telles difficultés.

Jean-Baptiste reprend sa riante figure. Je ne veux pas le contrarier, ce candide Jean -Baptiste; il me plaît, il justifie pour moi tout ce que j'ai entendu dire de la gaieté naturelle, de l'honnêteté de caractère et de la politesse des paysans canadiens.

Vers midi, nous arrivons dans une clairière, en face d'une maison en bois, où nous devons faire, dit-il, un fameux dîner. Lès que nous sommes entrés dans la cour de cette habitation, il saute prestement à terre. Eric qui se montre toujours très-empressé de se rendre utile, l'aide à dételer Poulotte, et moi j'entre dans ce précieux édifice, qui est à la fois l'auberge et le magasin d'épiceries des settlers des environs. La chaleur est extrême; et les six heures que je viens de passer en plein soleil, sur notre charrette découverte, me font avant tout désirer l'ombre. Mais à l'intérieur de ce rustique hôtel, qui n'est qu'un log-house, construit comme tous les log-houses du pays, avec des poutres superposées l'une sur l'autre, la température est plus lourde encore qu'au dehors. En outre, elle est imprégnée d'une odeur de whiskey et de graisse qui n'est nullement agréable, et à laquelle notre arrivée doit donner une nouvelle intensité, car j'entends un enfant, assis sur un escabeau près du brasier de la cuisine, qui s'écrie : Ma-

man, voilà Jean-Baptiste avec deux voyageurs, et une voix de femme qui lui répond d'une chambre voisine : coupe une tranche de lard que tu mettras dans la poêle; rallume le feu, sous la marmite où bouillit le mouton; épluche des pommes déterre, Dans un instant* je te rejoins.

En attendant que notre hôtesse achève de préparer ce fameux dîner que Jean-Baptiste m'a promis, et dont je connais à présent le menu, je vais chercher sous les rameaux des bois une atmosphère plus pure. En pénétrant au milieu des massifs d'arbres qui entourent cette habitation, tout à coup mes regards sont surpris par une apparition inattendue : deux femmes, deux Indiennes, Tune vieille et l'autre jeune, la mère et la fille. Toutes deux sont assises au pied d'un sapin, dans une attitude mélancolique, les coudes appuyés sur leurs genoux, la tête penchée sur leur sein. La mère est presque entièrement enveloppée dans une de ces couvertures en laine qu'on appelle des blanket, et dont l'industrie anglaise et américaine propage déplus en plus l'usage parmi ces peuplades primitives du nouveau monde, qui jadis façonnaient elles-mêmes leurs vêtements, La fille porte un costume demi-indien et demi-européen; les mocassins en peau d'élan brodée; les longues guêtres, qu'on appelle généralement aujourd'hui leggings; un jupon en laine brune, orné d'une bande rouge; un mantelet à manches courtes; sous

ce mantelet une chemise en coton, nouée sous le menton, parfaitement blanche; sur sa poitrine, une large plaque d'argent; à son col, un collier de verroteries bleues et rouges, à plusieurs rangs ; sur sa tête, pas le moindre ornement. Ses cheveux noirs, touffus, luisants, sont divisés en deux épais bandeaux qui s'arrondissent sur ses joues et retombent sur ses épaules.

Au bruit de mes pas, ces deux femmes ont levé la tète, et se sont regardées en silence, comme pour se demander si elles ne devaient pas s'éloigner, puis elles sont restées immobiles et silencieuses à la même place. La mère a la peau noire, ridée, et les yeux rougis, comme ceux des Laponnes, par la fumée de latente. Mais sa fille 1 quelle figure charmante! Le teint un peu brun, il est vrai ; mais de cette nuance brune, comme celle des bronzes artistiques, comme celle qui est célébrée dans le cantique des cantiques, dans les vers de Virgile et dans les chansons d'Espagne:

Nigra sum, sed pulchra.

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

Aimque morena.

Zso soy de olvidar.

Ses yeux, comme ceux de la race tartare dont proviennent les Indiens, sont un peu relevés à leur extrémité, mais ils sont noirs, comme la plus pure

obsidienne des volcans d'Islande, lumineux et veloutés. Ses traits, fins et réguliers, pourraient servir de modèle à un professeur de peinture ; ses lèvres roses, quand elles s'entr'ouvrent, dévoilent une double rangée de petites dents -blanches, orientées comme les perles de Geylan, et toute sa physionomie a une expression de douceur touchante, de tristesse résignée et de pudicité virginale.

En la voyant assise à côté de sa mère, au pied du sapin solitaire, je me rappelais une des figures du beau tableau de Bendemann, qui représente les Juifs dans l'isolement de leur captivité.

On ne peut admettre, avec Adair et d'autres savants, trompés par une fausse recherche d'analogie, que les Indiens descendent des Juifs, des dix tribus de Samanassar; mais n'ont-ils pas été, comme les Juifs, attaqués, subjugués par une race ennemie, dépossédés de leurs domaines, refoulés dans le désert, loin du pays de leurs aïeux, et, quand ils se souviennent du passé, ne doivent-ils pas aussi chanter leur chant de deuil, leur super flumina ?

Les anciens voyageurs, dont j'ai lu les récits avec avidité, s'accordent tous à vanter les qualités physiques des Indiens, la mâle attitude, la force et la souplesse des hommes, la régularité des traits et la finesse de conformation des Indiennes, mais aucun d'eux ne m'avait donné l'idée d'une beauté si parfaite.

La beauté est une des manifestations de Dieu : Un beau ciel, une belle vallée, un bel arbre, est une harmonie comme le chant de l'oiseau et le parfum des fleurs. Au milieu de ces harmonies, nos sens ne sont que comme les touches extérieures d'un instrument musical qu'elles doivent faire vibrer ; par là, elles doivent arriver à l'âme et y produire une religieuse, ou tout au moins une douce et poétique émotion.

C'est avec cette émotion que je regardais la jeune Indienne, sur cette terre pour moi toute nouvelle, dans cette solitude de l'Amérique où elle m'apparaissait comme une fleur du désert, comme un enfant des forêts vierges. Je restais en face d'elle, ne pouvant m'en éloigner, et n'osant cependant faire quelques pas de son côté, quand tout à coup un homme, d'une stature colossale, un Indien, avec un to'mahawk à la ceinture, un fusil à la main, une plume d'aigle sur la tête, sortit du taillis, jeta sur moi un regard farouche, puis s'approcha des deux femmes et leur murmura d'un ton de colère quelques mots. Les deux femmes se

levèrent comme deux esclaves obéissantes; la vieille chargea sur ses épaules un sac en écorce de bouleau ; la jeune prit de ses petites mains une corbeille qu'elle avait déposée sur le gazon, et l'une et l'autre, suivant les pas de l'homme qui semblait leur maître, se dirigèrent vers l'intérieur de la forêt.

Au même instant Jean-Baptiste venait me chercher pour dîner.

« Ah ! s'écria-t-il en voyant la jeune fille qui marchait derrière sa mère, et venait de se retourner de notre côté, c'est Gazida !

— Vous la connaissez ?

— Oui. Venez ; je vous dirai son histoire. » Nous entrons dans le log-house. Notre hôtesse

vient à ma rencontre d'un air riant, et m'introduit dans une petite salle attenant à la maison. Sur le sol de cette salle, elle a répandu des branches vertes de sapin d'où s'exhale une odeur aromatique. Sur la table elle a déroulé une nappe en toile sans tache ; sur cette nappe sont les trois énormes plats rustiques qu'elle a promptement préparés. J'engage Jean-Baptiste à se mettre en face de moi ; il n'osait prendre cette place, mais je crois qu'il eût été chagriné si je ne la lui avais pas offerte ; car dans les fermes du Canada, comme dans les maisons de nos paysans de France, maîtres et valets, associés aux mêmes travaux, s'asseoient à la même table.

Cependant il a l'air préoccupé et dépèce en silence un morceau de mouton, puis une tranche de lard.

Moi je suis distrait aussi ; je pense à la jeune Indienne. En lisant ceci ne va pas t'imaginer, mon cher Georges, que déjà je

m'incline vers les horizons dorés d'un nouvel amour. Non, non; l'impression produite sur moi par les beaux yeux et la douce

figure de Gazida n'a pas le moindre symptôme d'une passion naissante. C'est je ne sais quoi de confus comme un rêve et de singulier comme un pressentiment ! Mais, dis-moi, ne t'est-il pas arrivé de rencontrer dans le monde une femme qui, dès qu'elle s'est montrée à tes yeux, fixe ton attention ? Tu ne deviendras pas amoureux de cette femme ; tu ne ressentiras peut-être pas même pour elle une affection amicale, et pourtant tu seras occupé d'elle sans pouvoir t'expliquer son attraction ! Un jour tu découvriras que le sort avait jeté entre elle et toi un fil invisible ; qu'elle devait être la cause ou le mobile d'un des principaux événements de ta vie; et le vague sentiment dont tu ne pouvais te rendre compte, c'était la mystérieuse révélation de l'influence que cette femme devait avoir sur ta destinée.

Voilà précisément l'idée qui m'est restée de ma rencontre avec Gazida. Il me semble que je dois revoir cette jeune fille; bien plus, il me semble qu'un jour je dois souffrir pour elle. Comment? par quelle raison ? C'est le secret de Dieu.

Tu vas peut-être te moquer de moi, de ce que tu as souvent appelé mes imaginations; mais je te dirai comme Hamlet :

There are more things in heaven and earth, Horatio, Than are dreamt of in our philosophy *.

1. Horace, il y a, dans le ciel et sur la terre, plus de choses que nous n'en rêvons dans notre philosophie.

Jean-Baptiste m'a promis de me raconter l'histoire de Gazida; j'attends pour l'interroger qu'il ait apaisé son vigoureux appétit.

Tout à coup il s'écrie : Ah ! si Bernard savait que Gazida est ici !

« Quel rapport y a-t-il donc entre Bernard et cette Indienne ?

— Je vous ai dit qu'il était amoureux; c'est justement d'elle qu'il est amoureux, par malheur pour lui, car il vaudrait mieux qu'il le fût d'une jolie fille de notre pays avec laquelle il pourrait aisément se marier, tandis que celle-là.... Mais, si cela vous intéresse, je vais vous dire ce que j'en sais. Gazida est la fille d'un Indien de la tribu des Chippeways, qui demeurait au delà du lac Huron, et qui périt, il y a quelques années, dans une chasse à l'élan. Sa veuve, n'ayant aucune ressource, se retira avec sa fille chez son frère, le vieux Taurago que vous venez de voir avec elle. Toutes deux ont été converties au christianisme. Mais Taurago est un vieux païen endurci qui ahhorre les missionnaires, et qui déteste également tous les gens de race européenne, qu'il appelle les visages pâles. Comme ses aïeux, il ne croit qu'à la puissance de ses manitous ; il regrette le temps où les hommes rouges étaient sans cesse en état de guerre, s'embarquaient la nuit pour incendier un village, et rapportaient en triomphe dans les wigwams les chevelures enlevées à l'ennemi.

a Malheureusement, il a bien quelques raisons de maudire les Européens : ce sont eux qui ont introduit parmi les Indiens l'usage des spiritueux, et Taurago a pour cette boisson un goût effroyable. De sa femme, qu'il a, dit-on, fait mourir par ses mauvais traitements, il n'a eu qu'un fils, nommé Kitani, un garçon de vingt ans, aussi brutal, aussi porté à l'ivrognerie que son père, mais moins brave. Car, il faut lui rendre cette justice, Taurago est brave; on l'a vu, dans divers expéditions de chasse, affronter des périls auxquels peu d'hommes oseraient s'exposer.

a Kitani est devenu amoureux de Gazida et veut l'épouser. La jeune fille, qui est d'une nature douce, a horreur de ce méchant garnement. De plus, comme je vous l'ai dit, elle est chrétienne, et Kitani se réjouirait de briser, s'il le pouvait, toutes les croix et de démolir toutes les chapelles. Tous pouvez à présent vous figurer ce que cette faible créature a dû souffrir, dans la tente qui est devenue son refuge, entre un homme qui, lorsqu'il a bu, devient comme une bête fauve, et un autre qui la révolte, par ses projets de mariage. Sa mère voudrait bien la protéger, mais elle n'a ni force, ni courage. La voix, le regard de Taurago la font trembler comme la feuille d'un peuplier.

« L'automne dernier, une jeune femme de Hull, qui faisait avec son mari un voyage d'agrément sur le

lac Enron, rencontra par hasard Gazida, fut touchée de pitié en apprenant sa situation, et lui offrit de l'emmener avec sa mère à Hull. La jeune fille accueillit cette proposition comme une grâce du ciel ; sa mère s'en réjouit aussi, mais elle déclara qu'elle n'oserait partir sans le consentement de son frère. Aux premiers mots qu'il entendit prononcer à ce sujet, à l'idée de laisser sa sœur et sa nièce s'installer dans une maison de visages blancs, il jeta un cri de rage; quelques dollars pourtant le calmèrent. Une bouteille de rhum et la promesse qu'on lui en renverrait plusieurs autres prochainement achevèrent de l'adoucir. Kitani, d'ailleurs, était absent, ce qui rendait la négociation plus facile.

« Ainsi Gazida est venue à Hull; elle travaillait à divers ouvrages de broderie dans la maison où elle demeurait. Tous ceux qui la voyaient s'intéressaient à elle. Bernard l'a vue et l'a aimée, et de son côté, je crois, la jeune fille n'a pas pu s'empêcher d'aimer ce brave garçon. Déjà on a commencé à parler de leur ma-

riage, comme d'une chose à peu près certaine, et voilà Gazida qui s'en va. C'est Taurago, sans doute, qui aura voulu, de nouveau, la tenir en son pouvoir, et qui aura fait peur à la vieille femme. Dieu sait quels sont ses projets! et Dieu sait où il l'emmène, le scélérat ! Il me tarde d'être à la Combe pour annoncer à Bernard cet événement, afin qu'il avise, le plus tôt possible, aux moyens d'en prévenir

les suites, et si je puis l'aider en cette affaire, je vous réponds que je n'y manquerai pas, dussé-je aller avec lui jusqu'au lac Huron. »

Moi aussi, après le récit de Jean-Baptiste, je m'intéresse à Bernard, et si je pouvais avoir le télégraphe électrique à ma disposition, je l'emploierais bien vite à l'avertir du danger qui le menace. Mais si la partie la plus populeuse du Canada n'est étrangère à aucune des grandes découvertes de la science, le district que je traverse pour me rendre à la Combe n'est pas, à beaucoup près, aussi avancé. On ne s'y doute guères de ces rapides moyens de transmission de la pensée, qui réalisent les contes des génies; je ne sais pas même si , dans les nouvelles habitations des settlers que j'ai vues disséminées de côté et d'autre; on pourrait se procurer un cheval. Il faut donc nous en tenir aux facultés de locomotion de Poulotte, et; pour plus de sûreté, attendre que Poulotte soit suffisamment reposée.

Enfin, nous nous remettons en route ! Jean-Baptiste est vraiment habitué à la sobriété; j'en ai fait la remarque pendant notre dîner ; mais il n'a pu refuser le petit verre d'eau-de-vie, le coup de rétrier, que notre hôtesse lui a offert, au moment du départ. Ce petit verre a donné une nouvelle vivacité à sa bonne humeur naturelle et à sa bienveillance.

J'ai longtemps fréquenté les gens du monde, qui craindraient de manquer à ce qu'on attend de leur

esprit, si en faisant l'éloge d'un de leurs meilleurs amis, ils n'y joignaient l'aiguillon de quelque fine épigramme, si, dans une soirée ou à un dîner, ils ne mangeaient un peu leur prochain. Que de fois, en sortant d'un salon, où j'avais vu successivement dépecer, avec de jolis sourires, ceux qui étaient sortis avant moi, je me suis dit, en revêtant mon paletot dans l'antichambre : A présent, c'est mon tour !

Cela me semble une situation originale de causer avec un homme qui, dans son humble fortune, est content de tout, ne voit aucune paille dans son œil, ni aucune poutre dans l'œil de son voisin. Il a pourtant aussi ses préventions, le bon Jean-Baptiste. Sa simplicité de paysan se révolte contre l'arrogance des Américains; son catholicisme, comme je l'ai déjà dit, l'éloigné des Anglais, et, en vertu de son affection pour Bernard, il déteste Taurago. Du reste, le monde entier lui paraît, plus sûrement qu'à Pangloss, le meilleur des mondes possibles.

En fouettant tout doucement Poulotte sur le chemin qui doit nous conduire à la Combe, il s'est mis à me parler de M. de Mériol. « Un digne homme, me dit-il, très-riche et pas fier. J'ai travaillé pendant quelques durs hivers , dans ses bois , et, depuis ce temps, il n'a cessé de s'intéresser à moi, et plus d'une fois il m'est venu en aide. Voyez, monsieur ; j'entends souvent autour de moi crier contre les riches. C'est vrai qu'il y a des gens qui sont devenus

riches un beau jour, on ne sait comment, des Américains surtout, et qui se montrent en ver s les pauvres, plusrudes que des

cailloux, et qui s'imaginent, mafoi, qu'on devrait tomber à genoux, quand on les voit passer dans leur voiture neuve. Mais les riches de l'ancien temps, les vrais riches, ont la parole douce et la main généreuse. Ils ressemblent à un grand arbre dont l'ombre s'étend sur le voyageur et sur le laboureur fatigués , dont les fruits réjouissent le vieillard et l'enfant. M. de Mériol est comme un seigneur dans ses domaines, et tous ceux qui vivent autour de lui l'aiment et le respectent. Sa fille aussi, Mlle Berthe, est, dit-on, très-bonne et très- charitable. Chaque fois qu'elle me voit, elle ne manque pas de me demander des nouvelles de Jeanne et de mes petits , ce qui est vraiment très-gracieux de sa part. Seulement, je ne sais pourquoi, devant elle je me sens mal àl'aise; elle est grande et belle, et me fait l'effet d'une reine. Je lasalue jusqu'à terre, et quand j'essaye de lui parler, quoique je ne sois pas très-timide, ma voix est comme étranglée dans mon gosier.

« Tous verrez probablement aussi dans cette maison le missionnaire Humbert, un saint homme de Dieu, qui s'est consacré à l'instruction des Indiens, et qui va perpétuellement d'une de leurs tribus àl'autre, pour leur prêcher l'Évangile. C'est lui qui a vu des pays curieux et qui a eu d'étonnantes aventures! S'il voulait écrire l'histoire de sa vie, quel beau livre il

ferait! C'est lui qui a baptisé ma dernière fille, et je crois que c'est pour cette raison quelle grandit comme un sapin, qu'elle est fraîche comme une rose et gaie comme un pinson. Aussi ma femme a pour le P. Humbert une religieuse vénération; elle lui donnerait, je crois, toute ma maisonnette, s'il la demandait; et, ma foi, je ne suis pas sûr qu'elle ne l'invoque parfois dans ses prières, comme un saint. »

Tout en causant ainsi, Jean-Baptiste se rappelle qu'il a un avis important à donner à Bernard, et tâche d'accélérer le trot de sa jument; mais le chemin est comme celui que nous avons parcouru dans la matinée, très-raboteux et très-difficile. Vers le soir seulement, au déclin du soleil , nous arrivons en face d'une grande maison, bâtie sur le penchant d'une colline, au-dessus d'une vingtaine d'habitations rustiques, disséminées dans une verte vallée.

Quelques instants après, nous entrons dans une vaste cour entourée d'une grille en fer. Jean-Baptiste, qui connaît tous les gens du logis, appelle un garçon d'écurie et le prie d'aller immédiatement chercher Bernard ; puis il sonne à la porte du vestibule pour faire comparaître un autre domestique, et lui dit de me conduire près de M. de Mériol.

Le domestique s'incline devant moi, en silence, comme un valet de grande maison, puis, marchant d'un pas grave, me fait traverser plusieurs pièces,

puis me prie d'attendre un instant, et revient m'ouvrir la porte d'un salon.

Sur un canapé, dans une embrasure de fenêtre, est assis un vieillard, d'une figure remarquable à la fois par son expression de dignité et de bonté; il se lève courtoisement à mon approche, prend la lettre que je lui présente, puis Tayaut parcourue rapidement : « Une lettre de M. Garneau, me dit-il ! un excellent homme dont j'estime beaucoup le talent et le caractère. Soyez le bienvenu, monsieur. Tous savez que, dans notre Canada, nous nous plaisons à accueillir les Français comme des compatriotes, et, d'après ce que me dit M. Garneau, vous êtes .deux fois mon

compatriote, puisque vous appartenez à la province dont ma famille est originaire, et dont mon pauvre père ne cessait de me parler avec une vive affection, Vous me trouvez un peu seul en ce moment. Un des hôtes assidus de ma demeure, le P. Iiumbert, dont la conversation vous intéresserait, est en tournée dans ses campements d'Indiens, et ma fille est, depuis quinze jours, h Montréal, chez une de ses amies ; mais elle reviendra bientôt, et en attendant je tacherai de vous procurer les distractions que peut offrir cette solitude. J'ai mon filleul, Bernard, qui vous conduira à la chasse, à la pêche, et vous fera faire quelques excursions dans les environs. Mais comment êtes-vous venu ici?

— Je suis parti ce matin de Hull, avec un conclue-

teur qui a l'honneur d'être connu de vous. Il s'appelle Jean-Baptiste.

— Ah ! mon vieux Jean-Baptiste ! Il y a longtemps que je le connais, et je serai très-content de le revoir. Mais il a une bien mauvaise charrette. Vous devez être fatigué, et vous avez dû faire dans le cabaret de la mère Antoine un bien pauvre dîner. Je vais donner des ordres pour qu'on vous prépare votre chambre et qu'on vous serve à souper. Avez-vous un domestique avec vous?

— Je n'ai qu'un pauvre garçon suédois, qui ne comprend pas un mot de français ni d'anglais, et dont je dois moi-même m'occuper.

— Soyez tranquille. On aura soin de lui. »

M. de Mériol sonne un valet de chambre et lui donne ses instructions. *

Une demi-heure après, il me faisait asseoir en face de lui, à une table élégamment servie, puis il me conduisait lui-même dans ma chambre, pour s'assurer que tout y était convenablement disposé. Près de cette chambre est un cabinet où il a fait mettre un lit pour Eric, et voilà, mon cher Georges, par quelle aimable hospitalité je suis installé en plein Canada, dans le village de la Combe.

GAZIBA. 89

2 a: ut.

« Vous serez ici plus seul encore que je ne le croyais, m'a dit M. de Meriol le lendemain de mon

arrivée. Bernard est parti ce matin, dès le point du jour, avec Jean-Baptiste. Mais je suppose que vous devinez la cause de son subit départ. Vous avez rencontré, près de la maison de la mère Antoine, une jeune Indienne, et probablement Jean-Baptiste, qui sait toutes les histoires du pays, et qui se plaît à les raconter, vous aura dit celle de Gazida. Oui, Bernard m'a confié, il y a plusieurs mois, son amour et ses projets de mariage. J'ai d'abord cherché à combattre ce dessein, qui ne me plaisait guères: mais j'ai reconnu qu'il était trop profondement entré dans le cœur tenace de mon filleul pour pouvoir l'en détacher. J'ai fris alors des informations sur cette jeune fille: j'ai su qu'elle était sage, laborieuse, digne d'estime, et j'ai cédé a des vœux qui d'abord m'avaient offusqué. Je me suis rappelé que plusieurs de nos colons s'étaient maries avec des Indiennes, et n'avaient point eu lieu de se repentir de cette décision. Puis, à vrai dire, j'ai un faible pour Bernard, à cause de son père qui m'a, jusqu'à son dernier jour,

très-fidèlement servi ; à cause de sa mère qui a été la nourrice de ma fille, et enfin à cause de lui. C'est un loyal garçon, actif, intelligent; il est mon homme de confiance, mon intendant, et quand je lui ai donné quelques affaires à traiter, ou indiqué quelque travail à finir, je n'en ai plus nul souci.

« Hier au soir lorsque vous étiez rentré dans votre chambre, il est venu me trouver, tout troublé, et m'a demandé la permission de s'absenter quelques jours, pour se mettre à la recherche de Gazida et tâcher de la ramener à Hull; je n'ai pu résister à sa demande, quoique, en réalité, je n'ose guère compter sur le succès de son expédition. Car, si le vieux Taurago, comme nous avons lieu de le supposer, a connu les projets de mariage de sa nièce et veut l'en éloigner, il usera de tant de moyens pour la dérober à toutes les recherches, que l'œil de Bernard ne pourra la découvrir. J'espère pourtant qu'il reviendra bientôt, quel que soit le résultat de son entreprise. Nous voilà au temps de la moisson, et je suis sûr qu'au milieu même de son anxiété de cœur, il se rappellera que sa présence ici est nécessaire à cette époque de l'année. En attendant, vous serez privé d'un habile batelier, d'un adroit chasseur et d'un guide excellent, sur ce coin de terre un peu sauvage, hérissé de grands bois, parsemé de lacs et de rivières. Mais je pense que vous aimez les livres : vous trouverez ici une bibliothèque assez considé-

rable, composée avec une grave pensée d'étude par mon père, agrandie dans un genre moins sérieux par moi et par ma fille, qui y a introduit surtout les œuvres de la littérature moderne; vous y verrez une collection de gravures et d'albums de différentes sortes. Enfin, vous avez autour de vous ce vaste, ce vivant album d'une nature que vous ne connaissez pas encore et qui doit vous

intéresser. Dans ce district du Canada, ajoute en riant mon gracieux hôte, je représente un peu l'un des personnages de nos contes de fées, le marquis de Carabas. Vous pouvez errer assez loin de côté et d'autre, sans quitter mes domaines, et si vous en sortez, vous n'avez pas à craindre qu'au delà de leur limite un garde champêtre vous arrête en vous menaçant d'un procèsverbal. Le garde champêtre ne peut exister dans cette contrée si peu habitée, où Ton n'aspire qu'à voir venir de nouveaux colons, où l'homme sent si vivement qu'il a besoin de l'homme, où les settlers, dans la rigueur de leur situation, comprennent si bien sans avoir jamais lu La Fontaine, cette sage maxime :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

où, enfin, on accueille avec empressement, comme un ami, l'étranger, quel qu'il soit, pourvu qu'il se présente avec des intentions pacifiques. »

J'ai remercié M. de Mériol de l'aimable sollicitude qu'il me témoignait, et lui ai dit bien sincèrement que l'aspect seul de sa demeure, la liberté d'aller et de venir par ces bois, ces collines, ces vallées pittoresques qui l'entourent, et le bonheur de rester avec lui à certains moments de la journée, ne me permettaient pas d'entrevoir l'ombre d'un regret.

Le fait est que, depuis dix jours, me voilà établi à la Combe, et que pas une seule fois, dans le silence de cette habitation solitaire, je n'ai éprouvé ce qu'il m'est arrivé d'éprouver si souvent dans plus d'une phase de ma vie parisienne, c'est-à-dire la pesanteur des heures dont on se représente les minutes, tombant lentement l'une après l'autre , comme les grains secs et ternes du sablier.

L'ennui, a dit Lamothe-Houdard,

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

A mon sens, ce vers, si souvent cité, exprime une idée fausse. Ce n'est pas de l'uniformité de la vie, au moins telle que je l'entends, que provient l'ennui, mais d'une diversité d'objets importuns et de la plupart de ces obligations puériles, de ces devoirs fastidieux qu'on appelle pompeusement les lois de la bonne société.

Ceux-là me semblent à plaindre qui ne peuvent échapper à l'ennui qu'en se jetant dans le tourbillon du monde, et frémissent à l'idée de rester seuls. En

songeant à leur infortune, je me rappelle les stances de Byron, un peu misanthropiques peut-être, mais empreintes d'une pensée vraie et "superbe :

To sit on rocks, to muse o'er flood and fall.

« S'asseoir sur les rocs, rêver sur les flots ou au bord des précipices, errer lentement à travers les forêts ombreuses, où vivent des êtres qui ne sont point soumis à la domination de l'homme, et où l'homme n'a jamais ou n'a que très-rarement posé le pied, gravir au sommet des montagnes où n'apparaît aucun sentier, avec les troupeaux sauvages qui n'ont pas besoin de bercail, seul se pencher audessus des abîmes et des cascades écumantes, ce n'est pas être dans la solitude, c'est converser avec les charmes de la nature et voir se dérouler ses trésors.

& Mais, au milieu de la foule, du bourdonnement et du contact des hommes, voir, sentir et posséder, s'en aller de côté et d'autre, citoyen ennuyé du monde, sans une créature humaine qui nous

bénisse et que nous puissions bénir, ne voir que les courtisans de la splendeur qui s'éloignent avec effroi de l'infortune, et de tant d'êtres qui nous ont cherchés, suivis, flattés et courtisés, pas un qui nous garde une pensée amicale, qui, si nous n'étions plus, aurait un sourire de moins, voilà ce que j'appelle être seul : c'est là la solitude. »

La Combe est en effet, selon l'expression de M. de Mériol, un vaste et vivant album, un pittoresque assemblage des œuvres de l'industrie et des images primitives de la nature : une maison seigneuriale, près des petites cabanes en bois de settlers; un jardin dessiné par un paysagiste; une serre*où éclosent les plus belles fleurs des tropiques, près du sol inculte où croissent spontanément les plantes sauvages et les arbres gigantesques. A l'extrémité du parc du château est la chapelle, bâtie récemment sous les rameaux des arbres centenaires, puis le cimetière; car partout où les vivants construisent leurs demeures, bientôt ils doivent creuser la demeure des morts. Du milieu d'un bassin de rocs, un limpide ruisseau s'échappe en bondissant, comme un petit Niagara, et se précipite sur le revers de la colline ; un industrieux meunier l'arrête en un endroit propice pour lui faire tourner la roue de son moulin. Le docile ruisseau, ayant ainsi payé son tribut à la cupidité humaine, se remet à sautiller dans son lit d'herbes vertes, descend gaiement dans la vallée, où il va rejoindre un autre ruisseau, avec lequel il s'épanche dans l'Ottawa. Mais ils n'iront pas en droite ligne au terme de leur voyage, ces deux capricieux coureurs ; ils s'amusent dans la plaine, comme deux écoliers, enlacent conjointement une île verdoyante, sur laquelle ils jettent une frange d'écume, et tantôt glissent avec rapidité sur une pente inclinée, et

tantôt, dans de longues et molles ondulations, s'endorment paresseusement au soleil.

Dès le matin, la petite colonie de la Combe recommence son travail. Chacune de ses habitations est comme une ruche d'ouvriers et d'ouvrières, et chaque ruche a son bourdonnement. Les hommes attellent leurs bœufs pour aller dans les champs; les femmes bêchent leurs jardins ou vont puiser de l'eau à la fontaine pour les besoins du ménage les enfants sortent l'un après l'autre de la cabane, les plus grands armés déjà d'une hache ou d'une, pioche, les plus petits regardant avec curiosité ces instruments de labour qu'un jour aussi ils tiendront entre leurs mains.

A quelque distance de là est la forêt, où nul settler encore ne s'est établi, où l'on ne pénètre que par un étroit sentier. A l'entrée de cette paisible forêt, est un lac pareil à une coupe d'émeraude. Les rayons du soleil y descendent, adoucis et, pour ainsi dire, tamisés par le feuillage des arbres qui l'entourent. La brise caressante y jette, comme une poudre d'or, le pollen des sapins. A sa surface flottent les tiges légères d'un lis dont les feuilles sont successivement d'un vert foncé et d'un rouge de pourpre, dont les boutons naissants ressemblent à des olives, dont les fleurs épanouies,, comme des dahlias, offrent à la fois, par les nuances graduelles de leur corolle, la blancheur de la neige et la teinte du citron. Quel-

quefois une fauvette descend au bord de cette onde limpide, y trempe le bout de son bec et s'envole en sifflant. Quelquefois le canard canadien qui, plus agile que nos canards d'Europe, se perche sur les arbres, s'élance du haut d'un chêne, se plonge dans

ce frais bassin, -y trace un capricieux sillon, puis se retire rafraîchi par sa joyeuse natation. Quelquefois un écureuil, sautillant d'arbre en arbre, y fait tomber une des noix de hêtre qui excitent sa friandise. Du reste, pas un autre bruit, pas un autre mouvement : c'est la retraite la plus profonde, dans Fombre la plus silencieuse, ou plutôt un mystérieux sanctuaire dans l'universel temple de Dieu.

Je vais souvent m'asseoir près de ce lac, au pied d'un grand sapin, et j'y passe des heures entières, dans une vague contemplation, dans une rêverie indolente qui est comme un doux état de repos entre l'action de la vie et le sommeil.

Une femme qui portait un nom illustre, et qui lui a donné une illustration toute nouvelle par ses œuvres poétiques, la comtesse Piostopchin, a composé, pour endormir son cœur malade, un chant accompagné d'un refrain régulier, comme ceux que les nourrices modulent près du berceau d'un enfant. Quelquefois, dans mon gîte solitaire, je me surprends à répéter ce refrain mélancolique :

Baiou, fcaiou, noolodoz certee.

Je berce ainsi mon cœur, comme un enfant débile; je voudrais assoupir à jamais sa fiévreuse agitation, et à jamais écarter de lui l'aiguillon des cruelles réminiscences.

Quand je rentre au logis, j'y trouve des domestiques habitués à un service ponctuel et à des formes respectueuses. Eric est là qui m'attend et qui, de loin, regarde s'il me voit venir, comme s'il craignait de me perdre. Le bon garçon ! Il intéresse, par sa douceur et son humilité, tous ceux avec lesquels il se rencontre. La douceur et l'humilité ! ces deux vertus du pauvre résigné, ces

deux roses de l'âme chrétienne, qui apaisent les vanités les plus susceptibles et attendrissent les plus grossiers tempéraments! Mais, quelle que soit la sympathie qu'on lui témoigne, il ne peut se détourner de moi. Il semble avoir concentré sur moi toutes ses facultés d'affection, comme si sa vie devait s'enlacer à la mienne, ainsi qu'un lierre à l'arbre qui le soutient. Quand je sors, il me suit d'un œil inquiet; quand je reviens, sa figure s'épanouit ; quand il me sert, à table ou dans ma chambre, il ne se contente pas des ordres que je lui donne, il épie mes regards, il cherche à deviner mes désirs.

Cependant, depuis que je l'ai en quelque sorte adopté dans son abandon, à New-York, une sorte de transformation s'est opérée en lui; il est devenu plus fort, plus vif. « Je serais heureux de vous servir, » me disait-il, et, en effet, il paraît heureux I3

sa nouvelle profession. Je remarque, avec plaisir, qu'il s'efforce d'apprendre le français et l'anglais, et quand je lui en témoigne mon contentement, il paraît radieux comme un étudiant zélé qui entend louer son thème ou sa version par son professeur. Mais, chose singulière! quand il éprouve la plus vive satisfaction, il la manifeste en murmurant à voix basse une ancienne ballade suédoise, d'un ton grave et triste. Y a-t-il donc des hommes à qui l'accent de la joie a été refusé, et qui, de même que certains oiseaux, n'ont dans la voix qu'une note mélancolique ?

Je l'ai prié, un matin, de me réciter cette ballade, et je t'en envoie la traduction:

ce La petite Garine sert dans la demeure du roi, et brille comme une étoile entre les jeunes filles.

« Elle brille comme une étoile entre les jeunes filles. Le jeune roi lui dit :

a Écoute, petite Carine, veux- tu être à moi? je te « donnerai un cheval gris avec une selle d'or.

« — Un cheval gris et une selle d'or ne' me con- « viennent pas : fais ce présent à ta jeune reine, et « laisse-moi mon honneur.

« — Écoute, petite Carine, veux-tu être à moi? je « te donnerai une couronne d'or.

« — Ta couronne d'or n'est pas faite pour moi : « donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi monhon- « neur.

« — Ecoute, petite Carine, veux-tu être à moi? je « te donnerai la moitié de mon royaume,

« — La moitié de ton royaume ne peut m'apparm tenir : donne-la à ta jeune reine, et laisse-moi mon « honneur.

m — Écoute, petite Carine, si ta ne veux pas être à ^ moi, je te ferai mettre dans une tonne garnie de « pointes de fer.

« — Si tu me fais mettre dans une tonne garnie et de pointes de fer, les anges de Dieu verront que je « suis innocente. »

ce Ils mirent la petite Carine dans une tonne garnie de pointes de fer, et la roulèrent sur le sol.

ce Alors deux blanches colombes descendirent du ciel et prirent sur leurs ailes la petite Carine. On n'avait vu que deux colombes. Soudain on en vit trois. »

'N'est-ce pas là, mon cher Georges, une légende touchante? Mais par quel hasard, ou par quel penchant particulier ce jeune

Suédois s'est-il précisément attaché à ce chant de mort ? Quand il me l'a récité, strophe par strophe, avec son accent un peu dolent, j'en ai été ému, comme s'il me révélait par là un mystérieux pressentiment.

10 août.

Ce qui me plaît surtout, dans cette maison canadienne, c'est de m'y sentir vivre près de celui à qui elle appartient : c'est un de ces aimables gentilshommes, tels que j'en ai rencontré encore quelquesuns dans certains salons privilégiés de Paris, tels qu'on en voyait fréquemment autrefois, quand notre cher pays de France était renommé dans l'Europe entière, pour son exquise politesse.

Plus je me rapproche de M. de Mériol, plus je remarque en lui les qualités qui séduisent et celles qui imposent le respect : la dignité sans hauteur, la bienveillance sans effort, la courtoisie sans affectation, le sentiment de l'honneur enraciné dans l'âme, comme la plante qui doit tout dominer et tout protéger; et la maxime du quocl clecet appliquée à chaque particularité de la vie. De plus, M. de Mériol est un homme spirituel, instruit, s'intéressant aux lettres, aux voyages, aux découvertes scientifiques, et, ce qui me paraît encore plus louable, ne manifestant qu'un profond dédain pour les théories et les discussions politiques. J'ai le même éloignement pour ces conceptions gouvernementales, si souvent erronées et souvent aussi enfantées par de hideuses

passions. Notre vieille Europe m'apparaît comme un malade affaibli par l'âge, épuisé par ses crises successives, implorant un appui dans ses oscillations, un remède dans sa débilité; et se li-

vrant, dans ses souffrances, tantôt à ceux qu'on peut appeler les docteurs de la science, "tantôt à des empiriques, les uns animés des meilleures intentions, les autres aveuglés par des doctrines perverses, et d'autres encore, entraînés sans vergogne aie traiter comme des physiologistes, qui font des expériences in anima vili. Tous me semblent également impuissants à raviver ce monde délabré, qui cherche en vain de tout côté, comme les fabuleuses fontaines de Jouvence, comme les deux sources du Nil, perdues dans les montagnes de la lune, ses deux sources de vie : l'amour et la foi; l'amour, non pas celui que le païen Lucrèce invoqua par le nom à9 Aima Venus divùm hominumque voluptas, mais celui dont l'Évangile comprend tous les bienfaits en ce seul mot de chantas, et la foi que Goethe appelle justement l'enfant du miracle.

Finis Polonise, disait le vaillant Kosciusko, après la sanglante bataille de Maeiciowice. Finis Europse , dira un jour quelqu'un des nobles défenseurs de la liberté contre la servitude, de l'intelligence contre la barbarie; et les peuples dont le cycle glorieux est fini n'en recommencent pas un autre. Les annales de l'humanité ne nous en donnent-elles pas suffisam

ment la preuve, les annales du passé ne sont-elles pas la prophétie de l'avenir ?

Mais sur quel terrain vais-je m'égarer ? Pardonnemoi, mon cher Georges, cette présomptueuse digression. Je me hâte de rentrer dans ma maison canadienne.

Ce n'est pas sans surprise que j'ai remarqué les qualités diverses de M. le baron de Mériol, sachant qu'il avait presque constamment vécu dans cette retraite de la Combe; mais les qua-

lités du cœur se développent plus sûrement dans la solitude que dans le tourbillon du monde; les autres lui ont été transmises par son père, comme une tradition de bonne compagnie.

J'étais très-désireux de savoir comment sa famille était venue s'établir dans le Canada. Plus d'une fois, je lui avais adressé ace sujet quelques questions sur lesquelles un juste sentiment de respect ne me permettait pas d'insister; il y avait répondu avec une exquise politesse, mais brièvement, et hier, enfin, il a eu l'expansion que je souhaitais, il m'a raconté son histoire.

Nous étions assis, après dîner, dans uneverandah appendue à l'une des ailes de sa maison, comme un des balcons en bois qui décorent les chalets de l'Oberland. De là, nous dominions les pentes de la colline, les méandres de la vallée. Devant nous se déroulaient les jardins des set tiers, avec leurs fleurs et leurs

dômes d'arbres fruitiers, les "champs de blé et de maïs dorés par les fécondes chaleurs de l'été, les vastes prairies sillonnées par des ruisseaux semblables à des tresses d'argent ; à l'horizon le miroitement des eaux descendant de différents côtés, puis se réunissant en un même bassin, pour se jeter à la fois dans l'Ottawa, et la teinte bleuâtre de la campagne qui se confond avec l'azur du ciel. Vest-ce pas ainsi que nos désirs vagabonds, nos rêves aventureux doivent finir par se confondre en une même calme et lucide pensée, au pied du versant de la colline que nous commençons à descendre, dès notre âge mûr, à la limite de notre horizon, sous l'éternelle lumière de Dieu.

Après avoir quelques instants contemplé avec moi, dans une rêverie silencieuse, ce tableau d'une poétique nature, qui longtemps s'épanouit, ignorée dans sa 'beauté virginale, qui mainte-

nant récompense si généreusement le travail de l'homme, M. de Mériol prit le premier la parole et médit : « Ce hameau laborieux, ces champs jadis hérissés de plantes sauvages et aujourd'hui couverts de riches moissons , c'est Fœuvre de mon père, une œuvre difficile, patiente, comme celle des Hollandais, qui ont dû eux-mêmes façonner le sol où ils ont construit leurs fermes industrieuses et leurs florissantes cités.

« C'était en un temps de vertige horrible, de cruautés effroyables, qu'on a nommé le temps de la Terreur,

qui a passé sur la France comme une armée d'Attila, comme le fléau de Dieu. Mon père venait de se marier avec une douce et belle jeune fille, d'une noble famille qui possédait, dans les montagnes du Doubs, la seigneurie de la Combe. Le lendemain même du jour où il célébrait son mariage, son père et sa mère furent arrêtés, conduits à Besançon, et, vingt- quatre heures après, guillotinés; car alors, vous le savez, les sentences capitales étaient rapidement exécutées. Pour les farouches agents de la Révolution, les têtes humaines les plus belles, les plus vénérables, étaient comme ces têtes de pavots que Tarquin abattait avec son bâton en se promenant.

« Mon père était aussi proscrit. Il y avait alors à Besançon un tribun fougueux qui signalait aux fureurs de la populace et aux décrets sanguinaires de la convention, les nobles de Franche-Comté. Ces nobles, disait-il, se vantaient d'être en droit d'égorger sans pitié leurs serfs. A l'appui de ses accusations, il citait une vieille charte latine du château de Montjoie. Seulement, là où le copiste de cette charte avait écrit cervus,\e philanthropique avocat lisait servus, et transformait ainsi un droit de chasse en un acte de férocité impossible. Mais, à cette époque de régénération

humanitaire, on n'y regardait pas de si près , et les vertueux patriotes frémirent d'horreur en apprenant que le moindre châtelain de Franche-Comté pouvait impunément massacrer ses

serfs pour se réchauffer les pieds dans leurs entrailles fumantes.

« Grâce au dévouement d'un paysan de son village, mon père réussit à échapper aux poursuites de ces patriotiques associations, qu'on appelait les comités de salut public, et à se réfugier en Suisse avec sa sœur et sa jeune femme. Là, la lecture d'une des relations de nos missionnaires le détermina à venir dans le Canada. De sa fortune, confisquée par les généreux amis du peuple, il lui restait environ cinq cents louis. Sa femme et sa sœur avaient quelques bijoux dont elles se dépouillèrent sans regret pour faciliter ses projets. Avec son petit capital il se rendit en Angleterre et s'embarqua pour l'Amérique. L'horreur que lui inspirait le seul mot de république ne lui permettait pas de s'arrêter dans la république naissante des États-Unis, dont quelquesuns de nos gentilshommes n'avaient que trop respiré l'air malsain.

« II partit pour Montréal.

« Dans le besoin de solitude que lui faisait éprouver le deuil de son âme , dans l'exiguïté de ses ressources, il se mit à chercher, à quelque distance de la zone la plus habitée, un district où il pût obtenir à bas prix une certaine étendue de terre, et vivre en paix dans le cercle si restreint de ses affections. Ce district lui plut par sa situation et probablement par sa sauvage apparence. Il y acquit, pour une

somme modique, plusieurs certaines d'arpents, acheta des ustensiles d'agriculture, des chevaux, des bœufs, prit à ses gages

deux robustes Canadiens et se mit à l'œuvre. Dans ce Latium désert il apportait, comme Énée, les reliques de cœur de la patrie, et il donna à sa nouvelle demeure le nom de la Combe, en mémoire du vallon franc-comtois où il avait uni son sort à celui de la noble femme qui le suivait dans son exil.

« Je ne vous dirai pas quelles difficultés il eut à surmonter, et quelles souffrances physiques il subit avant qu'il pût en arriver, non point à cette luxueuse situation de propriétaire où vous me voyez aujourd'hui, mais au plus modeste état de settler. Il faut avoir assisté aux premiers travaux de défrichement dans nos âpres forêts pour comprendre les obstacles que leurs tiges colossales et leur multitude de rejetons opposent à celui qui essaye d'y ouvrir une clairière, d'y conduire une charrue. Vous avez pu déjà vous en faire une idée en venant ici ; mais dans d'autres régions du Canada vous verrez mieux encore cette lutte laborieuse de l'homme contre la puissance des éléments: noble lutte qui s'achève par le triomphe de l'intelligence, par la pacifique conquête du travail, par la transformation de ces terres incultes, de ces vastes déserts en champs de blé et en villages florissants. A l'époque dont je vous parle, la tâche de mon père était plus difficile

qu'elle ne le serait aujourd'hui. A plusieurs lieues de distance autour du sol où il entreprenait d'établir sa demeure, il n'y avait pas une habitation humaine et, en cas d'accident, pas un secours. Il fallait aller chercher jusqu'à Montréal les provisions alimentaires et les objets de première nécessité. Mais ma mère et ma tante furent pour lui deux courageuses auxiliaires. Élevées toutes deux dans les jouissances de la fortune, elles acceptèrent bravement leur nouvelle situation. Tandis que mon père pénétrait avec

ses ouvriers dans la forêt, elles préparaient les repas de la petite communauté à leur foyer rustique ; elles allaient, comme les filles de la Grèce homérique, laver leurs vêtements dans le ruisseau, et plus d'une fois elles passèrent de longues heures à broyer, de leurs mains délicates, entre deux pierres, le grain qui devait servir à former des galettes de farine, comme au temps des patriarches.

« Cependant un premier coin de terre fut dégagé des grands arbres qui l'obstruaient. Un log-house y fut construit. Jusque-là on avait campé sous la tente, et mon père m'a souvent dit la joie qu'il éprouva le jour où il s'installa avec ses deux tendres compagnes dans cette grossière maison, qui leur offrait enfin un solide abri contre le vent, la neige et la pluie. Près de ce log-house, le sol défriché fut divisé en trois parts . la première devait être un jardin; la seconde un champ de pommes déterre;

la troisième un champ de blé. Sans y songer, on réalisait ainsi la fiction agricole du roman de Robinson.

« Au printemps, le jardin, abandonné à la souveraineté absolue des deux aimables gouvernantes du logis, et cultivé, par elles avec une naïve ambition, promettait de beaux légumes et même quelques jolies fleurs, semées sournoisement entre les bandes de choux et de carottes. Le champ de pommes de terre et le champ de blé fructifièrent également. Mon père se réjouissait du succès de son travail, et, pour comble de joie, en ce même temps, il me reçut dans ses bras. Ma naissance accomplissait le plus ardent de ses vœux ; il ne pouvait pas la célébrer pompeusement comme il l'eût fait dans son château de Franche-Comté ; il ne pouvait pas même me faire immédiatement baptiser, car il n'y avait alors aucun prêtre dans le voisinage ; il m'ondoya de sa main, puis se jeta

à genoux avec ma tante près du lit de ma mère , et pria Dieu de me prendre sous sa protection. Le soir , ses ouvriers furent invités à venir me voir dans mon berceau, puis gratifiés d'un bol de punch qu'ils burent gaiement à ma santé. C'est ainsi que je suis devenu un citoyen du nouveau monde, et je crois que je pourrais bien aussi porter le titre de premier baron, comme l'aîné des Montmorency. Je suis le premier baron des forêts désertes.

GAZIDA. 1C9

« Après cet événement, mon père poursuivit son œuvre avec l'ardeur d'un cœur joyeux; il augmenta le nombre de ses bûcherons; il déblaya encore un grand arpent de terrain; mais, tandis qu'il s'enorgueillissait des résultats de son labeur, les dieux ennemis lui préparaient une cruelle épreuve.

« Une quantité d'arbres, abattus par ses manœuvres, avaient été hachés et réunis en un même monceau pour être brûlés, selon la coutume, quand on est trop loin d'une grande route ou d'un fleuve pour pouvoir livrer ces arbres aux marchands de bois. Un matin, par un vent propice, on alluma ce bûcher, et bientôt on le vit flamboyer, et en quelques heures cette masse énorme devait être réduite en cendres. Mais voilà que, tout à coup, le vent tourne d'une zone à l'autre, et chasse violemment la flamme vers le log-house. Des étincelles brûlantes, des tisons résineux tombent sur le toit, sur les flancs de cette maison construite en bois de sapin ; c'est un autre bûcher qui s'allume plus rapidement encore que le premier; le feu y éclate de tous côtés et y darde, avec une sorte de fureur, sa langue rouge fouettée par le vent. Et pas une pompe, pas un secours charitable, pas un moyen d'éviter l'explosion de cet incendie!

« Mon père, éperdu, n'eut que le temps de rejoindre ma tante, dans la chambre où déjà s'amassaient des tourbillons de fumée, d'enlever avec elle ma mère,

qui gisait encore dans son lit, et de m'emporter dans mon berceau, tandis que ses ouvriers s'efforçaient de sauver les meubles et les provisions. Quelques instants après, la maison s'écroulait, et le soir nous campions sous quelques pieux couverts d'une toile. Le feu qui venait de dévorer notre habitation s'était communiqué à nos champs et y avait anéanti tout espoir de récolte. Après une année d'opiniâtre travail, mon père se trouvait dans un plus grand dénûment que lorsqu'il était venu planter sa tente dans ces bois; mais il était de ces hommes qui ne se laissent point décourager par une infortune, ni abattre par un désastre.

« Bear and forbear (souffre et endure). Cette devise des Langford ne doit-elle pas être celle de la plupart des hommes ?

« Les traditions orientales racontent que le célèbre Timour, étant poursuivi par ses ennemis, après une des batailles qu'il perdit dans sa jeunesse, se réfugia dans une maison en ruine. Là, tandis qu'il se demandait, dans ses sombres réflexions, s'il ne devait pas à tout jamais renoncer à ses rêves ambitieux, par hasard ses regards s'arrêtèrent sur une fourmi qui essayait de traîner dans sa cellule un grain de blé plus gros qu'elle. Pour accomplir cette tâche difficile, la courageuse petite bête employait différents moyens. Tantôt elle s'efforçait de porter son lourd fardeau, tantôt de le traîner ou de le faire

rouler sur le sol; fatiguée de ses efforts, elle s'arrêtait et paraissait renoncer à son entreprise; puis, de nouveau, elle y revenait. Soixante-neuf fois de suite elle tenta ainsi vainement d'enlever

son butin. À la soixante-dixième fois, elle y réussit. Timour, qui l'avait suivie avec attention, se reprocha sa faiblesse en voyant cette persistance et cette ténacité d'un insecte. Il reprit les armes, et chacun sait quel usage il en fit, cet insatiable guerrier, ce fabuleux Tamerlan! mais jamais il n'oublia renseignement de la fourmi.

« Mon père avait la patience de la fourmi ; il se remit bravement à l'œuvre, rebâtit sa maison, ensemença de nouveau ses champs ; mais il faillit succomber à une autre catastrophe qui le frappait jusqu'au fond de l'âme. Dans l'espace de quelques mois, il perdit ma mère et ma tante, ces deux tendres compagnes de son exil, ces deux anges de son solitaire foyer !

« Après le désastre matériel qu'il avait subi, il était comme l'incendié que Schiller a représenté, dans son poëme de la Cloche : « Quelle que soit sa ca- « tastrophe, une douce consolation lui appartient; il « compte les têtes qui lui sont chères. o bonheur! il « ne lui en manque pas une. »

c Après ces coups subits et terribles de la mort, il ne lui restait que moi sur la terre lointaine ou l'avait jeté la tempête des révolutions. Il concentra

sur moi toutes ses facultés d'affection. Gomme il m'a aimé mon pauvre père ! Ai-je bien fait tout ce que je devais pour le remercier de son amour? Souvent, j'ai lu avec une triste émotion, qui ressemblait presque à un remords, cette pensée de M. de Chateaubriand, qui s'est gravée dans ma mémoire : « Quand nos amis sont descendus dans la tombe, « quels moyens avons-nous de réparer nos torts ? Nos « inutiles regrets, nos vains repentirs sont-ils un « remède aux peines que nous leur avons faites? « Ils

auraient mieux aimé un sourire de nous, « pendant leur vie, que toutes nos larmes, après leur « mort. »

« Mon père n'était pourtant pas d'une nature expansive; il ne me faisait point de caresses, mais il était constamment occupé de moi, et je devinais sa peine ou son contentement à l'expression de sa physionomie. Quand je fus en âge d'entrer à l'école, il me conduisit dans une institution religieuse de Montréal, m'embrassa, me mit entre les mains un médaillon qui renfermait un portrait de ma mère, puis détourna la tête, passa la main sur ses yeux et s'éloigna. L'automne suivant, il vint assister à la distribution des prix. Par un singulier bonheur, j'obtenais tous les premiers prix de ma classe et notre supérieur voulut me couronner lui-même. Quand cette cérémonie fut achevée, mon père s'approcha de moi, me posa la main sur le front et me regarda

dans les yeux. Ce regard si doux, si tendre, si profond, je le vois encore! jamais je ne l'oublierai. « Le proverbe espagnol est bien vrai :

Amor de padre. Que los demas es aire '.

Et un autre proverbe de la même nation ajoute, par contraste :

Amor de nino. Agua en cestillo 2. »

A ces mots, M. de Mériol se leva, s'approcha du balcon de la verandah, y resta un instant accoudé en silence, comme un homme qui s'efforce de comprimer une émotion , puis il revint s'asseoir près de moi et continua son récit.

« Quand mes études, dit-il, furent achevées, je rentrai à la Combe. Mon père me demanda si je me sentais quelque penchant pour une carrière militaire ou civile. Je lui répondis que je

n'aspirais qu'à rester près de lui. 11 me serra la main. Si je lui avais dit que je désirais entrer dans le barreau ou dans l'armée, il ne s'y serait point opposé; mais le vœu que je lui manifestais était d'accord avec le sien.

«En 1825, nous partions ensemble pour la France. L'indemnité accordée, par le gouvernement de la Restauration, aux émigrés nous donnait une for-

Amour d'enfant. De l'eau dans un panier

tune inespérée. Mon père me conduisit dans son pays de Franche -Comté, dans le domaine de ses aïeux. Ce domaine avait été morcelé et acheté par les paysans du village. Le château avait été démoli ; il n'en restait que quelques traces: deux fossés à demi comblés et un rempart à moitié rompu, vestiges dérisoires qui semblaient n'avoir été conservés que pour attester l'inutilité de ces moyens de défense contre le plus redoutable des orages, l'orage des soulèvements populaires.

« Avec la somme assez considérable qui fut payée à mon père pour les biens de sa famille, et pour ceux dont ma mère devait hériter , il aurait pu aisément reconstituer son patrimoine, reprendre sa place sur la terre de ses aïeux, et conquérir ce qui était alors pour tant de gens l'objet d'une vive ambition, le titre de membre d'un conseil général, de député, peut-être même de pair de France.

« Mais il avait adopté une autre patrie, consacrée pour lui par la sueur de son travail, par le lien de la douleur, le plus puissant

des liens, par l'œuvre difficile qu'il avait entreprise, par les deux tombes creusées dans son exil. Il fit restaurer la sépulture de ses parents; il fonda un établissement de bienfaisance dans l'église où il avait été baptisé et dans celle où il s'était marié; puis, nous revînmes dans le Canada.

« Le capital qu'il apportait avec lui, il ne voulait

point le placer dans des spéculations industrielles; il remploya à acquérir et à défricher de nouveaux terrains. Il attira autour de lui des ouvriers, des agriculteurs. Il construisit à la place de son primitif log-house cette maison, puis la chapelle et le moulin, et une école. Sur la fin de sa vie il eut la joie de me voir marié comme il le désirait, avec une douce jeune fille, dont ni lui ni moi, hélas! nous ne prévoyions la fin prématurée. Il mourut en tenant sa main et la mienne dans ses deux mains convulsivement serrées. Son orgueil était d'avoir créé sur ce sol désert toute une active colonie, sa satisfaction de conscience d'y avoir tendu une main secourable à quiconque avait besoin de lui, et sa joie de me laisser ce double héritage : héritage matériel, héritage de charité. »

M. de Mériol ayant ainsi achevé son simple récit, pencha la tête sur son sein et resta absorbé dans une muette rêverie, comme un voyageur qui, ayant fini son long trajet, s'arrête au bord du chemin, et retourne par la pensée dans les lieux qu'il a parcourus.

« Et vous n'avez jamais, lui dis-je, songé à quitter ce village ?

— Non, me répondit-il. Pourquoi le quitterais-je? Tous les souvenirs qui me sont chers, et tous les liens que Dieu m'a don-

nés ne sont -ils pas ici? On n'emporte point, disait Danton, la patrie à la semelle

de ses souliers. Ma patrie à moi, c'est le coin de terre où je suis né, à l'ombre des forêts primitives, où sont ensevelis tous ceux qui furent mon monde, à cette extrémité des régions habitées. A mon âge, on ne doit point entreprendre une aventureuse pérégrination si l'on désire dormir près de la tombe de ses pères, selon la touchante expression de la Bible.

« Quand on a commencé dans ce pays à lancer des bateaux à vapeur sur les fleuves qui n'avaient jamais été sillonnés que par le canot de l'Indien, ou la lourde barque du marchand, et à poser des rails sur le sol où Ton s'estimait heureux autrefois de trouver une sorte de chemin vicinal, j'ai été très-souvent sollicité de m'associer à des spéculations qui devaient me rapporter des bénéfices considérables. Si nous devions avoir la longue existence que les livres de Moïse assignent aux premiers hommes et la nombreuse progéniture des patriarches, il me paraîtrait assez naturel que nous eussions le désir d'accroître notre fortune , pour en jouir pendant plus d'un siècle et pour la partager entre une postérité de Jacob et d'Ésaù. Mais notre vie est si courte! je ne comprends pas qu'on en plonge volontairement une partie dans le froid dédale des calculs pécuniaires, quand on peut en faire un plus doux et plus sage emploi! La fortune qui m'a été léguée suffit pleinement à tous mes besoins, et ma fille, mon unique

enfant, ne désire pas que je m'efforce d'accroître cet héritage.

« Plus d'une fois aussi J'ai été engagé à entrer dans le mouvement des affaires administratives et politiques de ce pays; on m'a même offert la députation d'un des districts de Montréal, et j'au-

rais pu devenir ainsi un des principaux fonctionnaires du Canada et peut-être même un des conseillers du gouvernement, revêtu d'un bel habit brodé et occupant une place d'honneur dans les banquets officiels. Mais je me suis très-scrupuleusement scruté, et j'ai reconnu que je serais un très-pauvre discoureur, et qu'en acceptant le titre qui m'était proposé, je l'enlèverais fort sottement à un homme plus méritant ou plus ambitieux que moi. N'est pas ambitieux qui veut. Cette maxime peut vous paraître singulière; mais je la crois vraie. Je crois que dans le mouvement d'effervescence des sociétés modernes, dans ce déclassement continu et universel de toutes les existences qui, autrefois, avaient leur place déterminée, et leur route paisible à suivre, on peut diviser, à quelque situation qu'ils appartiennent, les hommes en deux grandes catégories : ceux qui auront le tempérament ambitieux, comme on a le tempérament sanguin ou bilieux, et ceux qui ne l'auront pas.

« En vertu de ce principe, je ne blâme point les ambitieux, je les plains quelquefois ; je plains surtout ceux dont l'ambition se tourne en des convoitises

d'argent, et je remercie le ciel d'avoir écarté de moi la coupe empoisonnée de ces misérables cupidités. Tout homme, si chétif qu'il soit, a pourtant certaines facultés physiques et morales à employer et une certaine tâche à continuer. Je me suis dit que la mienne était ici, sur ce sol labouré par mon père, dans cette communauté dont il a été le fondateur et qu'il m'a confiée. N'avez-vous pas vu, dans le cours de votre vie, des gens s'en aller bien loin, chercher un devoir de convention et oublier celui qu'ils avaient à remplir à leur foyer? A Québec et à Montréal, on pourrait compter un bon nombre de femmes qui se font un honneur

d'organiser des souscriptions et des loteries pour les missions de la Polynésie, ou le rachat des petits Chinois, et qui ne porteront pas une tasse de bouillon à un pauvre vieillard qui languit malade dans leur voisinage, ou un vêtement à l'enfant dénudé, qui grelotte à leur porte. « Si cha- « cun, a dit Bernardin de Saint-Pierre, s'occupait de « mettre l'ordre dans sa maison, l'ordre serait dans « l'État. » J'ajouterai à cette maxime : Si chacun faisait près de soi tout le bien qu'il peut faire, le bien serait universellement répandu dans l'humanité.

« Ainsi, dis-je à ce sage philosophe qui de plus en plus me séduisait par son langage, vous êtes heureux de votre sort ?

— Heureux! m'a-t-il répliqué. Vous savez les paroles que Mlle de La Vallière adressa à ceux

qui l'interrogeaient dans sa retraite des Carmélites. « Êtes-vous heureuse? lui demandait-on. — Non pas ce heureuse, répondit-elle , mais contente. » N'est-ce pas la plus juste réponse que puissent faire ceux-là même qui ont été le plus favorisés par la Providence? Oui, je suis content autant qu'on peut l'être en ce monde, où il n'est donné à personne d'avoir un complet et perpétuel contentement.

« La terre que nous cultivons trompe souvent notre espoir. Mais ne calomnions point la terre, a dit un poëte : « elle est notre mère, elle nous a enfantés; « elle nous a nourris, et une heure viendra où nous « la prierons de nous recevoir dans son sein. »

« Les gens que nous employons à notre service, ou avec qui nous avons d'autres rapports, ne sont pas toujours ce que nous voudrions qu'ils fussent pour notre utilité ou notre agrément; mais quelques gouttes de miel suffisent pour édulcorer une

amère boisson, et quelques douces paroles, quelques procédés indulgents suffisent souvent pour apaiser une difficulté. C'est de notre vanité que viennent la plupart du temps nos exigences. Si nous n'avions pas l'idée que tout nous est dû, nous serions plus satisfaits de ce qui nous est accordé. Si nous avions moins de tendres complaisances pour nous-mêmes, nous serions moins sévères envers les autres.

c Un aimable écrivain, M. Joubert, disait: «Quand « mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. »

« Combien de misérables petites révoltes nous nous épargnerions, si nous voulions voir ainsi de profil une quantité de choses qui, de face, nous seraient désagréables.

« La dernière recommandation que mon père m'ait adressée, au moment où ses lèvres allaient à jamais se fermer, est celle-ci: «Sois bon. » Lui-même m'avait donné toute sa vie l'exemple de la bonté. Je tâche de l'imiter.

« Ainsi que la colombe, je jette un brin d'herbe à la fourmi qui se noie.

« Ainsi que Job Je crois que je dois être, quand l'occasion s'en présente, le bâton de l'aveugle et le pied du boiteux. On dit qu'au temps où nous vivons la bonté est une sottise, et qu'on ne peut être bon et confiant sans être dupe. Dupe de quoi ? De quelques larmes hypocrites par lesquelles nous nous laissons toucher, de quelques protestations trompeuses qui obtiendront de nous un témoignage de sympathie immérité, peut-être aussi de quelques transactions accidentelles où nous serons accrochés par quelque main rapace, comme les moutons dans un étroit sentier par les épines d'un buisson. En résumé, ce ne sont pas de grandes causes

d'afflictions. Celui-là n'est-il pas bien plus tristement dupe, qui reste constamment en garde contre tout ce qui pourrait l'émouvoir, et se crée par sa défiance de perpétuels soucis ? Ce qu'il cherche pour être heureux est pré-

cisément ce qui l'empêche de l'être : il regrette tout ce qu'il donne ; il craint toujours de perdre. A la fin, il sera comme les plus pauvres, cousu dans un linceul et cloué entre quatre planches. Les épargnes qu'il aura faites, en s'imposant une foule de privations, et en gardant sur sa poitrine une égide de fer, qui n'était point l'égide de la sage Minerve, seront livrées à des légataires qui jouiront gaiement de sa fortune, et l'accuseront peut-être de ne l'avoir pas faite plus considérable. »

Ainsi m'a parlé mon cher hôte de la Combe.

J'ai toujours eu un penchant singulier pour la société des vieillards. Dans mon enfance, j'étais le favori d'un vieil officier balafré, qui avait fait les campagnes d'Egypte, d'Allemagne et de Russie, et qui me racontait, en fumant sa pipe, des choses merveilleuses de la terre d'Orient et des régions du N'ord. C'est peut-être cette impression première qui à éveillé en moi l'amour des voyages. Goethe, le grand poëte, a écrit une page charmante sur les influences imperceptibles dont l'homme éprouve peu à peu et souvent à son insu l'action continue : « Celui, dit-il, qui a vécu à l'ombre des grands chênes, n'aura pas le même caractère que celui qui a grandi au milieu des myrtes et des orangers. » N'est-il pas probable aussi que celui dont la jeune imagination aura été saisie, dès son premier élan, par des récits étranges, ou par la lecture de quelques

livres fabuleux, n'aura point la même disposition d'esprit que celui dont l'attention aura été fixée de bonne heure sur le pupitre d'un comptoir et les colonnes de chiffres de Barème.

Plus tard, à mon entrée dans le monde, j'ai eu le bonheur d'être admis dans l'intimité de quelques dignes vieillards, et j'ai souvent recherché leur entretien, de préférence à celui des jeunes gens de mon âge. Ce que les vieillards savent, ils l'ont appris, non point par une étude précipitée, mais par l'expérience, cette grande, cette austère institutrice. Ils ont eu aussi leurs jours d'effervescence, leurs heures d'orage ; ils se souviennent des diverses épreuves qu'ils ont faites dans la traversée de leur vie, comme le pilote des écueils qu'il a rencontrés dans sa navigation, sur les océans. Les rides de leur front sont comme les plis d'un livre qui renferme de secrets enseignements; leur tète blanche est, comme celle du sphinx, pleine de leçons et de révélations mystérieuses. Il en est qui, à la fin de leur voyage, se retirent dans le port d'une égoïste indifférence, et en entendant gronder la tempête, murmurent avec une froide quiétude le suave mari magno de Lucrèce; mais il en est qui gardent dans leur cœur attiédi une source inépuisable de sympathies pour tous ceux qui les entourent, qui restent fidèles à la sentence proverbiale de Térence :

Homo sum : humani nihil a me aUenum puto.

Ceux-là suivent, avec une pensée charitable, avec un regard bienveillant, les jeunes gens qui s'aventurent dans quelque périlleux sentier, et leur bienveillance a la douceur mélancolique, la clarté pure, la sérénité d'un crépuscule du soir.

Ainsi nr apparaît le noble vieillard, qui, sur une simple lettre de recommandation, m'a si amicalement reçu dans sa demeure.

Sa belle figure, encadrée dans de longs cheveux blancs, a une expression indicible de bonté ; son regard et son sourire reflètent la lumière de son âme ; sa parole vibre agréablement à mon oreille. En m'abandonnant au sentiment qu'il m'inspire, j'aime à remarquer les égards que chacun lui témoigne et l'empressement joyeux' avec lequel ses domestiques le servent; car, par là, je reconnais qu'il est aimé et respecté comme il doit l'être.

Je ne comptais m'arrêter ici que quelques jours, et voilà que j'y suis depuis plus de trois semaines,' et je ne sais même quand je partirai. Mais, d'abord, j'attends le retour de Bernard que je voudrais tâcher d'associer à mon voyage, puis je désirerais voir aussi le missionnaire Humbert qui connaît si bien les Indiens, puis, enfin, n'est-il pas naturel que j'aie quelque envie aussi de connaître la fille unique de M. de Mériol, qui est comme la fée invisible de cette maison des bois? D'ailleurs, pourquoi me presserais-je de partir? On reste volontiers sous le toit où Ton jouit d'un doux accueil, et moi j'ai trouvé dans cette

habitation solitaire une agréable diversion à de douloureux souvenirs et le repos. Grata quies.

De même qu'il y a des atmosphères physiques dont les médecins recommandent à leurs malades la salutaire influence, il y a des atmosphères morales où l'âme s'apaise peu à peu dans ses agitations, et par toutes ses facultés de sensation respire, comme la plante par tous ses pores, une lumière bienfaisante et un air pur qui la ravive.

16 août.

Dans une de ces bonnes causeries dont M. de Mériol me gratifie, au retour de mes promenades à travers ses champs et ses

bois, il s'est mis, hier, à me parler des missions catholiques du nouveau monde, particulièrement des missions françaises qui ont répandu l'enseignement de l'Évangile parmi les tribus indiennes du Canada et de l'Amérique septentrionale, depuis les bords de l'Atlantique jusqu'à ceux de l'océan Pacifique, depuis les côtes glacées

du Labrador jusqu'aux rives tropicales du golfe du Mexique.

A l'époque où les premiers missionnaires pénétrèrent dans cette immense région, elle n'offrait aux regards qu'un sombre et effrayant aspect : ici les profondes et ténébreuses forets; là les prairies de l'ouest, pareilles à un océan; ailleurs la plaine sablonneuse et les marécages. Là où s'élèvent aujourd'hui tant de cités populeuses, on ne voyait pas une maison; là où se déroulent les rails des chemins de fer, on ne distinguait pas même un sentier. La charrue n'avait point labouré ce sol; le minerai n'avait point été arraché aux entrailles de la terre, pour être converti en ustensiles d'agriculture, en instruments de guerre. Les plus simples industries de la vie civilisée étaient ignorées dans cette contrée.

Ça et là erraient les nomades tribus d'Indiens; -çà et là aussi, dans des cabanes en écorce de bouleau, dans des villages défendus par des palissades en bois, on trouvait quelques communautés sédentaires qui, par leurs institutions, par leurs procédés de commerce et d'agriculture, apparaissaient comme les restes d'une ancienne peuplade plus civilisée. Autour de chaque tribu isolée s'étendaient de vastes espaces déserts, où ceux qu'on appelait les braves allaient également à la chasse des hommes et des animaux.

Ces tribus ne se composaient que d'un petit cer-

cle d'individus; mais elles étaient disséminées, de côté et d'autre, en si grand nombre, que chaque rivière, chaque lac portait le nom d'une nation spéciale. Par leur physionomie, leurs vêtements, leurs habitudes, elles avaient une apparence à peu près uniforme; l'EurQpéen ne les distinguait l'une de l'autre qu'à leur dialecte et à quelques tatouages particuliers.

La grande famille des Algonquins, divisée en plusieurs tribus, occupait tout le bassin du Saint-Laurent, la vallée occidentale du Mississipi et la plage de l'Atlantique jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude. Plus bas, du côté du golfe du Mexique, étaient les Muscogulgnes ou Mobiliens. Entre ces deux races considérables se trouvaient deux peuplades destinées à devenir plus célèbres que les autres : les Hurons et les Iroquois qui, des rives du lac Huron et du lac Ontario, s'étendaient jusqu'à la Caroline du nord, et touchaient aux Cherokees, les montagnards aborigènes de l'Amérique. Près de ceux-ci étaient les clans des Creeks, des Yamarres, des Apalaches, des Natchez. A l'ouest du Mississipi, du côté de l'Arkansas, campaient les Dakotas, les Sioux, les Assiniboins ; au sud-ouest, les cohortes du Nouveau-Mexique, et les nombreuses tribus qui existent encore dans la Californie etl'Orégon.

C'est au sein de cette sauvage arène que le missionnaire catholique entreprenait de porter la lumière

de l'Évangile, au milieu de ces peuplades primitives, divisées en une quantité de clans, séparés l'un de l'autre par la différence de leur dialecte, armés perpétuellement l'un contre l'autre, à peu

près tous également barbares, également assujettis à leurs superstitions traditionnelles et à leurs fables mythologiques.

Quels obstacles le missionnaire n'avait-il pas à surmonter pour faire admettre son enseignement par une telle population ? Et il en devait rencontrer d'autres, non moins graves, dans la nature même de la contrée. En s'aventurant dans son dangereux voyage, il était exposé à la rencontre des bêtes fauves ou des guerriers errant avec leurs flèches et leur tomahawk à la recherche d'une nouvelle proie, et s'enorgueillissant d'ajouter un nouveau trophée à leur sanglant cordon de chevelures humaines. Il était exposé aux chaleurs brûlantes de l'été, au froid glacial de l'hiver, aux diverses maladies enfantées par un rigoureux climat, loin de tout abri et de tout secours fraternel; il était exposé à se noyer dans les rivières torrentielles, ou à périr de faim dans les bois.

Mais ni ces dangers, ni les fatigues, ni les privations et les difficultés de toutes sortes ne pouvaient arrêter le zèle de ceux qui voulaient obéir à cette parole de Dieu : « Allez et enseignez les nations» »

Avec les premiers explorateurs et les premiers colons du Canada, apparurent les missionnaires : prê-

très séculiers et réguliers, religieux de différents ordres, animés d'une noble ardeur, quittant volontairement le village bâti par leurs compatriotes, les cités naissantes des rives du Saint-Laurent, renonçant aux agréments d'une vie paisible, pour se jeter dans les hasards .d'une existence pleine de périls.

Quelquefois une mission était formée par une ordonnance royale, et l'apôtre évangélique payé par l'État comme un soldat,

se rendait à son poste comme un soldat. Quelquefois c'étaient les colons qui, par des cotisations volontaires, subvenaient eux-mêmes aux besoins de ces vaillants prédicateurs. Quelquefois c'étaient des princes, des nobles qui, par un généreux sentiment de piété, donnaient l'argent nécessaire pour payer les frais de voyage d'un prêtre, pour envoyer au delà de l'Atlantique des croix, des vases sacrés, des vêtements sacerdotaux. Mais souvent le missionnaire s'en allait seul, la croix à la main, sans appui, sans protection. Insensible à toutes les privations et à toutes les injures, sans souci du danger, sans crainte de la mort, il poursuivait son œuvre avec son ardente charité, sa foi en Dieu, et sa résignation à la volonté de la Providence. Les mêmes actes d'héroïsme, les mêmes vertus de pauvreté et d'abnégation, les mêmes miracles qui, dans d'autres pays, avaient illustré la primitive Église, éclataient à plusieurs siècles de distance dans les contrées septentrionales. En Europe, plus d'une

ville florissante doit son origine à quelque humble religieux qui, le premier, pénétra au milieu d'une forêt sombre et y éleva un oratoire. En Amérique, plus d'une province, aujourd'hui animée par une active population, a été, pour la première fois, explorée et signalée aux colons par un missionnaire. Les protestants s'accordent tous à rendre hommage à la vertu de ces prêtres catholiques, et leur nom inscrit dans les annales chrétiennes doit l'être également dans l'histoire du développement des connaissances humaines en Amérique , car ils ont été les premiers pionniers et, sur certains points, les premiers géographes de cet immense continent.

« Le P. Humbert, m'a dit M. de Mériol, est un de ces hommes de l'ancien temps, à la fois doux et ferme, indifférent à son bien-

être matériel, plein de hardiesse et de résolution en ce qui tient à son œuvre évangélique. Tout jeune, il a eu une étrange aventure qui a déterminé sa vocation religieuse. Son père, riche marchand de bois de Montréal, n'avait pas d'autre désir que de l'associer un jour à son commerce, et en l'envoyant à l'école, il lui recommandait de s'appliquer principalement à l'arithmétique. Mais l'enfant avait un goût ardent pour la lecture, surtout pour la lecture des livres de voyage, vrais ou fictifs, et les plus fictifs étaient ceux qui le charmaient le plus. Il m'a raconté qu'il lut quatre fois de suite, le Robinson Crusoé. A l'heure de sa ré-

création, il s'enfuyait dans le grenier avec son cher roman, pour n'être point troublé dans son entraînement; la nuit, il. allumait sa lampe pour le relire encore. Rien n'agit plus vivement, et quelquefois plus fatalement, sur de jeunes imaginations que la connaissance de certaines œuvres. C'est un fait notoire que le Werther de Goethe a fait germer dans plus d'une tête exaltée l'idée du suicide. Après la représentation et la publication des Brigands de Schiller, des jeunes gens, follement enthousiasmés par la dramatique image du héros de cette tragédie, prirent la résolution de s'armer comme lui, pour combattre comme lui les vices et les hypocrisies de la société. En Danemark, le mélancolique Ewald, ayant lu l'œuvre si célèbre de Daniel de Foe, prit à onze ans la résolution de se rendre en Hollande, avec l'espoir de trouver là un navire qui se dirigerait vers Batavia, ferait naufrage en route, et le jetterait sur une île déserte. Son maître le rejoignit au moment où il s'acheminait du côté de la plage, arrangeant dans sa petite tète ses fantaisies de voyage. Il était déjà à dix lieues de son village.

« Sans connaître cette escapade du poëte danois, le jeune Humbert, fasciné par la même lecture, prit la même décision, mais il alla plus loin. Avec l'argent dont son père le gratifiait assez libéralement, il se rendit à Albany. Là, comme il cherchait sur les rives de l'Hudson un navire prêt à partir pour les

régions lointaines, il rencontra un de ces industriels, dont l'Amérique pullule, et dont il devait être l'innocente victime.

« C'était un de ces hommes qui, dans les tiraillements de Yauri sacra famés, sont disposés à tout instant à se jeter dans toutes sortes d'entreprises: aujourd'hui dans une aventureuse expédition, demain dans les trames d'un comptoir préparées artificieusement comme des toiles d'araignée, pour capturer les pauvres insectes étourdis.

« Complètement illettré, sachant à peine signer son nom, cet homme avait besoin d'un clerc, pour l'assister dans des comptes, souvent fort embrouillés. Le candide fugitif semblait lui être envoyé à l'improviste par un propice Mercure; il le flatta dans ses rêves ingénus, et lui promit de le conduire dans des îles bien plus étonnantes que celle de Piobinson. Enfin, il l'emmena à Xew-York, et de là, par l'Ohio et le Mississipi, à Saint-Louis, où il voulait s'associer à une de ces caravanes qui transportent des marchandises à Santa-Fé , la capitale du Nouveau- Mexique.

« Au milieu des prairies désertes, sur les rives de l'Arkansas, la caravane fut surprise par une bande deSioux. Les hommes qui raccompagnaient n'étaient point en assez grand nombre pour résister à l'attaque d'une de ces hordes de sauvages, montés sur d'excellents chevaux, brandissant leurs lances, leurs

tomahawks ; quelques-uns portant des fusils, et tous poussant leur cri de guerre, un cri effroyable dont nul autre ne peut donner l'idée, un cri aigu, perçant, qui, dans ses longues vibrations, résonne comme un glas de mort, et laisse à jamais une impression d'épouvante dans l'esprit de ceux qui l'ont une fois entendu. A cette clameur terrible qui annonce l'apparition d'une troupe d'Indiens hostiles, comme les sifflements du vent annoncent un ouragan, la plupart des charretiers du convoi s'enfuirent; d'autres se joignirent aux cavaliers armés qui escortaient les voitures, et engagèrent le combat; mais ils furent bientôt vaincus. Brown, l'indigne patron du jeune déserteur, périt en essayant de défendre son ballot de soie avec lequel il comptait réaliser, à Santa-Fé, un ample bénéfice. D'autres subirent le même sort ; d'autres furent faits prisonniers. De ce nombre était le malheureux enfant qui, pendant la bataille, était resté éperdu, n'osant prendre la fuite, et ne pouvant combattre. Les Sioux, après avoir inspecté le riche butin qu'ils venaient de conquérir, se mirent en marche pour rejoindre leur campement, poussant devant eux leurs captifs, les aiguillonnant avec la pointe de leurs lances, et quelquefois les frappant avec leurs tomahawks.

« En approchant de leur village, ils annoncèrent leur triomphe par d'autres cris, et tous les gens de leur tribu, vieillards, femmes, enfants, accouru-

rent à leur rencontre, et les accueillirent avec les transports d'une joie frénétique.

« L'année précédente, dans une rencontre du même genre, ils avaient été battus et avaient laissé plusieurs morts sur le terrain. La défaite qu'ils avaient subie les rendaient plus fiers de la victoire qu'ils venaient de remporter, et le souvenir de ceux qu'ils

avaient perdus donnait un nouveau stimulant à leur férocité. Les mânes de leurs compagnons devaient être apaisés. La tache de sang devait être lavée par le sang. Les prisonniers, enfin, devaient être sacrifiés à la vengeance de ceux qui déploraient la mort d'un ami ou d'un parent. Tous furent immolés, et leurs chevelures suspendues aux vêtements des guerriers comme de pompeux trophées. Humbert fut sauvé par une vieille veuve qui pria les chefs de lui remettre cet enfant pour remplacer celui qu'elle a-vait perdu quelques années auparavant dans un combat.

« Les chefs, après une grave délibération, y ayant consenti, elle emmena Humbert dans son ^vigwam, lui servit à manger, et le voyant pâle et tout tremblant encore de la terrible scène à laquelle il avait assisté, elle étendit une peau de bison au fond de sa cabane et l'engagea amicalement à se reposer.

« Le lendemain, comme elle désirait qu'il fût réellement pour elle le représentant de son fils qu'elle avait pleuré, elle lui ordonna de se plonger dans un

étang voisin de sa demeure. C'était une espèce de baptême qu'elle lui prescrivait pour le purifier de son origine de face pâle. L'enfant obéit machinalement au signe impératif qui accompagnait ce langage inintelligible pour lui. Ensuite la vieille femme lui enjoignit de quitter ses vêtements étrangers, lui donna des leggings, des mocassins, et lui noua au cou un de ces colliers de coquillages qu'on appelle des wampum ; puis, à l'aide de deux de ses amies, elle le soumit à une autre opération plus difficile : elle lui arracha, d'une main opiniâtre mais pourtant délicate, tous les cheveux, à l'exception de ceux qui se trouvaient au sommet de la tête. Là les Indiens portent, comme on le sait, une touffe de cheveux qu'ils défendent jusqu'à la dernière extrémité contre la

convoitise de leurs ennemis. Cette chevelure que le guerrier scalpe lestement d'un coup de couteau, en un léger tour de main, sur le crâne de son adversaire, c'est la preuve palpable, c'est le témoignage glorieux de sa victoire. Cette coutume existe depuis un temps immémorial, et se perpétue parmi les Indiens qui n'ont pas encore accepté l'enseignement du christianisme ou les lois de la civilisation.

« Dans nos combats, disent-ils, nous nous battons « à armes égales contre nos antagonistes, et celui qui « le peut, enlève à l'autre sa chevelure. Le vainqueur « a le droit d'emporter un signe de sa bravoure, et il « serait peu généreux à son ennemi de le priver de

« ce signe de triomphe ostensible que lui-même s'est ^ efforcé d'acquérir. »

« Le missionnaire morave Heckwaeldez disait un jour à un Indien : « Puisque telle est votre raison « pour garder une partie de votre chevelure, pource quoi donc ne la gardez- vous pas tout entière ? » L'Indien lui répondit : « L'homme n'a qu'une tète, « et un flocon de cheveux de cette tête suffît pour « montrer qu'on Ta eue en son pouvoir. Si, comme ce les faces pâles, nous conservions tous nos cheveux, « on pourrait en tirer plusieurs chevelures, ce qui ce ne serait pas juste. D'ailleurs le poltron pourrait ce ainsi partager sans péril le trophée du brave, et ce lui disputer l'honneur de la victoire. »

ce Telle est la loi du scalpe dans les peuplades guerrières.

ce La veuve compléta la toilette de son fils adoptif en lui attachant trois longues plumes rouges sur la tête, en lui peignant de différentes couleurs la figure et la poitrine ; enfin, en lui mettant

au bras plusieurs larges bracelets d'argent. L'ayant ainsi paré, elle le conduisit à la tente du conseil, où étaient réunis les chefs de la communauté. L'un d'eux le fit asseoir sur une peau d'ours, lui présenta une pipe, un morceau d'amadou, un briquet et une pierre à feu. Tous les chefs s'assirent en cercle d'un air grave et se mirent à fumer dans un profond silence. Enfin celui qui déjà avait donné un premier sym-

Lole de confraternité à Humbert se leva, s'avança vers lui, et dit d'une voix solennelle : « Maintenant « l'enfant des faces pâles est la chair de notre chair « et les os de nos os. Par son immersion dans le lac « consacré à nos manitous, il a lavé chaque goutte de « son sang blanc ; par les ornements dont il est re- « vêtu, il entre dans la valeureuse nation des Sioux; ce il est adopté par la grande famille; il doit tenir la « place d'un brave. Dès ce jour l'enfant des faces « pâles est lié à nous par nos lois et nos coutumes : ce nous devons l'aimer, le protéger et le défendre ce comme un des nôtres. »

« Quand les Indiens adoptent un prisonnier, ils le traitent en effet comme un des membres de leur famille, et l'on a vu des Européens qui après avoir vécu quelques années dans cette condition, n'ont plus voulu la quitter.

« La vieille femme qui avait demandé à garder notre jeune Canadien pour la consoler de son deuil et l'assister dans son isolement, se montra envers lui animée d'une affectueuse sollicitude ; il ne pouvait lui être que d'une faible utilité, car il n'avait pas encore appris à lancer une flèche, à manier un fusil ; mais elle supposait qu'un jour il deviendrait un vaillant guerrier et un adroit chasseur. Elle lui mit les armes de son fils entre les mains, et

lorsqu'un matin il lui apporta une perdrix qu'il venait de tuer, elle l'accueillit comme s'il eût atteint à la

course le plus agile bison, ou frappé dans sa tanière un ours formidable.

« Cependant il ne pouvait s'accoutumer à cette vie si différente de celle qu'il avait rêvée. Il regrettait amèrement sa riante ville de Montréal. Souvent aussi il s'affligeait de penser à la douleur que sa disparition avait dû causer à ses parents, et maudissait le jour où il avait eu la fatale idée de quitter leur demeure. Mais, quels que fussent ses regrets et ses remords, il fallait bien qu'il se résignât à sa triste situation ; car de prendre la fuite, il n'y pouvait songer. Que serait-il devenu, seul, sans guide, dans ces immenses plaines, où les hommes les plus fermes et les mieux armés sont exposés à de nombreux périls, où les plus expérimentés ne parviennent quelquefois que difficilement à trouver leur chemin ?

' « Quatre années s'écoulèrent. Pendant ce temps, il avait appris à parler le dialecte des Sioux et à se servir assez habilement de leurs arcs, en bois flexible, garnis de corne d'élan ; il approvisionnait de gibier la tente de la vieille Indienne. Comme il était d'une humeur douce et inoffensive on l'aimait dans la tribu. Lui pourtant ne se mêlait guère aux jeux des Indiens, et ne cessait de rêver à son pays de Canada qu'il avait si follement déserté.

« Une bataille l'avait fait captif ; une bataille devait le délivrer.

« En sortant un matin de sa demeure pour aller à la chasse, qui était sa principale occupation, il remarqua dans le village un mouvement inaccoutumé. Les jeunes guerriers examinaient les pointes de leurs flèches ou préparaient le vermillon et la poudre qu'ils emploient à se peindre la figure et les bras dans les grandes

occasions. Les chefs se rendaient à la tente du conseil ; l'un d'eux portait la longue pipe qu'ils devaient fumer tour à tour dans leurs graves délibérations. Cette pipe, que nous appelons le calumet, par une altération du mot français chalumeau, chaque tribu indienne lui donne dans sa propre langue un nom particulier et chaque tribu en a fait une sorte d'instrument sacré. Le Grand Esprit en a lui-même révélé l'usage à la race rouge, et lorsqu'elle est allumée, la première fumée qui s'en échappe est consacrée aux manitous de la peuplade.

« Chaque Indien a sa pipe plus ou moins élégante, qu'il remplit de tabac quand il a le bonheur d'en posséder une provision. Quelquefois pour ménager cette denrée précieuse, il y mêle les feuilles de diverses plantes ; quelquefois même il se contente de fumer l'écorce de divers arbres, tels que le bois tord, le bois rouge, le bois d'orignal.

« Mais la pipe qui est employée comme une sorte d'encensoir, dans les assemblées des chefs, la pipe nationale doit avoir par sa forme et par ses proportions un aspect solennel. Son fourneau est taillé dans un

bloc de pierre rouge, et souvent ciselé avec un soin particulier; son tuyau, de quatre à cinq pieds de longueur, est parsemé de signes hiéroglyphiques, orné de broderies de différentes couleurs et de plumes d'oiseaux.

« Quand les chefs sont assemblés, l'assistant du grand guerrier remplit le calumet de tabac ou, s'il ne peut faire autrement, d'un mélange d'herbes, bien connues dans l'Amérique septentrionale sous le nom de kinnekanik. Il pose cette mixture sur des charbons ardents, avec les mêmes précautions qu'un valet de

grande maison de Turquie qui allume pour son maître le chiboucke où s'amoncellent les légères feuilles du latakié.

« Ensuite il tourne la tige du calumet vers le ciel, puis vers la terre, puis horizontalement en un cercle régulier. Par le premier mouvement il rend hommage au grand Manitou ; par le second, il conjure les méchants esprits ; par le troisième, il invoque la bienveillance de tous les génies de la terre et des eaux. Quand cette opération est achevée, il présente le calumet au chef héréditaire de la nation, qui en ayant aspiré deux ou trois bouffées de fumée, les lance par ses lèvres et par ses narines, d'abord vers le ciel, puis vers la terre. La pipe est remise successivement aux autres chefs, qui observent le même cérémonial.

« Humbert s'arrêta à examiner les préparatifs qui

se faisaient autour de lui et ne tarda pas à en apprendre la cause. La veille, un Sioux, errant comme un épervier à la recherche d'une nouvelle proie, avait aperçu une caravane de marchands, et s'était hâté de revenir dans son village pour y annoncer sa découverte.

« Cette nouvelle ne pouvait manquer d'enflammer l'esprit belliqueux et rapace de la tribu. Les chefs ayant déclaré qu'on attaquerait ce convoi, tous les jeunes guerriers se préparaient joyeusement à une bataille, où ils espéraient conquérir un précieux butin, et le soir ils se mettaient en marche. L'enfant des visages pâles qu'ils avaient adopté leur paraissait encore trop jeune et trop faible pour être associé h cette expédition; en outre, ils n'étaient pas encore assez sûrs de son attachement à leur tribu, et craignaient qu'à la vue des blancs il ne se laissât entraîner à une idée de désertion; il fut donc obligé de rentrer dans le village avec

les femmes et les vieillards, tandis que la horde armée se dirigeait vers le campement qu'elle espérait surprendre dans l'obscurité de la nuit.

« Mais cette caravane n'était point composée uniquement de charretiers et de marchands. Le gouvernement américain, pour châtier les rapaces tribus qui infestaient la route de Santa-Fé, avait adjoint h ce convoi un escadron de dragons, sous les ordres d'un capitaine habile. Des sentinelles veillaient au-

tour du convoi; Tune d'elles, ayant signalé l'approche desbandits qui, malgré leurs précautions, ne pouvaient se dérober à l'attention d'un regard vigilant, le capitaine fit aussitôt éteindre tous les feux, rassembla ses hommes, leur ordonna de préparer leurs armes, de se coucher par terre et de rester dans une complète immobilité jusqu'à ce qu'il leur ordonnât de se lever et de monter à cheval.

« La nuit était assez sombre pour favoriser sa ruse de guerre. A quelques centaines de pas de distance, les Sioux s'arrêtèrent pour observer l'état du campement, et ne distinguant la fumée d'aucun foyer , ne discernant aucun mouvement, ils crurent que les gens de la caravane étaient tous profondément endormis, et se lancèrent impétueusement au galop en hurlant leur cri de guerre. Mais, au même instant, ils reçurent une volée de balles de deux cents carabines, qui fit une trouée sanglante dans leurs rangs. Terrifiés par une catastrophe si inattendue, ils s'enfuirent en désordre. Les dragons qui, en un clin d'œil, étaient montés achevai, les poursuivirent, le sabre à la main, le pistolet entre les dents, en tuèrent encore un grand nombre, et firent prisonnier leur chef Mahtapa.

« Notre ami Humbert fut réveillé en sursaut dans sa tente, parles cris bruyants, les sanglots et les lamentations des gens du village, qui venaient d'apprendre ce désastre. Chaque famille pleurait et se déso-

lait; mais ce qui affligeait surtout la belliqueuse peuplade, c'était la capture de son chef qui, si souvent, l'avait conduite à de glorieux combats.

« Avant tout, il fallait tenter de le délivrer des mains de ses ennemis, et comme on ne pouvait ' .ur arracher de vive force, on résolut d'envoyer une députation aux Américains pour négocier son rachat.

« Le capitaine de dragons, près duquel se rendit cette députation, commença par demander si les Sioux ne gardaient point parmi eux quelques prisonniers de la nation des blancs. A cette question, les Indiens se regardèrent l'un l'autre, en silence, comme pour se consulter sur ce qu'ils devaient dire. L'un des chefs enfin avoua qu'il y avait dans leur village un jeune homme de la race pâle, qu'ils avaient adopté, et qu'ils avaient traité avec une affection particulière. Le commandant déclara qu'il n'écouterait aucune proposition, avant que ce captif lui fût rendu. Les Sioux ne pouvaient résister à cette injonction; deux d'entre eux retournèrent à leur village et en ramenèrent Humbert, malgré les supplications et les larmes de celle qui l'appelait son cher fils, son espoir, son unique soutien.

« Je vous laisse à penser la joie du pauvre garçon, quand il se vit si subitement affranchi de l'odieuse situation où l'avait jeté son extravagante étourderie et à laquelle il ne prévoyait plus

d'autre fin que la mort, quand il fut remis entre les mains d'un brave

homme, qui s'engageait à le faire reconduire prochainement dans son pays.

« Quelques mois après, en effet, grâce aux soins généreux du capitaine, il revenait à Montréal, et se prêchait, comme l'enfant prodigue, dans les bras de ses parents qui, ayant longtemps et inutilement employé tous les moyens possibles pour retrouver ?Qs traces, le croyaient à jamais perdu.

« De ses quatre années d'expatriation, il conservait tout à la fois un sentiment d'horreur pour la barbarie des Indiens, au milieu desquels il avait vécu, de commisération pour leur ignorance, et de gratitude pour l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné. Ces diverses impressions ont en grande partie déterminé sa vocation religieuse. A la place du flocon de cheveux que la vieille Indienne lui avait laissé au sommet de la tête, les ciseaux de l'Église lui ont fait une tonsure; à la place de la lance et du tomahawk, il porte une croix et un livre de prières: il s'est fait prêtre, et il est entré dans l'ordre des pères Oblats qui se consacrent particulièrement à l'éducation des Indiens. Si son père et sa mère n'étaient si âgés, s'il ne craignait de leur faire une trop grande peine, en s'aventurant dans une longue entreprise, il serait déjà retourné sur les bords de l'Arkansas, pour porter l'enseignement de l'Évangile et la leçon de l'humilité chrétienne parmi ceux qui ne connaissent que l'enseignement de leurs grossières traditions, et

s'enorgueillissent de leurs lois de guerre, de rapacité, de vengeance.

« En attendant qu'il puisse aller accomplir dans la sauvage prairie la mission qu'il ambitionne, il consacre, le plus qu'il peut, son temps et ses soins aux diverses tribus indiennes disséminées dans son pays natal. 11 va de l'une à l'autre, avec sa douce et ardente pensée de bienfaisance, précepteur de l'enfant, ami du vieillard, médecin du malade, frère du pauvre, partout prêchant par son exemple autant . que par sa parole, partout répandant quelque consolation cordiale, ou quelque don pécuniaire. Car ses parents, qu'il a associés à son œuvre, ne lui ménagent point leur argent, et cet argent il l'emploie tout entier au service des indigents. Ni la rigueur de l'hiver, ni les difficultés d'un long trajet ne l'arrêtent, quand il entrevoit quelque acte utile à accomplir.

« Les conteurs de l'Orient nous dépeignent les merveilleux effets des montagnes d'aimant. La charité chrétienne a son aimant qui n'est point une fable, son aimant qui attire, non point les clous de fer d'un navire, comme dans les récits de Sinbad le Marin, mais les pieux dévouements.

« Notre courageux Humbert n'a du reste à redouter, dans ses pérégrinations, que les obstacles et les périls matériels ; il peut s'aventurer sans crainte au milieu des plus rudes peuplades de cette contrée. Tous les

Indiens du Canada le connaissent, sinon de vue, au moins de nom, ayant entendu parler de ses bonnes œuvres; car les bonnes œuvres sont comme les parfums qu'une fleur répand dans les airs, loin du sol où elle s'épanouit. Tous les Indiens ont appris à respecter cet ami de la race rouge.

« De temps à autre, il revient ici ; il a dans cette maison sa chambre qui lui est constamment réservée, mais qu'il n'occupe

guère. Il dit la messe dans la chapelle, va visiter les gens du village, puis les défricheurs et les bûcherons épars dans les bois, et c'est à peine, ajoute M. de Mériol, si je puis le garder quelques instants près de moi, à l'heure des repas. Depuis six semaines, il est parti pour faire une de ses tournées habituelles, dans les campements du nord de l'Ottawa; je l'attends de jour en jour, et il me tarde de le revoir. »

-En disant ces mots, M. de Mériol s'était levé machinalement pour jeter par les vitres entr'ouvertes la cendre de son cigare , et je le vois qui penche la tète hors de la fenêtre, reste un instant immobile, puis, tout d'un coup, s'écrie : « En vérité je ne me trompe pas; c'est lui, c'est bien lui! » Je m'approche de la fenêtre, je regarde, et j'aperçois sur le sentier du village un homme vêtu d'une redingote noire portant à sa ceinture un petit sac en toile noire, et s'appuyant sur un bâton, comme un voyageur fatigué.

Mon hôte va le recevoir sur le perron, l'embrasse cordialement, puis l'amène dans le salon et lui dit, en me présentant à lui : « Un des compatriotes de ma famille, un Français, et qui plus est un Franc-Comtois qui vient ici tout exprès pour apprendre à connaître vos chers Indieps. C'est un nouveau néophyte que je vous livre, ajoute-t-il en riant: vous en ferez peutêtre un missionnaire. »

Le P. Humbert me tend la main.

Si déjà je n'avais été si vivement prévenu en sa faveur, par tout ce que M. de Mériol m'avait raconté de son existence, le caractère touchant de sa physionomie aurait suffi pour me gagner le cœur. Il n'a pas plus de quarante ans, et déjà les fatigues, les jeûnes, les privations qu'il a dû supporter dans ses diverses pérégrinations,

ont dénudé son front, blanchi ses cheveux, ridé sa figure. Mais, sur ce visage amaigri, sur ces lèvres, dont un léger incarnat colore à peine la pâleur, dans ces yeux à demi voilés par les plis de leurs paupières, il y a une expression d'innocence, de douceur, de bonté à laquelle nul cœur ne doit résister. C'est l'image vivante de l'apôtre évangélique, tel qu'on peut se plaire à le concevoir, de l'homme sévère envers lui-même, plein d'indulgence envers les autres, qui se fait petit pour éclairer les petits, qui se soumet aux plus rigoureuses austérités pour pouvoir soulager ceux qui ont froid et ceux qui ont faim. Par tout ce que M. de Mériol

m'a dit de lui, et l'impression qu'il a produite sur moi, au premier abord, il me semble avoir réalisé ces deux maximes du philosophe mystique, saint Martin :

« Ame de l'homme, monte vers ton Dieu, par l'humilité et la pénitence !

« Donne de ta vie sans réserve, si tu veux que la vie se donne à toi, dans la plénitude de son unité. »

M. de Mériol s'est hâté de lui faire servir à déjeuner, et à voir l'empressement avec lequel le pauvre prêtre saisit un morceau de pain, on devait supposer que depuis plusieurs jours il n'avait guère touché à cet aliment.

Après avoir répondu d'un ton riant à diverses questions que lui adressait notre aimable maître de maison, il se tourna de mon côté et me demanda si je venais directement de France.

« Non,, lui dis-je; avant de venir ici j'ai fait un voyage en Allemagne, et je me suis embarqué à Hambourg, sur le navire l'Elbe.

—UEïbe ! reprit-il ; j'ai rencontré tout récemment un Allemand, qui est venu aussi en Amérique sur ce navire , peut-être un de vos compagnons de voyage.

« Il y avait avec moi un grand nombre d'émigrants d'Allemagne.

« Celui-ci est un jeune Saxon, d'une taille peu

commune; une espèce de colosse ; du reste, très-bon garçon; il s'appelle Bauer.

— Bauer! Je suis charmé d'entendre parler de lui. Où demeure-t-il? Que fait-il? N'avez-vous pas vu aussi ses parents ? Toute cette famille m'a vivement intéressé.

— Je n'ai vu que lui, et par hasard. Je traversais un des nouveaux villages qui se sont formés, au nord de Huron-Bay , quand j'aperçus ce jeune homme, debout, près de la maison de poste, et promenant autour de lui un regard inquiet. A son extérieur, il m'était aisé de reconnaître en lui un étranger. En remarquant son air soucieux, je pensai que, par suite de l'ignorance des usages de notre pays, de de notre langue, il pouvait se trouver dans quelque embarras où mon intervention lui serait peut-être de quelque utilité; je m'approchai de lui et, à tout hasard, je lui adressai la parole en français ; il me répondit en allemand, Par bonheur, j'ai quelque peu appris l'allemand, et je lui fis mes offres de service. Au premier mot que je prononçai dans son idiome maternel, sa figure s'éclaircit, et il me raconta franchement d'où lui venait son souci. Il était parti la veille du log-house solitaire, où sa famille s'est établie pour venir chercher dans ce village une lettre qui devait y être adressée, et qu'il attendait avec impatience. La lettre

était là, en effet, mais taxée à huit shillings. Le malheureux émigrant, qui n'avait

point prévu un tel tarif, calculait qu'après avoir payé sa modique dépense dans son auberge , il lui resterait à peine la moitié de cette somme. Cependant, il voulait avoir sa lettre, et lorsque je le rencontrai, il se demandait à qui il pourrait vendre sa veste ou son gilet, et alors....

— Et alors, dit M. de Mériol, nous devinons la fin de cette histoire : notre ami Humbert tira de son petit sac ses derniers deniers et les remit...»

— Qu'appelez-vous mes derniers deniers? répliqua le missionnaire en affectant un ton de voix courroucée; vous n'avez jamais vu que le fond de ma bourse, et je désire qu'on parle un peu plus respectueusement de ma fortune.... Mais, reprend-il en riant, puisque vous êtes si perspicace, que vous savez la fin d'un récit avant qu'on vous l'ait dite, je reconnais que j'ai prêté quelque chose à ce jeune Allemand. Peut-être n'ai-je jamais fait un meilleur emploi des quelques écus que la Providence a mis à ma disposition, et quand je retrouverai l'occasion de venir en aide de la même façon à quelques étrangers, je me suis bien promis de n'y pas manquer. Notre taxe postale est si élevée! Pensez un peu ce que doivent souffrir de braves gens qui attendent avec impatience, avec anxiété, des nouvelles de tout ce qui leur est cher dans leur lointain pays, et la lettre d'un père, d'une mère, de toute une famille, peut-être, est là, devant eux; ils en reconnaissent,

avec un battement de cœur, l'écriture ; ils la dévorent du regard, et faute de quelques shillings, ils ne peuvent la prendre.

C'est là encore un des supplices du pauvre, et l'un des plus cruels pour ceux en qui la corrosive indigence n'a poinl détruit les sentiments d'affection.

— Et avez-vous su, demandai-je au missionnaire, si la lettre dont, grâce à vous, Bauer a pris possession, était de sa sœur, et ce qu'elle lui annonçait?

— Non; je l'ai laissé dans l'émotion qu'il éprouvait àla lire, et j'ai continué ma route ; mais je dois le revoir dans le district où il demeure avec sa famille. Justement, dans ce district un peu sauvage, je ne connaissais personne. Pour quelques misérables pièces de monnaie je m'y suis fait un ami. N'estce pas là ce qu'on peut appeler de l'argent bien placé?

— Toujours le même, murmura M. de Mériol, en regardant le missionnaire d'une façon qui indiquait assez que cette réflexion n'était point un reproche. Mais, dites-moi, ajouta-t-il, n'auriez-vous point, dans votre voyage, rencontré Bernard, ou entendu parler de lui? Je suis depuis plusieurs jours inquiet de son absence.

— Bernard absent! s'écria Humbert; je comptais le trouver ici. Pourquoi donc vous a-t-il quitté? Où est-il allé?

— Il est allé à la recherche de Gazida, que son

terrible oncle est venu reprendre à Hull, pour l'emmener je ne sais où.

— Mon déjeuner est fini, répliqua tristement le bon prêtre en écartant d'une main le plat que le domestique lui présentait et en déposant de l'autre sa fourchette ; j'aime Bernard et je m'intéresse à cette honnête jeune fille qui, j'en suis sur, serait pour lui

une bonne compagne. En revenant ici je pensais que j'allais célébrer ce mariage et je m'en réjouissais. La pauvre Gazida rejetée sous le joug barbare de Taurago, quel malheur ! Bernard pourra-t-il la retrouver et la ramener en un sûr asile ? Mais racontez-moi donc ce que vous savez de cet événement. »

M. de Mériol lui fit le récit de ma rencontre fortuite avec Gazida, de l'arrivée de Jean-Baptiste et du départ de Bernard.

« Cela est grave, dit le P. Humbert après avoir écouté cette narration avec une parfaite attention. Ce Taurago, je le connais; c'est une tête de fer et un vieux rusé ; il a ses projets sur Gazida, et j'ai bien peur qu'il ne déjoue les recherches et ne brise les espérances de notre cher Bernard. Il faut que j'aille dans le village et dans la forêt ; peut-être, en interrogeant les settlers et les bûcherons, obtiendrai-je quelque renseignement utile.

— Allez, mon brave Humbert, dit M. de Mériol ; si quelqu'un peut remédier au danger qui menace les projets de mon filleul, c'est assurément vous, et

d'avance je vous remercie de vos tentatives. Mais revenez bientôt. Voici mon jeune hôte à qui vous avez un autre service à rendre ; il attend de vous des notions sur le voyage qu'il veut entreprendre et sur les Indiens qu'il désire connaître.

— Je reviendrai pour dîner , répondit le missionnaire, et tout ce que je pourrai faire pour être utile à M. de Vercel je le ferai de grand cœur. »

A ces mots, il prit son bâton et sortit en nous serrant la main.

En le voyant s'éloigner d'un pas rapide, comme un homme qui est appelé subitement à se rendre au secours d'un frère, je me di-

sais, mon cher Georges : c'est la vraie religion de l'Évangile qui donne à l'âme humaine cette compassion pour toutes les souffrances, cet intérêt affectueux pour les soucis ou les désirs qu'on lui manifeste ! Combien de gens du monde, et des meilleurs, en apprenant l'adversité d'un de leurs amis, disent sur différents tons : Ah ! le pauvre homme ! c'est bien triste ! puis se replongent mollement dans leur fauteuil, ou s'habillent coquettement pour aller au bal !

18 août.

A l'heure du dîner, le P. Humbert rentrait un peu triste de n'avoir rien pu apprendre, ni sur les intentions de Taurago, ni sur la direction que Bernard avait prise ; mais comme il vit que M. de Mériol était lui-même assez vivement affecté de l'absence prolongée de son filleul, il prit à tâche aussitôt de le rassurer, lui disant que Bernard, l'alerte, le vigoureux Bernard saurait bien échapper à tout péril, et que prochainement il reviendrait ramenant avec lui Gazida.

Peu à peu M. de Mériol recouvra sa bonne humeur habituelle, et à la fin du dîner il nous proposa gaiement de prendre le café dehors, dans un endroit pQur lequel il avait une prédilection particulière.

« Allons ! mon viel ami, ajouta-t-il en passant familièrement son bras sous celui du missionnaire, ne vous refusez pas un petit plaisir sensuel. N'avezvous pas depuis assez longtemps subi assez de privations? Je ne vous offre point de cigares ; cependant vous avez dû, plus d'une fois, fumer le calumet de la paix; et nos cigares valent mieux que les pipes des Indiens.

— Je le crois bien, répondit Humbert, surtout quand le tabac est rare dans un campement, et qu'on le remplace par l'écorce du saule blanc et du sumac. J'ai été obligé, l'hiver dernier, d'aspirer la fumée de ces plantes amères dans la cabane d'un Indien, et je vous assure que cela n'est nullement agréable. Vous n'avez que des cigares de choix, c'est par un raffinement de sensualisme que je les refuse, pour que le calumet ne me paraisse pas encore plus âpre par la comparaison. Je devrais aussi, par une même précaution, m'abstenir de goûter votre café, car je suis destiné à ne boire le plus souvent qu'une décoction d'orge grillé ou de dent-de-lion qui, dans les huttes des settlers ou dans les vrigwams, remplacent la fève aristocratique des Antilles.

— Est-ce pour vous moquer de moi, s'écrie M. de Mériol, que vous répondez ainsi à mes généreuses intentions, ou pour me montrer votre esprit que vous imaginez ces subtilités ? En vertu de vos beaux principes, on ne devrait pas toucher à un quartier de chevreuil, ni porter à ses lèvres un savoureux verre de vin de Bordeaux, par la pensée qu'en un temps de disette on peut se trouver réduit à manger des racines et à boire de l'eau. Quelle triste philosophie ! Jouissons donc tranquillement des présents que le ciel nous fait dans sa munificence, et si les mauvais jours doivent venir, tâchons d'en subir bravement les rigueurs.

— Très-bien ! répliqua le missionnaire d'un ton d'amicale boutade ; quoique vous ayez des qualités chrétiennes, j'ai remarqué, depuis longtemps, que vous êtes de la race des épicuriens, et quand je viens ici vous me conduisez sur la pente des perversions. Mais, à la grâce de Dieu! je me laisse faire, et je mets sur votre conscience toutes mes gourmandises.

— Grand merci ! s'écria, avec son bon et franc rire, M. de Mériol ; mais je suis meilleur chrétien que vous, puisque je ne m'inquiète pas des générosités de la Providence, qui prend soin du passereau et donne au lis de la vallée un vêtement plus splendide que ceux de Salomon. Ah! ah! mon cher Humbert, vous voilà pris dans vos propres arguties! Nous avons lu aussi la Bible; nous savons que, lorsque les Israélites erraient dans le désert, le rocher, frappé par la verge de Moïse, leur donnait tout à coup une eau rafraîchissante, et que, chaque matin, le sol se couvrait d'une manne salutaire. Je ne parle pas de ces nuées de cailles qui devaient être assez agréables ; vous avez eu les cailles à votre dîner ; maintenant je vous offre la liqueur savoureuse qui nous vient, en première ligne, de l'Arabie. Qu'avezvous à répliquer à cela ?

— Rien. Tous êtes un profane, et le moment n'est pas venu où je vous ferai repentir de vos profanations. Allons à présent où vous voulez. »

En parlant ainsi, mes deux amis (je les nomme très -sincèrement mes deux amis) me conduisaient, par les allées du jardin, près de la serre. Là , les domestiques avaient déjà apporté une table, et placé sur cette table une cafetière d'argent, des tasses en porcelaine et quelques flacons de liqueurs.

Deux vieux sycomores, dont la tige lisse et argentée ressemble à des colonnes de marbre, déployaient sur notre tête leurs longs rameaux; un gazon touffu, parsemé de petites fleurs champêtres, s'étendait sous nos pieds comme un tapis de Smyrne; une légère brise frémissant dans l'air, comme l'éventail d'une coquette senora d'Espagne, répandait autour de nous le parfum des plantes tropicales, épanouies sous les vitres entr'ouvertes de la serre, et l'arôme des sapins. A quelques pas de distance, un filet d'eau,

sortant d'une source souterraine, tombait goutte à goutte dans son bassin de pierre, avec un tintement argentin, comme les notes musicales que produit la légère main d'une femme, courant indolemment sur les touches d'un piano. Un peu plus loin, dans les champs, résonnait la rustique mélodie d'un groupe de paysans qui revenaient de leur travail en chantant un de leurs chants canadiens. Devant nous, se déroulait une vaste campagne, avec ses épis de blé et ses vertes prairies, et le ciel était d'un bleu d'azur sans tache, et, près de nous,

un merle à l'aile noire, bordée d'une frange rouge, se posait sur une branche de houx, comme pour assister à notre réunion et pour nous inviter à une pleine tranquillité, par celle que lui-même nous montrait.

Toute cette scène avait un tel caractère de grandeur naturelle, une telle sérénité et un tel charme, que nous restâmes quelques instants h la contempler dans un profond silence :

« Sapientum ternpla serena, dit tout à coup M. de Mériol en levant les yeux vers les dômes arrondis des sycomores.

— Cœli enarrant gloriam Dei, » repartit le prêtre en regardant la voûte azurée et l'horizon doré par les rayons du soleil couchant.

Moi, je murmurai quelques-uns des vers de Laprade. , ,

o chênes, ô forêts, ô lieux doux et sacrés,

Temple où les premiers dieux à nous se sont montrés,

Où de nos jours encor l'esprit d'en haut se cache.

Chacun de nous traduisait ainsi son émotion, selon son penchant particulier.

« Quel beau pays! dit M. de Mériol. Croyez-vous, mon cher Humbert, que les Indiens qui l'ont possédé en aient joui comme nous?

— Pas de la même façon, sans doute, répondit

missionnaire, mais plus franchement et plus pleinement. Tous tant que nous sommes, même avec une prédilection particulière pour les beautés de la nature, nous n'en jouissons guère que par occasion, selon certaines dispositions d'esprit et certains moments de loisir, -comme on jouit d'un tableau ou d'un concert. Mais les Indiens vivaient constamment au milieu même de la nature. Ils ne s'enorgueillissaient point, comme nous le faisons aujourd'hui, d'en expliquer les phénomènes ; mais ils les observaient à tout instant, dans toutes les saisons, et par cette attention continue, ils acquéraient les connaissances nécessaires pour régler leurs actions et assurer leur bien-être. Sans horloge et sans aucun instrument astronomique, par l'inspection des astres, ils mesuraient exactement la marche des heures, le cours des nuits et des jours. Sans guide et sans boussole, ils pouvaient entreprendre de longs trajets, à travers des plaines désertes, des forêts profondes où l'on ne distinguait pas un sentier, pas un vestige humain, et ils arrivaient en droite ligne à leur but. On a souvent signalé l'habileté avec laquelle ils reconnaissaient à un signe presque invisible, à une branche brisée, à des herbes courbées sur le sol, la trace d'un homme ou d'un animal, d'un ami ou d'un ennemi. Le fait est que, par l'énergie de leur vie active, par la fraîcheur de leurs organes, par l'étude perpétuelle de tout ce qui les environnait, ils acquéraient une

pénétration de regard, une finesse d'ouïe et d'odorat vraiment prodigieuses. La nature était leur première et leur constante institutrice: selon ses différentes phases, ils combinaient le cours de leurs occupations, de leurs chasses et de leur vie nomade. Selon ses périodes régulières, ils avaient formé leur calendrier; ils divisaient, comme nous, l'année en quatre saisons et en douze mois, mais ils en fixaient le commencement au printemps, en cette riante saison où tout s'égaye ef se ranime.

— Et ils avaient bien raison, s'écria vivement M. de Mériol. Le printemps, c'est, comme le disaient nos anciens poëtes; le temps du Renouveau: c'est, comme Ta dit un poëte italien, la vraie jeunesse de l'année :

Oh! primavera, gioventu def anno.

Je le vois revenir avec joie, comme une époque de régénération universelle, et chaque fois qu'il égayé mes regards par ses bourgeons de fleurs et sa verdure, je me rappelle les vers naïfs du malheureux Charles d'Orléans, qui resta vingt-cinq ans prisonnier en Angleterre. Peut-être qu'il les composa, dans la joie que lui causait une des douces lueurs du mois de mai , au sein des brumes de l'île britannique! Laissez-moi vous les citer; c'est mon père lui-même qui, un jour, me les indiqua; je les ai

appris par cœur; je les répète avec un heureux souvenir :

Le temps a laissé son manteau De vent, de froidure et de pluye.

Et s'est vestu de broderie, De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a beste ni oiseau Qu'en son jargon ne chante ou crie :

Le temps a laissé son manteau De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine, ruisseau Portent en livrée jolie Gouttes d'argent, d'orfèvrerie ; Chacun s'habille de nouveau.

Le temps a laissé son manteau De vent, de froidure et de pluye.

— Dans le nord de la France , reprit le P. Humbert. l'année, autrefois, commençait aussi à Pâques, sans doute par ce sentiment de régénération de la nature que tous les hommes éprouvent et par une pensée chrétienne de résurrection. Cet usage a subsisté jusqu'au seizième siècle, puis l'Europe entière a adopté le calendrier de Jules César, qui fixait au premier janvier le commencement de Tannée. Mais un grand nombre d'Indiens ont conservé leur ancienne coutume, et ils ont conservé aussi les noms imagés par lesquels leurs ancêtres désignaient les différents mois, selon leur action distinctive : jan-

vier, le mois des écureuils et des souris, parce qu'alors ces animaux commencent à sortir de leurs trous ; mai, le mois des semailles ; juin, le mois des faons; août, le mois des épis rôtis: décembre, le mois de la chasse. Les révolutionnaires de France, en composant leur calendrier républicain, n'avaient pas même, comme vous le voyez, le mérite de l'invention; l'ignorante race indienne de l'Amérique leur offrait le modèle d'une nomenclature plus précise et plus pittoresque que celle qu ils ont imaginée.

« Par cette même observation des divers phénomènes de la nature, les Indiens faisaient leur chronique individuelle ; ils calculaient leur âge d'après quelque événement mémorable, comme, par exemple, un hiver rigoureux ou un débordement extraordi-

naire : « En ce temps-là, disaient-ils, je commen- « çais à marcher, et j'étais de taille à tuer les oiseaux «'avec des flèches. » Ils avaient une autre habitude que je ne puis omettre de citer; ils ne comptaient point la durée de leur vie par jours, mais par nuits, ni par étés, mais par hivers, comme si les jours lumineux et les belles saisons passaient trop rapidement pour laisser quelque impression dans leur esprit ! Et n'est-ce pas ainsi que souvent nous-mêmes nous fixons notre pensée à nos heures de deuil ou d'angoisse, tandis que dans notre ingrate mémoire s'effacent les moments de joie?

« La nature était l'élément vital des Indiens; ils

l'aimaient de telle sorte , qu'ils se considéraient comme incarnés en elle : « Ami, disait un de leurs « chefs au colonel Harrisson, je te remercie du siège « que tu m'offres, le soleil est mon père, la terre est « ma mère. Je m'asseoirai sur le sein de ma mère. »

« Et il s'assit «sur le sol nu.

« Cette phrase, prononcée d'un ton solennel, n'était point une vaine métaphore.

« Les Indiens regardaient réellement la terre comme leur mère universelle; ils croyaient qu'ils avaient été engendrés dans ses entrailles, et qu'ils y étaient restés longtemps avant de monter à sa surface. Ils disaient que, lorsque le Grand-Esprit les créa, il avait l'intention de les faire jouir, en temps convenable, des dons précieux qu'il leur réservait dans sa puissance et sa bonté; mais, d'abord, il voulait que leur existence commençât dans le sein de la terre , comme celle de l'enfant qui se forme et croît dans celui de sa mère.

« De tous les mythes païens, celui-ci n'est-il pas le plus simple, le plus touchant et le plus rapproché du dogme de la Genèse :

Formavit Dominus Deus hominem de limo terræ.

« Les Delawares ont une tradition qui rapporte qu'au commencement du monde, ils habitaient sous un lac, dans les profondeurs de la terre. L'un d'eux découvrit, un jour, une cavité par laquelle il monta à la surface du globe, et s'empara d'un daim qu'il

rapporta dans sa retraite souterraine. Ses compagnons ayant mangé la chair de cet animal, y prirent tant de goût qu'ils voulurent tous quitter leur sombre demeure pour s'établir sur le sol où l'on voyait la lumière du ciel, et où l'on trouvait un succulent gibier. « D'autres traditions disent que, primitivement, les Indiens vivaient dans l'intérieur de la terre, à l'état d'animaux; de là, leur respect pour certains animaux inoffensifs ou carnassiers , tels que le lapin . la tortue, le loup, le renard, le serpent dont plusieurs tribus s'honorent de porter le nom, comme un témoignage de leur antique origine. Ce sentiment d'affinité, entre la création de l'homme et celle de l'animal, s'est perpétuée dans la race indienne par une succession d'impressions presque continue. La chasse et la pêche ont été. pour tous les peuples primitifs, les éléments essentiels d'alimentation; niais, ici, plus complètement et plus longtemps que dans d'autres régions. L'Indien du nord, ne sachant pas labourer son sol, et n'étant point, comme les peuplades des régions tropicales, doté de ces beaux arbres qui croissent sans culture, et se chargent de fruits savoureux, ne pouvait compter pour vivre que sur son adresse à lancer une flèche, ou à tendre un filet. Dans cette occupation journalière, il était à tout instant surpris de l'instinct, de l'agilité ou de la force des ani-

maux qu'il poursuivait dans les bois ou dans les eaux. Ainsi, il en est venu à éprouver pour

chacune de leurs espèces une estime particulière. Tous les êtres de la création, les arbres même et les plantes se présentent à sa pensée, comme une grande société dont l'homme est le chef; mais certains animaux lui semblent apparentés avec l'homme, par leurs facultés; J'ours lui apparaît comme un des combattants d'une tribu hostile, ce Lève-toi, disait « un Indien à un ours qu'il venait de blesser mortel- « lement ; tu es un lâche et non un guerrier, comme « tu le prétends. Si tu étais un guerrier, tu le prou- « verais par ta fermeté, au lieu de gémir comme une « vieille femme. Tu sais que nos tribus sont ennecc mies l'une de l'autre, et tu as été l'agresseur ; si tu « m'avais vaincu, je me serais soumis à mon sort ce avec courage; je serais mort comme un brave, et « toi, tu restes là, étendu parterre, et tu déshoee nores ta tribu par ta lâcheté. »

« L'indien fait des harangues du même genre au serpent à sonnettes. Quant aux castors , il éprouve pour eux une telle admiration, qu'il prétend que c'est une race d'hommes qui, en punition d'un grave méfait, a été condamnée à l'état où nous la voyons, en conservant dans sa dégradation sa primitive intelligence. C'est ainsi que le nègre croit aussi que les singes sont des hommes rusés, qui, par paresse, dissimulent leur faculté d'élocution.

ce Petit peuple, dit-il dans son jargon, qui pale « pas, po pas tavailler. »

— J'aime assez, dit M. de Mériol, cette idée d'une grande société de bêtes et de végétaux où l'homme apparaît, comme le pro-

priétaire, au milieu d'un champ qui doit lui livrer ses produits, et d'une cohorte de divers artisans. J'aime cette considération des Indiens pour les animaux, et je voudrais que les animaux eussent pour nous aussi quelque considération. Ceci a l'air d'une plaisanterie; mais je suis convaincu que la plupart des animaux nous observent, comme nous les observons, et se communiquent leurs réflexions. Il en est plus d'un peut-être qui, en voyant nos fanfaronnades, s'écrie, comme le lion de La Fontaine , à l'aspect d'un, tableau représentant l'un de ses nobles frères terrassé par l'homme :

Avec plus de raison, nous aurions le dessus, Si mes confrères savaient peindre.

« Si, au moyen des féeriques talismans des contes de l'Orient ou des sagas du Nord, nous pouvions comprendre le langage des oiseaux, des quadrupèdes ou des animaux aquatiques, j'imagine que nous entendrions par là bourdonner une quantité de jolies petites vérités dont notre amour-propre pourrait bien être un peu choqué. Croyez -vous que l'alouette qui , aux premiers rayons de l'aube, s'élève dans les airs , et salue par ses chants le Dieu

qui lui a donné ses ailes, n'est pas surprise de notre long sommeil et de notre ingratitude envers la Providence? Le paon, dont nous regardons en riant les mouvements vaniteux, ne découvre-t-il pas en nous des vanités tout aussi fréquentes et non moins ridicules? La cigogne qui, par un merveilleux instinct, traverse en droite ligne les continents et les océans, n'est-elle pas étonnée de toutes les précautions que nous devons prendre pour faire un trajet de quelques lieues? Le castor, la fourmi, l'abeille, qui sans cesse travaillent avec tant de patience et d'habileté, ne se raillent-ils pas de notre maladresse et de notre imprévoyance? Le pauvre

petit rouge -gorge qui l'hiver se réjouit de trouver quelques grains perdus dans les champs de neige, n'est-il pas scandalisé de voir tout ce que nous amassons de superfluités dans un de nos festins? Et le vigoureux chêne qui grandit pendant un siècle , ne regarde-t-il pas avec un superbe dédain ces générations d'hommes qu'il voit mourir à ses pieds, tandis qu'il élève d'année en année sa couronne de rameaux vers le ciel? Les hommes qui vivent plus près de la nature , sont par là plus près d'un utile enseignement. Mais vous ne nous avez encore rien dit, mon cher Humbert, du culte de nos amis les Indiens, et d'après tout ce que j'ai entendu raconter de leurs superstitions et de leurs sacs de médecine, je suis porté à croire que leur religion n'était , et pour un grand nombre

d'entre eux , n'est encore qu'un grossier fétichisme.

— Non pas, en tout cas, reprit le missionnaire, un fétichisme comme celui des nègres de la côte de Guinée, qui adorent des pierres et des oiseaux, ni même comme celui des anciens Égyptiens , qui , en idolâtrant des légumes, avaient, selon l'expression de Juvénal, la joie de voir naître des divinités dans leurs jardins.

o scindas gentes, quitus hsee nascuntur in hortis Numina!

« Il est vrai que si vous fouillez dans une de ces poches en peau que l'Indien , non converti parle christianisme ou la civilisation, appelle, comme vous le dites, son sac de médecine, et porte avec un sentiment de vénération, vous serez étonné de n'y trouver que quelques misérables objets matériels, tels qu'une patte d'oiseau, une griffe d'ours. une pépite de cuivre , ou même un morceau de bois. Mais cette grossière amulette n'est pour lui que le signe palpable, le symbole du manitou qui doit l'accompagner

dans la vie, le guider et le protéger. Chaque tribu a des symboles de même nature: dans les camps, c'est son palladium, dans les cabanes, ses dieux lares. Chaque individu a son manitou particulier qui lui sera révélé en une heure solennelle. Quand le temps est venu où il espère pouvoir obtenir cette précieuse révélation, à l'âge

de quatorze ou quinze ans, le jeune Indien quitte la demeure paternelle, se retire à l'écart et reste là, seul , astreint à la plus rigoureuse abstinence pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que, dans les rêves enfantés dans son oisiveté, surexcité par ses jeûnes, il reconnaisse la manifestation de son manitou. J'avais à peu près cet âge, lorsque je fus fait captif par les Sioux. La vieille Indienne, qui m'appelait son fils, voulait que j'eusse, comme son fils, mon gardien tutélaire; elle me conduisit un matin à une demi-lieue de sa cabane, dans un ravin désert, et me fit signe de m' arrêter là et de ne rien manger. Ne rien manger ! c'était une dure injonction; cependant il fallait bien m'y résigner, car ma rigide patronne ne me laissait pas, en se retirant, le moindre aliment. Par bonheur je trouvai près de moi des petites baies, d'un goût assez agréable, dont je me délectai. Je m'ennuyais; je revins le lendemain au foyer de la veuve, et comme nous ne pouvions nous comprendre, elle renonça à son religieux dessein.

« Lorsque, dans sa retraite solitaire, l'Indien a vu se dessiner dans ses songes le symbole de son manitou, il 'rentre tout joyeux au logis, où sa mère a le soin de lui teni ;?éserve des aliments solides pour restaurer ses forces après son abstinence. Quand il a apaisé sa faim et sa soif, il prend ses flèches et va à la recherche de l'animal dont les

plumes ou la peau doivent servir à former son sac de médecine. La prise de possession de ce talisman c'est le signe de son entrée dans la. vie, comme le don de la robe virile chez les Romains.

« Cette amulette, dont lui seul connaît le mystère, il la portera constamment sur son corps, et la gardera toute sa vie, et elle sera ensevelie avec lui, pour qu'elle le protège encore dans les terrains de chasse de l'autre monde.

« Si, par malheur, il vient à la perdre dans un combat, il faut à tout prix que, dans un autre combat, il enlève celle d'un de ses ennemis. Ce n'est que par cette conquête qu'il reprendra confiance en sa destinée et regagnera l'estime de sa tribu.

« On dit pourtant que, quelquefois l'Indien, irrité de son insuccès dans ses chasses ou ses expéditions de guerre, accuse son manitou de trahison on d'impuissance, le jette loin de lui et en choisit un autre.

— Comme les gens du monde le plus civilisé, dit M. de Mériol, qui ont aimé et qui n'aiment plus, qui se sont créé dans leur illusion, une idole, la renversent et la remplacent par une nouvelle idole. »

En écoutant cette réflexion, je me disais que je voudrais pouvoir faire de m-Mne; mais il n'est pas donné à chacun de pouvoir c: ,ar dans son cœur l'amour qui l'a trahi, et de le remplacer par un autre.

« C'est un plaisir pour moi, reprit le P. Humbert , lorsque dans de rudes coutumes et dans des doc-

trines matérialistes, je réussis à découvrir une idée, ou tout au moins, une apparence de spiritualisme. En étudiant les mœurs assurément fort peu raffinées des Indiens, je reconnais cette idée dans l'importance qu'ils attachent à leurs rêves; car le rêve, n'est-ce pas le mouvement de la pensée, dégagée de l'aspect du monde extérieur et de l'action de nos sens ? Les Romains interrogaient la volonté des dieux et les secrets de l'avenir par la coopération matérielle des augures et des aruspices. Les Indiens , au contraire, croyaient qu'ils ne pouvaient entrer en communication avec le monde des esprits, que par les secrets entretiens de l'esprit, par le rêve. Chaque fois qu'ils projetaient quelque importante entreprise, une bataille, une migration, ils ne s'en fiaient qu'à leurs rêves pour savoir s'ils devaient immédiatement poursuivre leur dessein, ou l'ajourner. Les chefs, dans les grandes occasions, décidaient, selon leurs rêves, la question de paix ou de guerre, et chaque individu pouvait exercer sur sa famille le même empire, par le même moyen. On a vu des Indiens se lever en sursaut, au milieu de la nuit, quitter précipitamment leurs wigwams, parce que l'un d'eux venait de rêver qu'ils allaient être attaqués par une légion à laquelle ils ne pourraient résister. Tout ce que l'Indien rêvait devait s'accomplir, et il n'est pas douteux que cette croyance, universellement répandue parmi les différentes classes de la

race rouge, n'ait favorisé plus d'un habile calcul et plus d'une supercherie. J'en citerai un exemple : Pendant la guerre d'indépendance de l'Amérique, sir W. Johnson, chargé de négocier un traité d'alliance avec une tribu indienne, reçut, un matin, la visite d'un des chefs de cette tribu, qui lui dit : « J'ai « rêvé cette nuit que tu me donnais cet habit rouge « brodé, que tu portes dans les jours de cérémonie. » Sir Johnson ne se souciait guère de se dé-

posséder de son plus bel uniforme; cependant il crut devoir accéder à sa demande, mais il se promettait de prendre sa revanche. Quelques jours après, il montrait du doigt à l'Indien une vaste terre fertile, appartenant à sa tribu, et il lui dit : « J'ai rêvé que tu me donce nais cette terre. » Le vaniteux chef, qui avait voulu se parer d'un vêtement pompeux, se trouvant pris dans son propre piège, baissa la tête d'un air confus, puis répondit : ce Tu l'auras ; mais je désire que, désor- « mais, nous ne nous communiquions plus nos rêves. »

« Le sommeil et le rêve ont été, pour les physiologistes, le sujet d'une quantité de dissertations et de théories. Les Indiens ne se donnaient pas tant de peine pour expliquer la puissance de leurs rêves ; ils l'attribuaient tout simplement à uneâme spéciale.

« Vois -tu, disait un jour un Chippeway à « M. Schoolcraft, qui a publié tant de curieuses noce tions sur les Indiens, nous avons deux âmes, et je « vais t'en donner la preuve : Dans notre sommeil ,

« nous sommes emportés par une de ces âmes à trace vers des forêts, des lacs et des vallées. Notre corps « pourtant est immobile , et il faut bien qu'à cette « heure-là une autre âme reste avec lui, sinon il « mourrait. *

— Je vous reïnercie, dit M. de Mériol, de me révéler cette idée : deux âmes dans notre corps! l'une qui dort, qui sert dans le jour notre sotte machine et la garde dans son sommeil ; l'autre qui , dans le silence de la nuit, nous récrée par ses capricieuses promenades , ou nous éclaire par ses mystérieuses révélations! C'est une délicieuse conception, et les plus illustres philosophes me semblent, sous ce rapport, bien inférieurs aux ignorants indiens.

Je suppose qu'à notre dernier moment l'une de ces deux âmes meurt avec nos rêves terrestres. Dans le cours de notre vie, quand nous éprouvons une profonde déception, ou quand nous sommes plongés dans le deuil, ne nous semble-t-il pas aussi qu'une âme meurt en nous avec une douce espérance et une tendre affection ?

— Mais l'autre subsiste, s'écria vivement le missionnaire; l'autre est le rayon impérissable, émané de Dieu et qui doit retourner à Dieu. Les Indiens avaient, comme tous les peuples, ce sentiment de la perpétuité de l'âme et la conception d'une vie future, où les justes seraient récompensés de leurs vertus , et les méchants punis de leurs vices. Seulement,

cette conception est d'un caractère essentiellement matérialiste, Dans les anciennes traditions religieuses des Indiens , la vie future n'est représentée que comme une continuation de celle-ci : mêmes possessions, mêmes occupations, mêmes jouissances, le tout pourtant un peu idéalisé.

« Gomme le Lapon, ce pauvre Indien des régions boréales, le fils des peaux-rouges, a un long voyage à faire pour se rendre dans le pays des âmes ; comme le mahométan, il a de difficiles obstacles à surmonter avant d'arriver à sa dernière demeure : une large rivière, de hautes montagnes à traverser; puis , au delà de ces montagnes , il rencontre Une espèce de Cerbère qui tente de l'épouvanter par ses aboiements. Celui qui a vécu d'une mauvaise vie est condamné à rester plongé dans une eau bourbeuse, en face d'une plage verdoyante , à laquelle il s'efforce constamment et vainement d'atteindre. Celui, au contraire, qui a été vaillant, intègre et charitable, aborde, par delà les lointaines régions de l'ouest, sur une terre où il jouira, sans trouble, des dons

du Grand-Esprit ; là , des ruisseaux limpides et des lacs remplis de poissons, de vastes forêts peuplées de daims et d'oiseaux succulents , un ciel pur, un printemps perpétuel, nulle maladie, nul accident; pour comble de bonheur, une femme tendre et soumise et de beaux enfants dociles. Tel est le paradis des Indiens , et il n'est pas aisé de leur

en faire comprendre un autre. « Que mangerons- « nous dans notre paradis chrétien ? » demandait une jeune Huronne à un missionnaire qui lui enseignait le catéchisme. « Rien , répondit le mission- « naire. — Cela n'est pas possible! et que verrons- « nous? — Vous verrez le créateur du ciel et de « la terre. — Ah! répliqua-t-elle ingénument, je « n'oserais jamais lui parler. »

« C'est pour donner aux morts le moyen d'accomplir plus aisément leur long voyage qu'on ensevelit avec eux des vêtements , des ustensiles de ménage e des provisions. C'est pour qu'il puisse se présenter dignement dans le pays des âmes, que le guerrier, avant d'être déposé dans son cercueil, est paré de ses plus beaux ornements , qu'on lui peint la figure, comme pour un jour de fête, et qu'on place à côté de lui ses armes.

« Les Indiens se préoccupent très-affectueusement des privations et des souffrances que leurs parents ou leurs amis défunts peuvent éprouver dans l'autre monde. Le P. Hennepin rapporte qu'une petite fille étant morte après avoir été baptisée , la mère voyant un des gens de sa cabane malade , appela le missionnaire et lui dit : « Ma fille est toute seule au « pays des âmes, toute seule, étrangère, parmi les « gens de ta nation; je t'en prie, baptise cet homme, « avant qu'il meure, afin qu'il la rejoigne dans le « monde des chrétiens , et l'aide dans ses travaux. »

« Le voyageur Carver raconte une autre histoire, non moins naïve et touchante : « Quand j'étais, ditce il, au milieu des Indiens, un enfant.de quatre ans « mourut dans une tente voisine de la mienne. Les « parents furent profondément affligés de cette perte, a Quelque temps après, le père mourut aussi. L'In^ « dienne qui, jusque-là, était restée inconsolable, « essuya ses larmes et se montra calme et résignée. « Je me hasardai à lui demander le motif d'un si « subit changement, et elle me répondit : « Notre ence fant était si petit qu'il ne pouvait pourvoir à sa sub- « sistance dans l'autre monde , et son père et moi , « nous ne cessions de penser aux misères qu'il devait «< subir. Mais voilà que son père est parti pour la « même région; c'est un habile chasseur; il prendra « soin de notre enfant. »

— Il y a eu dans l'antiquité, dit M. de Mériol, un écrivain cynique, nommé Lucien, que vous ne pouvez pas connaître, mon cher Humbert, et qui a fort impertinemment tourné en ridicule les cérémonies des Grecs. J'espère que, parmi les Indiens, on n'a pas d'exemple d'une telle profanation.

— Non, certes! au moins je n'en connais pas un. Quand un Indien tombait malade, les médecins appelés à le secourir auraient pu , il est vrai , amuser la causticité d'un Européen. Ces médecins, c'étaient des jongleurs qui possédaient réellement des remèdes assez efficaces pour certains accidents , mais

qui, le plus souvent, employaient un cérémonial bizarre et des contorsions grotesques , pour écarter du patient l'influence du méchant esprit, seule cause, disaient-ils, de son mal.

a L'Indien, pourtant, avait foi en ces prétendus sorciers, et toutes leurs momeries, qui nous eussent paru fort ridicules, lui

semblaient, à lui, dans ses naïves superstitions, de très- graves et très-louables spécifiques. Cependant, lorsque l'Indien comprenait lui-même l'inefficacité des opérations chirurgicales, des bains de vapeur, des breuvages composés avec le suc de différentes plantes, ou des incantations employées à sa guérison , il recueillait ses forces pour quitter dignement la vie. Sur le champ de bataille, il devait affronter vaillamment la mort ; prisonnier d'une tribu hostile , attaché au poteau fatal, il devait défier tous les raffinements de cruauté de ses ennemis et chanter dans ses tortures son orgueilleux chant de guerrier. Languissant sur sa couche, quand il sent approcher sa dernière heure, il doit montrer à ceux qui l'entourent un visage calme, et leur adresser un langage ferme; il dit adieu à ses parents et à ses amis, et les engage à ne point se désoler de son départ, puisqu'il ne les quitte que pour peu de temps, que bientôt ils viendront le rejoindre dans la région des esprits. Tous les assistants l'écoutent dans un religieux recueillement. Puis , on égorge plusieurs chiens , dont les

âmes, selon la crédulité populaire, iront annoncer son arrivée à ceux qu'il a aimés et qui l'ont précédé dans le pays des morts.

« Dès qu'il a rendu le dernier soupir, les sanglots, les cris de douleur éclatent autour de lui; tous les gens de son village se préparent à célébrer ses funérailles, et ses parents réunissent dans son cercueil les divers objets qui lui ont appartenu, nonseulement par la pensée que ces objets peuvent lui être utiles dans l'autre monde, mais par une autre délicatesse de sensibilité, pour ne pas revoir ces différentes choses qui leur rappelleraient trop vivement la perte qu'ils ont faite. En vertu de cette même sensibilité, quand on parlera du défunt on ne prononcera point son

nom; on emploiera pour le désigner, une respectueuse, une affectueuse périphrase: celui qui était notre ami, dira-t-on, notre guide, notre défenseur.

« Nous autres, quand nous perdons une personne qui nous était chère, nous tenons à conserver son portrait, ses bijoux, ses vêtements, comme si nous avions besoin de ces reliques matérielles pour garder son souvenir dans notre cœur. Mais les Indiens savent bien qu'ils n'oublieront pas celui qu'ils ont aimé, et à des époques régulières, ils honorent par des fêtes solennelles la mémoire des morts.

« Dans la tribu des Mandans , qui campe vers les rives du haut Missouri , et qui a conservé plusieurs

des anciennes coutumes indiennes , dénaturées ou abolies ailleurs , par l'influence des Américains , les morts ne sont point ensevelis dans une fosse. On les enveloppe avec soin, dans plusieurs peaux de bison, avec leurs armes, leurs pipes, leurs plus beaux vêtements, et oïl les étend tout de leur long, les pieds tournés vers l'Orient, sur des échafaudages en bois, assez élevés, pour que les loups et les autres animaux carnassiers ne puissent y atteindre. Chaque jour, les Indiens vont visiter ces tombes aériennes, et c'est un émouvant spectacle de les voir se prosterner sur le sol de ce cimetière, en gémissant, en s'arrachant les cheveux, en se meurtrissant la chair, pour apaiser l'esprit de celui qui n'est mort, disent-ils, que parce qu'ils l'ont négligé ou offensé.

« Quand l'échafaudage, pourri par le temps, s'écroule, le corps qu'il portait est complètement décomposé. Une main pieuse recueille alors le crâne blanchi et le met dans un autre cimetière, où

ces crânes sont rangés en cercle sur des couches de sauge verte, qu'on renouvelle dès qu'elles sont flétries.

« Les femmes s'en vont là, à peu près chaque matin, déposer près des ossements de leur mari ou de leurs enfants , quelque aliment choisi parmi les meilleurs.

ce Ailleurs, les premiers explorateurs des contrées américaines ont signalé la même piété envers les morts. « Si le feu, dit Charlevoix, prend à un village

« ou il y a des corps morts , c'est la première chose u qu'on met en sûreté : on se dépouille de ce qu'on a « de plus précieux pour en parer les défunts ; de temps « en temps, on découvre leurs cercueils pour les chance ger d'habits , et l'on s'arrache les morceaux de la « bouche, pour les porter sur leur sépulture et dans « les lieux où l'on s'imagine que les âmes se promè- « nent. On a vu des mères garder des années entières « les cadavres de leurs enfants et ne pouvoir s'en « éloigner, et d'autres se tirer du lait de la mamelle et « le répandre sur la tombe de ces petites créatures. »

« Dans cette peuplade des Mandans, dont je viens de vous parler, souvent les femmes se rendent .au cimetière, non point seulement pour y déposer une offrande, mais pour y passer de longues heures; elles y portent leur ouvrage, s'asseyent sur le gazon et travaillent près de celui qu'elles regrettent , comme elles travaillaient autrefois sous ses yeux, quand il était dans son wigwam.

« Si une mère perd son enfant, tandis qu'il était encore au berceau, elle remplit de fleurs et de plumes sa petite couche , elle suspend ce berceau dans sa cabane lorsqu'elle doit accomplir un

des travaux de son ménage. Quand elle sort, elle le porte sur son dos, comme si l'enfant y était encore, et souvent lui sourit et lui parle, comme s'il pouvait la voir et l'entendre.

« Dans l'Amérique méridionale, les gens de la tribu

des Guyuaroas écoutaient, avec un plaisir mélancolique, les chants du Macaahan; ils croyaient que cet oiseau était le messager des âmes et leur apportait des nouvelles de leurs pères.

« Lorsque le vaillant La Salle, je colonisateur de la Louisiane, apparut avec ses compagnons au milieu d'une tribu d'Indiens, sur les rives du Mississipi, ces bons Indiens se mirent à pleurer. « C'est leur « coutume, dit un de nos anciens missionnaires, « lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui « viennent de loin , parce que cela les fait souvenir ce de leurs parents morts, qu'ils croient être dans un « grand voyage, et dont ils attendent le retour. »

« A l'ouest des grands lacs de l'Amérique du Nord, les Indiens , en regardant les légères vapeurs qui s'élèvent, dans les soirs d'été, sur les plaines humides, ou les lueurs fantastiques de l'aurore boréale, qui étincellent dans les nuits d'hiver, croyaient que c'étaient les âmes de leurs pères qui planaient ainsi à la surface de la terre, ou à la surface du ciel.

« Ainsi, partout, dans le cœur de ces enfants de la nature , la pieuse et constante commémoration des morts, partout une affinité mystérieuse entre le monde terrestre et le monde céleste.

ce L'ancienne religion des Indiens est toute pleine de mystères et d'un caractère tout opposé au polythéisme des Grecs. La my-

thologie grecque personnifiait les divers éléments de la création, matériali-

saut la nature. Les Indiens, au contraire, dans leurs croyances primitives, spiritualisent la nature; ils ne placent ni faunes ni dryades dans leurs boîs, ni naïades dans leurs eaux; mais, pour eux, chaque arbre, chaque rocher, chaque ruisseau, chaque étoile, chaque souffle du vent a son esprit. Les instruments mêmes, façonnés par la main de l'homme, et dont ils ne comprennent pas le mouvement , une montre, une boussole leur paraissent animées par un esprit. Le tonnerre est un esprit dangereux, et l'aube lumineuse une réunion d'esprits bienfaisants. Le feu, dont ils ne peuvent s'expliquer la clarté et la chaleur , ils le considèrent comme un lien entre le monde spirituel et le monde temporel. A leurs yeux , enfin , l'univers est peuplé d'une multitude d'esprits, qui sont à la terre ce que l'âme est au corps.

« Mais au-dessus de ces divinités d'un ordre subalterne s'élevait celui qu'on appelait le Maître de la vie, l'Esprit suprême, le Créateur. Ainsi, avant de recevoir l'enseignement du christianisme, les Indiens reconnaissaient déjà l'unité de Dieu, et invoquaient pieusement ce Dieu bienfaisant qui, pour eux, avait fait la terre, peuplé de poissons les lacs et les rivières, et d'animaux de toute sorte les bois et les champs. »

A ces mots, le P. Humbert se tut, e contempla, dans l'attitude du recueillement, la parcelle de

création qui s'offrait à nous. Les chants des paysans avaient cessé ; les oiseaux , ces gentils colons des régions aériennes, s'endormaient sous la feuillée, comme les colons des champs sous leurs toits rustiques. La vaste plaine, avec ses fleurs et ses mois-

sons mollement caressées par la brise tiède du soir, s'endormait sous son voile nocturne, aux derniers rayons du crépuscule, à la clarté des étoiles, comme une belle et pure jeune fille à un chaste rayon d'amour, sous les yeux de ses anges gardiens. Dans ce repos de la nature , dans ces grandes ombres qui obscurcissent graduellement l'espace et rétrécissent l'horizon, les cœurs rêveurs sont bientôt saisis par une impression indéfinissable qui, peu à peu, les subjugue et les berce dans une sorte de sphère idéale, dans de mystérieuses abstractions.

Un écrivain moderne a dit très-justement : « C'est le besoin de l'homme de se sentir entouré de mystères. Il sent qu'il ne peut se suffire; il a soif de quelque chose qui le surpasse , et malgré ses conquêtes, il se sentira toujours petit devant ces grandes forces. Si son esprit avait tout pénétré, tout éclairé, tout amené au niveau de sa compréhension ; s'il n'avait plus rien devant qui se sentir petit, il ne pourrait plus vivre; il prendrait le monde en singulier dégoût pour ne pas valoir plus que lui, misérable et si faible. »

Après un instant de silence, M. de Mériol, se tournant vers le missionnaire, lui dit : « Vous nous avez fait un joli tableau des fidélités de sentiments et de la religion des Indiens, n'êtes-vous point un peu, à votre insu, abusé à leur égard, par l'affection que vous leur avez vouée ?

— Je ne crois pas, répondit doucement le prêtre, leur attribuer plus de vertus qu ils n'en ont réellement, et à mon grand regret, je suis bien obligé de reconnaître leurs défauts. On a écrit, sur ces peuplades primitives, un grand nombre de livres qui n'en donnent pas une juste idée. Je n'admets pas, comme un véritable enseignement , le discours paradoxal dans lequel Rousseau s'ef-

force de représenter la fatale influence des lettres et des arts pour idéaliser l'homme de la nature; mais on dit que le castor devient aveugle , quand il est apprivoisé, et nous devons prendre garde que les apprivoisements de la civilisation ne nous aveuglent aussi sur les qualités réelles des peuples que nous appelons barbares et sauvages.

« J'ai noté autrefois, dans le livre de Montaigne, plusieurs passages relatifs aux Indiens; j'en ai même appris quelques-uns par cœur. Permettezmoi de vous citer celui-ci : a Je trouve, dit-il, qu'il « n'y a rien de sauvage et barbare en cette nation, à « ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle « barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de

« vray, nous n'avons aultre mise de la vérité et de « la raison, que l'exemple et idée des opinions et « usances du pays où nous sommes ; là est toujours « la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaicte « et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauce vages, de mesùie que nous appelons sauvages les « fruicts que nature de soy et de son propre ordice naire a produicts; tandis qu'à la vérité, ce sont ce ceulx que nous avons altérés par notre artifice, ce et destournez de l'ordre commun que nous dece vrions appeler plustost sauvages. »

J'avais écouté avec attention, sans oser les interrompre, les récits et les réflexions du missionnaire. A la fin, pourtant, je me hasardai à lui adresser une question.

ce Vous nous avez, lui dis -je, parlé des coutumes et des croyances des Indiens , comme d'un état de choses existant autrefois ; est-ce qu'ils ne sont plus ce qu'ils ont été? Est-ce que

nous ne devons plus connaître leur ancien mode d'existence que par la tradition ?

— Je vous dirai, m'a répondu le P. Humbert, ce qu'ils sont devenus. Mais il est tard. Demain, j'espère, nous aurons encore une belle soirée, et demain, si vous le voulez, nous continuerons ici notre entretien. »

22 août.

Bernard est revenu. J'espère, mon cher Georges, que tu t'intéresses un peu à ce fidèle Bernard qui , de même qu'un des chevaliers de FArioste, poursuit à travers les bois son amie enlevée par les Sarrasins, c'est-à-dire, par les Indiens. Il a suivi les traces de Taurago et de ses deux timides compagnes, pendant plusieurs jours, puis les a perdues, et de nouveau les a retrouvées , et enfin a été complètement déjoué, dans ses patientes investigations, par l'astucieux Taurago. Il est revenu fatigué et triste, mais non découragé; il pense que l'Indien s'est retiré à l'ouest des grands lacs , et dès qu'il aura accompli, dans le domaine de M. de Mériol, quelquesuns de ses devoirs d'intendant , il veut se remettre en route, et il est convenu que je l'accompagnerai.

Tel on me l'avait dépeint , tel il m'est apparu , alerte et robuste, un beau type de paysan canadien, avec une honnête physionomie et une rustique franchise qui n'est nullement désagréable. Il ne m'a point fait de banales courtoisies; il m'a tendu sa grosse main osseuse en me disant : « Nous voyagerons ensemble, et j'aurai soin de vous. » C'est un de ces hommes dont la parole est un engagement,

dont l'action est ferme comme la promesse; il m'inspire une pleine confiance. Avec un pareil compagnon, je m'en irais sans

crainte au bout du monde.

Nous partons dans une huitaine de jours, lui, pour essayer de, retrouver celle qu'il aime , moi , pour achever, s'il est possible, d'éteindre le souvenir de celle qui m'a si cruellement trompé. Malgré moi, malgré les efforts que je fais pour l'écraser, ce souvenir me saisit encore souvent douloureusement le cœur. Il y a des moments où je crois l'avoir anéanti, où je m'applaudis d'avoir enfin repris la libre possession de moi-même ; puis, tout à coup , je le sens qui se réveille, comme un ver qui se retournerait, dans mon sein, avec sa lancette acérée.

Le poète a beau dire :

The absent are the dead.

Les absents sont les morts.

Voilà plus d'un an que Marguerite est absente de mes yeux, et l'amère pensée qu'elle m'a mise au cœur n'est point morte ; et si, moi, je mourais dans cette émigration, sur cette terre lointaine, peut-être, mon cher Georges, n'aurais-tu rien de plus juste à faire graver sur ma tombe qu'une épitaphe mélancolique, comme celle que j'ai lue à Bologne :

Martini Luigi Implora pace.

En attendant que nous partions, Bernard a repris activement la tache qui lui est confiée; il va du château à la ferme, de la ferme dans les champs et dans la forêt, inspectant les travaux, dirigeant les ouvriers , approuvant les uns , stimulant la lenteur des autres, partout portant un zèle intelligent, et partout accueilli avec affection et docilité.

Le P. Humbert accomplit, de son coté, ses différentes œuvres de charité et de piété. M. de Mériol continue sa douce vie de philosophe. Moi, je me promène comme de coutume je t'écris, je lis. Le soir, nous allons nous asseoir sous les rameaux des sycomores, près de la serre , et le bon missionnaire, cédant à nos désirs de curiosité, nous parle des Indiens.

« Vous demandez, m'a-t-il dit, ce que sont devenus les Indiens. Hélas! c'est une triste histoire, la plus triste peut-être de toutes celles dont se compo- . sent les annales des peuples. On ne connaît pas leur origine; mais il n'est que trop aisé de prévoir leur fin. Pas un monument ne démontre à quelle race ils appartiennent et de quelle contrée ils sont issus. Pas une chronique ne nous raconte comment s'est accompli leur exode, s'ils fuyaient quelque cruel pharaon et s'ils ont été conduits, pendant un demi-siècle, à travers des régions désertes, par un Moïse.

« Ce qui paraît très-probable, quand on examine les restes d'anciennes fortifications, découvertes sur plusieurs points de l'Amérique du Nord, c'est qu'a-

vantla migration des Indiens, cette terre du nouveau monde avait déjà été occupée par des hommes évidemment plus civilisés. Ce qui paraît certain, c'est que les Indiens descendent des hordes tartares. A quelle époque sont-ils entrés en Amérique? Nul historien ne peut le dire. Par quelle voie ? Cette dernière question est plus aisée à résoudre. Au soixante-sixième degré de latitude, la pointe nord-est de l'Asie et la pointe nord-ouest de l'Amérique ne sont séparées l'une de l'autre que par un détroit d'une dizaine de lieues de largeur. On peut même très-raisonnablement supposer que ces deux continents ont été autrefois réunis, puis scindés par une de ces révolutions géologiques dont

on connaît les effets sur d'autres points du globe. Quoi qu'il en soit, ce canal, coupé encore par plusieurs îles, n'est point difficile à franchir. En été, les Tschoukis le traversent fréquemment avec leurs canots; en hiver, il est ordinairement couvert d'une glace épaisse qui en fait une sorte de pont. Probablement la terre américaine a été ainsi découverte, du côté de l'Asie, par quelques chasseurs ou pêcheurs aventureux, comme elle l'a été du côté du Groenland, selon le témoignage des sagas islandaises, parle navire d'Eric, comme d'autres terres ont été découvertes par le hasard d'un coup de vent ou d'une tempête. Probablement encore, les premiers qui abordèrent sur cette plage vierge et y virent des bois, des lacs, des rivières où l'on pouvait sans

peine se procurer une nourriture abondante, s'en retournèrent par le chemin qu'ils avaient suivi, pour annoncer à leur famille et à leurs amis l'heureux résultat de leurs premières explorations. La nouvelle de cet événement se propagea de district en district; les peuplades asiatiques s'émurent à ces récits, comme l'Europe du seizième siècle aux merveilleuses narrations des premiers clescubridores. Les Tartares, avec leur penchant pour la vie nomade, enlevèrent leurs yantis, se mirent en marche et, par groupes isolés ou par bandes nombreuses, se répandirent sur ce soi qui n'appartenait qu'à Dieu et que Dieu leur livrait, avec ses fleurs, ses fruits., ses productions de toute sorte, dans sa primitive beauté. Quel malheur que nulle tradition, nul chant populaire n'ait marqué la trace de celte énéide!

— Ou de cette odyssée, s'écria M. de Mériol, qui, tout en fumant son cigare, écoutait avec une véritable émotion les paroles du prêtre. Je ne sais quel écrivain a dit que lorsqu'il lisait Homère les hommes prenaient à ses yeux des proportions gigan-

tesques, et ces hommes qui, les premiers, ont pénétré au milieu des immenses régions de l'Amérique réapparaissent aussi avec une grandeur surhumaine, comme Adam, lorsqu'il se réveilla sur la terre virginale de l'Éden, ou lorsqu'il arriva dans son exil, sur une des montagnes de Ceylan, qui porte encore son nom et garde encore l'empreinte de son pied.

— C'est une belle et poétique pensée , reprit le P. Humbert. Notre imagination est naturellement portée à grandir tout ce qui nous apparaît de loin, dans l'espace ou dans le cours des âges, mais, par une étude plus attentive, ou par un point de vue plus rapproché des peuples ou des choses qui ont produit en nous cette illusion d'optique, nous retombons bientôt dans la réalité. La destinée de la race tartare , que nous appelons à présent la race indienne, ne nous offre malheureusement qu'une fatale réalité.

«En 1503 Christophe Colomb écrivait au roi d'Espagne : Maravillosamente Bios hizo sonar tu nombre en la tierra, de los atamientos de la mar oceana que est aban cerradas con cadenas tan fuertes, te dio las llaves. « Dieu a fait résonner merveilleusement ton nom « sur la terre ; des liens de la mer océanique qui « étaient fermés par de si fortes chaînes, il t'a donné « les clefs. »

« De cette pompeuse proclamation, date l'histoire du nouveau monde. Ces chaînes, détachées de l'océan, sont devenues les chaînes des Indiens.

ce Ils vivaient depuis un temps immémorial dans l'immense contrée dont ils avaient pris possession ; ils se propageaient du nord au sud, de l'est à l'ouest, ignorés du reste de l'univers, en-

fants de la nature, n'ayant d'autres notions que celles qu'ils acquéraient par la contemplation de la nature; la terre était

leur mère, et la terre suffisait à tous leurs besoins.

«L'Européen est arrivé, qui aurait pu, qui aurait dû prendre en pitié leur infériorité intellectuelle, éclairer avec une charitable intention leur ignorance, leur donner d'utiles enseignements, et toutes les relations que les Indiens ont eues avec l'Européen leur ont été funestes. Le soldat les a terrifiés et vaincus par des armes auxquelles ils ne pouvaient résister; le marchand les a trompés par ses artificieuses transactions ; le chercheur d'or les a asservis au rude labeur des mines ; le planteur s'est emparé par la fraude, ou par la violence de leurs terrains ; le voyageur même qui, sans aucun dessein perfide, s'asseyait à leur foyer, leur a inculqué le germe d'une fatale passion et celui d'une affreuse maladie : l'amour de l'eau-de-vie et la petite vérole !

« Ils accueillaient pourtant avec confiance cet étranger à la face pâle ; ils allaient au-devant de lui, et pour quelques chétifs objets sans valeur, lui remettaient gaiement leurs plus belles fourrures et les meilleures productions de leur sol.

« Dans les Antilles, Colomb écrivait aux deux souverains d'Espagne : « Je puis assurer à Vos Ma- « jestés qu'il n'y a pas au monde un meilleur peu- « pie que celui-ci, plus affectionné, plus affable, « plus doux ; son langage est harmonieux et agréable, « et ces gens parlent toujours en souriant. »

« Dans le Canada; Jacques Cartier écrivait : « Étant arrivés audit Hochalaga, se rendirent au-devant de nous plus de mille personnes, tant hommes, femmes qu'enfants, lesquels nous tirent aussi bon accueil que jamais père fit à ses enfants, menant

une joie merveilleuse; car les hommes en une bande dansaient, et les femmes de leur part, et leurs enfants d'autre, lesquels nous apportèrent force poisson et de leur pain fait de gros mil, lequel ils jetaient dans une petite barque, en sorte qu'il semblait qu'il tombait de l'air. » « Les Delawares font un naïf et touchant récit de arrivée des Hollandais sur la plage où s'élève, aujourd'hui, la superbe cité de New-York,

« Un jour, disent-ils, des Indiens qui péchaient dans la baie aperçurent, à une longue distance, une masse étrange flottant sur l'eau, et regagnèrent aussitôt le village pour faire part de leur découverte à leurs compagnons. Tous se rendirent à l'endroit d'où l'on distinguait le mieux cette singulière apparition, et ils cherchaient à deviner ce que cela pouvait être. Les uns disaient que c'était un énorme poisson, d'autres, une grande habitation. C'était le navire des Hollandais.

« Peu à peu, il se rapprochait de terre. Les Delawares, inquiets, se hâtèrent d'envoyer, de côté et d'autres, des messages à leurs chefs pour les prévenir du péril dont ils étaient peut-être menacés,

et les engager à rassembler les guerriers. Quelques

instants après, les chefs s'étant réunis et voyant la masse colossale qui se dirigeait vers rentrée de la baie, s'accordèrent à penser que c'était une maison

occupée par le Grand-Esprit, qui venait les visiter: ils se réunirent alors en conseil, pour aviser aux moyens de recevoir dignement leur manitou. Les femmes se mirent à préparer du poisson et à faire cuire des aliments; les images symboliques d^s esprits furent examinées et parées de nouveaux ornements. Enfin,

il fut décidé qu'on célébrerait, par une grande danse, l'arrivée du maître de la vie. et que. s'il était irrité contre ses enfants, on essayerait de l'apaiser en lui offrant un sacrifice. Les jongleurs, les devins de la tribu étaient aussi réunis en conseil . se demandant l'un à l'autre ce que signifiait cette apparition, et quel pouvait en être le résultat.

« Tout à coup, quelques Indiens qui s'étaient avancés jusqu'au bord de la baie, revinrent annoncer qu'en effet, ce qui occupait dès le matin l'attention de la peuplade, était une vaste maison de différentes couleurs, habitée par des êtres humains, dont l'un portait des vêtements rouges. Nul doute que ce ne fut le manitou entouré de ses serviteurs. Bientôt on apprend qu'il vient de quitter sa maison, et qu'un large canot le transporte sur la plage.

« Les chefs et les jongleurs vont à sa rencontre, et

admirent son équipement, surtout son habit rouge couvert de broderies en or. Il les salue amicalement et se fait apporter, par un des hommes qui l'accompagnent, un verre que Ton emplit d'une liqueur jaune; il le vide d'un trait, puisi'ayant fait remplir de nouveau, le présente à l'un des chefs, qui, après en avoir senti l'odeur, le remet avec un mouvement de répugnance à son voisin. Tous, l'un après l'autre, refusent de goûter cette boisson inconnue, l'un d'eux, plus hardi, se décide enfin à porter ce verre à ses lèvres; il en avale résolument, tout d'un coup, le contenu. Alors on le voit trembler, vaciller, puis il tombe par terre. Tous ses compagnons, le croyant mort, entonnaient déjà leur chant de deuil, quand soudain on le vit se relever; il déclara qu'il n'avait jamais éprouvé de si agréables sensations, et demanda encore un verre de cette délicieuse liqueur. Les autres chefs, imitant son exemple, burent comme lui, et comme lui furent enivrés.

« Les Indiens ne tardèrentpas à reconnaître que celui qu'ils avaient d'abord pris pour le Grand-Manitou n'était qu'un simple et faible mortel ; cependant ils se montrèrent très-affectueux envers lui, et très-empressés à lui apporter les produits de leur sol. Lui, de son côté, leur donnait divers objets de quincaillerie qui leur semblaient des choses merveilleuses, et des ustensiles en fer, dont ces innocents Indiens connaissaient si peu l'usage, qu'ils suspendaient les

haches à leur col, et mettaient les pelles sur leur poitrine, en guise d'ornements.

« Après avoir passé plusieurs jours dans ces amicales relations avec les Indiens, le capitaine partit, promettant de revenir. Il revint en effet l'année suivante, fut accueilli avec joie par les confiants indigènes , et leur annonça qu'il avait l'intention de résider près d'eux. Pour construire sa demeure, il demandait seulement autant de terrain que pourrait en contenir une peau de taureau qu'il déroulait sous leurs yeux, ce qui lui fut accordé sans peine.

— En vérité, dit M. de Mériolje ne m'attendais pas à retrouver, sur une des plages du nouveau monde, l'histoire de Didon; mais elle convient à la fondation de New-York , cette Garthage de l'Atlantique.

— Comme vous l'avez deviné, reprit le P. Humbert, la peau fut découpée en fines lanières avec lesquelles les Hollandais mesurèrent un assez large espace; là ils creusèrent des fossés, élevèrent des palissades défendues par des armes à feu ; plus tard ils agrandirent leur domaine, et enfin chassèrent au loin la tribu qui les avait si cordialement traités à leur arrivée dans le pays.

« Telle est la tradition des Delawares ; celle des Lennapes, des Mohicans, des Ghippeways et des autres nations indiennes signale les mêmes ruses , les

mêmes perfidies de la part des Européens, et les mêmes actes de violence. « Nous vivions tranquillece ment, disent ces pauvres Indiens; notre commu- « nauté s'étendait au loin, et partout nous fumions « le calumet de la paix. Les blancs sont venus et « nous les avoué accueillis comme des frères; il nous « semblait que le Grand-Esprit nous les envoyait « dans une bonne intention ; nous leur avons nous- « mêmes abandonné une partie de notre sol, et à « peine y étaient-ils établis, qu'ils ont renversé la « tente de nos chefs et éteint dans notre propre sang « le feu du conseil. »

Après avoir cité cette phrase métaphorique des peaux-rouges, le missionnaire s'arrêta un instant et baissa la tête comme s'il était subjugué par ses réflexions; puis tout à coup il reprit la parole avec une nouvelle animation.

« Certes! dit-il, je ne pense pas à vous présenter les Indiens comme des modèles de mansuétude et des exemples de vertus sociales; je ne puis nier leurs grossières superstitions, leurs sauvages coutumes, les guerres sanglantes dans lesquelles ils se précipitaient si souvent l'un contre l'autre, les horribles trophées dont ils se paraient après la bataille et les affreuses tortures qu'ils faisaient subir à leurs prisonniers. Mais ils avaient des qualités physiques et des qualités morales qui auraient dû imposer plus de respect et de sympathie aux conquérants européens.

« Ceux que l'oppression et la misère n'ont point encore abâtardis nous offrent, par leur figure énergique, par leur teint bronzé,

par leurs yeux noirs si vifs et si pénétrants , par l'agilité de leurs mouvements, un des beaux types de l'espèce humaine. Un voyageur les a nommés les gentilshommes de la nature. Quiconque a observé la dignité de leur attitude, reconnaîtra la justesse de cette épithète. Un autre leur a appliqué ce vers anglais :

Stoïc of the wood, the man without a tear.

Et le fait est qu'on les a vus au sein de leurs forêts supporter, avec un merveilleux stoïcisme, les plus rudes privations, les plus cruelles douleurs, sans verser une larme , sans faire entendre un murmure, sans manifester la moindre impatience. Us étaient , dès leur bas âge , habitués à souffrir toutes les intempéries , endurcis aux fatigues , aguerris au péril, ardents au combat. Comme nos chevaliers du moyen âge , ils se glorifiaient surtout de leur audace dans une sanglante mêlée; comme les Corses et les Monténégrins, ils ne pardonnaient point à qui les avaient offensés; comme les anciens Scandinaves, ils comptaient obtenir par leur bravoure la faveur du Grand-Esprit.

« Jadis, quand un Indien célébrait les funérailles des guerriers, il s'écriait : « Os de mes ancêtres qui

« êtes suspendus au-dessus des vivants , apprenez- « nous à vivre et à mourir; vous avez été braves, « vous n'avez pas craint de piquer vos veines ! Le « Maître de la vie vous a ouvert ses bras et vous a « donné une heureuse chasse dans l'autre monde ! »

« Puis un autre ajoutait , comme un poète biblique :

« La vie est cette couleur chatoyante du serpent, « qui paraît, disparaît plus vite que la flèche ne « vole; elle est cet arc-en-ciel

que l'on voit à midi ce sur les flots du torrent ; elle est l'ombre d'un ce nuage qui passe. »

ce Puis un troisième disait, comme un des personnages des chœurs sinistres dans les tragédies antiques :

ce Os de mes ancêtres , apprenez aux guerriers ce à ouvrir leurs veines, à boire le sang de la ven- « geance! »

ce Mais ces mêmes hommes, dont nous réprouvons à juste titre le brutal orgueil et les passions désordonnées , s'attendrissaient et ne craignaient pas de demander grâce quand quelques-uns de leurs compagnons étaient captifs dans un camp ennemi.

« Prête l'oreille, disait un chef iroquois à un des ce gouverneurs de la colonie française, à la suite ce d'une bataille; prête l'oreille : je suis la voix de ce mon pays ; j'ai passé près du lieu où les Algonquins ce nous ont massacrés au printemps; j'ai passé vite,

« et j'ai détourné les yeux pour ne point voir le sang «de mes frères, pour ne point voir leurs corps « étendus dans la poussière. Ce spectacle aurait « excité ma colère. J'ai frappé la terre, puis penché « la tète, et j'ai entendu la voix de mes ancêtres qui « m'a dit avec tendresse : « Calme ta fureur, ne « pense plus à nous, car on ne peut plus nous rea tirer des bras de la mort; pense aux vivants, arra- « che au fer et au feu ceux qui sont prisonniers : un « homme vivant vaut mieux que plusieurs qui ne « sont plus. » Ayant entendu cette voix, je suis venu « pour délivrer ceux que tu tiens enchaînés. »

« Inflexibles dans leurs haines, ils étaient également fidèles à leurs amitiés. Un témoignage d'intérêt qu'on leur avait accordé,

un service qu'on leur avait rendu, ils ne l'oubliaient jamais. Les Français plaisaient à la race indienne du Xord par leur bonne humeur et leur jovial abandon ; les missionnaires lui inspiraient un sentiment de respect et de gratitude par leur courage , leur abnégation et leur esprit de charité. Aussi le souvenir des Français est-il resté populaire parmi les peuplades indiennes de l'Amérique septentrionale. Dernièrement encore, un chef de Chippeways du Sault-Sainte- Marie, disait à un agent américain : « Quand les France çais venaient ici, ils nous appelaient leurs enfants. « et nous les nommions nos pères, et nous vivions « fraternellement ensemble sous la même tente; ja-

« mais ils ne se moquaient de nos cérémonies, et « jamais ils ne profanaient la demeure des morts. « Sept générations ont passé, mais nous nous sou- « venons d'eux, car ils étaient justes envers nous. »

« En 1763, par le honteux traité de Paris, la France abandonnait son immense terre du Canada ; mais les Indiens ne pouvaient se résoudre à accepter la domination britannique ; ils se coalisèrent pour la combattre. Cette vigoureuse coalition était organisée par un de leurs chefs qui, en un autre temps ou dans un autre pays, aurait pu avoir un grand renom; c'était l'habile, l'opiniâtre, le valeureux Pontiac.

— Ah ! le noble et malheureux Pontiac, s'écrie M. de Mériol ; comme son histoire m'a ému dans mon enfance ! Plutarque a glorifié des hommes qui ne valaient pas celui-ci ; et la plupart des conspirations qui, en Europe, ont servi de texte à tant de chroniques, de romanciers et de poètes, ne sont certainement pas dignes d'être mises en parallèle avec celle de Pontiac. Les Fiesque, les Laurent de Médicis, les Marino Faliero, les Cella-

mare, les Pinto même, n'étaient poussés à leur conspiration que par une impulsion de vanité, de vengeance ou d'ambition ; mais, dans les audacieux desseins de Pontiac, il y avait un généreux sentiment de fidélité à une cause perdue, une fière ardeur d'indépendance sous le joug d'une puissance étrangère, et une grande

pensée de nationalité. Je vous en prie, mon cher Humbert, racontez donc à notre jeune ami, qui ne le connaît pas peut-être, le dramatique épisode de la petite ville de Détroit.

— Je le veux bien, répond le missionnaire, d'autant qu'à cet épisode, d'une entreprise hardie, se joint un des traits notables de ce sentiment de gratitude que je me plais à reconnaître parmi les Indiens.

« La ville de Détroit, située sur la rive occidentale du lac Érié, est l'un des plus anciens établissements de la colonie française dans le Canada ; elle fut fondée par les jésuites au commencement du dix-septième siècle.

« En 1763 elle était occupée par une garnison de trois cents hommes, sous les ordres du major Gladwyn.

« L'habile Pontiac, qui comprenait l'importance de cette position, voulait s'en emparer ; mais, ne pouvant la prendre de vive force, il s'avança près du fort, de l'air du monde le plus inoffensif, et envoya un de ses compagnons au commandant pour lui demander une audience, afin, disait-il, de faire reluire les chaînes de la paix entre les Anglais et les Indiens.

« Le commandant, sans défiance, lui fit répondre qu'il le recevrait le lendemain.

« Dans la soirée du jour où Pontiac avait expédié

dans la ville son émissaire, une ouvrière indienne rapportait au major une paire de mocassins qu'il lui avait commandés. Gladwyn fut si satisfait du travail de cette femme, qu'il la paya très-libéralement, et ordonna à son domestique de lui remettre une peau d'élan pour qu'elle y taillât encore quelques autres mocassins.

« L'Indienne quitta le commandant d'un air confus, s'avança jusque sur le seuil de la porte et y resta. Gladwyn la voyant là, assise, immobile, la fit rappeler et lui demanda pourquoi elle ne se hâtait point de sortir de la ville, avant que les portes fussent fermées ? Elle lui répondit qu'elle était si touchée de ses bontés, qu'elle ne pouvait se résoudre à emporter la peau d'élan qu'il lui avait confiée, craignant de ne pouvoir la lui rapporter. Une telle réponse ne pouvait manquer d'exciter la curiosité de Gladwyn ; il adressa de nouvelles questions à cette scrupuleuse Indienne, et elle finit par lui avouer ce qu'elle avait appris. Pontiac, dit-elle, et les guerriers qui l'accompagnaient, devaient entrer le lendemain dans le fort, avec des fusils dont ils avaient coupé les canons pour pouvoir les cacher sous leurs vêtements. A un certain signal, ils devaient se précipiter sur le commandant, l'égorger, faire feu sur les soldats anglais, et s'emparer de la ville.

« Quand elle eut fini son récit, le commandant la renvoya en lui faisant jurer de ne parler à personne

du secret qu'elle lui avait révélé ; puis il appela ses officiers et leur fit part du complot qu'il venait de découvrir. Ce récit leur parut si singulier, qu'ils le traitèrent comme une fable, inventée par l'Indienne pour se donner quelque importance. Cependant Gladwyn prit toutes les précautions que lui prescrivait la prudence, parcourut les remparts , visita les sentinelles, et leur enjoi-

gnit d'observer attentivement ce qui se passait dans le campement indien.

« Le lendemain, il fit mettre toute la garnison sous les armes, et ordonna aux bourgeois de la ville de se tenir prêts à seconder, au besoin, les soldats.

« A dix heures, Pontiac arriva avec ses compagnons et fut introduit dans la salle du conseil, où le major l'attendait" avec ses officiers, le sabre et le pistolet à la ceinture. En traversant la ville, Pontiac avait remarqué dans la garnison un mouvement inaccoutumé ; il en demanda la raison à Gladwyn qui lui répondit tranquillement que ses soldats se rendaient à l'exercice.

« L'Indien, rassuré par ces paroles, commença son discours, à la suite duquel il devait, en présentant au major son wampum d'une certaine façon, donner le signal du massacre. Mais, tout à coup, les officiers tirèrent à moitié leurs épées de leurs fourreaux ; les soldats, qui gardaient l'entrée de la salle, firent résonner leurs armes, et Pontiac, au lieu de lancer son

cri de guerre, termina sa harangue par une promesse d'amitié.

« Tu veux nous tromper par tes protestations , « s'écria alors Gladwyn; mais les Anglais savent tout « et ils connaissent tes perfides desseins. •»

« Aces mots, s'avançant brusquement vers Pontiac, il lui arracha une partie de sa robe en peau, et découvrit le fusil raccourci qui y était caché.

ce C'en était fait du complot habilement préparé. Les Indiens , entourés de soldats , ne pouvaient pas même essayer de combattre, et devaient se résoudre à rester prisonniers.

« Par un sentiment de chevalerie, qui lui a été vivement reproché, Gladwyn, qui leur avait accordé un sauf-conduit pour comparaître à cette audience, leur rendit la liberté. Mais la guerre éclata, une guerre acharnée et terrible, dirigée avec une rare intelligence et une étonnante bravoure par Pontiac, que les Anglais de cette époque appelaient l'empereur des Indiens, et que les Indiens, luttant contre l'invasion britannique, comme les peuplades germaniques contre les légions romaines, pourraient, à juste titre, appeler leur Arminius. Cette guerre se continua jusqu'en 1767, et le vaillant homme qui en avait été le promoteur, périt victime d'une infâme trahison : il fut égorgé par un de ses compagnons, soudoyé, 'dit-on, par les Anglais.

« Mais comment puis-je me laisser entraîner à vous

parler si longuement de la belliqueuse ardeur des Indiens, moi qui ne devrais penser qu aux lois de mansuétude de l'Évangile : Beati mites ! Je me hâte de dire que si les Indiens étaient passionnés pour les combats et implacables envers leurs ennemis, ils étaient aussi compatissants envers le faible, charitables envers le pauvre, hospitaliers envers l'étranger.

« Je vous ai déjà fait remarquer que, lorsqu'ils entreprenaient une expédition guerrière, c'était pour montrer leur courage, ou pour se venger de leurs ennemis, et non point pour piller, comme les Bédouins de FOrient. Avec leur énergie de caractère, ils avaient horreur surtout des vices qui tiennent à la lâcheté : du vol, du mensonge, de l'avarice. Ils ne craignaient pas d'ouvrir l'entrée de leurs tentes à un meurtrier; mais l'homme qui avait pu commettre un larcin, s'avilir par une imposture, ou refuser un service à un indigent, ils ne pouvaient le voir sans un profond sentiment de répulsion.

« Dès leur bas âge, ils étaient élevés dans des idées de fierté et d'indépendance. Jamais les parents ne faisaient subir à leurs enfants un châtiment corporel. « Tant que l'enfant, disaient-ils n'a pas encore toute « sa compréhension, il serait inutile de le punir et, ce quand il a grandi, personne n'a plus le droit de lui ce infliger une correction. » C'était par la douceur, par d'affectueux conseils, par d'adroites insinuations,

qu'un père habituait ses enfants à lui obéir et à s'attacher aux idées qu'il désirait faire entrer dans leur esprit; il leur parlait souvent des bienfaits du Grand- Manitou, des actions par lesquelles on pouvait mériter ses faveurs; il leur recommandait la déférence et le respect envers les vieillards, qui, ayant plus longtemps joui des dons du Maître de la vie, savaient mieux que les jeunes gens ce qui lui était agréable, et connaissaient mieux aussi l'art de la chasse et les ruses de guerre. On disait d'un jeune Indien qui se distinguait sur le champ de bataille ou dans les conseils : On voit bien qu'il a recherché les leçons des anciens ; et d'un autre qui échouait dans son entreprise : Il n'a pas voulu écouter les conseils des vieillards.

— Cette vénération pour les vieillards, dit M. de Mériol, est une des vertus des nations primitives; les Grecs l'ont eue à unhaut degré. Dans les grandes pages d'Homère, le vieillard nous apparaît vraiment comme la majesté du peuple. Par tout ce qu'il a vu et appris, dans le cours de ses nombreuses années, par son expérience et ses souvenirs, il représente les inscriptions gravées sur le marbre, la tradition vivante. Dans la fébrile activité de nos sociétés modernes, nous apprenons, ou nous croyons apprendre tant de choses par les livres, par les journaux, que nous en ve-

nons bien vite à ne plus rechercher l'enseignement des vieillards et même à le dédaigner.

Cependant, au milieu même de nos vanités et de nos présomptions juvéniles , il existe en nous un sentiment inné de respect pour tout ce qui porte le sceau sacré du temps, et nous ne pouvons voir sans quelque émotion une belle figure de vieillard couronné de cheveux blancs, un vieil arbre, ou un vieux monument. Mais les femmes, envers lesquelles, dans notre monde civilisé, nous nous honorons de nous montrer empressés et courtois, étaient, si je ne me trompe, réduites à un grossier état de servitude par les Indiens.

— C'est une erreur, répliqua le P. Humbert. Je ne veux pas examiner la condition des femmes, dans l'état actuel de notre civilisation. C'est une question trop délicate, qui pourrait nous entraîner trop loin des naïves coutumes de la race indienne. Laissezmoi vous dire seulement que Ton se trompe quand ' on croit que la femme indienne n'était que l'humble esclave de son mari ; elle était sa fidèle compagne ; elle avait sa part de travail, mais aussi sa part d'autorité : elle était la reine de la tente ; elle gouvernait le ménage.

« Jadis, quand un Iroquois voulait se marier, il allait trouver le père de la jeune fille qu'il désirait épouser, et lui disait : « Père, j'aime ta fille, veux- « tu me la donner, afin que les plus petites racines « de mon cœur s'enlacent au sien, de telle sorte que « le vent le plus fort ne puisse les briser?

« Et la jeune épouse prenait possession de son wigwam, et tandis que son mari allait à la chasse, elle allumait le feu du foyer, préparait les repas, assouplissait les peaux de daim ou d'élan

pour en faire des vêtements; elle s'associait à toutes les entreprises de son mari, se réjouissait de ses succès, supportait bravement comme lui les jours de calamités, et lui restait fidèle en toute circonstance.

« Une jeune femme, poursuivie par les galanteries d'un settler, lui disait, d'une voix ferme : « La parole « de mon mari m'est restée dans le cœur ; l'ami que « j'ai devant les yeux m'empêche de te voir. »

« On a fait aussi un triste tableau de l'ignorance des Indiens : c'est vrai qu'ils ne connaissaient aucun de nos procédés industriels : nul Tubalcain ne leur avait appris à forger les métaux ; nul Triptolème ne leur avait révélé l'usage de la charrue ; nul génie inventif ne leur avait donné de nouvelles idées d'art ou d'architecture. Ils vivaient d'âge en âge, selon les habitudes de leurs pères ; mais ils construisaient leurs wigwams avec une étonnante prestesse; ils façonnaient très-habilement leurs canots , leurs flèches, leurs vêtements. Ils n'avaient aucune notion de l'écriture,

Ce talent merveilleux

De peindre la pensée et de parler aux yeux ;

mais , pour se donner l'un à l'autre un avis impor-

tant, ou pour marquer un événement mémorable, ils employaient certains signes de convention , comme les hiéroglyphes d'Egypte ou les runes du Nord. Ils n'avaient point, ainsi que les Chaldéens, découvert quelques-uns des premiers principes des mathématiques et de l'astronomie ; mais ils avaient la connaissance pratique du cours régulier des jours, des mois, des saisons, et une telle appréciation topographique de leur pays . qu'ils ne se

trom paient point dans leurs migrations. Enfin, ils étaient doués d'une intelligence vraiment très-remarquable, et avec leur langue flexible, expressive, imagée, comme les langues de l'Orient, leur première patrie, ils ont plus d'une fois, parleur éloquence, émerveillé les Européens. J'ajouterai qu'ils avaient quelques instruments de musique, des crécelles, des tambourins, des espèces de cornemuses d'une forme, il est vrai, très-grossière, mais qui suffisaient pour égayer leurs fêtes et animer leurs danses. On a recueilli aussi , dans plusieurs tribus , des légendes mythiques et des poésies qui peuvent être l'objet d'une intéressante étude pour l'ethnographe et le physiologiste.

« C'est l'aspect d'une situation supérieure qui nous fait surtout sentir l'infériorité de la nôtre. Les Indiens ne pouvaient subir l'effet de cette comparaison; ils ne connaissaient pas une autre terre que celle qu'ils appelaient leur mère, pas un peuple

plus éclairé , plus riche que celui au milieu duquel ils étaient nés; ils prenaient, dès leur bas âge, les habitudes de leurs pères; ils vivaient de la même vie ; ils grandissaient avec le même sentiment d'indépendance ; ils étaient fiers de leur force physique, de leur tourage et des dons que le Grand- Esprit se plaisait, disaient-ils, à leur accorder.

« Longtemps après l'invasion des Européens, ils conservaient encore ce sentiment de fierté. Le chef d'une des tribus de la Floride, invité par un agent de Washington à s'allier aux Américains, refusa ses offres en lui contant cette légende :

« Écoute père, voici comment les hommes furent « créés.

« Le Grand-Esprit s'étant placé sur un point <e élevé, prit de la terre entre ses doigts, la sécha, ce puis souffla dessus, et devant

lui apparut l'homme ce blanc.

ce Le Grand-Esprit fut attristé ; car il n'avait pas ce fait ce qu'il voulait faire. L'homme était blanc et ce paraissait faible et maladif. Le Grand-Esprit lui dit : ce Tu n'es pas ce que je désire; je pourrais te faire ce rentrer dans la poussière d'où je t'ai arraché; ce mais je te laisse la vie : mets-toi un peu de côté. »

ce Ayant ainsi parlé, il prit de nouveau de la terre ce entre ses doigts, la sécha, puis souffla dessus, et ce devant lui apparut l'homme noir.

ce Le Grand-Esprit fut attristé. Cet homme était

« noir et laid. Il lui dit de se mettre aussi de côté, « prit encore de la terre, souffla dessus, et cette fois, « apparut l'homme rouge. Le Grand-Esprit alors sou- «rit, et en ce moment le ciel s'ouvrit, et on en « vit descendre graduellement jusqu'à terre trois « boîtes.

« Le Grand-Esprit, se tournant vers les hommes « qu'il venaitde créer, leur dit : ce C'est à moi que vous « devez tous trois la vie ; mais l'homme rouge est seul « mon favori. Cependant chacun de vous doit avoir sa « place et sa tâche particulière en ce monde. Ces trois « boîtes renferment les ustensiles que vous emploie- « rez à vous procurer votre subsistance. Homme ce blanc, tu n'es pas mon favori; mais c'est toi que ce j'ai formé le premier : ouvre ces boîtes, et choisis.

« L'homme blanc fit ce qui lui était commandé, « et s'écria : Je prends celle-ci. » Elle était remplie « de papiers, de plumes et de divers autres petits « objets.

« Homme noir, dit le Grand-Esprit, tuas été créé « le second; mais tu n'auras dans ce monde, que le « troisième rang. Puis, se tournant vers l'homme « rouge : Regarde, lui dit-il, avec un affectueux sou- « rire, et choisis.

ce Je prends cette boîte, répliqua l'homme rouge. « Elle était remplie d'arcs, de flèches et de divers « ustensiles de chasse et de guerre.

« La troisième boîte, abandonnée au nègre, ren-

« fermait des haches et des hoyaux, ce qui faisait voir « que l'homme noir devait travailler pour l'homme « blanc et pour l'homme rouge. »

« Le fait est que l'Indien passera des journées entières à la chasse, par les temps les plus rigoureux, dirigera d'une main hardie son canot sur les rivières impétueuses, et ramera pendant de longues heures sans se plaindre de sa fatigue; mais il ne se soumet que très-difficilement au labeur agricole ou au métier de manœuvre. Le nègre se plie sans peine à l'état de domesticité ; l'Indien a horreur de tout ce qui ressemble à une servitude. De génération en génération, les tribus indiennes ont gardé la pensée qu'elles n'avaient d'autre maître que le Grand-Esprit, et que nulle puissance humaine n'avait le droit d'attenter àleur liberté. Vaincues dans une bataille, elles n'étaient point subjuguées, et les guerriers captifs n'étaient point par la loi indienne, comme par les anciennes coutumes des Grecs, des Romains et des Slaves, condamnés à l'esclavage; ils mouraient sur le bûcher, ou ils étaient adoptés fraternellement par la peuplade triomphante.

« Mais, quand elles se développaient ainsi dans leur fier sentiment de liberté, ces tribus ne connaissaient point la race étran-

gère qui devait un jour aborder sur leur plage, et leur demander, avec des signes d'amitié, une petite bande de terre pour y construire une humble demeure. Dans leur naïve

ignorance, elles ne se doutaient guère d'une de nos sentences proverbiales :

Laissez-leur prendre un pied chez vous, Ils en auront bientôt pris quatre.

Elles auraient pu aisément résister à ces premiers essais d'invasion, rejeter sur leur navire les petites cohortes qui ne s'aventuraient pas sans inquiétude sur une terre inconnue; elles les ont , au contraire, loyalement accueillies , et elles sont devenues les victimes de leur confiance.

« Par la foi punique de l'Européen, elles ont été trahies; par ses vices , elles ont été démoralisées; par la force de ses armes , elles ont été opprimées ; par sa cupidité , elles ont été dépossédées de leurs domaines. « Les Européens, » disait, il y a quelques années un vieux chef, « nous ont chassés, de district « en district, dans le désert, loin de la mer, loin des « lacs féconds. Ils ont détruit notre gibier; ils nous « ont plongés dans la misère, tandis qu'ils jouissent « de notre beau pays. » Un missionnaire morave, qui a très-judicieusement observé l'état de dégradation des Indiens, a dit : « Nos vices et nos maladies « leur ont été plus funestes que nos armes. »

« En effet, c'est par l'usage du wiskey ou de l'eau de-vie, ce sang du diable, comme l'appellent les Indiens, que l'Européen les a abâtardis; par la

contagion de la petite vérole, qu'il les a décimés; par des traités perfides , qu'il les a peu à peu dépouillés, bannis de leurs possessions. Je pourrais vous énumérer un grand nombre de ces menteuses transactions ; mais il suffit d'en citer une, pour vous donner une juste idée des autres. En 1791, les Américains obtiennent de la tribu des Gherokees une cession de terrain , et s'engagent solennellement à respecter ceux qu'elle conserve; en 1794, ce traité est de nouveau confirmé. En 1798, les Américains sollicitent une seconde concession, et l'ayant obtenue, déclarent sur leur honneur qu'ils n'iront pas plus loin. Quelques années après , les crédules Gherokees étaient par Tépée et par les baïonnettes, expulsés du dernier domaine qu'ils croyaient à jamais garder.

« Ah! la civilisation, telle que la comprennent les hommes de cœur et d'intelligence, c'est assurément une des lois de la Providence , un des nobles développements de l'humanité! mais la civilisation qui n'use de ses moyens d'action que pour pervertir l'ignorance, pour opprimer le pauvre, pour écraser le faible, n'est-elle pas la plus coupable, la plus honteuse des impostures? Et notre belle civilisation européenne, dont nous vantons si fièrement les progrès , elle a été pour la race indienne cette insigne, cette cruelle imposture! »

Ici, le P. Humbert s'arrêta, comme surpris lui-

même de l'idée qu'il venait d'énoncer avec une vive accentuation; puis , ayant jeté un regard sur M. de Mériol et sur moi, et voyant que nous l'écoutions en silence: «Vous croyez peut-être, dit-il, que j'exagère; mais voici le fait que je livre à vos appréciations : Lorsque les Européens débarquèrent dans ces parages, il existait, dans les diverses régions de l'Amérique septentrionale ,

une population indigène qu'on ne peut évaluer à moins de quatorze millions d'âmes. De ces quatorze millions d'individus errant dans les forêts ou clans les prairies de l'Ouest , campant le long des fleuves , sur les contours des lacs ou au bord de la mer, et jouissant de leur libre vie, il en reste à peine deux. Tout le reste a succombé aux attaques à main armée des Américains, aux maladies ou aux funestes habitudes , engendrées danc ces peuplades par les propagateurs de la civilisation. Des deux millions d'Indiens qui subsistent encore, entre le golfe Saint-Laurent et le golfe du Mexique, entre les plages glaciales de la baie d'Hudson et les montagnes Rocheuses, on peut en compter environ six cent mille qui, jusqu'à présent, résistent aux offres ou aux menaces, et à l'action dissolvante de la colonie étrangère, qui défendent intrépidement leur sol héréditaire, qui, par la guerre que leur font les Américains , par la soif de vengeance qui s'allume dans leur cœur, sont devenus plus féroces que ne l'étaient leurs pères , et ne

craignent plus de se livrer au vol, jadis si sévèrement proscrit dans leurs tribus. Les autres quatorze cent mille Indiens sont désarmés, domptés, bannis de leurs possessions primitives, dans une zone septentrionale d'où ils seront encore peu à peu chassés, à mesure que la race anglo-saxonne s'accroîtra et aura besoin de nouveaux terrains, pour y construire ses villes et y ériger ses fabriques. On a calculé que sur les frontières des États-Unis , depuis le lac Supérieur jusqu'au golfe du Mexique, sur une longueur de quatre cents lieues, la population blanche s'avance, comme un flot tenace et continu, à raison de six lieues par année. On peut donc aisément prévoir le temps où elle aura envahi tout l'immense espace, dont elle n'occupait, il y a deux siècles, qu'une étroite parcelle. On dit que ce progrès de la civilisation est un

beau spectacle. Ce serait, en effet, un beau spectacle , si dans sa marche , elle n'apparaissait, comme l'idole de Jaguernat, souillée du sang des victimes qu'elle écrase sous les roues de son char.

« Paix aux hommes de bonne volonté! dit l'Évangile. Les pauvres Indiens n'ont-ils pas montré assez de bonne volonté? Ne pouvait-on pas les convertir à la civilisation et les faire participer au bénéfice de ses œuvres, au lîûi- de les pervertir? Les Américains de la moitié des États-Unis, qui se croient obligés de frémir au seul mot d'esclavage, et qui

s'apitoient si charitablement sur le sort des nègres, n'auraient-ils pu conserver une partie de leur pitié pour ces inoffensifs enfants de la race rouge, dont ils envahissent les domaines, et dont un grand nombre sont réduits à un état de misère que les nègres n'ont jamais connu?

« Étrange vicissitude des révolutions humaines! Jadis, les populations civilisées des campagnes de Rome fuyaient devant les hordes barbares d'Attila; maintenant, les peuplades primitives de l'Amérique fuient devant le développement graduel de la civilisation, et périssent victimes de ses conquêtes !

« Oui, la race indienne est morte ou mourante ; de plus en plus, elle est refoulée dans les parages du nord-ouest. Comme le voyageur qui, après de longues traversées, revient achever son existence près du berceau de son enfance , comme les Juifs de diverses contrées de l'Europe qui, dans leur vieillesse, aspirent à trouver un dernier refuge dans les murs de Jérusalem , les derniers survivants de ces tribus nomades vont terminer leur triste vie aux lieux où leurs ancêtres posèrent leurs premières tentes.

« Quand un des chefs illustres de la confédération des six nations, le brave, le généreux, l'éloquent Logan se sentit près de sa fin, il harangua en ces termes ceux qui l'entouraier.t :

« J'en appelle à tout homme blanc, qu'il dise si « celui qui avait faim est entré dans la cabane de Lo-

« gan, et n'en est pas sorti rassasié? si celui qui avait « froid et qui manquait de vêtements n'a pas été vêtu « et réchauffé? Telle était ma générosité envers les « blancs, que, lorsqu'on passait devant ma demeure, « on disait : Logan est l'ami des blancs. Je voulais « vivre en paix avec eux, et ils m'ont fait la guerre ; « ils ont égorgé mes frères ; ils n'ont pas même épar- « gné les femmes et les enfants. Le sang de mespro- « ches demandait du sang. J'ai pris les armes, j'ai « combattu, j'ai apaisé ma juste soif de vengeance. A « présent, je suis comme un vieux chêne; le vent de « cent hivers a soufflé sur ses rameaux, et sa cime « ■ est brisée. Qui pleurera sur le cadavre de Logan ? »

« Ce discours funèbre est l'histoire des peuplades indiennes. Elles ont accueilli avec bonté l'étranger ; elles l'ont nourri; elles l'ont vêtu; puis, elles ont été attaquées, persécutées, appauvries, égorgées par lui, et elles s'éteignent dans leur dépérissement. Qui pleurera sur leur chute ?

« Voilà , cher monsieur , m'a dit, avec un accent ému, le P. Humbert en se tournant vers moi; voilà ce que je sais de plus caractéristique sur les Indiens. Je me suis peut-être plus d'une fois involontairement trompé dans le cours de notre entretien ; mais, vous le verrez, et par vos propres observations, vous suppléerez aux lacunes, ou vous corrigerez les erreurs de mon réel

« Dans l'orgueilleuse et ardente république des

États-Unis, les Indiens ont été cruellement déçus, outragés et proscrits. Dans le Canada, ils ont été soutenus par le catholicisme, patronisés par les missionnaires, et traités avec douceur par le gouvernement anglais. Vous trouverez, dans cette contrée, plusieurs villages d'Indiens des anciennes tribus des Iroquois, des Murons, des Algonquins, des Abenakées qui sont convertis au christianisme, qui ont adopté la vie agricole des paysans canadiens, et qui ont même appris à parler notre vieille langue française. Mais il en est d'autres qui dépérissent, comme dans les États-Unis, et dont le nombre décroît d'année en année. Tels sont les descendants de Yeudat. Quand les Français entrèrent dans le Canada, cette nation occupait un des plus beaux districts de l'Amérique du Nord, et se composait de plus de quarante mille âmes ; à présent, il n'en reste qu'une trentaine de familles qui habitent le village de Lorette : les hommes cultivent la terre; les femmes font divers ouvrages en peau de daim ou en écorce de bouleau, qu'elles vendent à Québec; mais, en réalité, cette population végète dans la misère. Plus misérable est encore la petite peuplade des Montagnais. Ceux-ci n'ont pu se laisser assujettir à aucun labeur agricole, ni à aucun travail industriel; ils vivent d'une vie errante, dans le vaste espace qui s'étend entre l'embouchure du Saint-Laurent et le territoire de la baie d'Hudson. La chasse et la pêche pourraient encore

suffire à leurs besoins ; mais l'abus des spiritueux énerve leur courage, paralyse leurs forces, et la petite vérole souvent les décime. Souvent aussi, en hiver, lorsqu'ils ne trouvent plus.de gibier dans les bois, ils sont exposés à mourir de faim. Quand un des leurs expire', les autres abandonnent le lieu où ils l'ont enseveli, et vont camper plus loin. En 1804, on évaluait encore cette chétive tribu à environ mille âmes; à présent, il n'en reste peut-

être pas deux cents; le reste semble destiné à périr dans son ignorance et ses funestes habitudes.

« Quand vous rencontrerez quelqu'un de ces malheureux Indiens qui ont été les possesseurs de la splendide Amérique, et qui, aujourd'hui, sont si tristement déshérités, ayez pitié de lui; accordezlui quelques secours et quelques bonnes paroles.

« Le célèbre médecin Boerhave disait : « Ce sont les

« pauvres qui forment, ma meilleure clientèle, car

« c'est Dieu qui paye pour eux. L'Indien est pauvre

« et délaissé; ceux qui lui viendront en aide, seront

t « aussi payés par Dieu. »

En prononçantees derniers mots, le missionnaire a levé les yeux au ciel, puis il a pris son bâton pour rentrer au château, et M. de Mériol et moi, nous l'avons suivi en silence, émus de son récit et de ses pieuses leçons.

20 août.

Les entretiens du prêtre m'ont affermi dans le désir que je t'ai déjà, mon cher Georges, plus d'une fois exprimé, le désir de visiter les districts du Canada, où je retrouverai, dans leurs anciennes coutumes, quelques restes de ces tribus indiennes, jadis si nombreuses, et qui, un jour, disparaîtront de la surface du sol américain, comme certaines plantes et certaines espèces d'animaux ont disparu dans des révolutions géologiques.

Cooper nous a dépeint les guerriers, les trappeurs indiens., tels qu'ils existaient autrefois, ou tels que sa vive imagination les

lui représentait, à l'aide de la tradition. Le P. Humbert me les a fait envisager à un point de vue moins attrayant pour ceux qui recherchent les images romanesques et les scènes dramatiques , mais plus intéressant pour celui qui se sent surtout ému par le véritable aspect d'une véritable misère humaine.

Res sacra miser, a dit Virgile, le doux poëte qui, par la tendresse de ses sentiments, a été, au siècle d'Auguste, un des vates des leçons de mansuétude du christianisme.

Yictrix causa dits placuit, sed vida Catoni, a dit Lucain avec emphase.

Ayez la bonté, monsieur Georges de Loray, de m'aecorder au moins une partie du respect que vous avez peut-être, dans vos années scolaires, consacré à la mémoire de ce fier citoyen d'Utique, Je ne puis pas te promettre pourtant de me tuer comme lui, en lisant le Phédon, après la défaite de quelque Pompée. Mais, ce qui est certain, c'est la sympathie naturelle que j'éprouve pour les vaincus, non-seulement pour ceux de quelque nouvelle Pharsale, mais pour tous ceux qui luttent dignement, et succombent sur les petits champs de bataille de la vie, dans les diverses conditions de la destinée humaine. Par cela seul quïls sont vaincus, il me semble que nous devons, si l'occasion s'en présente, leur tendre la main. S'ils ont été trop présomptueux, leur présomption n'est-elle pas assez punie par leur défaite? s'ils ont eu des torts, ne les expient-ils pas assez par leurs regrets ?

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Le baptême chrétien efface en nous la tache du péché originel. Le baptême de larmes n'est-il pas aussi, selon les lois indulgentes de Dieu, un sacrement ?

Et les Indiens, dans leur candeur et leur ignorance, ont été vaincus par une race étrangère, dont

ils n'avaient point provoqué l'inimitié ; par des armes auxquelles ils ne pouvaient résister. Gomment n'est-on, généralement, pas plus touché de leur infortune et de leur abandon ?

Bernard commence à faire nos préparatifs de voyage ; il a commandé un canot et enrôlé plusieurs bateliers , entre autres Jean-Baptiste , qui consent à quitter son fouet de charretier, pour reprendre la rame qu'il manie habilement, et je me réjouis de revoir cet honnête paysan. Bernard m'a engagé à laisser Éric à la Combe, me disant qu'il ne le croyait guère en état de supporter les fatigues que nous devons probablement subir. Mais, quand j'ai fait part de cette idée à Éric , le pauvre enfant (il a encore l'air d'un enfant) m'a regardé d'un air si triste, et m'a prié si humblement de l'emmener avec moi, que je n'ai pas eu la force de rejeter sa demande. Il viendra donc avec nous ; et, en vérité, ce n'est pas sans regret que je me serais éloigné de lui. « Le cœur, a dit un écrivain anglais, a besoin d'être bon à quelque chose. »

The heart wants something to be kind to.

et il m'est doux d'exercer le sentiment de charité que m'a inspiré cet orphelin.

Nous partons dans quelques jours. Demain ou après demain , Mlle Berthe de Mériol revient à la Combe. Il fut un temps où je n'aurais pu apprendre,

sans quelque émotion , l'arrivée d'une belle jeune fille dans une solitude comme celle-ci; mais, à présent, que m'importe? Tout ce qui éveillait autrefois en moi une de ces vives curiosités

de la jeunesse ; tout ce qui pouvait enfanter dans mon imagination quelque rêve romanesque, tout n'est-il pas fini?

J'ai trop attaché mes regards au sourire de deux lèvres virginales qui s'entr' ouvraient comme deux feuilles de rose; j'ai trop été fasciné par la lueur chatoyante de deux yeux noirs qui m'apparaissaient comme deux rayons célestes ; j'ai trop prêté l'oreille au son argentin d'une voix qui, longtemps après qu'elle avait cessé de parler, vibrait encore dans mon âme, comme une idéale mélodie; j'ai trop de fois serré, avec ardeur et avec crainte, comme si je courais risque de la briser, une petite main délicate et parfumée qui, en se posant dans la mienne, me semblait y mettre tous les biens de la terre; je me suis trop abandonné au bonheur de croire ; j'ai trop aimé ! je ne peux plus aimer....

Non, non ! je ne me laisserai plus éblouir par un nouveau prestige , ni entraîner à une nouvelle illusion !

Quand Catherine faisait son voyage en Crimée, on plantait à la hâte des arbres", on dessinait des jardins, on construisait des maisons dans les lieux qu'elle devait traverser, afin de lui faire croire que

cette contrée, en grande partie inculte et déserte, était habitée par une nombreuse et florissante population.

Nos illusions les moins redoutables ne ressemblent-elles pas à ces plantes éphémères, à ces frêles édifices qui abusaient un instant les regards de la puissante impératrice, et tombaient , derrière elle, en poussière ?

D'autres illusions, plus cruelles, ne ressemblentelles pas à la dionea qui, par ses feuilles rosulées et par le suc mielleux dont

elles sont imprégnées, attire les moucherons ? Mais, à peine l'imprudent insecte a-t-il touché à cet appât perfide, que les feuilles se repliant sur elles-mêmes , le captivent et Pétouffent

Non, je n'ai pas trente ans, comme l'indique le registre municipal de mon village ; j'en ai soixantedix, parles expériences que j'ai faites, et je n'irai plus livrer ma petite barque au courant des flots dont je connais le péril. Pobre barquilla mia ! J'aspire à rester sur la plage et à finir en paix les jours de ma vieillesse prématurée!

28 août.

Hélas ! mon cher Georges , ceux qui se trompent le plus eux-mêmes sont ceux qui croient raisonner, lorsque, en réalité, ils ne font que céder à une impression et développer un sentiment. Que de graves raisonnements n'ai -je pas faits, depuis quelques jours, pour m'affermir dans mes idées d'une philosophique tranquillité ! Et voilà toute ma belle logique ébranlée, bouleversée, par la subite apparition d'une jeune fille. Non pas que, déjà, je sois redevenu amoureux. Non , grâce au ciel ! Je ne suis pas si inflammable. Mais je cherche à m'expliquer l'émotion si inattendue que l'aspect de Mlle Berthe a produite en moi, et je ne puis y parvenir. Figuretoi une eau paisible, endormie dans son bassin solitaire, loin du mouvement des hommes et des chemins poudreux, toute seule à l'écart, comme l'asile silencieux d'une naïade rêveuse. Un enfant s'en approche par hasard, et y jette en jouant une branche d'arbre ; il n'en faut pas plus pour agiter cette eau placide, pour briser son miroir transparent et faire tourbillonner le sable de son lit à sa surface. Je t'offre cette comparaison pour te donner, s'il se

peut, une idée de l'émotion confuse que j'ai éprouvée en voyant Mlle Berthe.

On m'avait bien dit qu'elle était charmante, et Jean-Baptiste qui, le premier, m'en parla en m'amenant à la Combe, ajoutait même qu'elle avait le fier aspect d'une reine. Je n'ai vu en elle aucun signe de fierté; mais qui n'admirerait sa beauté et sa grâce !

Plus belle encore que sa beauté.

Un front blanc et lisse sur lequel les noirs soucis n'ont encore creusé aucune ride, ni les années aucun sillon ; des yeux d'un bleu limpide et doux, qui sourient, qui rayonnent et regardent innocemment, comme des yeux d'enfant ; une taille élancée et souple comme une tige de jeune bouleau; des pieds qui semblent faits pour courir sur les épis , comme ceux de Camille, sans les courber; et des mains !... Quelles jolies mains !

Sans que je songe le moins du monde à un acte quelconque de chiromancie, la main a toujours été pour moi l'objet d'une attention particulière. Et n'est-ce pas juste? je te le demande. Abstraction faite des facultés de notre âme et de notre intelligence, c'est la main seule qui assure notre supériorité sur les animaux. Nous n'avons, certes, ni la force de l'éléphant, ni l'agilité du cheval, ni la facilité de locomotion de l'hirondelle, ni la pénétration

et la fermeté du regard de l'aigle, ni la finesse d'odorat du lévrier , ou la prodigieuse faculté de tact de l'araignée; mais nous avons la main, instrument docile de notre volonté. Par cette main , nous faisons ce que nul animal ne peut faire; par cette main, nous manifestons la plupart de nos sentiments. C'est la main qui

façonne la lyre, érige des autels, transmet à la postérité les événements mémorables ou les œuvres de l'imagination. C'est la main qui menace , qui implore , s'arme pour la guerre, ou signe le traité de paix. Les patriarches étendent leur main droite sur la tête de leurs fils aînés et les bénissent. Moïse, debout sur la montagne , pendant que les Israélites combattent, élève ses mains vers Dieu pour obtenir sa grâce, par cette supplication. David, de sa petite main, attache à sa fronde la pierre du ruisseau, et renverse le géant Goliath. Assuérus incline vers Esther sa main qui tient le sceptre, et l'arrêt de proscription de la race juive est aboli. C'est la main du pontife qui consacre le prêtre, la main de l'homme dont on invoque le témoignage, qui adjure le ciel et atteste son serment; la main de l'ami qui, par une ferme étreinte, nous promet sa fidélité ; la main de la femme qui , par son attouchement, fait tressaillir notre cœur; la main d'un être aimé que nous aspirons à saisir encore à sa dernière heure. Les mains calleuses de l'ouvrier sont un indice de sa profession ; les mains amaigries

du pauvre ou du malade nous révèlent ses souffrances; les mains délicates sont un signe d'aristocratie. Les mains de Mlle de Mériol sont d une forme exquise, fines et blanches, et légèrement rosées, sans autre ornement qu'un petit cercle en or, un peu vieilli, probablement l'anneau de mariage de sa mère. Heureux celui qui pourra y en ajouter un autre !

Après avoir été présenté à cette jeune fille, qui a dû me trouver bien singulier ; car je ne sais quels compliments incohérents je lui ai adressés ; je suis sorti précipitamment, dans un trouble indicible. Pourquoi? Je ne suis pas ressaisi par une nouvelle émotion d'amour! Non. Je ne puis plus aimer; c'est positif. Mais en scrutant mon agitation, j'ai fini peu à peu par en discerner la

cause : j'ai senti darder en mon sein, comme une flèche aiguë, le regret d'avoir aimé si vite une femme qui le méritait si peu, d'avoir répandu toutes les tendresses de mon cœur dans un cœur infidèle, comme un enfant qui verserait dans un vase fêlé les baumes de l'Orient.

Ah ! mon cher Georges, nous avons dans notre jeunesse une exubérance de sève, de désirs, d'aspirations que nous ne pouvons contenir. Comme les rameaux chargés de fruits, nous nous inclinons vers la main du passant. Comme les fleurs, nous livrons aux brises fugitives, aux abeilles avides et quelquefois aux guêpes venimeuses nos plus pures étamines. Dieu a mis en nous un trésor d'affections que nous

devrions conserver avec soin, pour en user un jour avec bonheur, et ce trésor nous le gaspillons étourdiment comme des écoliers.

Selon la poétique doctrine de Platon, les âmes ont été primitivement toutes réunies dans la contemplation de l'éternelle et suprême beauté, puis, comme elles s'étaient détournées de leur idéale destination, elles ont été, en punition de leur faute, attachées dans des corps terrestres. Parfois il arrive qu'une de ces âmes exilées croit reconnaître, dans une autre, une de ses compagnes de l'empire céleste, et s'élance vers elle par la double impulsion d'un souvenir primitif et d'un nouvel espoir.

C'est ainsi que, par une pensée spiritualiste, nous expliquons nos vives et subites sympathies. Mais quelle erreur souvent dans la précipitation irréfléchie de cet élan de sympathie! Un jour vient où l'âme à laquelle nous aurions dû nous consacrer, l'âme vraiment sœur de notre âme, nous apparaît dans la plénitude in-

tacte de son innocence, et nous n'avons plus à lui offrir que les stériles débris d'une faculté d'affection, et les lambeaux d'un cœur desséché, mutilé par un amour menteur. Un jour vient où nous pourrions prendre notre place au banquet nuptial, et, comme les vierges folles, nous avons consommé l'huile de la lampe qui devait éclairer notre marche vers la salle du festin.

Je m'abandonnais à ces réflexions, en errant au-

tour de la demeure de M. de Mériol. Je suis rentré pour dîner. Mlle Berthe était déjà dans la salle à manger. Sans autre parure qu'une simple robe grise, un ruban bleu à sa ceinture, un œillet dans ses cheveux, elle était plus belle encore que le matin; fraîche comme l'aube printanière, blanche et gracieuse comme le lis des champs.

Nous nous sommes mis à table, et alors, tu n'imaginerais jamais , mon cher Georges, ce que j'ai fait. J'ai gratifié de mes aimables réflexions les trois excellentes personnes près desquelles j'avais l'honneur de m'asseoir. Je me suis mis à parler des mensonges, des perfidies, des duretés et des hideuses passions du monde, comme si le monde n'était qu'un repaire d'imposteurs, d'avares et d'escrocs, de trafiquants sans honneur, de magistrats sans vergogne, de filous et de marieurs d'argent!

Qu'en dis-tu? N'était-ce pas de ma part une heureuse idée, que de développer un tel thème devant une innocente jeune fille que je voyais pour la première fois ? Aux premiers mots de mon discours, M. de Mériol m'a regardé d'un air surpris; puis, pensant probablement que je m'amusais à composer un tableau imaginaire, il m'a laissé continuer. Mais je ne plaisantais pas. De même qu'il est des jours où, sur certains canaux, il faut nécessai-

rement ouvrir les écluses, il en est où nos sombres pensées, nos amers souvenirs doivent avoir leur issue. Quand

nous les avons longtemps gardés en secret, au dedans de nous-mêmes ; quand nous croyons encore les contenir, une émotion accidentelle leur imprime tout à coup un élan irrésistible, et les voilà qui débordent comme un flot impétueux, avec sa vase et son gravier.

L'un des plus tristes souvenirs que j'aie gardés de mon expérience de la vie parisienne, de mes Lehrjahren pour me servir d'une expression consacrée par une des œuvres de Goethe, c'est celui de l'égoïsme dont j'ai si souvent subi l'atteinte, pareille au souffle d'un vent froid, ou au grésillement d'une giboulée de neige. C'est celui qui, en ce moment, me dictait le plus acerbe langage.

« Oui, disais-je à M. de Mériol, qui déjà devait être fort peu satisfait de ma dissertation, l'égoïsme a, comme le polype du corail, la vitalité de la plante et celle de l'animal ; mais il ne produit pas, comme cet étonnant zoophyte, des tiges et des rameaux d'une structure merveilleuse. Il ne crée point au sein des vagues agitées, des bassins paisibles, comme ceux qu'on voit dans l'Océanie, des îles où l'oiseau vient poser son nid, où des germes féconds, transportés par les vents, naissent les cocotiers ; il ne produit rien que la déception et le découragement; mais il est infatigable et se manifeste sous toutes les formes.

« Il y a l'égoïsme hautain et impérieux qui croit

que tout lui est dû, et n'admet point la moindre objection à ses exigences : Primo mihi, c'est sa devise.

« L'égoïsme timide, qui demande. humblement ce qu'il désire avec ardeur.

« L'égoïsme content de lui-même, qui marche la tête haute, le sourire sur les lèvres, persuadé que. lorsqu'il est heureux, tout le monde doit l'être. Il se fait un royaume de ses jouissances, et il admire l'axiome du galant Auguste: quand Auguste a bu, toute la Pologne est ivre !

s Près de ce joyeux égoïsme, chemine par des sentiers tortueux, l'égoïsme avec ses paroles bénignes et ses protestations de dévouement, sous, lesquelles il cache ses âpres convoitises.

« Il y a l'égoïsme avide de plaisirs, et l'égoïsme avide d'argent, d'honneurs, d'emplois.

« L'égoïsme grossier dont on apaise le brutal appétit, comme celui de Cerbère, par un gâteau de miel ,

« L'égoïsme rapace, insatiable, toujours en éveil, qui de chaque mouton qui passe près de lui doit, comme le buisson d'épines, tirer un peu de laine, et de chaque oiseau une plume.

« Il y a l'égoïsme de l'ami envers l'ami, de la maîtresse et de l'amant, du protecteur et du protégé, du pauvre et du riche, de l'enfant et du vieillard.

« On dit que les Anglais ont une politique égoïste ; leur vie privée est-elle plus généreuse? Je ne sais. Cependant ils possèdent dans leur langue un mot

qui manque à la nôtre, unselfishness [inégoismë). Les peuples forment, développent, modifient, enrichissent leurs idiomes^ selon la nature de leurs mœurs et le progrès de leurs idées. Les La-

pons, dans leurs habitudes primitives de vie nomade, n'ont pas un mot pour exprimer une pensée abstraite ; mais ils en ont une quantité pour indiquer chaque détail de leur existence journalière. N'est-il donc pas évident que nous ne connaissons pas Yinégoïsme, puisque nous n'avons pas même dans notre langue, d'ailleurs si complète, un terme précis pour le désigner ? »

Ainsi je m'égarais, mon cher Georges, dans cette ridicule explosion de mes réminiscences et de mes regrets. Je ne te dirai pas tous les paradoxes, tous les non-sens, toutes les banalités élégiaques que j'ai entassés dans mon monologue sur les illusions de la vie, sur le peu de foi qu'il faut accorder aux plus belles apparences et aux plus séduisantes promesses, et tout cela en face de ce digne vieillard qui, depuis six semaines, m'a témoigné tant de bonté, de ce prêtre, modèle de vertu et de charité, de cette jeune fille dont la physionomie est si pure et le regard si candide!

J'ai honte d'y songer, et je ne puis m'excuser qu'en me disant que j'avais le vertige de ma longue mélancolie.

Lorsqu'enfm je suis arrivé au terme de cette espèce de paroxysme, ni M. deMériol, ni le P. Humbert

ne m'ont fait l'honneur de me répondre; mais leur figure me révélait assez la pénible surprise que je leur avais causée. Mlle-Berthe avait les mains jointes sur la table, le front penché sur la poitrine. Après un instant de silence, elle a levé les yeux sur moi, et dans ces yeux si doux et si lumineux, il y avait un tel étonnement, une telle expression de tristesse que j'en ai été tout ébranlé. Ce regard inexprimable n'a eu que la durée d'un éclair ; mais je le vois encore tomber sur moi, comme le reproche d'une âme innocente, avec un sentiment de compassion. Quand l'homme

fait une faute, quand il s'en va dans une mauvaise voie, c'est ainsi que les anges doivent le regarder.

Par ma folle incartade, j'avais cependant transformé une agréable réunion en une scène muette qui devenait embarrassante. Heureusement Bernard • y mit fin en entrant dans la salle; il venait me chercher pour me montrer différentes choses préparées pour notre voyage. Avant de sortir, je m'approchai de M. de Mériol et du missionnaire, et les priai d'excuser ma méchante boutade misanthropique. Tous deux m'ont aussitôt tendu la main en souriant, et le P. Humbert m'a dit : « Mon ami, vous avez souffert; mais croyez que les hommes ne sont point si mauvais qu'ils peuvent quelquefois le paraître, et que Dieu est bon. »

Quant à Mlle Berthe, je n'ai rien osé lui dire,

et je pars demain. Entre elle et moi, comme tu le vois, d'après ce récit, il ne peut y avoir aucun amour.

C'est pourtant un noble désir que celui d'aimer et de se sentir aimé ! Dans la Hiérarchie céleste de Denis l'Àréopagite , les anges de l'amour occupent la première place; les anges de lumière la seconde; les trônes et les dominations ne sont qu'au troisième rang.

AU BORD DE L OTTAWA

25 août.

Je n'ai pu quitter sans regret la demeure solitaire où un homme, pour lequel je n'étais qu'un obscur étranger, m'a reçu comme un ami, où, pendant plusieurs semaines, j'ai joui paisible-

ment de la contemplation d'une belle nature et des agréments d'une douce hospitalité. Après une lutte violente, plus d'un athlète tombe, épuisé de fatigue, sur le sol. Après une longue crise morale, nous sentons ainsi nos forces s'épuiser; nous tombons ainsi dans une morne prostration; il nous semble qu'en nous plus rien ne palpite, que désormais tout doit nous être indifférent, et, de très-bonne foi, dans ces

heures de découragement, nous répétons l'élégie du poëte :

De colline en colline, en vain portant ma vue, Du Sud à l'Aquilon, de l'Aurore au Couchant, Je parcours tous les points de l'immense étendue, Et je dis : nulle part, le bonheur ne m'attend.

Mais la complaisance même, avec laquelle nous nous entretenons de nos tristesses , prouve assez que nous n'en sommes pas encore venus à un mortel état d'indifférence. Qu'il y a loin de cette élégie des premières neiges de la jeunesse à la désolante devise de Valentine de Milan :

Rien ne m'est plus. Plus ne m'est rien.

Dans nos heures d'abattement, au fond de notre cœur, une voix secrète nous murmure ce vieil axiome humain : Dum spiras, spera; et, quelles que soient nos idées d'abnégation, nous nous laissons reprendre d'abord, peut-être à notre insu, puis peu à peu plus librement, à un regard souriant, à une parole affectueuse, à une retraite qui nous séduit.

Dans les régions tropicales, la liane étend au loin ses rameaux. Du premier arbre qu'elle enlace, la brise emporte sur d'autres arbres ses légers cordages, ses vrilles flottantes; quelquefois on la coupe au niveau du sol, et de sa tige mutilée et suspendue

dans les airs on voit sortir des filaments vivaces qui graduellement descendent vers la terre pour y implanter de nouvelles racines. Ainsi, dans notre secrète et tenace vitalité , nous nous attachons aux lieux où nous séjournons, nous jetons de nouvelles racines dans l'arène où a coulé le sang de nos blessures jusqu'au jour où arrive la mort qui nous enlève sans rémission.

Le P. Humbert, en me recommandant à la grâce de Dieu , m'a dit , qu'après avoir passé quelque temps près de ses parents, il me rejoindrait peutêtre dans un campement d'Indiens. M. de Mériol m'a fait promettre de revenir le voir. Mlle Berthe m'a tendu, avec une grâce pudique, sa petite main que j'aurais voulu porter à mes lèvres, et que je n'ai pas même osé légèrement serrer.

La première figure que j'ai aperçue, en arrivant au bord de l'Ottawa, où nous devions nous embarquer, était celle de Jean-Baptiste, non plus paré de sa belle redingote des dimanches, mais vêtu, comme un matelot, d'une jaquette en laine ; d'un gilet et d'un pantalon de tricot.

Il s'est avancé gaiement à ma rencontre, suivi d'un magnifique chien de Terre-Neuve, à l'œil vif, au poil luisant.

« Ah! mon brave Jean-Baptiste, lui ai-je dit, nous ne voyagerons pas cette fois avec Poulotte?

— Non, m'a-t-il répondu; mais nous aurons un

autre compagnon qui a aussi son mérite : c'est mon fidèle Brisquet.

— Ce beau chien! vous l'appelez Brisquet?

— Oui. Il m'a été donné tout petit, par un pêcheur de Terre-Neuve , à qui j'avais rendu service. J'avais d'abord envie de l'appeler Oscar, à cause d'un méchant hypocrite que j'ai eu le malheur de connaître; mais j'ai réfléchi qu'en donnant à cette noble bête le nom de ce mauvais garnement, c'est à elle et non pas à lui que je ferais une injure , et je l'ai appelé Brisquet.

— C'est un joli nom qui me rappelle un agréable conte d'un de mes compatriotes. »

En ce moment, en effet, sur les rives de l'Ottawa, ma pensée se reportait à deux mille lieues de distance , vers les vallées du Doubs , où Nodier composait une de ses touchantes histoires.

« Et je suis sûr, repris-je, que vous l'aimez beaucoup , ce superbe Brisquet ?

— Si je l'aime! je le crois bien, et tous les gens de Hull l'aiment aussi, car il n'y a pas au monde un meilleur animal.

— Vous oubliez Poulotte !

— Poulotte a ses qualités, et Brisquet, c'est autre chose. C'est moi qui l'ai élevé, monsieur, et je puis me vanter d'avoir fait là une fameuse éducation; mais, peut-être que je vous ennuie, à vous parler de mon chien ?

— Non, non; j'ai moi-même la plus vive prédilection pour les chiens. J'en ai possédé un pendant quelque temps, et je m'en suis séparé, parce qu'il était devenu mon maître.

— C'est-à-dire que vous étiez peut-être obligé de faire quelques-unes de ses volontés. Mais il faut bien avoir un peu de complaisance pour un fidèle serviteur. Voyez-vous, monsieur, les

Indiens disent, que le chien a été créé par le Grand-Esprit pour la joie de l'homme, et ils ont raison. Ce chien-là mériterait d'être membre de la Société de bienfaisance de Montréal, car il a déjà sauvé, d'une mort certaine, un paysan qui était tombé, à moitié ivre, dans la rivière , et un enfant qui avait glissé dans un étang. Intrépide à se jeter à l'eau par les plus mauvais temps, ardent à la chasse, il est en même temps doux comme un mouton, et il a une intelli-gènce qui comprend tout et devine tout.

a Par exemple, monsieur, dans les jours de la semaine, dès que je me prépare à sortir, s'il est couché près du foyer, il remarque, sans en avoir l'air, tous mes mouvements, et, lorsque je m'avance vers la porte, il se lève pour me suivre ; mais, le dimanche, il ne bouge pas ; il sait que je vais à l'église, et qu'il ne peut m'y accompagner. En hiver, je vais quelquefois passer la soirée chez un de mes amis. Les nuits alors sont quelquefois bien noires, et les rues de Hull sont encombrées d'amas de neige. A l'heure où

ma femme pense que je dois rentrer, elle appelle Brisquet, lui met un falot entre les dents, et Brisquet n'a pas besoin qu'on lui en dise plus ; il part aussitôt et vient me chercher dans la maison où je suis. Un jour, en cheminant ainsi tranquillement selon sa coutume, un gros chien de boucher, de l'espèce la plus hargneuse, s'élance vers lui pour lui barrer le passage. (C'est le boucher même qui assistait à cette scène et qui me l'a racontée.) Brisquet s'esquive et vient me rejoindre. Vous vous imaginez peut-être qu'il avait eu peur d'engager le combat avec son farouche adversaire ? Nenni, ma foi ! Mais, dans cette rencontre du soir, il savait, le bon Brisquet, qu'avant tout il avait un devoir à remplir, et il se proposait de rejoindre, en un autre moment, celui qui l'avait provoqué. Le lendemain matin, en effet, pendant que

je garnissais le râtelier de Poulotte, il s'échappe à la dérobée, va chercher son agresseur de la veille, le saisit à la gorge, le roule trois ou quatre fois dans la poussière, puis s'en revient tranquillement au logis. Un tel fait ne prouve-t-il pas une faculté complète de réflexion et de raisonnement. Pour moi, je suis convaincu, depuis longtemps, que si les chiens ne parlent point, c'est parce que cela ne leur plaît pas ; mais que, d'ailleurs, ils comprennent parfaitement tout ce qu'on leur dit, qu'ils en savent autant et plus que nous sur bien des choses, et qu'enfin ils ont une

langue particulière, dans laquelle ils conversent très-aisément entre eux. Yoilà cinq ans que je vis avec Brisquet, et je pourrais vous raconter des histoires de lui.... entre autres une.... Mais vous ne me croiriez pas !

— Allez, allez, mon cher Jean-Baptiste; tout ce qu'on raconte de l'intelligence et des autres qualités des chiens est peut-être encore au-dessous de la réalité, et quand vous me diriez que le vôtre a pris, entre ses dents, la lune dans un seau d'eau, pour vous l'apporter, je serais tenté de le croire.

— C'est bien, monsieur; vous aimez les bêtes. Cela vous fait honneur. Je vous dirai donc la plus mémorable histoire de Brisquet ; mais approchezvous, pour que je puisse vous la dire à voix basse, parce qu'il pourrait nous entendre, et je suis sûr que c'est pour lui un fâcheux souvenir. Figurezvous qu'un jour ce brave chien a voulu se suicider.

— Se suicider ! Est-ce possible ? Je croyais que cette fatale détermination était un des attributs exclusifs de l'homme, à tel point qu'aux divers axiomes formulés par les philosophes pour définir spécialement notre pauvre espèce humaine, je pensais

qu'on pourrait ajouter celui-ci : l'homme est un animal qui se suicide.

— Je vous dis pourtant l'exacte vérité. Brisquet, mon cher Brisquet a voulu mettre fin à ses jours. Un matin, il est allé se jeter dans le canal, et comme

il nage tout aussi bien qu'un poisson, il s'était étendu sur îe dos et serrait ses pattes sur son corps pour couler, comme une masse inerte, au fond de l'eau. Je l'ai aperçu dans cette situation ; je l'ai appelé, mais il ne voulait ni m'entendre ni me regarder, car il était décidé à mourir. Alors j'ai pris à la hâte une barque, j'ai ramé de toutes mes forces, et je suis parvenu, non sans peine, à le repêcher.

— Et à quoi donc attribuez -vous un tel désespoir ?

— Voilà le fait, monsieur. Les chiens qui ont le cœur sensible sont très-jaloux de l'affection des gens qu'ils aiment, et Brisquet est fort choyé par toute ma famille. Mais voilà qu'un jour, le parrain de ma petite fille lui donne un agneau, et cet agneau devient le favori des enfants, qui le caressaient, le dorlotaient, le portaient dans leurs bras, et, pendant ce temps, le pauvre Brisquet était négligé ; c'est ce qui lui a fait tant de peine. Dans le jour, il marchait mélancoliquement sur nos pas, ou s'accroupissait au fond de la cuisine. La nuit, il rêvait, et quelquefois se lamentait. Enfin, il en est venu à prendre sa funeste résolution. J'ai deviné alors la cause de son chagrin. J'ai renvoyé l'agneau à celui qui nous en avait fait présent. Dès ce moment, Brisquet est redevenu vif et gai, comme par le passé, et s'est remis à jouer, sans rancune, avec mes petits garçons. Les chiens n'ont pas tant de fiel que nous ;

une caresse suffit pour effacer dans leur mémoire l'injure qu'on leur a faite.

— Vous avez sagement agi, mon cher Jean-Baptiste, et je suppose qu'après ce triste événement, vous avez pris à tâche de ménager les affections de Brisquet ?

— Oui, sans doute. Pourtant je n'ai pu empêcher mon petit Gilbert de garder son écureuil, ni ma petite Lucy de s'occuper de son chardonneret. Mais Brisquet n'est point jaloux de ces deux gentils animaux; il s'amuse même quelquefois à regarder les jeux de l'écureuil faisant tourner sa roue, et un matin que le chardonneret, en voltigeant de côté et d'autre, était tombé dans un cuvier plein d'eau, où il courait risque de se noyer, il Fa pris délicatement par le milieu du corps et Fa rapporté à Lucy. Far là, il nous a rendu à tous un vrai service ; car cet oiseaun'est pas comme celui qui trompa si singulièrement Fespoir de M. Francis Head; il a conservé ses facultés de musicien; il égayé toute la maison.

— Qu'est-ce donc que cet oiseau de M. Francis Head ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ab! vous ne connaissez pas cette histoire? Elle est assez jolie, et comme je vois que vous vous intéressez réellement aux animaux, je vais vous la raconter. Il y a quelques années, un émigrant allemand vint s'établir dans le haut Canada, à Toronto. C'était un cordonnier qui n'avait pour tout bien que

son industrie et ses ustensiles de travail, de plus un chardonneret qu'il apportait de son village d'Allemagne, et dont il avait eu grand soin pendant la traversée. Il loua une échoppe et se mit à la besogne, et chaque matin, en se levant, il suspendait à la fenêtre de , son humble atelier la cage de son chardonneret. Pen-

dant que le brave ouvrier travaillait, l'oiseau battait des ailes et chantait pour le récréer. Peut-être qu'il lui chantait des airs qui le faisaient penser à son pays et lui réjouissaient le cœur. Tous les jours, le cordonnier travaillait gaiement dans sa cellule, en face de son gentil compagnon, et probablement il ne se doutait guère que cet oiseau devait aider à sa fortune. Mais un passant ayant entendu les mélodies du chardonneret en parla dans une riche maison de la ville, puis dans une autre. Les belles dames et les jeunes filles voulurent voir ce petit musicien étranger qui chantait si bien, et s'intéressèrent au laborieux artisan qui l'avait apporté de si loin.

« Quelques années après, le cordonnier mourut; ses meubles, sa boutique furent vendus au profit de ses héritiers. Francis Head, qui était alors gouverneur du Canada, acheta le chardonneret et le fit aussitôt placer à la fenêtre de son salon. Mais en vain il attendit quelques-unes de ces jolies roulades qui, naguères, résonnaient si vivement autour de la demeure de l'ouvrier. En vain, pour raviver l'oiseau,

qui paraissait attristé, il fit remplir les bassins de sa cage de l'eau la plus pure et du meilleur millet. L'oiseau était comme la pensée, de vie de son humble maître ; son maître mort, il resta muet. Voilà i ce qui est arrivé à Francis Head, et tous les gens de Toronto ont été témoins de ce fait curieux.

« Par bonheur, mon chardonneret n'a pas ainsi perdu la voix; il sautille et siffle et chante, dès le point du jour, comme un bienheureux. C'est un plaisir de le voir et un plaisir de l'entendre. Ma foi, je ne suis pas riche, et pourtant je ne donnerais pas pour une jolie somme d'argent une seule de ces bêtes que j'aime, et qui font la joie de ma femme et de mes enfants.... Mais pendant que

je m'amuse à causer avec vous, voilà Bernard qui prépare le canot, et j'oublie que mon devoir est de l'aider. Allons le rejoindre.

• — Allons, Jean -Baptiste, vous êtes un brave homme! Je suis content de voyager avec vous. »

1er septembre.

Je t'ai rapporté, mon cher Georges, comme un épisode de mon voyage, les naïves confidences de Jean-Baptiste. Tu sais que je me plais à faire causer les bonnes gens, dont la vie sociale n'a pas encore altéré le caractère distinctif, et plus dîme fois, dans le cours de nos promenades, tu t'es fort impertinemment moqué de moi, quand tu me voyais m'arrêter devant un ouvrier, ou un paysan, et engager avec lui une longue conversation. Si cependant nous interrogeons cet ouvrier, ou ce paysan, sur ce qui tient essentiellement à sa profession, il est probable que de ses réponses nous tirons quelque utile enseignement, et il peut se faire aussi que nous découvrions en lui plus d'une humble vertu que nous chercherions en vain dans l'atmosphère des salons. Les fleurs qui croissent librement, en plein air, sur leur vrai terrain, ont plus d'éclat et de parfums que celles qu'on cultive avec soin dans une serre, et ces gens d'une humble condition, qui n'ont point été façonnés aux usages de la vie mondaine, auront le rustique aspect des fleurs des champs, mais ils en auront peut-être aussi les propriétés particulières.

Jean-Baptiste qui. pour gagner honorablement sa vie, et pourvoir à l'entretien de sa famille, a défriché des bois, cultivé des champs, conduit des radeaux, s'est remis gaiement à son ancien métier de batelier: il s'est placé sur l'avant de notre canot, pour examiner d'un œil attentif les endroits difficiles par lesquels nous

devons passer. Bernard est à l'arrière, remplissant les fonctions de pilote. Six hommes, assis de chaque côté de notre embarcation, rament d'une main vigoureuse, et nous remontons l'Ottawa, cette grande rivière qui, du lac septentrional de Temisoaming, descend majestueusement, sur un espace de cinquante lieues, et, près de Montréal, vient épancher ses eaux dans le bassin du Saint-Laurent.

C'est une curieuse chose que ces canots , employés, depuis un temps immémorial, sur les lacs et les rivières de l'Amérique du Nord. La coque en est faite avec quelques rameaux d'une espèce de cèdre, désigné par les Canadiens sous le nom de bois blanc. Cette coque n'est point revêtue de planches solides , comme nos yoles les plus fines , mais tout simplement recouverte d'écorces de bouleau; ni clous, ni chevilles. Le même arbre qui fournit aux constructeurs de cette chaloupe les matériaux élémentaires, leur offre les rameaux flexibles avec lesquels ils lient, l'un à l'autre, les diverses pièces de leur charpente. L'écorce est détachée, au mois

de juin ou de juillet, des tiges de bouleau, choisies parmi les plus grosses et les plus lisses. On l'enlève par larges bandes carrées ; on la ratisse à sa surface intérieure, puis on la remet aux femmes indiennes qui en cousent adroitement les divers lambeaux avec des fibres d'arbres.

Les hardis marins d'Archangel s'aventurent quelquefois dans les orageux parages du nord , sur de grossiers bâtiments, construits ainsi tout entiers avec des pièces de bois , sans un seul morceau de fer. Les insulaires de la mer du Sud entreprennent de longs voyages sur des pirogues taillées dans le tronc d'un arbre. Les Groënlendais façonnent leurs kayacks avec des peaux de phoque. De toutes ces constructions primitives, la plus agréable

et la plus sûre peut-être, est celle de l'Indien; l'idée lui en est venue vraisemblablement par la construction de son wigwam; car la plupart des wigwams, dans l'Amérique septentrionale, sont érigés avec des branches d'arbre et recouverts d'écorce de bouleau.

A voir un de ces canots, fabriqués comme je viens de le dire, et calfatés avec de la résine, il semble qu'en y posant le pied, on doit en briser l'enveloppe, ou qu'au moindre choc contre un banc de sable, il doit se crevasser. Le fait est qu'il y en a de si légers, qu'un homme les transporte, sans trop de peine, d'un endroit à l'autre, sur ses épaules. Ceuxlà glissent à la surface de l'eau comme la jaune

feuille d'automne, a dit le poète Longfellow, comme le mobile calice du lis aquatique. Il en est qui sont faits par les mêmes procédés , mais dans de plus grandes dimensions, et qui portent de lourds fardeaux, parfois toute une cargaison de fourrures, parfois toute une cohorte de colons avec ses bagages.

C'est aux Indiens que nous devons cette simple et pourtant cette ingénieuse invention. Quand les Européens débarquèrent sur les rives du Saint-Laurent, ils reconnurent bien vite les avantages d'une telle embarcation, dans le pays qu'ils voulaient explorer, et l'employèrent à leur usage, sans essayer de la modifier.

A nos compatriotes, qui plantèrent le drapeau de la France sur le sol du Canada, cette contrée n'offrait point , comme l'Amérique du Sud aux Espagnols et aux Portugais , le fatal appât des veines d'or et des mines de diamants, qui fit commettre tant de cruautés et verser tant de sang. Elle ne leur offrait pas non plus cette abondance de fruits savoureux et de fleurs splendides qui ravit,

dans les Antilles, les regards de Christophe Colomb. On n'y voyait ci et là, dans les districts les plus habités , que quelques champs de céréales, et de tous 'côtés s'élevaient, comme les barrières mystérieuses d'un monde inconnu, les sombres forêts dont nul homme n'avait mesuré l'étendue, où jamais la hache du bûcheron

n'avait retenti, où le sentier, à peine frayé par le chasseur nomade, était aussitôt effacé par la végétation de l'année.

Mais ces forêts renfermaient des toisons qui, pour le marchand perspicace, devaient être comme celles de la Colchide pour les Argonautes, des toisons d'or. Dès les commencements de notre colonie -, le commerce des fourrures fut organisé dans le Canada, et l'on sait quel développement il a pris par l'activité de la compagnie du Nord-Ouest et de la souveraine compagnie de la baie d'Hudson. C'est à nous que les Anglais doivent leurs premières notions sur cette fructueuse opération; c'est nous qui leur avons ouvert le chemin àe leurs possessions , et maintenant il ne nous reste plus rien sur ce sol que nous avons les premiers défriché et exploré!... Plus rien ! non, je me trompe; il nous reste, dans cette noble région du Canada , un souvenir de gloire et d'amour, plus puissant que l'arrêt de mort dont le hideux traité de Paris frappa notre souveraineté! Morte quis fortior ! Gloria et amor !

Les premiers bénéfices réalisés par nos marchands dans le trafic des fourrures -, excitèrent leur convoitise. Les Indiens, campés à quelque distance de nos comptoirs , y apportèrent d'abord tout ce qu'ils avaient de peaux de loutres , de castors , de renards et d'autres animaux. Dans la naïveté de leur ignorance, ils les livraient gaiement pour des

objets sans valeur, Ces premières cargaisons étant épuisées, il fallut en chercher d'autres plus loin. C'est avec les canots d'écorce que. ces intrépides aventuriers, qu'on appela les Voyageurs et les Coureurs de bois, remontèrent les rivières, traversèrent les lacs et pénétrèrent dans les régions sur lesquelles les plus savants géographes d'Europe n'avaient pas le moindre indice. C'est avec ces canots que nos missionnaires, animés par une pensée plus louable, atteignirent le Mississipi et découvrirent la Louisiane. C'est avec un de ces mêmes canots que je navigue, depuis quelques jours, sur les flots de l'Ottawa. Il faut avouer que cette coquille flottante- est un peu étroite; je ne puis m'y étendre dans une molle posture , comme un pacha sur son divan, et il ne m'est pas difficile de croire que Cléopatre était assise plus commodément dans la galère, aux voiles de pourpre et aux lambris dorés, avec laquelle elle s'en allait, sur le Cydnus, à la rencontre d'Antoine; mais , grâce au ciel , je ne suis pas encore assez sibarite pour ne pouvoir souffrir un froissement un peu plus dur que celui du pli d'une rose, et la nouveauté du spectacle qui se déroule à mes yeux est assez attrayante pour me faire oublier une petite gêne corporelle. Il arrive souvent que notre sotte machine de chair et d'os se regimbe contre la royauté de l'âme ; n'est-il pas juste que ses animales exigences soient quelquefois un peu réprimées?

Cet Ottawa, qu'on appelle ajuste titre la Grande- Rivière, ces beaux points de vue qui l'environnent, ce canot, inventé par des peuplades qui n'avaient jamais reçu une leçon scientifique, et ces hommes qui le conduisent, tout est nouveau pour moi.

Nos six rampurs sont les descendants de ces anciens coureurs des bois, dont les courageuses expéditions occupaient une si

grande place dans l'histoire delà colonisation européenne, en Amérique. L'un d'eux pourrait ajouter plus d'une curieuse page à cette étonnante chronique. On l'a surnommé Passe- Partout, et il mérite bien ce nom; car il a été, au péril de sa vie, dans les régions les plus sauvages de la moitié du continent américain : il a parcouru les plages glaciales du nord, et les immenses prairies de l'ouest; il a vécu avec les Esquimaux du Labrador, les Indiens de la baie cTHudson, et les trappeurs de l'Arkansas. Au récit de ses nombreux voyages et des dangers de toute sorte auxquels il a échappé, il pourrait joindre d'amusants détails sur ses divers régimes alimentaires : il a savouré les bosses de bison, les queues de castors, les pattes d'ours, les nez d'élan, ces friandises gastronomiques du chasseur américain. Ce sont là les mets délicats dont il garde un agréable souvenir et dont il espère bien encore se délecter; mais quelquefois aussi, en de tristes jours de disette, il a été obligé de se contenter de la chair coriace d'un corbeau, ou d'un

morceau de phoque huileux etrance, quelquefois même il n'a eu, pour apaiser sa faim, que des racines sauvages et cette espèce de lichen que nos anciens voyageurs canadiens ont appelé tripe de roche.

Je te laisse à penser, mon cher Georges , quelle doit être la figure de cet homme ; les années l'ont ridée, comme l'écorce d'un vieil arbre, et la fumée des tentes et les ardeurs du soleil l'ont revêtue d'une teinte de bronze; mais, quoiqu'il ne soit plus jeune, il est encore alerte et plein de force, content de son aventureux métier, et bien résolu à sillonner les lacs et les rivières, à courir les bois, tant qu'il pourra tenir une rame, ajuster un fusil.

Deux autres de nos bateliers ont une physionomie un peu sournoise qui ne me plaît guère. Jean- Baptiste affirme pourtant qu'ils n'ont d'autre défaut que d'aimer un peu trop le whisky.

'Quoi qu'il en soit, tous accomplissent bravement leur tâche, et, selon la coutume de leurs prédécesseurs, dans leur rude profession, ils cadencent, à certains moments, les mouvements de leurs rames; ils chantent, non point comme les gondoliers de Venise, le poëme des croisades, travesti en dialecte vénitien, mais les naïves chansons de leurs pères, Quand les Français vinrent, à la suite de Cartier, de Champiain et de quelques illustres gouverneurs de notre colonie, s'établir dans le Canada, ils apportèrent, sur cette terre américaine, la poésie de leur

foyer, les chansons populaires de leur province. Ces chansons, ils se plaisaient à les enseigner à leurs enfants. D'âge en âge, la noble race canadienne les a conservées comme un trésor héréditaire, comme un des témoignages de son origine française; le paysan les a répétées à sa famille, dans les veillées d'hiver, à un cercle d'amis, en ses jours de fête. Le voyageur a fait retentir de ces refrains traditionnels tous les échos de la contrée. Hélas ! et plus d'un de ces ardents voyageurs est mort dans son trajet, en murmurant peut-être, au fond des bois, les strophes qu'il avait apprises, bien loin de là, et en se souvenant ainsi du doux pays natal. Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Les fidèles Canadiens ont si bien gardé cette poésie de leurs pères que, si nous voulions faire un recueil complet de nos anciennes chansons populaires , nous en découvririons parmi eux plusieurs qui leur viennent des rives de la Seine, de la Loire ou du Doubs, et qui sont, aujourd'hui, oubliées ou tout au moins dénaturées, dans les campagnes où elles ont été pour la première fois

modulées. J'en ai eu un exemple à Québec; j'ai entendu, là, chanter, dans une amicale réunion, tous les vers d'une jolie chanson francomtoise, dont je n'ai jamais pu retrouver, dans nos villages , que quelques lambeaux.

Mais ce sont surtout les bateliers qui se plaisent à répéter ces vieilles et rustiques mélodies. Léchant

les égayé, dans la profondeur des forêts silencieuses, dans les lieux déserts qu'ils traversent ; et à voir l'empressement avec lequel ils s'y associent, on dirait qu'il est un auxiliaire essentiel de leur travail.

Dès qu'ils ont mis leur barque à flot, l'un d'eux entonne une des pièces de leur répertoire et en module, d'une voix vibrante, les deux premiers vers ; les autres chantent, sur un ton un peu plus élevé, les vers suivants, et tous psalmodient à la fois le refrain .

Yoici une des chansons que j'ai entendues, dans mon voyage sur l'Otta^va. Le style n'en est pas trèscorrect, les rimes n'en sont pas riches; mais, telle qu'elle est, elle a résonné au milieu des scènes les plus imposantes du nouveau monde; d'âge en âge, elle a ravivé, dans leur pénible labeur, le courage d'une quantité de braves gens ; elle a distrait et égayé peut-être le voyageur solitaire, parles souvenirs qu'elle réveillait en lui. Quel poëte élégant, harmonieux, couronné par plusieurs académies, ne serait satisfait d'un tel succès ? Mets donc un instant de côté, mon cher Georges, les principes de versification qu'on t'a enseignés au collège, et lis, comme une bonne œuvre naïve de nos pères, ces stances, importées à je ne sais quelle époque, dans le Canada :

Derrière chez ma tante.

Il y a un bois joli;

Le rossignol y chante Et le jour et la nuit.

Gai Ion là, gai le rosier Du joli mois de mai.

Le rossignol y chante Et le jour et la nuit*:

U chante pour ces dames Qui n'ont point de mari.

Gai Ion là, gai le rosier Du joli mois de mai.

Il chante pour ces dames Qui n'ont point de mari ; Il ne chante pas pour moi, Car j'en ai un joli.

Gai Ion là, etc.

Il ne chante pas pour moi, Car j'en ai un joli :

Il n'est pas dans la danse ; Il est bien loin d'ici.

Gai Ion là, etc.

Il n'est pas dans la danse; 11 est bien loin d'ici : Il est dans la Hollande; Les Hollandais l'ont pris.

Gai Ion là, etc.

Il est dans la Hollande ; Les Hollandais l'ont pris :

Que donneriez-vous, belle, Qui l'amènerait ici?

Gai Ion là, etc.

Que donneriez-vous, belle, Qui l'amènerait ici?

Je donnerais Québec, Sorel et Saint-Denis.

Gai Ion là, etc.

Je dois ajouter que les Canadiens ne se contentent pas toujours des chansons qui leur ont été transmises par leurs aïeux; il leur en faut de nouvelles, pour de nouvelles circonstances , et plus d'un paysan pourrait se vanter d'avoir fait la sienne, au temps où il était amoureux et au jour de son mariage. Les canotiers ont aussi leurs poètes qui racontent en vers naïfs les épisodes les plus notables de leur vie aventureuse. Au moyen âge, les moines relataient ainsi les principaux événements dans des chroniques rimées. Les bateliers font la leur presque toujours dans la même forme, y adaptent une mélodie traditionnelle, et la chantent dans leurs' voyages. Si l'un d'eux succombe à l'un des nombreux périls j auxquels ils sont tous presque constamment exposés, ils honorent sa mémoire par une complainte; mais, comme ils sont trèssuperstitieux, il y a des moments où le souvenir de ces complaintes leur semble d'un fâcheux augure, et alors ils tâchent de l'écarter de leur esprit.

Quand nos bateliers eurent répété le dernier couplet du joli rosier, l'un d'eux dit : « Chantons la

complainte de Pernet, » puis il en murmura une des

strophes :

On avait en cor l'espoir Qu'il se fût sauvé, C'est son chien qui a fait voir Son bon maître noyé.

« Non, non, répliqua vivement un autre; cette histoire est trop triste; je ne veux pas y songer.

— Eh bien! dit Bernard, chantons la dolente complainte de Cayeux.

— Non, de grâce! pas celle-là, s'écria Passe-Partout, d'un ton de mélancolie qui contrastait singulièrement avec sa mâle et rude physionomie. Ce pauvre Cayeux a été mon compagnon en plusieurs de mes voyages ; il m'a secouru en diverses circonstances ; il était brave et bon, et je ne puis songer à lui sans me sentir le cœur serré. »

Ces paroles éveillaient en moi le désir de connaître l'histoire de Cayeux, et je demandai à Bernard s'il pourrait me la raconter.

« Qu'en pensez-vous, dit Bernard en se tournant vers Passe-Partout? Permettez-vous que je cède à la prière de mon jeune ami?

— Comme il vous plaira, répliqua le vieux batelier en penchant la tête sur le bord du canot. C'est près d'ici que le malheureux Cayeux a été surpris par les Indiens. Son âme revient peut-être encore

quelquefois dans les lieux qu'il a tant de fois parcourus, et peut-être qu'elle nous observe en ce moment et qu'elle sera contente de voir qu'on se souvient d'elle. »

Bernard écouta cette réponse avec une sorte de recueillement. Les Indiens qui n'ont point encore été entièrement convertis au dogme du christianisme, conservent sur la migration des âmes de touchantes traditions. Il en est qui croient qu'après Fensevelissement du corps qu'elle habitait. Tàme inquiète continue à errer autour de la demeure de ses parents et de ses amis, jusqu'au jour où elle est apaisée par une dernière cérémonie de deuil, et alors elle s'envole sous la forme d'une tourterelle. Il en est qui sont persuadés que les enfants ne sont enlevés, dès leur bas âge, à l'amour de leurs parents que par une fatale erreur de la mort . et

doivent recommencer une nouvelle vie. On les enterre près du wifwaim, ou le long des sentiers du village, afin que les femmes en passant puissent recueillir leurs âmes.

Ces douces et tendres crédulités, que la raison peut bien ne pas admettre , mais qui émeuvent le cœur, se sont répandues parmi les Canadiens , et si bon catholique qu'il fût, Bernard me paraissait trèsdisposé à admettre les affectueuses superstitions de Passe-Partout.

Il garda un instant le silence, comme s'il hésitait

à faire le récit que je lui avais demandé, puis enfin il me dit :

« Jean Cayeux était un voyageur canadien, distingué par son courage et son habileté , très-brave homme en outre, fort estimé des marchands qui l'employaient à leur service, très-aimé de ses compagnons, quoiqu'il refusât de s'asseoir à leurs orgies , et rapportant fidèlement à sa femme et à ses enfants le produit de son travail.

« Il habitait une cabane solitaire , près d'une des cataractes de l'Ottawa. Un soir, il entend tout à coup retentir un cri formidable : c'était le cri de guerre, le cri de fureur d'une horde d'Iroquois qui, quelque temps auparavant, avaient voulu arrêter une cohorte de voyageurs, et avaient perdu deux de leurs guerriers dans cette bataille. Depuis ce jour, ils n'aspiraient qu'à se venger de leur échec, et ils venaient de découvrir la demeure de Cayeux.

« Hors d'état de se défendre contre une telle invasion, Cayeux se hâta d'embarquer sa femme et ses enfants dans son canot, les conduisit au bord de la cataracte, puis remit sa rame entre les mains de son fils aîné en lui donnant ses dernières instructions ,

et quitta la frêle nacelle pour ne pas la surcharger dans ce périlleux passage. Debout sur un rocher, il vit le fragile bateau se précipiter dans les fiots écumants, vaciller, tournoyer. Un instant, il sentit son sang se glacer dans ses veines, et il ferma

les yeux : la nacelle était plongée dans une onde impétueuse et paraissait perdue; mais, bientôt elle reparut, comme une mouette agile, à la surface de la rivière, et bientôt elle glissa mollement sur une eau paisible. Le terrible écueil était franchi. Les trésors de cœur du bon Cayeux étaient sauvés.

« En ce moment sa femme et ses enfants se retournaient de son côté, les mains jointes; ils rendaient grâce au ciel de leur délivrance, et invoquaient sa protection en faveur de celui qui, pour aider à leur salut, se condamnait à un danger mortel. Cayeux, qui avait les mêmes sentiments de piété, s'associa à leur prière, leur adressa du regard et de la main un suprême adieu, et s'enfuit dans les bois.

« Un des Iroquois, furieux d'avoir trouvé sa demeure déserte , aperçut le brave Canadien , immobile encore au bord de la rivière , donna un signal à ses compagnons , et tous s'élancèrent à sa poursuite ; ils le poursuivirent , comme des loups affamés, dans les sombres forêts. Cayeux avait eu l'espoir de rejoindre sa famille en se frayant un sentier à travers ces forêts ; mais il ne put accomplir son dessein. Les féroces Iroquois, épiant attentivement ses traces , l'obligeaient de plus en plus à s'éloigner de l'Ottawa. Pour échapper à leur implacable perquisition, le jour, il se cachait dans les vieux arbres que le temps a creusés, et où les ours

se retirent en hiver; la nuit, il s'enfonçait dans les taillis les plus épais. Enfin, les Indiens dépistés par ses différents subter-

fuges et son énergique résolution, renoncèrent à leur poursuite. Mais il se trouvait sur un terrain marécageux, désert, sans armes, sans ressources et accablé de fatigue. Les chétives provisions qu'il avait prises à la hâte , en quittant sa cabane, étaient épuisées , En regardant de côté et d'autre, il découvrit quelques baies et quelques fruits sauvages qui apaisaient un instant sa soif et sa faim, mais qui ne pouvaient le raviver. Dans son état de faiblesse et de misère, il n avait plus qu'un espoir. Les chasseurs canadiens s'aventuraient quelquefois jusque dans ces lieux sauvages; comme il n'avait plus la force d'entreprendre un long trajet, comme il craignait d'ailleurs de rencontrer encore les Indiens s'il sortait de sa retraite, il résolut d'attendre là le secours providentiel qu'il demandait à la grâce de Dieu. Il se fit, avec des branches d'arbre, une espèce de wigwam, et en s'accroupissant sous sa malheureuse tente, il répétait une des invocations religieuses qu'il avait apprises dans sa jeunesse.

« Si je suis seul, pauvre et triste ici-bas, Mère de « Dieu, ne m'abandonnez pas ! »

« Mais les jours s'écoulaient , et de plus en plus le pauvre Cayeux s'affaissait dans sa faiblesse et son dépérissement. Un soir, il vit un loup s'approcher

de son refuge : « Ah ! ah ! dit-il, le brigand flaire « déjà sa proie ! Je ne suis pas en état de fuir devant « lui, mais je me défendrai encore contre ses dents « et ses griffes. » Une autre fois, il aperçut un corbeau qui se posait sur un arbre voisin de sa hutte : a Àh I vilain rongeur de cadavres, lui dit-il, tu viens « voir si bientôt je ne te servirai pas de pâture! « mais j'ai encore assez de force pour f effrayer. » En disant ces mots, il poussa un cri, et le corbeau s'enfuit. Un matin , trois petits oiseaux vinrent en chan-

tant voltiger autour de lui ; leur aspect lui rappelait une des chansons de son village ; et il leur dit, avec un accent de douleur :

Gentils petits oiseaux des bois, Allez dire à celle que j'aime Que les saints sont loin de moi.

« Quoiqu'il eût si grande envie de vivre , de revoir les êtres qu'il aimait et les rives de l'Ottawa, et le hameau où il était né, il sentait sa fin approcher, et n'ayant personne pour lui creuser sa tombe, il la creusa lui-même , et il fit une croix qu'il voulait tenir à sa main à sa dernière heure. Pendant qu'il s'occupait de ces funèbres préparatifs, tout à coup il entendit des voix vibrantes résonner à son oreille. Il leva la tète avec un mouvement de joie : c'étaient les chasseurs qu'il attendait perpétuellement, c'était le secours providentiel qu'il avait tant

de fois invoqué. Par malheur ce secours lui arrivait trop tard. En vain les charitables Canadiens essayèrent de le réconforter ; il était anéanti ; il leur raconta, d'une voix défaillante, sa lamentable histoire, puis tomba dans la fosse qu'il avait préparée.

« Voilà comment est mort le brave Cayeux, dit Bernard d'un ton de voix émue.

— Oui, s'écria Passe-Partout. Et voilà comment, peut-être, nous mourrons dans le même abandon. Mais, bah! pourquoi y songer? » Et, d'une main vigoureuse, frappant brusquement l'eau avec sa rame, il répéta le refrain de la chanson canadienne :

Gai Ion là, gai le rosier Du joli mois de mai.

Ainsi vont les bateliers , ramant et chantant , laborieux et insoucieux , accomplissant leur tâche de la journée sans se préoccuper du lendemain, toujours prêts à se remettre à l'œuvre pour

un salaire convenable , charretiers des rivières et des lacs, endurcis au travail , soumis d'avance à toute sorte de privations et de périls, et jouissant pleinement du produit de leur labeur, dans leurs heures de repos.

Leur existence n'est-elle pas pour nous un enseignement? Par la patience qu'ils conservent dans leur rude profession, par le courage avec lequel ils bra-

vent de graves périls; par leur résignation, quand ils souffrent; par leur franche et expansive gaieté, en leurs moments de bien-être, ne nous donnent-ils pas, sans y songer, une sérieuse leçon?

Dieu nous a fait une meilleure part dans les biens de ce monde , et nous n'usons pas sagement de ses dons. A défaut des réelles difficultés, des vrais chagrins de la vie, nous nous créons à nous-mêmes des chagrins de vanité et des difficultés dont nous gémissons ensuite, comme si nous étions les victimes d'une destinée cruelle. C'est, je crois, Mme de Staël qui, dans une de ses mélancoliques rêveries, a dit : « Je me regrette, » et, par là , elle a très-justement défini une de nos tristes propensions. Nous nous regrettons, en effet, aux différentes époques delà vie. Dans la jeunesse, nous regrettons les naïfs plaisirs de notre enfance ; dans l'âge mûr la confiance, les- prestiges, les élans poétiques de notre jeunesse; dans la vieillesse, la vigueur et l'activité de l'âge mûr. Nous passons ainsi une partie de notre temps en regrets inutiles, en sollicitudes imaginaires , et l'autre en désirs souvent irréalisables. Nous oublions que chacune de nos années est comme une parcelle de champ que nous devons cultiver, que la vie entière est une tâche, si ce n'est un combat. « L'âme qui sommeille, a dit Longfellow, l'éloquent poète, manque à sa mission. Laissons le passé mort s'ensevelir au milieu des morts : agissons, agissons,

avec le cœur dans la poitrine, et Dieu sur notre tête. »

Heart within, and God overhead.

C'est l'aspect de ces actifs ouvriers avec lesquels je voyage qui me ramène à ces idées de ferme résolution, et l'aspect de cette nature canadienne qui me ramène au sentiment de la grandeur et de la bonté de Dieu,

Quelle belle nature à la fois imposante et gracieuse !

Cette rivière, sur laquelle se balance notre canot d'écorce, n'a point encore été complètement explorée; elle tombe de sa source septentrionale dans le lac Temiscaming; de là elle descend majestueusement vers la noble cité de Montréal. Par son large cours , par ses nombreux affluents , elle arrose une aire de huit cents milles carrés qui, selon les statisticiens du Canada , pourrait alimenter huit millions d'hommes.

C'est par cette rivière que nos premiers colons entreprirent leurs lointaines excursions. Les coureurs des bois, employés au commerce des fourrures, s'embarquaient près de Montréal, dans le village de Lachine, et s'arrêtaient près du lac des Deux- Montagnes. Il y a là une pente rapide du fleuve qui les obligeait à décharger leurs bateaux et à transporter par terre leur bagage. Il y a là une chapelle,

consacrée à sainte Anne , pour laquelle ces rudes voyageurs avaient une dévotion particulière. Ils s'agenouillaient dans ce sanctuaire; ils y chantaient un cantique; quelquefois ils y déposaient un ex-voto, puis ils rentraient dans leur nacelle 3 arrivaient par un des affluents de l'Ottawa dans le lac Hudson , puis dans le lac Supérieur, et enfin atteignaient le Grand-Portage, où

les Indiens leur livraient une ample cargaison de fourrures. De là ils s'en retournaient à Montréal par la même route , ayant fait un trajet de plus de mille lieues.

Toute cette immense région était alors inculte et à peu près inhabitée; on n'y voyait que quelques tribus éparses dlndiens 5 errant avec leurs flèches dans leurs vastes terrains de chasse , plantant ça et là les piquets de leurs wigwams, et quelquefois traversant les lacs avec leurs légères embarcations.

Maintenant de grandes embarcations à voiles et des bateaux à vapeur sillonnent ces mêmes lacs, où , jadis , le canot d'écorce glissait silencieusement comme une sarcelle. De superbes habitations s'élèvent sur les rives de l'Ottawa , à la place de la tente mobile. Des settlers défrichent activement ce territoire fécond; des bûcherons coupent ces forêts séculaires, construisent de gigantesques radeaux qui descendent jusqu'à la mer comme des îles flottantes, et serviront à édifier des maisons dans nos pays

européens, et reviendront peut-être en grands mâts de navire, pavoises et triomphants, sur ces mêmes plages où ils ont été abattus par la hache du Iwmberer. Le district de l'Ottawa fournit annuellement à l'Europe plus de vingt-cinq millions de mètres cubes de bois de construction et un million de planches et de madriers. Ces chiffres te donnent-ils, mon cher Georges , une idée de l'activité de ce pays ? Mais , à côté des clairières ouvertes dans les bois , des champs creusés par la charrue, des jardins et des maisons blanches d'une laborieuse population, apparaissent encore les larges espaces déserts , la terre vierge, la forêt intacte et l'œuvre grandiose, l'œuvre primitive de la nature à côté des œuvres de l'industrie. C'est un contraste qui m'a surtout frappé

dans l'aspect du Canada, et qui, à tout instant , de chaque côté de l'Ottawa , me cause une nouvelle émotion.

La rivière, dont les bords m'offrent ces singuliers points de vue, a aussi un caractère étrange. Elle n'est point assouplie et disciplinée comme nos vieilles rivières d'Europe; elle a des élans fougueux, des mouvements bizarres; elle bondit quelquefois comme le libre cheval des Pampas , et semble braver, par ses emportements sauvages , ceux qui songeraient à la subjuguer. Près de Bytown, elle tombe d'une élévation de soixante pieds, et forme une des plus magnifiques cascades que l'on puisse voir en

Amérique, après le Niagara , ce tonnerre des eaux , comme l'appellent les Indiens. Plus haut, par la brusque inclinaison de son lit, elle forme ces autres petites cascades qu'on appelle des rapides. En réalité. l'Ottawa n'est point une rivière, selon le sens que nous donnons habituellement à ce mot. c'est plutôt une succession de rivières ou un enchaînement de nappes d'eau paisibles resserrées de distance en distance par des masses de rocs, ou roulant à flots bruyants sur une pente subitement abaissée.

On a souvent comparé le cours de la vie à celui d'un ruisseau placide. Pour être plus près de la vérité, c'est à une rivière accidentée et tourmentée comme celle-ci qu'il faudrait la comparer ; car, quelle est l'existence humaine qui descend en un calme continu, sans trouble et sans agitation, vers son océan?

Au nord de la Finlande, sur le Muonio, il y a une cascade d'un quart de lieue de longueur, qu'on appelle l'Eyanpaïkka; les bateliers les plus vigoureux peuvent seuls la descendre, et en voyant ses flots qui écument sur les pointes de rocs dont elle est hérissée, ils disent que ce sont des diables blancs.

Sur l'Ottawa, il y a des rapides qui ont l'emportement de la chute du Rhin à Schaffouse. On ne peut s'y aventurer que par une résolution désespérée, et on ne peut en sortir que par un miracle. Jean-Bap-

tiste, qui connaît toutes les légendes du pays, m'a raconté qu'un jour des voyageurs canadiens arrivaient près d'une de ces bruyantes cascades , avec leur canot chargé de fourrures, lorsque tout à coup ils virent apparaître, sur les deux bords de la rivière, deux bandes d'Indiens ennemis, armés de flèches et de tomahawks. Ils n'avaient qu'un moyen d'échapper à ces hordes féroces, c'était de se précipiter au bas de la cascade. S'ils devaient y périr, ils aimaient mieux encore être submergés dans les vagues que de tomber entre les mains de ceux qui leur feraient subir les plus cruelles tortures. Ils ôtèrent leurs chapeaux, joignirent les mains, invoquèrent pieusement sainte Anne, leur patronne , et la Vierge protectrice des affligés, puis ils lancèrent leur bateau dans l'abîme, et furent sauvés. Ils ont dit, en rentrant dans leur. village, que lorsqu'ils descendaient la pente périlleuse, ils voyaient distinctement, dans le tourbillon d'écume des flots, l'image de la Vierge avec une couronne de diamants et une robe blanche, étendant la main vers eux pour diriger leur bateau.

La plupart des rapides de la rivière canadienne ne sont point si dangereux; mais on ne peut cependant ni les remonter ni les descendre. Il faut, comme on dit en terme de marine, la doubler par terre. Toute la cargaison des bateaux employés au transport des marchandises est divisée par colis de quatre-

vingt-dix livres ; chaque batelier prend un de ces colis et le porte sur son dos au moyen d'une courroie appliquée sur son front ; d'autres se chargent du canot. C'est ce qu'on nomme le

portage. Il y a des portages qui ont plus d'une lieue de longueur. Les hommes qui accomplissent cette rude tâche, marchent en courbant les genoux, d'un pas précipité et , de distance en distance , s'arrêtent quelques minutes, le temps de fumer une pipe, et chacune de ces haltes régulières s'appelle, en effet, une pipe. Quand on est arrivé à l'autre extrémité du rapide, on remet le canot dans la rivière, on y replace les bagages, et les infatigables manœuvres, après s'être essuyé le front, reprennent gaiement leurs rames. C'est ainsi que nous avons déjà traversé plusieurs cascades. Nous n'avons heureusement qu'un bagage très-restreint , et notre canot n'est pas lourd. Nos bateliers le portent aisément avec nos tentes et nos provisions. Passe-Partout, qui a des prétentions de cordon-bleu, réclame les ustensiles de cuisine; Jean-Baptiste et Bernard se chargent des rames, Éric ne veut céder ma valise à personne, etBrisquet a aussi sa part de travail. On lui met entre les dents le petit sac en peau qui renferme notre thé. Il n'y a pas de danger qu'il l'abandonne. Un jour pourtant, je l'ai vu s'arrêter tout à coup , déposer ce sac sur le sentier que nous suivions , flairer le sol, puis pénétrer dans les broussailles. « Quel caprice a-t-il

donc? me disais-je en observant ses mouvements. Est-ce là ce chien dont Jean-Baptiste m'a tant vanté les vertus , et faut-il en venir à reconnaître que les chiens doivent, comme les hommes , tromper notre confiance? » Tout à coup, un renard qu'il avait dépisté sortit d'un épais fourré et s'enfuit. Brisquet fit un mouvement pour le suivre; mais, au même instant, le souvenir de son devoir l'emporta sur son instinct de chasseur ; il vint honnêtement reprendre son fardeau, et en quelques gambades rejoignit son maître.

Nos journées de marche sont réglées, non point comme un touriste règle la sienne dans nos pays d'Europe, selon les lieux qu'il doit visiter et les villes où il compte trouver un bon gîte, mais selon le nombre et l'étendue des rapides. Quand nous arrivons le soir près d'une cascade un peu longue, nous établissons là notre campement nocturne. En un instant, nos tentes sont dressées; en un instant, un bûcher de branches sèches est allumé. Passe- Partout met la bouilloire près du feu, fait frire du lard dans une poêle, et, tout en savourant ce rustique souper, ne manque jamais de nous raconter quelques-uns des succulents repas qu'il a faits parmi les trappeurs, ou parmi quelques tribus d'Indiens. « Il y a des gens, me dit-il un jour, qui regardent les Indiens comme des êtres profondément ignorants : c'est une erreur. Les Indiens savent des choses dont

nos braves messieurs du Canada ne se doutent guère, et en fait de cuisine, par exemple, ils pourraient nous donner de précieuses leçons. J'ai mangé, sur les bords du Mississipi , des galettes préparées avec les grains de blé cueilli tout frais. Quand ils sont encore à l'état laiteux, on en fait une pâte légère que Ton grille sur la braise. Il n'y a pas, chez les pâtissiers de Montréal, un gâteau plus délicat. Dans une autre tribu d'Indiens, j'ai vu cuire les tortues tout entières dans leur carapace; on leur met dans la bouche un morceau de bois qui renferme une moelle onctueuse; cette moelle se fond dans leur corps, et leur donne un goût aromatique. Lord Elgin, le gouverneur de notre pays, a sans doute une excellente cuisine, mais je parierais bien qu'on ne lui a jamais servi un mets pareil! Et les plantes, et les fruits sauvages de leurs forêts, ils les recueillent avec soin et les emploient fort habilement. Ils font de très-bonnes soupes avec une herbe que nous appelons l'herbe des truites, et des bouillons fort appétissants avec

des pommes de terre qui croissent d'elles-mêmes sans culture. Ils extraient, comme nous, le sucre de l'érable, et savent fort bien garder une partie de leur récolte de cerises et de prunes pour l'hiver. Enfin, monsieur, on peut dire que ce sont des gourmets. Par malheur, on ne trouve pas dans leur tente un grain de sel. J'ai vainement essayé de leur faire comprendre l'énormité de cette

lacune; ils persistent à assaisonner une partie de leurs aliments avec du sucre; car ils sont très-tenaces dans leurs vieilles habitudes. Voilà, monsieur, comme il n'y a rien de parfait dans ce monde. »

Après cette réflexion philosophique, Passe-Partout allume sa pipe, puis se couche près du feu ; ses compagnons suivent son exemple. Moi, je me roule dans mon manteau, je me fais un oreiller de ma valise et m'endors sous ma tente. Le premier jour, ce lit m'a paru un peu dur; mais on s'y accoutume.

Le lendemain, aux premiers rayons de l'aube, Bernard, qui est le chef de la caravane, crie : Alerte, alerte! Chacun est aussitôt debout. Par égard pour moi , on rallume le feu, afin que je puisse prendre une tasse de thé. Les canotiers mangent un morceau de pain, boivent un verre d'eau-de-vie, enlèvent la tente et les bagages, et nous partons.

Parfois aussi, nous amarrons notre barque près de la demeure solitaire d'un settler, bien sûrs d'avance que, dès qu'il nous apercevra, il viendra à notre rencontre pour nous offrir ses services. L'hospitalité est une des vertus du Canada; les habitants* des villes la pratiquent avec une aimable courtoisie; les colons isolés s'en font un devoir d'humanité, car ils savent, peut-être même par leur propre expérience, à quelles fatigues, à quelles souf-

frances est exposé celui qui voyage dans ces bois où il est si aisé de s'égarer, dans ces campagnes où l'on ne

trouve que de loin en loin un asile. Odin, le dieu des régions boréales, disait aux Scandinaves :

« Salut à celui qui donne! Un hôte est venu, où sera sa place? Il a hâte celui qui tente la fortune à la porte des autres.

« Il a besoin de feu celui qui entre, les genoux gelés. Il a besoin de nourriture et de vêtements celui qui a traversé les montagnes. »

Dans leurs longs hivers, les settlers canadiens peuvent bien s'appliquer ces préceptes du Havamal.

Il y a quelques jours, notre canot ayant été un peu endommagé en heurtant une pointe de roc, nos bateliers durent se rendre à terre pour le calfater avec de la résine.

Pendant qu'ils s'occupaient de ce travail, je m'acheminai vers une petite cabane en bois, construite au milieu d'un enclos, à quelque distance du rivage. Un chien se leva, à mon approche, en aboyant et en me montrant ses armes de vigilante sentinelle, c'està-dire, deux rangées de dents solides. Une voix féminine réussit, non sans peine, à le faire taire. Je levai le loquet de la porte du log-house. La nuit, comme le jour, les habitations champêtres, dans cet honnête pays, ne sont pas autrement fermées. J'entrai dans une chambre du logis ; les parois en étaient faites tout simplement avec des poutres, quelques peu équarries et superposées Tune sur l'autre ; le

sol en était nu, et on n'y voyait que quelques meubles de première nécessité, de la forme la plus rustique; mais tout y annon-

çait des habitudes minutieuses d'ordre et de propreté. Près d'une petite fenêtre , pareille à un icas istl das , étaient assises deux femmes, deux Indiennes, la mère et la fille; la mère cousant un mantelet de laine, et la fille façonnant , avec des tâtonnements réitérés, un panier en écorce de bouleau. La pauvre fille était aveugle!

Je ne puis les voir sans une vive pitié, ces infortunées créatures, privées du plus précieux organe. J'ai besoin de croire que, par le développement de leurs autres sens, par la finesse de l'ouïe et du toucher, la Providence leur accorde une compensation aux difficultés journalières de leur existence. Mais, plus d'une fois, je me suis dit, dans mes heures de misanthropie : qui sait? L'aveugle n'est peut-être pas si malheureux que nous le pensons. S'il n'a pas le plaisir de contempler la clarté d'un ciel pur, et le vert feuillage des bois, et les premières fleurs du printemps, il ne verra pas non plus ce ciel serein se couvrir de nuages lourds et noirs, et ces fleurs dépérir, et ces feuilles se dessécher, puis tomber l'une après l'autre, au vent mélancolique de l'automne. S'il ne peut voir rayonner à ses yeux le doux regard et le doux sourire d'un être aimé, il ne verra pas non plus les figures masquées par l'hypocrisie,

contractées par la fausseté, enflammées par la colère, dégradées par de hideuses passions.

Os homini sublime dédit cœlumque tueri.

Dieu, dit Ovide, a donné à l'homme une face sublime pour regarder le ciel. Combien d'hommes ne se doutent guère ou ne se soucient guère de cette grâce de Dieu ?

Enfin, mon cher Georges, te l'avouerai-je? quelquefois, je m'imagine que les aveugles doivent posséder une faculté particulière de pensée et de poésie. Comme ils n'ont point nos distractions extérieures, ils doivent être nécessairement plus concentrés en eux-mêmes et plus réfléchis. Comme ils ne voient point les choses matérielles, qui souvent nous choquent par leur réalité, ils peuvent s'en faire une image idéale. Ceux qui sont nés aveugles se représentent peut-être, d'après ce qu'ils en entendent dire, le kaléidoscope du monde comme une scène merveilleuse ; et ceux qui n'ont été frappés de cécité qu'après un certain nombre d'années, ne s'affligent pas peut-être de fermer leurs paupières à de tristes spectacles, et se complaisent peut-être à ne recueillir en eux-mêmes que le souvenir des riantes saisons et des plus belles physionomies. La vue physique leur étant enlevée, il leur reste la vue intérieure, la vue de l'esprit la plus pure, et probablement la plus agréable. Tu me diras, mon cher ami, que je m'a-

bandonne encore à mes rêves. Je te permets d'exercer sur moi le grave contrôle de taraison, et je te dirai mon rêve. Souvent je me figure la pensée de l'aveugle, comme une de ces retraites mystérieuses, décrites dans les poétiques légendes du moyen âge, comme la voûte silencieuse du Wunderberg où, devant une table de marbre, est assis Charlemagne qui se souvient du passé, ou comme la grotte remplie de perles et de diamants et éclairée par la lampe magique d'Aladin. Que si tu osais encore prétendre que je me crée des chimères, voici des faits qui te convaincront de la puissance de cette vue intérieure :

Homère a, selon la tradition, fini son Iliade et composé toute sa ravissante Odyssée dans sa cécité. Ossian, dans sa vieillesse, entonne son hymne d'adieu à la vie; il dit au soleil : « Quand le

monde est assombri par les tempêtes, quand le tonnerre gronde dans les airs, tu apparais dans ta beauté superbe et tu dissipes les nuages; mais en vain, tu luis encore sur Ossian, il ne peut plus contempler tes rayons! Fils d'Alpin, conduis le vieillard dans les bois ; les vents commencent à se lever; les sombres flots du lac sont agités. Ma harpe est suspendue à un rameau desséché, et elle vibre tristement : est-ce le vent qui t'ébranle? o ma harpe! Est-ce un esprit qui en passant fait mouvoir tes cordes ? Apporte-moi ma harpe, fils d'Alpin. Mon âme s'exhale dans un dernier chant

et mes pères l'entendent dans leurs demeures aériennes! »

Milton a, dans sa cécité, contemplé la beauté d'Eve et les merveilles de l'Éden, et, dans une de ses dernières poésies, il s'écrie, avec un accent de ferveur religieuse :

« o Dieu miséricordieux! quand les hommes s'éloignent, toi, tu es plus près de moi; quand mes amis passent devant ma demeure, fuyant ma détresse, j'entends résonner ton char.

« Ta face glorieuse s'incline vers moi ; sa sainte lumière brille dans ma cellule solitaire et il n'y a plus de nuit.

« De charmantes visions attirent mon esprit; des images resplendissantes m'entourent, et j'entends à mon oreille résonner les mélodies des anges. »

Huber a, dans sa cécité, décrit les mœurs des abeilles avec une telle justesse, que son livre est encore compté au nombre des meilleurs ouvrages d'histoire naturelle.

Holman, qui a perdu la vue à l'âge de vingt-cinq ans, a parcouru, dans sa cécité, la France, l'Italie, l'Allemagne, la Russie, et

nous a donné un trèsintéressant récit de ses voyages.

Combien d'autres aveugles je pourrais citer qui, ' par leur patience et par la vive clarté intérieure de leur esprit, ont produit des œuvres étonnantes !

La jeune Indienne que j'ai visitée dans son log-

house solitaire , n'a point le sentiment d'une telle gloire; mais j'éprouvais un singulier plaisir à observer la placide sérénité de sa physionomie et l'habileté avec laquelle ses petites mains agençaient des pointes de porc-épic, teintes de différentes couleurs, pour en former des arabesques sur son panier d'écorce. Par hasard, je me suis souvenu que j'avais sur moi un canif avec un poinçon , qui pouvait lui faciliter son travail; je l'ai mis entre ses mains, sans pouvoir, à mon grand regret, lui parler ; mais elle a compris aussitôt l'utilité de cet instrument, et m'a remercié par un sourire d'une douceur indicible. Sa mère, pour me remercier plus efficacement, a pris une cruche en grès et m'a offert de la bière, faite par elle selon un. des usages du pays, avec des épis de blé et des bourgeons de sapin. Je ne puis dire que cette boisson soit aussi agréable que le pale aie des Anglais ou le célèbre faro de Louvain, ni même que la lourde bière brune de Don , mais elle n'est point mauvaise, et je comprends qu'en été les gens du pays , qui n'en connaissent pas une meilleure, la savourent comme une liqueur anacréontique.

Je m'étais assis sur un escabeau pour boire plus aisément cette bière canadienne. Quand je me suis levé pour partir , la jeune Indienne a de nouveau tourné la tête de mon côté , avec son sourire qui m'apparaissait comme un regard de son âme errant

sur ses lèvres. Sa mère m'a reconduit jusqu'au dehors de sa demeure, et le chien, si revêche à mon arrivée , est venu me caresser ; il semblait me demander pardon de m'a voir si mal reçu.

Je n'avais pas échangé une seule parole avec ces deux pauvres solitaires; mais peut-être qu'elles s'entretiendront plus d'une fois de cet inconnu qui les a visitées amicalement, et peut-être que la jeune fille, en continuant son travail habituel , me saura gré plus d'une fois de mon chétif présent. Que de bien on peut faire, en une foule d'occasions , avec peu de chose !

En m'asseyant dans le canot, promptement radoubé et calfaté, j'ai raconté ma petite aventure.

« Ah ! s'est écrié Jean-Baptiste, je connais les deux femmes que vous avez vues : c'est la veuve et la fille d'Oneïdo. Si je n'avais été si occupé, j'aurais été-volontiers les voir avec vous. Je parierais qu'elles vous ont fait goûter leur bière de sapin, une bonne petite bière, un peu acide, mais très-rafraîchissante. Si vous le voulez, je vous dirai en quelques mots leur histoire, qui prouve qu'on a bien raison de croire que la charité est quelquefois parfaitement récompensée en ce monde.

— Dites, mon brave Jean-Baptiste ; vous savez que j'écoute volontiers ces histoires.

— C'est vrai! vous n'êtes pas comme ces arrogants Américains qui ont toujours l'air de tout con-

naître, et qui ont même la prétention de nous donner des leçons pour abattre nos bois, défricher nos terres et conduire nos bateaux. »

Quand l'honnête Jean-Baptiste se met à parier des Américains, je sais qu'il ne faut pas le contredire, et que le meilleur moyen d'arrêter l'élan de ses animadversions est de se taire. Je me tais et j'attends.

Après avoir tiré deux ou trois bouffées de sa pipe, il me regarde d'un air qui indique qu'il est assez satisfait de mon silence, et reprend la parole :

« Oneïdo. dit-il , était un de ces Indiens qui restent obstinément attachés aux vieilles coutumes de leurs pères; il campait dans les environs du lac Nipissing, et vivait des produits de sa chasse et de sa pêche. Il dédaignait de cultiver la terre , et comme la plupart des gens de sa nation qui ont gardé les idées de l'ancien temps, à aucun prix il n'eût voulu faire, pour qui que ce fût, un travail manuel. Il s'en allait donc toute l'année dans la forêfou au bord des lacs; quelquefois il rentrait dans sa demeure avec un riche butin , et alors il faisait des repas monstrueux. Quelquefois aussi il errait en vain du matin au soir, pendant plusieurs jours, de côté et d'autre; il ne rapportait pas même au logis une patte d'oiseau, et alors il fallait se résigner à l'abstinence. Mais vous ne pouvez vous imaginer

à quel point ces Indiens, qui vous paraîtront en un temps d'abondance si gloutons, acceptent avec patience le plus complet dénûment et subissent , sans se plaindre, de longs jeûnes. C'est leur orgueil de ne rien laisser paraître de ce qu'ils souffrent, quand ils sont au pouvoir d'un ennemi ou quand ils n'ont pas le moindre moyen d'apaiser leur faim. Les femmes montrent la même patience et la même fermeté. Le matin, l'homme prépare ses armes pour aller à la chasse; la femme le regarde tranquillement partir, quoique cette chasse soit peut-être sa dernière espé-

rance. Quand il revient, elle ne court point à sa rencontre, elle ne l'interroge point; plus elle languit dans la disette, plus elle doit se montrer impassible ; elle jettera pourtant un regard furtif sur son mari, et il ne s'empressera point de lui apprendre le résultat de son excursion. S'il rapporte quelque pièce de gibier , il la tirera lentement des plis de son vêtement ; s'il n'a rien, il ira, sans prononcer un mot, s'asseoir à son foyer.

« Un soir d'hiver , Oneïdo était ainsi accroupi , après une infructueuse investigation, par un temps affreux. Près de lui étaient assises sa femme et sa fille, dans un morne silence. Son fils, parti dès la veille pour une de ces chasses aventureuses, n'était pas encore revenu. Tout à coup un homme se précipite dans le wigwam, le visage pâle, l'œil hagard; c'était un Canadien qui s'était égaré dans les plaines

couvertes de neige, qui, depuis le matin, n'avait rien mangé, et demandait à apaiser sa faim.

« L'Indien dit : « L'ours est caché dans sa ta- « nière ; le daim a fui bien loin d'ici ; le corbeau « même échappe aux flèches de l'homme rouge. Le « Grand-Manitou veut éprouver la patience de ses « enfants. Il y a quatre jours que nous n'avons rien « mangé ! » Puis, d'un geste solennel, il invite l'étranger à se reposer près de son foyer.

« Mais le Canadien, espérant trouver dans une autre tente un secours plus efficace, se remet en route. Il était déjà à une assez longue distance, quand, soudain, il entend une vive clameur résonner derrière lui ; il se retourne et aperçoit l'Indien qui, à l'aide de ses patins en bois, marchait rapidement sur la neige, et s'effor-

çait de le rejoindre, et lui criait : « Mon fils est revenu, apportant un daim, « et j'ai couru après vous pour vous engager à pren- « dre part à notre joyeux souper. »

« Le Canadien retourna avec lui , profondément ému de ce généreux sentiment d'hospitalité. Quelques années plus tard il revint dans cette demeure où il avait été traité avec une touchante cordialité. Cette demeure était plongée dans le deuil et la misère. Oneïdo était mort ; son fils avait été dévoré par un ours; sa fille, atteinte de la petite vérole, avait éperdu la vue dans cette fatale maladie , et depuis plusieurs années, la malheureuse veuve ne

subsistait, avec son débile er mt; que par la charité de ses voisins.

« Le Canadien était riche , et la situation de ces deux pauvres femmes lui inspirait une vive pitié ; il acheta pour elles un terrain sur les bords de l'Ottawa, leur fit construire une petite habitation , leur donna même quelque argent pour leurs premiers besoins. Depuis ce temps, elles sont là, qui vivent tranquillement ; la mère cultive son champ ; la fille fait différents ouvrages en écorce de bouleau et en peau d'élan, qu'elle vend aux voyageurs, et quiconque entre dans leur demeure, est sûr d'y être bien accueilli. Voilà comme la bonne action d'Onéïdo a été récompensée.

— Elle est jolie votre histoire, dis-je à Jean-Baptiste ; elle fait honneur à la famille indienne et à votre compatriote.

— J'en sais une autre, reprend l'intarissable Jean-Baptiste , qui fait moins d'honneur à ceux qui portent le nom de chrétiens et qui ne le méritent guère.

— Racontez -la-moi , mon brave Jean-Baptiste; vous savez que j'ai grand plaisir à vous entendre.

— Oui, racontez, dit Bernard, dont le cœur constamment occupé de Gazida s'intéresse par la perpétuité de ce sentiment à tout ce qui concerne les Indiens.

, — Eh bien, écoutez, dit Jean-Baptiste, en rallu-

mant sa pipe. Un jour, un Indien, accablé de fatigue et mourant de faim, entre chez un settler, et d'une voix dolente invoque son humanité. Le cruel settler le chasse brutalement , comme un vagabond, sans daigner même lui accorder un morceau de pain.

« Quelques mois après, par un de ces horribles tourbillons de neige qui, en hiver, dans cette contrée, aveuglent les voyageurs les plus clairvoyants, ce même settler, égaré dans une de ses excursions; aperçoit par hasard une tente et s'y réfugie précipitamment. C'était celle de l'Indien qui avait en vain sollicité sa compassion; mais il ne l'avait vu qu'un instant, et ne le reconnaissait pas. L'Indien, au contraire, le reconnaissait fort bien, et il ne lui adresse aucun reproche; il l'héberge de son mieux, partage fraternellement avec lui ses provisions, puis, le lendemain , le reconduit à une longue distance pour le mettre sûrement dans son chemin. Le colon alors tire sa bourse de sa poche , et veut lui donner de l'argent pour le récompenser de tant de bons services. «Non, non, lui dit l'Indien; garde a ton argent, et laisse-moi seulement t'adresser une « prière : si quelque jour il m'arrive encore de me « présenter à la porte de ta demeure , dans un jour « de détresse , ne me refuse pas un asile pour quelle ques instants. »

« A ces mots, le settler reconnaît celui à qui il a

si durement refusé un secours charitable , baisse la tête d'un air confus , et balbutie quelques paroles d'excuse; mais déjà l'Indien était loin.

— Oui , s'écrie Passe-Partout, les peaux-rouges ont du cœur, et j'écoute volontiers, de temps à autre, le récit d'une de leurs bonnes actions; cela fortifie le sentiment d'amitié que j'ai pour eux. Mais je suis comme les bœufs des Pampas qui ne peuvent traîner leur wagon s'ils n'entendent ses roues crier. Pour bien ramer, il faut que j'entende chanter.

— Chantons ! dit un batelier : à la claire fontaine.

— Je la connais il y a longtemps, cette chanson , réplique Passe-Partout, et elle m'a toujours paru trop triste : un amant qui a été abandonné par celle dont il comptait garder l'affection , et qui ne peut l'oublier, et qui s'en va disant d'un ton plaintif :

Il y a longtemps que je t'aime, Jamais je ne t'oublierai.

Chante, rossignol, chante,

Toi qui as le cœur gai ;

Tu as le cœur à rire,

Moi je rai à pleurer.

Tout cela m'a toujours paru peu raisonnable. Mieux vaut notre joyeux refrain :

Gai Ion là, gai le rosier Du joli mois de mai.

ou la chanson du pommier doux :

Derrière chez mon père, Vole, mon cœur, vole; Il y a un pommier doux ; La feuille z'en est verte :

Vple, mon cœur, vole, Et le fruit en est doux.

« C'est là ce qui résonne agréablement à l'oreille, et ce qui soutient le canotier dans son travail ; mais les complaintes des amoureux ! elles sont énervantes ! Quand une femme nous trahit , ce que nous avons de mieux à faire, c'est de l'oublier. Voilà mon opinion. »

C'est un philosophe, notre ami Passe-Partout. La maxime qu'il vient de formuler me semble faite tout exprès pour moi; elle me rappelle une autre maxime d'une femme anglaise, mistress Jameson, à laquelle nous devons plusieurs œuvres ingénieuses :

« Aimer, dit-elle , sans être aimé, c'est une espèce d'idolâtrie; c'est comme si nous adorions une belle, mais muette image, que nous aurions formée nousmêmes, et à laquelle nous ne pourrions donner ni le sentiment, ni la vie. »

15 septembre.

Nous avons traversé lentement les districts les plus habités de l'Ottawa. Moi qui me plais à voir ce pays, je ne demande pas mieux que d'y faire le chemin des écoliers, de m'arrêter partout où un site pittoresque , un lac bleuâtre, une maison riante attirent mon attention. Je n'aurais point voulu cependant retarder Bernard dans l'accomplissement de ses vœux; mais, chemin faisant, il a recueilli diverses informations qui lui donnent lieu de croire que , s'il a une chance de retrouver Gazida , ce ne sera que dans quelques semaines, au temps où les Indiens se réunissent près du lac Huron, pour recevoir les dons annuels que leur fait le

gouvernement. Il espère que Taurago sera là avec les gens de sa tribu , et ne désire pas arriver à leur lieu habituel du rendez-vous avant qu'ils y soient tous rassemblés. Ainsi rien ne nous presse, et nous prolongeons nos haltes de jour et nos haltes' de nuit. Nous voyageons à loisir, par cette belle saison, qu'on appelle ici l'été indien (indian summer), été fugitif, mais charmant, semblable, par ses tièdes rayons, par sa sérénité, à ces derniers jours d'ac-

tion intelligente, de jouissances paisibles et de recueillement que Dieu accorde au cœur de l'homme avant l'hiver de la vie.

A mesure cependant que nous avançons vers le nord, l'aspect de la contrée devient plus sévère; l'œuvre de la colonisation n'a pas encore franchi cette zone. Les industrieux villages qui, plus bas décorent les bords de la rivière , ont disparu. Ça et là seulement on distingue encore une cabane solitaire, un enclos enfermé dans une palissade en bois, construite en zigzag pour qu'elle résiste plus aisément à la violence des vents. Le reste du sol est inculte, et devant nous s'étendent les vastes, les profondes forêts que l'avide spéculateur n'a pas encore exploitées.

Quel imposant spectacle! Quiconque n'a pas pénétré dans l'intérieur de ces forêts du Canada, ne peut se faire une idée de leur profonde étendue et de leur solennelle grandeur. Jusqu'à présent je m'étais plu à croire que nos sapins de Franche- Comté, qui, en certains endroits, et notamment près de Levier, s'élancent jusqu'à cent vingt pieds de hauteur, étaient les plus beaux sapins du monde. Mais ici il en est qui n'ont pas moins de deux cents pieds d'élévation et quarante-huit pieds de circonférence !

Ce sont là les superbes barons du monde végétal , les Titans de cette terre primitive. Mais, autour de

ces prodigieux colosses , quelle admirable variété d'arbres de différentes formes et de différentes grandeurs! C'est le cèdre, au sombre feuillage, qui seul, a dit Byron, porte constamment le deuil des morts, qui seul voile tristement une tombe quand le chagrin de ceux qui l'ont creusée est déjà effacé; c'est le platane qui, dans les terrains marécageux, grandit si rapidement que, dans l'espace d'une vingtaine d'années , on peut le voir s'élever à une hauteur de quatre-vingts pieds; c'est l'orme dont l'épidémie mucilagineux , séché au soleil, converti enfariné, et mêlé avec du lait, sert à faire une bouillie que l'on dit excellente pour les enfants et les malades ; c'est l'érable qui, dans ce pays, remplace la canne à sucre des Antilles. Il n'est pas un paysan du Canada et pas un Indien qui, au mois de mai, par une simple incision, n'en tire aisément un suc abondant dont on fait du sucre, de la mélasse, une liqueur forte comme le rhum, et même du vinaigre. C'est le hêtre qui produit ici , non point une petite faîne comme dans nos contrées, mais des noix triangulaires, pareilles à des châtaignes, dont le pigeon nomade, l'écureuil, l'ours, sont très-avides. L'ours vorace grimpe quelquefois jusqu'à la cime des ces arbres pour en dévorer les fruits avant qu'ils soient en pleine maturité ; le prudent écureuil en fait des provisions, qu'il cache avec soin, pour passer tranquillement son hiver ; et les pauvres gens

du Canada disputent aux animaux ces noix de hêtre; ils en font une décoction qui leur tient lieu de café.

Là s'élèvent aussi des chênes de diverses espèces : chêne noir, chêne rouge, chêne blanc, d'une force et d'une beauté pareilles à celles de ce géant des Ardennes , que le peuple appelle le chêne

des quatre fils Aymond. Dans cette brève énumération, je ne puis omettre de citer le bois blanc qu'on emploie à fabriquer de légers canots, pour traverser les rivières, et le bouleau, non moins cher à l'Indien que le bambou aux Chinois, et le cocotier aux insulaires des mers du sud. Avec l'écorce de cet arbre, il façonne la plupart de ses ustensiles de ménage ; il couvre sa tente; il construit sa nacelle. Cette écorce a environ quatre lignes d'épaisseur, mais elle se divise facilement en lames fines comme des feuilles de papier. Le baron Lahontan raconte que, plus d'une fois, il s'en est servi, dans le cours de son voyage, pour composer son journal, et un auteur moderne, M. Strickland, dit qu'il a reçu plusieurs lettres écrites sur ce papyrus canadien.

Au milieu de ces épais massifs de tiges gigantesques, naissent et grandissent plusieurs arbres fruitiers et des arbustes qui, en automne, se couvrent de baies savoureuses, et une quantité de plantes médicinales.

Ainsi, la peuplade primitive trouvait dans ces

grands bois , tout ce qui était nécessaire à ses besoins. Aujourd'hui encore l'Indien non civilisé y va chercher ses principaux moyens de subsistance, et n'y entre pas sans invoquer son manitou. Nul être humain n'y entrera sans éprouver une émotion pareille à celle que l'on ressent quand on franchit le seuil d'un temple. Ces profondes forêts du Canada ne sont-elles pas des temples bien plus grandioses que ceux de l'antiquité, et plus imposants que nos monuments modernes ?

Les sapins, aux pointes pyramidales, y apparaissent comme les flèches aériennes des cathédrales. Les rameaux des chênes et des hêtres en forment le dôme, et leurs troncs vigoureux en sont

les pilastres. Les peupliers avec leurs tiges flexibles, les bouleaux avec leur écorce blanche s'y élèvent comme des colonnettes ; les saules y déroulent leurs branches comme de légers arceaux; les pommiers et les cerisiers nous y montrent les vivants ornements que les artistes du moyen âge se plaisaient à reproduire dans les chapiteaux et dans les voûtes des églises ; la vigne sauvage qui s'enlace à ces arbres y dessine de gracieux festons, et le vert gazon, avec les petites fleurs agrestes qui le parsèment, s'étend comme un tapis de velours dans ces grandes nefs. La main de l'homme a pu déparer, mais elle n'a jamais pu embellir ces merveilleux édifices. Dieu lui-même en est l'architecte, et la nature en est la

gardienne active. Quand une de ces majestueuses colonnes, usée par le temps, s'écroule sur sa base, une autre grandit pour la remplacer. Quand les tempêtes ont ébranlé cette immense structure , un bras invisible, une puissance vigilante en rétablissent promptemeiAt l'auguste harmonie.

Ténèbres et lumière, jours de splendeur et jours de deuil, tout ici est l'œuvre suprême, l'œuvre virginale de Dieu. La forêt primitive est un de ses plus purs sanctuaires, et quand on y pénètre, tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend , à chaque pas , en chaque saison, saisit la pensée pour l'élever vers lui; c'est sa voix qui, par les éclats de la foudre, retentit sous ces voûtes majestueuses ; c'est sa lumière qui les éclaire. Dans le jour, le soleil répand ses rayons à travers ces réseaux de feuillage , comme à travers les vitraux coloriés d'une chapelle gothique. Dans la nuit, le disque de la lune est suspendu, comme une lampe d'albâtre, sur ces vastes coupoles. L'hiver, lorsque la forêt est ensevelie dans son linceul de neige, elle semble, dans sa tristesse, s'incliner et

s'assoupir sous le regard de Dieu. Au printemps, elle se réveille comme un enfant rafraîchi par un salutaire sommeil, et célèbre celui à qui elle doit son repos, son mouvement et sa vie. Ses fleurs ouvrent leurs corolles comme des encensoirs ; ses sapins résineux exhalent l'arôme de leurs bourgeons naissants; ses acacias et ses cerisiers répandent dans

les airs leurs parfums; ses insectes rampent, courent, voltigent avec un joyeux bourdonnement; ses oiseaux entonnent dès le matin leur chant d'amour ou leur cantique religieux, et le soir modulent encore de doux accents. Tout est musique et mélodie; tout, depuis le bruissement des feuilles et le soupir des eaux, jusqu'à la sublime harmonie des sphères , s'élève comme un hymne de louange , de gratitude vers le souverain Créateur ! La lumière même est une sorte de musique, car elle se produit, comme la musique, par d'innombrables vibrations.

Tandis que, dans nos différentes haltes, nos canotiers fatigués de leur travail, se reposent autour du bûcher qu'ils ont allumé, je vais souvent, seul, au sein de ces forêts qui produisent sur moi tant de diverses émotions. Tantôt je contemple , dans un silencieux recueillement, leur grandeur austère , tantôt elles ^n'apparaissent comme un monde nouveau, et où je dois faire, à tout instant, quelque précieuse découverte.

Quelquefois, je m'arrête à regarder des plantes que je n'ai encore vues nulle part, ou des scènes de la vie animale, qui ne sont pas moins neuves pour moi. C'est le petit écureuil volant, à la robe cendrée, qui s'élance d'un arbre h l'autre, à l'aide de la fine

membrane qui de ses jambes de derrière s'étend à celles de devant, et se déplie et se replie comme

un voile ; c'est l'oiseau bleu , dont le nom me rappelle un des contes de fées que je lisais dans mon enfance :

Oiseau bleu, couleur du temps, Vole à moi promptement.

Celui-ci pourrait bien être le principal personnage d'un conte de fée, tant il est vif et léger et joli. Les paysans du Canada se plaisent à le voir vivre près de leur demeure; pour l'y attirer, ils plantent dans leurs enclos des pieux surmontés de petites boîtes en bois. Le confiant oiseau bleu n'en demande pas plus ; il s'installe dans une de ces boîtes, et dès qu'une fois il y a fait son nid, on peut être sûr que, s'il est encore en vie l'été suivant, il y reviendra.

Sur les troncs d'arbres tombés dans les étangs, se perche le magnifique canard, qu'on appelle le canard des bois ; son col est d'un vert foncé ; sa tête est ornée d'une crête nuancée de blanc, de gris et de pourpre; sa poitrine est d'un jaune pâle; ses ailes sont bleues et noires.

Dans ces mêmes terrains marécageux, habite l'oiseau dont les ailes sont mouchetées de points rouges, pareils à des taches de cire à cacheter; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'oiseau-cire. Autour des arbustes, voltige comme un papillon, l'oiseau-mouche de ces régions septentrionales, le truchilus colu-

bris, moins brillant que ceux du Brésil et la Guyane, ces rubis mobiles, ces émeraucles vivantes; mais charmant à voir avec son plumage gris et vert et son collier d'orange et de pourpre. Il fend

l'air avec une prestesse inconcevable, et quand il court de fleur en fleur, on dirait un rayon de lumière.

Aux branches des vieux sapins, se cramponnent avec un cri aigu, les piverts dont les coups de bec retentissent comme des haches de bûcherons dans la forêt silencieuse. Leur bec est si puissant et ils en frappent avec une telle force, que d'un seul choc, ils enlèvent des morceaux d'écorce de sept à huit pouces de longueur, et que dans l'espace de quelques heures, ils peuvent dépouiller un rameau, sur une étendue de vingt ou trente pieds. Mais on leur ferait une grande injure, si on les considérait comme des animaux malfaisants ; ils méritent, au contraire, d'être protégés par ceux qui s'intéressent à la conservation des forêts ; car leur instinct les conduit à une œuvre utile ; ils ne s'attaquent qu'à l'arbre où s'est logé un insecte qui, peu à peu, avec sa funeste engeance, y paralyserait la circulation de la sève. C'est ce pernicieux insecte, ce sont ces larves que l'intelligent pivert va chercher entre l'écorceetl'épiderme du géant des bois, menacé d'un péril mortel par cette vermine, comme un noble cœur par un profond chagrin.

Sur le sol, piétine et sautille le troglodyte d'hiver,

cet alerte, ce vif, ce joli roitelet, toujours en mouvement et toujours chantant.

Mais bientôt, cette charmante peuplade ne récréera plus ni mes oreilles, ni mes regards. A mon arrivée dans ce pays, j'ai eu le plaisir de voir les forêts canadiennes dans leur éclatante verdure; maintenant, je les contemple avec une surprise que je ne puis dépeindre. Non, en vérité, je ne connais rien de comparable à l'aspect de ces bois, dans leur parure d'automne! Tout cet océan

de verdure se transforme en une variété de nuances infinies : sur ces masses de chênes, de hêtres, de^bouleaux, l'arc -en -ciel semble avoir répandu toutes ses beautés prismatiques et l'aurore des jours d'été, toutes ses franges d'or et de pourpre. Seul, le sapin, ce fidèle symbole d'une pensée immuable, conserve son austère vêtement au milieu des subites métamorphoses qui l'entourent. Mais ces métamorphoses annoncent la fin de l'année. Déjà, les feuilles desséchées se détachent des rameaux, tourbillonnent dans l'air et roulent sur le sol. Déjà, les oiseaux se détournent du nid qu'ils construisaient naguère, avec tant de soin ; c'est le temps des migrations. Des groupes de canards sauvages se réunissent au bord des lacs et des étangs, et à les voir tantôt tourner la tête de côté et d'autre , tantôt caqueter entre eux, on doit croire qu'ils attendent avec impatience, quelques retardataires, puis délibèrent sur le voyage qu'ils vont entreprendre. Des pigeons s'élevant

dans les airs en légions serrées et compactes, s'envolent vers les contrées où ils doivent passer l'hiver.

Le plus jeune peut-être Demande, en regardant les lieux qui Font vu naître : Quand viendra ce printemps, par qui tant d'exilés Dans les champs paternels se verront rappelés çt

Des bandes même d'araignées émigrent ; on les voit traverser, comme un nuage noir, les fleuves et les rivières, puis elles disparaissent. D'où viennentelles ? Où vont-elles ? Y a-t-il parmi elles quelques vieilles voyageuses qui ont déjà fait ce chemin, et qui les guident? C'est un de ces problèmes que je n'essayerai pas de résoudre.

A mes yeux, elles représentent une cohorte d'escrocs, de coquins désertant les lieux qu'ils ont suffisamment exploités, pour s'en aller sur un autre terrain faire de nouvelles victimes.

Mais les oiseaux, par leur poétique migration, me représentent les poétiques élans de la pensée ou les mystérieux désirs de la nostalgie de l'âme : Hemsjukan9 dit le poète suédois "Wallin, qui dépeint en ces termes sa religieuse aspiration : « Je ne puis cesser de vous contempler, îles brillantes, mers qui gardez encore Fazur du jour, quand le jour nous a quittés !

« Oh ! laissez-moi suivre le flambeau que vous montrez à mes yeux! Rien ne m'attire plus sur cette terre que je connais. Sur ce sol orageux, je ne res-

pire pas en liberté et je sens en moi un désir, un désir ardent : je voudrais m'en aller au delà des mers, dans un monde inconnu. »

Tu sais, mon cher Georges, que je ne puis penser à te faire un cours d'ornithologie. Malheureusement mon ignorance ne me permet pas une telle prétention, et un Àudubon ou un Wilson, ces deux infatigables ornithologistes de l'Amérique, me trouveraient peut-être bien présomptueux d'oser te parler de quelques oiseaux que je n'ai fait que voir en passant. Il en est deux pourtant qu'il faut encore que je mentionne : l'un est une petite colombe, au bec noir, aux ailes brunes tachetées de blanc, et aux pattes rouges. Des Anglais du Canada lui ont donné le nom de Mourningdove (colombe de deuil), c'est la colombe de la Caroline ; l'autre appartient à l'espèce des engoulevents, qui se nourrissent principalement d'insectes, et vont les chercher sur le dos des animaux, comme le pivert sous l'écorce des arbres. Les naturalistes,

avec leur habitude de latinité, le désignent par le nom de caprimulgus vociféras. Mais en Amérique, où la plupart de ceux qui se plaisent à l'entendre ne connaissent guère cette dénomination scientifique, ils l'appellent whip-poor-will. Sa forme n'est pas élégante ; son plumage n'est pas brillant. Au milieu des magnifiques tribus ailées qui peuplent les forêts de l'Amérique, il apparaît comme un humble prolétaire qui ne porte qu'un vêtement

obscur, ou comme un pauvre artiste ambulant qui murmure sa plainte timide près de la gent aristocratique.

Quand tout s'éveille, s'émeut et s'agite à la clarté du soleil, la colombe de la Caroline et le whip-paorwill restent ordinairement cachés dans l'ombre. Comme des poètes recueillis en eux-mêmes, ils semblent fuir les turbulences de la foule et les rumeurs de la journée; c'est le soir qu'ils sortent de leur cachette et qu'ils entonnent leur chant. La colombe commence par lancer dans les airs un cri vibrant, comme si elle s'arrachait tout à coup à ses mornes réflexions ; puis cette première note est suivie de quatre à cinq autres qu'elle répète lentement, avec une profonde impression de mélancolie.

Le whip-poor-will articule des accents dont les Américains ont cherché à reproduire le son en composant les syllabes du nom qu'ils lui ont donné ; il scande vivement la première et la dernière de ces syllabes, et module doucement la seconde.

J'ai entendu, dans nos vertes campagnes, les joyeux hymnes de l'alouette, par une belle matinée d'été, les amoureux gémissements du ramier, au bord des sources solitaires, les roulades du chardonneret, les merveilleuses mélodies du rossignol, sous les rameaux en fleurs, et s'il m'est permis de

comparer l'infime musique de l'homme à celle des musiciens de Dieu, j'ai entendu des voix pures et fraîches de jeunes filles roucouler dans les salons, avec un accompagnement de violon ou de piano, les duos, les sonates, les romances les plus célèbres. Mais rien de ce que j'ai entendu n'est comparable au chant de ces deux oiseaux d'Amérique, exhalant leurs soupirs harmonieux dans le calme des nuits, dans le silence des forêts inhabitées, à la lueur des étoiles. Chacune de leurs vibrations pénètre dans le cœur, l'attendrit, le captive et le plonge dans une rêveuse mélancolie. On dirait le chant plaintif de deux exilés qui, dans l'amertume de leur bannissement, invoquent un témoignage de commisération, ou le triste appel de deux âmes abandonnées qui s'en vont, de par le monde, se souvenant de ce qu'elles ont aimé, et se lamentant sur les affections qu'elles ont perdues. Il y a des Indiens qui disent que ce sont les âmes de leurs aïeux, gémissant sur la décadence de leur race. Pauvres Indiens ! Quand j'ai appris cette touchante croyance, j'ai écouté, avec une nouvelle émotion de sympathie, les plaintes de la colombe et du whip-poor-will.

25 septembre.

L'un des traits caractéristiques du Canada, Tune de ses plus importantes beautés, l'un de ses principaux moyens de développement agricole et commercial, c'est son réseau aquatique. De toutes parts, des ruisseaux enfantés par les sources des collines, grossis par la fonte des neiges, glissant à travers les ombreuses forêts et se réunissant à des rivières ; de tout côté, des lacs réunis l'un à l'autre, comme les anneaux d'une chaîne immense, par cette multitude d'embranchements.

La Suède et la Norvège, ces deux beaux pays que nul voyageur ne visitera sans les admirer, sont aussi traversés par de nom-

breux courants et parsemés de lacs charmants. La France, la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre ont aussi leurs fleuves et leurs cascades, dont elles se glorifient. La Russie a des rivières qui sillonnent d'immenses espaces. Mais l'Europe, dans ses points de vue les plus grandioses, n'est qu'une jolie réduction de la prodigieuse grandeur du continent américain. Nos vieux tritons du Rhin et du Danube ne seraient-ils pas humiliés s'ils pouvaient comparer la débile perdition de leurs eaux

dans les marais de la Hollande, dans les canaux de Saint-Georges et de Sulina, à ces urnes gigantesques de l'Amazone, de l'Orénoque, de la Plata, qui s'épanchent dans l'Océan par des embouchures de quarante lieues de largeur ! Notre Mont-Blanc, dont de hardis touristes s'honorent d'avoir atteint la cime, n'apparaîtrait que comme un enfant vaniteux et taquin près des épaules titaniques du Cimboraçao. Nos forêts de chênes et de sapins, dont les statisticiens se plaisent à constater la vigueur et l'étendue, nous sembleraient bien étroites et bien chétives en face des forêts vierges de la Guyane et du Brésil, et notre bruyant Staubbach tomberait inaperçu à côté des torrents du Niagara.

Ce sont là, il est vrai, les merveilles populaires de l'Amérique : mais il en est d'autres moins célèbres, et qu'on ne peut voir sans étonnement. J'aime de tout mon cœur notre vieille Europe, quoiqu'elle fasse souvent, dans sa vieillesse, de tristes folies, et Dieu me garde de me rendre coupable envers elle d'une injure gratuite. Mais peut-être qu'elle n'attache pas un très-grand prix à ses grandeurs physiques, tant elle se complaît dans le sentiment de sa grandeur intellectuelle, de son organisation, de ses jolies variations politiques, et je puis dire, sans l'offenser, qu'elle n'a,

comparativement au Canada, que de pauvres petites nappes d'eau !

Ici , quelle puissance et quelle étendue ! Quel

fleuve admirable que ce Saint-Laurent, où palpitent toutes les forces vitales de cette vaste contrée. Et quels lacs! Il en est plusieurs qu'il serait plus juste d'appeler des mers intérieures. Les bateaux à vapeur y naviguent comme sur de vastes mers, et la tempête y soulève des vagues comme celle de l'Océan. Le lac Michigan , qui n'est qu'une des baies du lac Huron, a mille pieds de profondeur; l'orageux lac Érié occupe un espace de trois mille deux cents lieues carrées; le lac Supérieur a cent trente lieues de longueur, soixante-dix de largeur, et trois cents mètres de profondeur. On a calculé que les lacs du Canada représentent la moitié de la quantité d'eau douce répandue à la surface du globe.

Je n'essayerai pas, mon cher Georges, de te décrire ces immenses réservoirs, ni leurs affluents. Il faut pourtant que je te fasse au moins une esquisse d'une rivière , par laquelle nous avons été du lac Nipissing au lac Huron. On l'appelle la rivière des Français. Les Français l'ont explorée à une époque où nul autre Européen n'avait encore pénétré dans cette contrée. Et combien il en est de ces courageux voyageurs qui sont morts, là, victimes de leur zèle! Ils ont été les premiers à s'aventurer dans des lieux inconnus; ils ont, par leurs découvertes, agrandi les domaines de la France, secondé son commerce , éclairé ses géographes , et ils sont morts ignorés sur les chemins qu'ils avaient signa-

lés. La postérité profite de leur œuvre , et ne sait pas même leur nom ! Ainsi va l'humanité. Bien présomptueux est celui qui

croit y occuper une place importante ou durable ; il y disparaîtra comme une goutte d'eau dans les flots des générations. Mais il y a des gouttes d'eau qui réfléchissent la lumière du ciel et fécondent le sol qu'elles sillonnent.

La rivière des Français est traversée par de rocailleux rapides qu'il n'est pas facile de descendre , et qu'il est plus difficile encore de remonter. Des croix en bois, plantées près de ces endroits périlleux, indiquent que, tout récemment encore , des bateliers ont péri là. C'est une des touchantes pratiques du catholicisme que cette commémoration des morts et cet appel à la pensée des vivants , par ce signe de confraternité. Il annonce aux passants que là repose un être humain; il les invite, au nom de la charité évangélique, à lui accorder une pensée et à prier pour lui , afin de mériter qu'un jour aussi on prie pour eux.

Pour tourner par terre autour de ces rapides , nous cheminons par des sentiers tortueux, montueux , encombrés de blocs de pierre et de broussailles. Nos canotiers qui portent notre légère barque , ont bien de la peine à la préserver d'un choc funeste, et les autres marchent lourdement courbés sous le poids de leurs fardeaux. Brisquet seul, son sac entre les dents, gravit lestement ce rude chemin,

et saute devant nous, comme pour nous défier de le suivre, et nous faire voir sa supériorité.

Près d'un de ces portages, j'ai vu, pour îa première fois, une grande forêt incendiée. C'est l'une des scènes les plus tristes que l'on puisse voir, plus triste que l'aspect d'un cimetière et celui des vieux édifices en ruines ; car le cimetière cache dans son sein les cadavres que la mort lui a livrés; son sol, creusé par le fossoyeur,

se revêt d'un manteau de gazon , et les édifices de l'homme , les plus pompeux, n'ont été que des œuvres inanimées. Mais ces bois ont été pleins de vie : une sève abondante circulait dans leurs veines, développait leurs forces, élargissait leurs racines. Les écureuils y sautaient gaiement de branche en branche ; les oiseaux y faisaient leurs nids; les gouttes de rosée étincelaient comme des perles sur leur feuillage ; les tièdes brises d'été leur donnaient par leur souffle un murmure harmonieux. Soudain, une flamme impétueuse, vorace, invincible les atteint, et, en quelques heures , elle a tout ravagé. C'en est fait du mouvement, de la vigueur, des frais bourgeons et de l'harmonie de ces beaux arbres ! Les troncs calcinés des grands chênes ressemblent à des blocs de charbon de terre; les sapins mutilés apparaissent comme des ombres fantastiques ou des squelettes de géants ; le sol est couvert d'un amas de cendre noire et de débris informes. Les animaux ont dé-

serté ce lieu , jadis si fécond , et qui maintenant ne leur offre plus ni un refuge, ni un aliment. C'est le deuil de la nature ; c'est le silence de l'anéantissement.

Tandis que je regardais ce funèbre bûcher, Passe- Partout s'arrête près de moi, et le regarde aussi , avec une expression de physionomie qui ne ressemble guère à son caractère de gaieté ou d'indifférence habituelle :

« Quel triste spectacle! lui dis-je.

— Oui , me répond-il ; mais si vous aviez vu cet incendie " c'est là ce qui était bien autrement triste.

— Est-ce que vous l'avez vu?

— Je l'ai vu , et c'est une de ces choses qu'on n'oublie pas.

— Racontez-moi donc comment cette catastrophe s'est accomplie.

— Si cela peut vous intéresser, je le veux bien. Mais attendez que nous soyons dans le canot. Il faut d'abord que nous opérions notre transbordement. On ne cause pas aisément avec une batterie de cuisine sur le dos , et ce scélérat de chemin me casse les jambes. Ah! ah! Passe-Partout s'aperçoit qu'il vieillit ; il n'a plus le pied si agile , ni les reins si solides. Il ne pourrait plus ramer dix-huit heures de suite, comme cela lui est arrivé plusieurs fois, ni franchir au pas de course les plus âpres portages,

et cela n'est pas gai : mieux vaudrait mourir tout d'un coup que de dépérir ainsi , peu à peu , comme un arbre qui perd d'abord quelques-unes de ses plus belles branches, puis d'autres, et enfin tombe en poussière. Mais bah! puisque les choses sont organisées ainsi, il faut bien s'y résigner. À quoi sert de se plaindre? Les regrets n'ont jamais fait renaître un mort, ni rajeuni un vivant. Allons donc tant que nous pourrons :

Gai Ion là, gai le rosier Du joli mois de mai.

Ce refrain produisait sur Passe-Partout l'effet de la trompette sur un vieux coursier; il lui donnait une nouvelle ardeur. J'aurais volontiers pris une partie de son fardeau , car je n'avais à la main que mon nécessaire, et parmi les vers de La Fontaine, il en est un qu'on doit souvent se rappeler , dans 'une contrée comme celle-ci :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

Mais le fier batelier refusa mon assistance, et pour mieux me montrer qu'il n'en avait pas encore besoin, gravit lestement, avec

son bagage, une pointe de rocs sur laquelle je trébuchai.

Quand nous eûmes repris nos places dans le canot, je lui rappelai qu'il m'avait promis de me raconter l'incendie dont nous venions de voir les sombres débris.

« C'est bien simple , me dit— il ; de tels incendies éclatent fréquemment. Une flammèche d'un foyer , apportée par le vent; une étincelle tombant d'une pipe sur des feuilles sèches, suffisent pour les allumer. Quelquefois les Indiens mettent le feu à un bois pour prendre plus aisément le gibier, ou pour arrêter dans son évasion un de leurs ennemis, et j'ai entendu des gens graves affirmer que si, pendant les chaleurs de l'été , une tige sèche s'écroule sur une autre, également sèche, toutes deux peuvent s'enflammer par ce frottement accidentel.

« Quoi qu'il en soit, vous saurez donc qu'il y a quelques années, je revenais du lac Supérieur, avec une douzaine de mes camarades , nous faisions un joli voyage, car nous ramenions à Montréal un agent supérieur de la compagnie de la baie d'Hudson, qui, après avoir passé plusieurs années dans le nord, se réjouissait d'être appelé enfin à un emploi plus agréable. M. Fallerans (c'est son nom), avait avec lui sa femme et un garçon de quatre ans, et c'étaient, ma foi! d'agréables compagnons de voyage : je n'en vis jamais de meilleurs , l'enfant surtout, qui était vif comme un écureuil et jouait avec nous comme un petit chat. J'ai toujours aimé les enfants , et celui-là, en vérité, je crois que je l'aimais comme s'il avait été le mien. Si on m'avait laissé faire, je l'aurais sauvé. Pourquoi les gens inexpérimentés ne veulent-ils pas, dans un moment

de danger, se fier à ceux qui voient clairement l'unique moyen de salut ? »

A ces mots, Passe-Partout s'arrêta dans son récit, et tira précipitamment quelques bouffées de sa pipe, comme s'il voulait exhaler un douloureux souvenir dans un nuage de fumée ; puis, après un instant de silence, il reprit la parole :

« M. Fallerans désirait arriver le plus tôt possible à Montréal; mais il craignait de nous fatiguer, et nous faisions des haltes fréquentes, et chaque soir, quand nous trouvions près des lacs ou des rivières une cabane de settler ou d'Indien , nous y descendions pour y passer la nuit.

« A quelque distance du portage que nous venions de traverser, il y avait alors un assez joli log-house, construit par un colon, qui avait défriché un grand carré de terrain, ensemencé un champ, planté les palissades d'un pâturage. Nous y débarquâmes un soir après une journée où nous avions été trèstourmentés par la chaleur et par des nuées de moustiques. Le maître du logis nous reçut amicalement; sa femme nous prépara une soupe de poisson blanc, le meilleur poisson qui existe, et M. Fallerans nous régala, selon sa coutume, d'un bon verre d'eau-devie. Ensuite, il se retira, avec sa femme et son fils, dans la chambre que l'hospitalier settler lui avait abandonnée, et mes compagnons et moi nous nous couchâmes par terre, autour du foyer de la cuisine.

Je dormais depuis une heure , de ce profond sommeil qui est la bénédiction de l'ouvrier, quand tout à coup je suis réveillé par un bruit sonore, mais confus. Je me frotte les paupières, pour être sûr que je ne suis pas le jouet d'un rêve ; je penche l'oreille vers le sol, et j'entends les chevaux qui hennissent, les vaches qui

beuglent. Évidemment l'alarme est au pâturage. Est-ce une bête fauve qui y est entrée ? est-ce une bande d'Indiens rapaces ? Je me lève, j'entr'ouvre la porte , et mes yeux sont éblouis par une flamme ardente ! Un cri de terreur s'échappe de mes lèvres. Au feu ! au feu ! En un instant, tout le monde est debout. Le colon et sa femme veulent rassembler leurs vêtements et quelques-uns des principaux ustensiles de leur ménage. M. Fallerans cherche à nouer dans un linge les papiers et les divers objets qu'il a apportés, la veille, avec lui dans le log-house. Fatal souci ! Nous n'avons que le temps de fuir, de fuir en toute hâte. Un cercle de feu entoure l'habitation et s'en rapproche de plus en plus. La flamme, attisée par un vent funeste, court de rameau en rameau, d'arbre en arbre; la flamme ronge les herbes, la mousse, les ramilles pourries dont le sol est couvert, puis remonte le long des pins, s'alimente par leur suc résineux, et de tout côté éclate comme une fournaise pétillante, haletante, mugissante. Les branches des arbres craquent, se rompent et s'écroulent avec

fracas; de leurs tisons ardents s'échappent des tourbillons d'étincelles qui allument de nouveaux bûchers. Les animaux courent éperdus de côté et d'autres en poussant d'affreux gémissements; les oiseaux tombent, aveuglés par la lueur de l'incendie ou suffoqués par la fumée. La terre est comme un brasier, et le ciel, vers lequel, du haut des sapins gigantesques, la flamme darde ses langues rouges, le ciel et l'horizon paraissent en feu.

« Courons à la rivière, » dit le settler en se dirigeant rapidement vers un ravin. M. Fallerans le suit, portant son fils sur un de ses bras et de l'autre soutenant sa femme éplorée. Chacun de nous aurait voulu lui venir en aide , se charger de son enfant;

mais il le tenait étroitement serré sur sa poitrine, et ne voulait le confier à personne. Par bonheur, le ravin rocailleux et dépouillé en grande partie de toute végétation, nous offrait un salutaire passage ; mais, de l'autre côté de la rivière, s'élevait une épaisse foret sur laquelle flottaient et s'abattaient déjà les flammèches de la forêt incendiée.

« En voyant mes compagnons délier le canot et s'y jeter précipitamment avec M. Fallerans et avec le settler, je compris à quel danger ils allaient s'exposer ; j'essayai de les en détourner : je conjurai M. Fallerans et sa femme de me suivre , leur promettant, par tout ce que j'avais de plus cher, de les sauver. Mes représentations, mes prières furent inutiles. Ils

persistèrent à s'embarquer pour traverser la rivière, et si rapide que fût leur manœuvre, le feu qui les poursuivait était plus rapide encore : ils fuyaient un incendie et un autre incendie s'allumait sur le sol où ils allaient chercher un refuge. Hélas ! je ne les ai jamais revus. C'étaient de braves gens. Au moins, je puis dire que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour les sauver.

« Je connaissais, à quelques centaines de pas du point où nous avions débarqué, un endroit où la rivière, encaissée entre ses bords, n'avait guère que trois ou quatre pieds de profondeur ; ce fut là que je me retirai ; de là, je voyais les tourbillons de feu et de fumée voler sur ma tête. Quelquefois des charbons ardents se répandaient autour de moi , et s'éteignaient dans l'eau en sifflant; quelquefois de lourds tisons étaient emportés de mon côté par le vent; je me plongeais alors dans la rivière, et j'attendais qu'ils fussent tombés. Je restai ainsi plusieurs heures, toujours en éveil, et si je ne pouvais m'asseoir dans mon gîte aquatique, je vous réponds que, du moins, je n'y avais pas froid : l'air était embrasé.

Enfin, peu à peu la fureur de l'incendie s'apaisa ; je sortis de ma retraite , et j'aurais bien voulu connaître le sort de mes compagnons ; mais je ne pouvais me mettre à leur recherche à travers cette forêt où tout était encore en combustion, où la terre fumait comme une chaudière, et

j'étais seul, sans provisions, sans armes, presque sans vêtements dans ce lieu effroyable. Sous peine d'y périr de faim, il fallait pourtant en sortir. Je m'en allai le long du bord de la rivière , du côté du lac Nipissing, espérant que sainte Anne me protégerait; elle n'y a pas manqué. C'est vrai que la bonne sainte aurait pu m'envoyer son secours plus tôt; car j'ai marché près de trois jours, sans un seul brin de nourriture ; cela m'a paru terriblement long; mais j'espère avoir par là expié plus d'un péché. Enfin, monsieur, vers la fin du troisième jour, j'aperçois un canot qui descendait la rivière. Justement le P. Humbert était dans ce canot : vous le connaissez , et vous pouvez vous figurer comme il se hâta de me donner tout ce qu'il avait de meilleur; ensuite, je lui racontai la catastrophe à laquelle j'avais échappé. Nous allâmes ensemble dans la forêt, nous trouvâmes les cadavres calcinés de tous ces malheureux qui n'avaient pas voulu écouter mes conseils. Le P. Humbert récita l'office des morts, et nous les ensevelîmes. C'est une consolation au moins de penser qu'ils ont été enterrés comme des chrétiens, »

Voilà, mon cher Georges, la relation d'un incendie dans les bois. Par malheur, je ne puis la reproduire avec la naïveté de langage de Passe-Partout. Nos canotiers ont écouté ce récit avec une profonde attention, quoique probablement ils le connaissaient

déjà. Comme tous les hommes dont les livres n'ont point subjugué l'intelligence, la plupart des voyageurs et des coureurs de

bois canadiens ont conservé une curiosité enfantine, et se plaisent, comme des enfants, à entendre narrer de longues histoires. Comme les marins, ils aiment la relation des aventures et des divers incidents dramatiques auxquels les expose à tout instant leur profession. Comme les Arabes, ils ont des contes traditionnels qu'ils se transmettent l'un à l'autre, et qui ont été depuis plusieurs générations , répétés sur tous les lacs et dans toutes les forêts le l'Amérique septentrionale.

Mais cette rivière des Français , près de laquelle j'ai vu plusieurs croix funèbres et les sombres débris d'une affreuse catastrophe, ne présente point, dans toute son étendue, un si triste aspect. Au contraire, c'est sur une grande partie de son cours une des rivières les plus pittoresques et les plus jolies que l'on puisse voir. Quelquefois, elle se resserre entre deux murailles de rocs, tapissées de plantes grimpantes couronnées par de grands arbres. D'une de ses rives à l'autre, les branches de ces arbres se rejoignent^ s'entrelacent, et leurs feuillages, nuancés de tant déteintes diverses par l'automne, forment comme un tissu de fantaisie, comme une teinte de pourpre et d'or, de soie violette et orangée. A voir le frais canal ombragé par ce bassin, on dirait

une mystérieuse retraite préparée par une naïade, pour y vivre en paix, sur un lit de roseaux.

Quelquefois, la rivière s'élargit et s'arrondit, et rayonne à la face du ciel, comme un miroir sans tache. L'un des caractères distinctifs des eaux du Canada est leur limpidité ; elles sont si limpides qu'on peut y voir, comme dans un globe de cristal, les poissons qui se jouent dans leur profondeur, et lorsque dans un canot on glisse à leur surface, il semble qu'on flotte, dans un ballon, sur

les chaînes des montagnes et les réseaux des bois qui s'y reflètent.

Quelquefois encore, cette rivière se divise en plusieurs rameaux et s'épanche capricieusement de côté et d'autre, et dans ses gracieux méandres, enlace une quantité d'îles ou d'îlots. Nulle part il n'existe un réseau de bassins aquatiques comparables à celui du Canada, et nulle part autant d'îles. On en compte , un millier dans un des cercles du lac Ontario ; plus de quinze mille dans les terrains arrosés par l'Ottawa et par ses affluents, et plus de vingt mille dans le lac Huron. Figure-toi, mon cher ami, un parc anglais, avec ses massifs d'arbres, ses collines, ses berceaux de verdure ; remplace le gazon par les ondulations d'une eau bleue et pure, auras-tu par là une idée des lacs et des fleuves du Canada ? Non, je n'ose l'espérer.

Souvent , sur un espace de quelques lieues , on ne voit que des îles de toute sorte de formes ; les

unes élevant fièrement au-dessus des eaux leur tête pyramidale; d'autres s'inclinant jusqu'au niveau des flots , comme pour recevoir le baiser qu'ils leur donnent en passant; celles-ci hérissées de bois de sapins , de chênes et de noyers ; celles-là , nues et plates comme un champ qui attend la main du laboureur; tantôt un roc aride ; sauvage , tantôt un groupe d'arbres solitaire, ou une corbeille de fleurs, ou une grande terre occupée par d'industrieux colons, et partout le fleuve tournoyant lentement, embrassant, avec le même amour , la plus petite comme la plus grande de ces îles, fuyant au loin, revenant sur ses pas, comme un patriarche qui visite ses domaines, comme Protée comptant ses troupeaux. Il semble qu'une fée , amie de l'homme , qu'une Titania du Nord ait, dans un de ses jeux avec Àriel, semé sur le miroir

de l'onde tous ces prés, tous ces bois mystérieux, tous ces nids de verdure, pour donner, par leur aspect, quelques douces pensées à ceux qui les visitent.

Autrefois, j'ai fait, avec Marguerite, ce rêve d'une existence dérobée au tourbillon du monde , et abritée dans un de ces paisibles refuges ; j'ai murmuré près d'elle, avec un désir sincère, ces tendres vers de Th. Moore :

Oh! hadwe some bright little isle of our own. « Oh ! que n'avons-nous à nous quelque petite île

brillante dans un lointain océan , où notre amour s'épanouirait en liberté , où notre vie s'écoulerait comme un long jour de lumière , et où la mort descendrait sur nous comme une calme et sainte nuit ? »

Mes pauvres rêves de jeunesse! comme ils ont été déçus ! et quel aiguillon douloureux ils m'ont laissé dans le cœur! Mais, grâce au ciel, l'aiguillon est enfin brisé ! La nature a , peu à peu , répandu un baume salutaire sur ma blessure. Par l'aspect des beaux lieux que j'ai parcourus, des honnêtes physionomies qui ont attiré mes regards , l'image cruelle qui m'obsédait s'est, peu à peu, effacée dans mon esprit, comme un fantôme nocturne s'évanouit à la clarté du jour. Je ne pense plus à Marguerite, ou si j'y pense quelquefois, ce n'est que pour m' accuser d'avoir follement perdu tant d'heures précieuses en tant de croyances trompeuses, et d'avoir tant souffert pour une femme qui ne méritait pas un tel dévouement.

Mais quelquefois, te le dirai-je, la chaste et candide figure de Mlle Berthe se représente à ma mémoire. Avec sa taille de liane, sa délicate organisation et ses grands yeux si expressifs, elle

m'apparaît comme une de ces plantes de nos Alpes , qui se dilatent à l'air pur des montagnes, qui sur une petite tige portent une fleur charmante.

Je sais que je ne dois pas songer à l'aimer, et

qu'elle ne peut m'aimer, après le ridicule, l'absurde, le méchant discours que j'ai tenu devant elle, dans notre première entrevue. Je voudrais pourtant qu'elle ne gardât pas une mauvaise opinion de moi.

30 septembre.

Me voici, mon cher Georges, sur les bords du lac Huron, cette Méditerranée d'eau douce qui, d'un côté , par la rivière Sainte-Claire , et de l'autre , par la rivière Sainte-Marie, se rejoint au lac Ërié et au lac Supérieur, ces deux autres Méditerranées. Quelle grandeur dans la nature de cette contrée! Quelle variété dans ses tableaux ! Quelles curieuses observations à faire dans la multiplicité de ses productions !

Les anciens voyageurs ont appris aisément à connaître le caractère et les mœurs des animaux de ce pays. L'Indien pouvait leur donner à cet égard les notions les plus détaillées. Par une inclination particulière, par habitude, par nécessité, l'Indien, tel

qu'il existe encore dans certaines zones de l'Amérique, passe une partie de sa vie à étudier le tempérament, l'instinct, les ruses et les qualités des animaux ; mais la botanique, la zoologie et la plupart des phénomènes physiques de ce pays, on ne les connaît guère. Heureux celui qui pourra pénétrer à loisir dans ces purs et attrayants mystères!

Au pied de leur colossale figure d'Isis , les Égyptiens gravaient cette inscription : « Je suis ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Nul mortel n'a encore soulevé mon voile. »

Mais, avec un sentiment religieux, on peut le soulever sans crainte ce voile imposant qui dérobait aux profanes l'image symbolique du temple de Sais, et à mesure qu'on en déroulera les replis, on verra apparaître les secrètes merveilles qu'il cachait. La nature n'est point le sombre sphinx qui étourdit ou égare l'esprit de l'homme par ses oracles confus ; c'est une âme palpitante dont les secrets se révèlent à l'intelligence qui ia scrute, à l'âme qui l'interroge ; c'est la statue de Memnon, dont les lèvres de granit s'émeuvent aux rayons de l'aurore , et rendent un son harmonieux.

Plus heureux, mon cher Georges, que ceux qui viennent au monde dans la lourde atmosphère des villes , qui , en ouvrant leurs yeux à la lumière , ne voient devant eux que la façade d'une rue étroite; sur leur tète, un ciel obscurci par des nuages de fu-

mée qui s'échappent sens cesse d'une multitude de cheminées, et à leurs pieds un pavé fangeux, nous sommes nés dans un vaste et libre espace, sur la pente d'une grande chaîne de montagnes ; au pied des majestueuses forêts de sapins, en face d'une féconde vallée et d'un magnifique horizon. Notre pensée s'est éveillée au milieu des scènes les plus riantes et les plus solennelles. T'en souviens-tu, mon vieil ami ? Te souviens-tu de nos courses vagabondes dans les bois, de nos naïfs étonnements et de nos graves investigations? Nous ne connaissions alors ni Pline, ni Buffon, ni même notre célèbre compatriote Cuvier ; mais le livre de la nature était ouvert devant nous , aux plus belles pages , comme un de ces livres d'images qu'on donne aux enfants pour leur rendre

la lecture plus attrayante, et nous épelions sans cesse quelques lettres dans cet abécédaire du bon Dieu. Si, par hasard, nous entendions prononcer quelques-uns des termes techniques du dictionnaire des savants, ces mots ne résonnaient à notre oreille que comme des sons étranges dont nous ne comprenions pas la signification; mais nous nous faisions à nous-mêmes notre botanique et notre ornithologie. Personne n'observait plus attentivement que nous l'épanouissement graduel de l'aubépine et du chèvrefeuille , la coloration des cerises, la maturité des fraises ; personne ne savait mieux distinguer que nous le nid de l'alouette dans

les sillons, celui du grand-duc sur la cime des rochers, et personne n'avait de si fréquents entretiens avec le coucou prophétique. Notre calendrier se gravait dans notre esprit par les traits caractéristiques des différentes phases de Tannée et de leurs solennités religieuses. De ces calendriers de notre enfance, pareil à celui des peuplades primitives, j'ai gardé une telle impression que l'image de chaque saison est restée dans mon souvenir, indissolublement liée à celle de la fête distincte qui l'égayait ou la consacrait.

À la fin de l'automne, la fête des morts, les premiers linceuls de neige, et les cloches se lamentant, sous un ciel froid, en une longue soirée, au souff1e de l'ouragan.

En hiver , Noël , et la messe de minuit , et le cordial banquet de famille , en mémoire de la bonne nouvelle, et les présents que le petit Jésus déposait lui-même, disaient nos bonnes mères, sous la bûche du foyer, pour les enfants sages. Puis, quelques jours après, la commémoration de l'étoile de Bethléem, de l'étoile

des rois mages, l'innocente et joyeuse royauté de la fève, qui ne durera que quelques heures et ne fera verser aucune larme.

Au printemps, Pâques, le ciel rayonnant, les bois et les champs reverdis, l'atmosphère imprégnée de l'arôme des premières fleurs; de toutes parts, le sentiment de la joie et de la résurrection; dans les

airs, le chant des oiseaux, dans l'église VO filii et filiœ, ce merveilleux accent de la foi et de l'espérance chrétienne.

En été, les Rogations et la Fête-Dieu ; la terre revêtue de sa parure splendide; les processions ondulant par les sentiers agrestes , par les vertes pelouses, par les champs couverts de féconds épis; les encensoirs mêlant leur parfum à celui des fleurs cachées sous les buissons, suspendues aux épines des haies , épanouies sous les rameaux d'arbres , et les hymnes chantées par les vieillards et les enfants, et toute la communauté des fidèles s'agenouillant à la fois sur le sol, devant le prêtre qui prie et qui bénit.

Nous aurions dû nous dévouer à l'étude de cette nature qui, dès notre enfance, prenait si doucement possession de nous. Comparativement à cette étude, toutes les autres sont bornées; les autres tiennent à l'œuvre de l'homme, et celle-ci à l'œuvre infinie de Dieu , à la propagation perpétuelle , au mouvement continu de la vie. La vie partout, dans les êtres les plus gigantesques et les plus minimes, dans les millions d'astres qui tournoient à des millions de lieues de notre planète, dans le brin d'herbe le plus chétif et l'animalcule le plus imperceptible; la vie dans les profondeurs des océans, dans les entrailles du sol, dans l'air que nous respirons, dans l'eau qui nous désaltère; la vie des insectes parasites dans

d'autres insectes ; la vie dans la décomposition ; la vie dans la mort !

L'esprit s'arrête stupéfait à l'idée de cette force de régénération , de cette puissance de vitalité qui se manifeste à toute heure, en tout lieu, sous toutes les formes !

Dans ces mêmes mers où grandissent, comme des palmiers, les néréocystès et où flottent des fucus de quinze cents pieds de longueur, il existe une petite plante dont il faut quarante mille individus pour occuper un espace d'un millimètre. Sur les côtes du Groenland, où la baleine apparaît comme une île flottante, un pied cube de l'eau colorée par la méduse, renferme plus de cent quarante mille de ces animalcules. Plus près de nous , sur les côtes de la Baltique et de la mer d'Irlande, en France, en Grèce et en Sicile , des montagnes crayeuses ont été formées par des myriades d'infusoires , revêtus d'une carapace faite de terre siliceuse ou de carbonate de chaux. L'animal meurt , mais sa coquille reste , et les amas de ces coquilles entassées et serrées , de siècle en siècle, les unes sur les autres, forment des couches de terrain, des murailles de rocs que le marteau du géologue n'entame pas aisément. Il y a quelques années, près de Douvres, on fit une opération gigantesque. Après un long travail pour ouvrir des tranchées et creuser des mines , une batterie galvanique mit le feu à une masse de poudre de

cent cinquante quintaux; un rocher d'une énorme étendue se détacha de sa base et éclata en morceaux. Ce rocher, dont des ingénieurs avaient calculé la force de résistance, dont des cohortes d'ouvriers avaient péniblement tailladé les flancs, dont un magasin de poudre pouvait seul rompre la solidité, était tout simplement un composé de débris de créatures, si faibles et si petites,

que, dans leur état vital, une pression du doigt en écraserait des milliers.

En Italie, il existe une plante aquatique curieuse qu'on appelle la vallisneria spiralis. Cette plante , dit M. Schleiden, le savant botaniste danois, porte deux sortes cle fleurs. Les unes produisent les semences, sont longuement pédonculées et s'élèvent à la surface de l'eau ; les autres sont portées sur des pédoncules très-courts, et, par cette raison, attachées au pied de la plante. A une époque déterminée, celles-ci se détachent de leur pédoncule, montent à la surface et flottent vers les fleurs de la première espèce qui alors développent leurs graines.

Dans le Sahara, le vent emporte au loin le pollen des dattiers , et de cette action du vent dépend l'élément de subsistance de plusieurs millions d'hommes.

Dans la mer du Sud, l'onde qui charrie les noix de coco jusqu'aux rivages des îles inhabitées, ouvre ur:e nouvelle voie aux colonies humaines.

Ce sont là les poétiques images de la propagation de la vie, dans le monde terrestre et le monde aqua-

tique. Combien d'autres nous ont été révélées par les observations des naturalistes! Combien d'autres, non moins charmantes, j'en suis sûr, et que nous ignorons encore! Car l'exploration scientifique de notre globe, qui n'est qu'une miniature de tant d'autres globes, n'est point achevée; et qui pourrait dire ce qu'il cache encore de merveilles inconnues ? Mais quand nous ne ferions que nous livrer à l'étude d'une des parcelles de la nature, sans même songer à y acquérir l'honneur d'une découverte, ne fe-

rions-nous point par là un heureux emploi de notre temps et de nos facultés ?

L'étude de la nature est plus rassérénante que celle del'-homme, si j'en juge par ce que j'ai éprouvé. Jamais je ne suis sorti d'un de ces cercles qu'on appelle les salons du monde, sans en emporter quelque mécontentement des autres , et le positif mécontentement de moi-même, et jamais je n'ai passé quelques instants dans la solitude, en face d'un simple paysage , sans me sentir l'esprit plus calme et le cœur ouvert à de meilleures émotions.

Mais nous faisons ainsi, en des heures de recueillement, de beaux projets d'étude, et un incident inattendu, un nouveau leurre offert à notre imagination, un hasard , un caprice suffit pour nous détourner de nos résolutions.

Je me rappelle un apologue de Linnée, que j'ai lu, il y a. longtemps, et qui m'est resté dans la

mémoire comme une vivace peinture de la variabilité de nos impressions.

Un jour, dit le célèbre professeur d'Upsal, les sept sages de la Grèce se trouvant réunis à Athènes, on leur demanda quelle était, dans leur opinion, l'œuvre la plus admirable de la création. L'un d'eux, qui s'était appliqué spécialement à l'étude de l'astronomie, parla avec enthousiasme des étoiles fixes semblables au soleil, des planètes qui tourbillonnaient dans les régions aériennes, et qui devaient être, comme la terre, couvertes de plantes et peuplées d'animaux. Son discours exalta ses confrères; tous éprouvaient un ardent désir de voir un de ces astres merveilleux. Pour accomplir leur souhait, ils s'adressèrent à Jupiter ; ils le prièrent de vouloir bien leur donner les moyens de se transporter dans la

lune, et d'y passer trois jours, afin d'observer les beautés de cette planète. Jupiter accueillit favorablement leur demande; il leur ordonna de se rendre au sommet d'une montagne où un nuage leur servirait de navire pour les transporter dans l'océan des airs. Ils partirent avec quelques poètes et quelques artistes qu'ils avaient voulu s'adjoindre pour décrire et pour peindre les scènes d'un monde inconnu, et en arrivant dans la lune, ils furent conduits à un palais préparé pour les recevoir. Le lendemain , comme ils étaient fatigués de leur voyage, ils restèrent dans leur demeure, et virent

seulement par les fenêtres une belle contrée parsemée de fleurs brillantes et éclairée par un soleil splendide. Le jour suivant, ils se levèrent de bonne heure pour commencer leurs observations; mais des jeunes femmes du pays, élégantes et gracieuses, entrèrent dans leur appartement , et leur dirent qu'ils feraient bien de se préparer, par un repas fortifiant, à la tâche laborieuse qu'ils allaient entreprendre. Les sept sages remercièrent courtoisement ces aimables conseillères d'une attention si délicate. Aussitôt les tables furent couvertes de mets succulents et de vins exquis. À ce pompeux banquet, succéda un concert , puis une danse joyeuse. Les bons philosophes grecs se rappelaient bien, de temps à autre, le projet qu'ils avaient formé de parcourir les champs de la lune; mais l'arôme des vins et des fleurs, l'harmonie des instruments de musique, la beauté des danseurs les charmaient et les captivaient. Toute leur seconde journée s'écoula ainsi dans un mol enchantement. Le soir, de méchants voisins, fatigués de la rumeur de cette fête, entrèrent dans la salle, l'épée à la main. On parvint, non sans peine, à réprimer leur colère; quelquesuns furent arrêtés, conduits en prison, et l'on décida que, le lendemain, ils seraient traduits devant le tribunal. Le len-

demain aussi les sept voyageurs durent comparaître à l'audience comme témoins, et les interrogatoires des accusés, les plaidoiries

des avocats, les répliques du procureur, les délibérations des juges n'en finissaient pas. Vers le soir seulement la sentence fut prononcée, et les trois jours que les sept sages avaient obtenus de Jupiter étaient expirés. Le même nuage qui les avait transportés dans la lime les déposa sur la montagne terrestre. Quand ils pénétrèrent dans la ville d'Athènes , le peuple accourut avec empressement autour d'eux , et chacun leur demandait ce qu'ils avaient vu. Ils répondirent qu'ils avaient vu des oiseaux superbes et des plantes magnifiques. Mais quel était le caractère particulier de ces plantes et de ces oiseaux. Nul d'entre eux ne l'avait appris.

Ainsi, dit Linnée, dans notre premier âge nous n'avons pas la vigueur nécessaire pour chercher autour de nous ce qui mérite d'être étudié.. Dans notre jeunesse, nous nous laissons éblouir et entraîner par toutes sortes de séductions; dans l'âge mûr nous sommes livrés au souci des affaires. La vieillesse vient, le terme assigné à notre vie expire., et nous avons passé au milieu des plus belles œuvres de Dieu sans les observer.

Mais en faisant ces belles réflexions , j'oublie qu'au moment même où je te les adresse, je suis en face d'une de ces nobles œuvres dont je devrais contempler la beauté, et j'y reviens.

10 octobre.

Par leurs traditions mythologiques, les Indiens ont rendu célèbre cet assemblage de sentiers tortueux, de galeries ténébreuses, de grottes souterraines, qu'on appelle le labyrinthe de Crète. Qu'auraient-ils fait s'ils avaient connu ces labyrinthes

d'îles , d'îlots, de massifs d'arbres, de pyramides de rocs qui s'élèvent sur le lac Huron? Certes c'est de ces labyrinthes-là qu'il n'est pas aisé de sortir, et quand la tempête, creusant cette onde profonde, y soulève des vagues pareilles à celles de l'océan , heureux le pilote qui parvient à reconnaître la direction qu'il doit suivre à travers les capricieux contours, les sinueuses avenues et les mille échancrures de ces archipels! Mais, par un temps paisible, par un ciel serein, quand la barque glisse mollement à la surface du lac, on ne s'inquiète guère du danger de s'égarer au milieu de ces labyrinthes, et quel que soit le nombre de leurs canaux trompeurs et de leurs fausses issues, on n'est guère tenté de posséder le fil d'Ariane ou les ailes de Dédale pour en sortir. Quelle joie au contraire d'errer à loisir dans cette charmante région ! de faire

le tour de ces petites îles arrondies comme des corbeilles de fleurs! de flotter le long de ces bandes de verdures, pareilles aux belles pelouses d'un parc! de glisser sous les mystérieux rideaux des branches d'arbres séculaires! L'eau du lac est si limpide, que l'azur du ciel, les crêtes blanches des collines, les rameaux des bois s'y reproduisent nettement comme dans un miroir; elle est si pure et si transparente que, lorsqu'un léger canot s'y balance, on dirait qu'il flotte dans l'air même , et en voguant ainsi de côté et d'autre, à tout instant on découvre une nouvelle perspective, un nouvel ornement dans ce merveilleux panorama. Il semble que des naïades ou des fées aquatiques aient elles-mêmes dessiné ces monticules de gazon, aux formes gracieuses, érigé ces colonnes de pierre calcaire , planté ces bois, et répandu comme un collier d'émeraudes toutes ces îles à la surface des eaux pour en faire leur jardin terrestre.

Voir c'est avoir. Le bonheur de voir est, en effet, une possession, la possession des yeux, de l'esprit, la colme et pleine possession de la pensée, moins le souci et les embarras de la possession réelle.

« Qui terre a , guerre a, » dit un vieux proverbe. La plupart des hommes n'aspirent pourtant qu'à acquérir une partie de cette terre où ils auront à planter des bornes pour se protéger contre des voisins rapaces, où ils verront peut-être plus d'une

fois naître la semence funeste des dissensions et des procès, où, après tout, ils finiront par n'occuper qu'une petite place de quelques pieds de longueur. Plus heureux est celui qui ne livre point son cœur à ces matérielles convoitises, et ne l'égaré point en de telles sollicitudes. Si chétive que soit sa fortune, il sera toujours plus riche que celui qui enferme sa richesse dans une enceinte de murs et de grilles de fer. Nul rempart ne le privera de l'aspect d'une belle vallée; nulle clôture n'empêchera la brise caressante de porter jusqu'à lui le parfum des fleurs.

Dem Wandermann gehort dit Welt.

Au voyageur le monde appartient. Quelles que soient l'occupation et la durée de notre vie , nous sommes tous, sur cette terre, des voyageurs, et le monde est une vaste galerie de tableaux que chacun de nous peut regarder et admirer sans en posséder une parcelle.

Dans sa zone septentrionale, le lac Huron est traversé par une chaîne d'îles presque continue, 'ont les unes appartiennent aux États-Unis et les autres au Canada. Parmi celles que le Canada a conservées, dans le travail de délimitation qui fut fait, il y a quelques années, entre le gouvernement anglais et la république

américaine, il en est deux qui méritent une mention particulière. On les appelle le

grand et le petit Manitou] in ; leur nom signifie : demeure des esprits. Les Indiens disent que les bons génies des Peaux-Rouges ont eux-mêmes pris plaisir à former ces îles, et qu'ils aiment à y rester. Le grand Manitoulin n'est pourtant qu'une bande de terre étroite,, échancrée sur ses bords, découpée en une quantité de baies; mais il a plus de trente lieues de longueur et son sol est fertile.

Là réside un fonctionnaire canadien, décoré du titre de surintendant, et qui est, en effet, le surintendant, le juge, l'administrateur de diverses tribus indiennes, dispersées sur un assez vaste espace, au nord et à l'ouest du lac Huron. Lîi, les chefs et les délégués de ces tribus viennent, à une époque fixe, recevoir la rente ou les présents que le surintendant leur remet chaque année, soit pour payer les terrains qu'elles ont abandonnés au gouvernement anglais, soit pour les récompenser de la fidélité qu'elles lui ont témoignée en diverses occasions.

Ordinairement cette réunion a lieu au mois de juillet; par hasard, elle a été retardée cette année. Ja suis assez satisfait de ce retard. *

Des centaines d'Indiens sont arrivés, dans leurs légers canots, sur la côte de l'île ; les uns avec leursfemmes et leurs enfants ;; d'autres avec leurs frères ou leurs amis. En quelques instants, leurs nacelles ont été portées à terre, et leurs wigwams construits. En quelques jours, cette plage a pris l'aspect d'un

vaste champ. Si le grand Manitou aime à y séjourner, il doit s'y plaire, surtout à cette époque de l'année, où il y voit réunis un si

grand nombre de ses enfants.

Bernard a fait une minutieuse exploration de ce campement de diverses tribus, et n'y découvrant ni taurago ni Gazida, il a pensé qu'il les trouverait peut-être sur le territoire américain : il est parti, avec nos canotiers, pour bile Drummond. Moi, je reste ici avec Éric, et je fais bien des vœux pour que Bernard réussisse enfin dans ses recherches. Le brave garçon ! il ne dit pas toutes ses tristesses, et souvent il essaye de s'égayer ; mais je suis sûr qu'il est, au fond du cœur, constamment occupé de la jeune Indienne, et qu'il serait réellement inconsolable s'il devait à tout jamais la perdre. . Avant de s'éloigner, il a eu soin de me procurerun bon gîte dans le comptoir de la compagnie d'Hudson. Pour la première fois, depuis mon départ de la Combe, je repose là sous un vrai toit; je dors dans un lit; je m'asseois à une table, et j'avoue que cela ne m'est point désagréable. On dit pourtant que l'homme civilisé en vient aisément, et par une sorte de pente naturelle, à se façonner à la vie sauvage , tandis que les sauvages ne se décident que très-rarement, et non sans de pénibles efforts, à admettre les usages de la vie civilisée. Le fait est que jadis nos coureurs de bois devenaient ,

par leurs goûts et leurs habitudes, semblables aux Indiens, et il n'est peut-être pas un Indien qui, par sa propre impulsion et de gaieté de cœur, ait adopté le mode d'existence des Européens.

Un des employés de la maison où je suis installé m'a concédé une jolie petite chambre; un jeune Anglais très-complaisant et très-intelligent, nommé Brown, a bien voulu m'offrir de m'assister, comme interprète, pendant les quelques jours que je passerai ici à attendre le retour de Bernard , et nous allons ensemble visiter le camp des Indiens, et nous entrons dans leurs wigwams.

De toutes les habitations primitives, celle-ci est assurément la plus simple. Le chien des prairies met plus de soin à faire son terrier à côté de ses voisins. Je ne parle pas du castor, qui , pour protéger sa retraite , construit des digues comme un ingénieur, ni de l'abeille qui se façonne des cellules d'or.

Quelques perches plantées en cercle, réunies à leur sommité par une corde, quelques peaux de daim ou des bandes d'écorce de bouleau, déroulées sur ces piquets , et la tente est faite , la tente des anciens âges , la tente du pasteur ou du chasseur qui ne se fixe point au lieu où il s'arrête, qui, selon ses fantaisies, ou selon les exigences de sa vie nomade veut être prêt à partir à toute heure, et emporte avec lui sa demeure, comme le colimaçon sa coquille.

Au centre du wigwam est le foyer ; de chaque coté de ce foyer le sol nu est parsemé de branches d'arbres ou de nattes d'éeorce, ou de peaux d'animaux. C'est là que les Indiens fument leurs pipes, se racontent leurs histoires de chasse, ou leurs prouesses de guerre . et s'endorment fraternellement l'un à côté de l'autre. Çà et la, un sac ou une corbeille, des armes , quelques ustensiles de ménage; voilà tout l'ameublement

La civilisation a du moins rendu service aux Indiens en leur révélant l'emploi des métaux. Autrefois ils n'avaient aucun instrument en fer. Un grand nombre d'entre eux ne connaissaient pas même la poterie; ils ne possédaient que des vases en bois; pour y faire bouillir de l'eau ils y plongeaient, à diverses reprises, des pierres rougies au feu.

La plupart de ceux qui viennent ici chercher leur gratification annuelle , demeurent habituellement à une assez longue distance

des districts envahis par les colons; les missionnaires ne les ont point convertis; la civilisation n'a point éclairé leur intelligence. La civilisation a été leur ennemie; elle a engendré parmi eux des besoins désordonnés et des maladies mortelles. Ils ne cultivent guère la terre; ils méprisent le travail industriel : la chasse et la pèche sont leurs uniques ressources. Mais ils ne possèdent plus les vastes domaines qui fournissaient

à leurs aïeux un abondant gibier, et ils végètent tristement dans la région septentrionale, où la conquête européenne les a , peu à peu , refoulés. Sous leur tente nomade ils conservent encore les traditions religieuses et les principales coutumes de leurs pères; mais l'état de servitude dans lequel ils sont tombés leur enlève leur caractère primitif de fierté et de mâle indépendance. Le marchand de fourrures, avide et rusé, les exploite. L'argent, qu'ils ont surnommé le serpent des Français, les corrompt; le whiskey los abrutit. J'ai vu ici plus d'un exemple des qualités primitives de leurs tribus; mais, plus d'une fois aussi, j'ai été péniblement affecté du spectacle de leur dégradation.

A l'entrée d'un wigwam est assis par terre un Indien, jeune encore, dont la jambe est mutilée, mais dont la figure a un remarquable caractère d'énergie et de résolution. Il y a quelques années cet Indien était à la chasse, seul, dans une île déserte. Par un de ces accidents assez fréquents dans les grandes forêts de l'Amérique, un pin tombe sur Lui, le renverse sur le sol, et lui casse le pied en deux endroits. Le malheureux chasseur ne pouvait pasmême dégager cette jambe de l'arbre colossal qui la broyait. 11 était là, seul, n'ayant nul secours à attendre , condamné à mourir de faim ou à devenir la proie des bêtes fauves. Dans cette extrémité il tire son couteau, scinde, d'une main

ferme, l'os de sa jambe, la lie avec un lambeau de ses vêtements, se traîne jusqu'à son canot, et rentre dans sa demeure. Là , un de ces médecins de la nation indienne, qui, le plus souvent, n'emploient, près de leurs malades, que de ridicules jongleries, mais qui ont pourtant une certaine habileté chirurgicale, lui fait un efficace pansement. Le mutilé ne peut plus aller à la chasse, mais il s'est fait batelier. On dit que nul ne gouverne mieux que lui un canot, et ne remonte plus lestement le cours d'une rivière.

Hier et avant-hier je suis revenu, à diverses reprises, près d'un autre wigwam où je voyais, un touchant spectacle. Sur une couche d'herbe verte était mollement posé par terre un berceau, non point un hideux berceau comme ceux auxquels les femmes de la tribu des Têtes-Plates adaptent un cruel mécanisme pour aplatir le front de leur enfant, et lui donner une forme pointue, ce qui leur semble le beau idéal de la figure humaine, mais un gracieux berceau orné de bandelettes de différentes couleurs, et de coquillages. Dans cette jolie couchette était une petite fille soigneusement emmaillottée. A voir ses paupières fermées et la suave expression de sa figure, on eût dit qu'elle venait de s'endormir en jouant, et quelle était, dans son sommeil, récréée par un songe agréable; mais elle dormait pour ne plus se réveiller : elle était morte.

En vain les jongleurs appelés près d'elle, dès le commencement de sa maladie, avaient eu recours à tous leurs sortilèges pour la guérir ; en vain ils avaient crié, chanté, hurlé, conjuré les esprits, les manitous n'avaient point accédé à leurs invocations. La petite fille était morte, et le père et la mère se tenaient près d'elle, silencieux, immobiles, indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux. On eût dit deux figures humaines pétrifiées dans

leur douleur. Le troisième jour, enfin, il fallait ensevelir l'enfant; on déposa dans son cercueil deux paires de mocassins, une couverture en laine, un collier de verre , un petit chaudron en fer, un couteau et une cuiller. Sa mère lui enleva une mèche de cheveux qu'elle enveloppa avec soin. « Ces cheveux, dit-elle naïvement , m'aideront à la reconnaître plus vite entre les enfants de son âge , dans le pays des âmes. » Pendant trois jours ces pauvres gens n'avaient pas pris la moindre nourriture. C'est une coutume des Indiens de manifester leur deuil par le jeûne. L'un d'eux qui venait d'ensevelir sa femme, dit, d'un ton de reproche à un Européen qui lui offrait un quartier de daim : « Est-ce la coutume , dans ton pays de faces pâles, qu'un homme mange quand il vient de perdre la femme qui fut sa compagne ? »

Les Indiens dont nos philosophes n'ont pas daigné jusqu'à présent étudier le spiritualisme, les Indiens

croient que, par les rêves, ils entrent plus facilement en communication avec les surnaturels, et que, par des jeûnes ascétiques, ils acquièrent des rêves plus lucides.

On m'a conté une de leurs légendes, qui me semble un curieux exemple de leur idée d'abstinence, et en même temps de leurs principes de docilité filiale.

J'espère que tu la liras avec quelque intérêt comme une page assez curieuse d'une mythologie peu commune.

Un Chippeway avait un fils qui annonçait les plus belles dispositions; il aspirait à le voir un jour occuper une place éminente parmi les conseillers et les guerriers de sa tribu. Quand vint l'âge où cet enfant devait avoir la révélation de son manitou, le père ambitieux résolut de le soumettre k un jeûne inaccoutumé, per-

suadé que, par cette rigueur matérielle, il lui ferait obtenir des grâces toutes spéciales, des qualités extraordinaires; il lui construisit une petite tente dans un lieu solitaire et lui ordonna de rester là douze jours, sans boire et sans manger.

L'enfant obéissant se soumit à cette rude prescription; il se coucha par terre et attendit, dans une passive immobilité, l'apparition des esprits.

Chaque matin son père venait le visiter et l'encourageait à persister dans sa résolution, lui disant

quelle puissance il acquerrait par cette épreuve rigoureuse. L'enfant l'écoutait, la tête penchée, sans murmurer. Le neuvième jour, pourtant, il leva vers lui des yeux languissants et lui dit d'une voix tremblante : r Père, mes rêves deviennent sombres ; ne pourrais-je pas interrompre mon jeûne et le recommencer en un temps peut-être plus propice?

— Mon enfant, lui répliqua l'orgueilleux Chippeway, tu ne sais pas ce que tu demandes. Si tu sors maintenant de ta retraite, c'en est fait de l'honneur qui t'est réservé : encore un peu de courage ; tu n'as plus que trois jours à souffrir et nos vœux seront exaucés, et les manitous, pour te récompenser de ta pr ^sé^érance et de ton obéissance, se montreront à te comme H >ne se sont jamais montrés à aucun hf/mme. »

L'enfant s'inclina- a silence. Le surlendemain, il renouvela sa prière. Son père y répondit par le raisonnement qu'il lui avait déjà fait, en lui ajoutant la promesse de lui apporter, le lendemain, une belle tranche de daim rôtie. A ces mots, l'enfant s'affaisse sur le sol, si pâle et si débile qu'il paraît anéanti, et que les

palpitations de son cœur indiquent seules en lui un reste de mouvement vital.

Le lendemain, au lever du jour, le père arrive avec les provisions qu'il avait préparées pour ce moment solennel. En approchant de la hutte solitaire il entend un son singulier, un son qui ressemble en

même temps à celui d'une voie humaine et à celui d'un chant d'oiseau; il s'approche, et à travers une des crevasses de la tente il voit son fils qui colore sa poitrine d'une teinte de pourpre, et il l'entend qui dit avec un accent doux et plaintif : « Mon père n'a pas voulu céder à ma demande et il est la cause de mon changement ; il me regrettera, mais moi je serai heureux dans ma nouvelle existence ; je serai récompensé par là de mon obéissance filiale. Maintenant, l'esprit qui a eu pitié de moi m'appelle; il faut que j'aille. »

En entendant ces paroles le Chippeway, éperdu, se précipite dans la tente en s'écriant : « Mon fils ! mon fils, ne t'en va pas ! » Mais déjà l'enfant. +raT formé en rouge-gorge, avait ouvert s' ailes et l ^ tait perché sur un arbrisseau ; il ^ arda son pèi-3 avec une expression de tendres et de pitié, et lui dit': « Je ne serai point, comme tu le souhaitais, un valeureux guerrier ; mais console-toi, je demeurerai près des habitations des hommes, surtout près delà tienne; je voltigerai autour de toi pour récréer tes regards; je chanterai pour t'égayer.... Tu aimeras à me voir et à m'entendre, et tu penseras que moi aussi je t'aime. »

Qu'en dis-tu, mon cher Georges? Ceux qui composent dételles légendes, n'ont-ils pas le sentiment de la poésie? Oui, certes, et ce

sentiment ils le manifestent par diverses compositions dans les diffé-

rentes circonstances de leur vie. Leurs règles de versification sont très-simples, leurs formes rhythmiques peu variées; leurs chants se composent ordinairement de quelques strophes où la même pensée est reproduite plusieurs fois dans les mêmes termes, et chaque strophe se termine par un refrain. Mais quelques-uns de ces chants ont un de ces caractères de naïveté qui émeut. Ce ne sont pas des œuvres d'art dont un professeur de rhétorique puisse se plaire à faire ressortir les ingénieux ornements ; ce sont les accents ingénus, spontanés, d'une émotion, le langage cadencé de l'amour, le cri de joie, le soupir réitéré de la douleur.

Une mère assise près du berceau de son enfant module, d'une voix caressante, cette naïve mélopée :

Oh! loullabé, loullabé, Dors, ma petite fille chère;

Ta mère veille près de toi et sa main te berce.

Oh! loullabé, loullabé.

C'est ta mère qui t'aime; dors, ma petite fille chérie ; pour qu'elle soit contente, ne pleure pas.

Oh! loullabé, loullabé.

Un guerrier, en partant pour une belliqueuse expédition, adresse ce chant aux femmes de son village :

« Ne pleurez pas sur moi, chères femmes, si je

viens à mourir, pleurez sur vous-mêmes, car c'est votre sort qui m'attriste.

« Je vais sur le champ de bataille; je vais venger les parents que nous avons perdus. Xos ennemis seront poursuivis, nos ennemis seront battus.»

Un vieillard se sentant près de mourir et songeant à ses glorieux jours de combat, exprime, dans ce chant mélancolique, ses derniers vœux :

« Mes amis, quand mon âme s'en ira, ne m'enfermez point dans la froide et sombre terre où la lumière ne pénètre pas.

« Placez mon corps sur un haut échafaudage pour que les hommes de ma tribu le voient en passant et qu'ils disent : celui-làn'a jamais fuidevant l'ennemi.

« Et les enfants qui joueront près de là, en. entendant le cri de guerre, répéteront mon nom et voudront imiter mon courage. »

Une jeune Indienne, dont j'ai remarqué la douce et pensive physionomie, se tient, une partie de la journée, assise toute seule à l'entrée de son wigwam, et en brodant des mocassins murmure ces stances élégiaques.

« J'ai fixé mes regards sur le lac, j'ai penché la tète, j'ai écouté, je croyais que c'était mon bienaimé, mon bien-aimé dont la rame soulève des flots d'écume, dont le léger canot fend si rapidement les eaux. Mais non, hélas! c'était le pluvier, le pluvier tout seul sur le lac.

xO

« Je vois les feuilles se détacher de leurs branches; je vois l'érable s'écrouler dans Fonde qui, au printemps, arrosait sa racine. Il me semble que j'entends encore résonner dans les bois l'adieu de mon bien-aimé. Mais non, hélas! c'est le cri du pluvier, du pluvier tout seul sur le lac. »

Ce chant indien, que mon obligeant interprète a eu la complaisance de me traduire, m'en rappelle un autre qui fut composé, à l'extrémité de l'Europe, dans un village de Finlande, par une-simple paysanne.

« Ah! s'il venait celui que je regrette, s'il paraissait, celui que je connais si bien ! comme mes baisers voleraient sur son front, quand même il serait teint du sang d'un loup, quand même un serpent y serait entrelacé! Comme je serrerais sa main! Le vent, que n'a-t-il un esprit, que n'a-t-il une langue pour porter ma pensée à celui que j'aime, pour m'apporter la sienne! Je renoncerais à la table du bourgmestre, je rejetterais la parure de ses filles, plutôt que de quitter celui que j'aime, celui que j'ai tâché d'enchaîner pendant l'hiver et d'apprivoiser pendant l'été. »

Sous tous les climats, dans toutes les conditions de la destinée humaine, fleurit la douce fleur de poésie. Partout Fàme de l'homme est un instrument musical que chaque vive émotion fait vibrer.

Mais en me promenant sur la plage du grand Manitoulin, et en pénétrant avec mon obligeant, guide, dans l'enceinte de quelques tentes, je n'ai pas tou-

jours le plaisir d'observer un paisible et honnête intérieur, et de recueillir un fragment de poésie. J'entends parfois retentir, dans ce campement des Indiens, des cris discordants, des cla-

meurs violentes, j'assiste à des scènes d'une nature brutale, et je vois ce qu'il y a de plus triste à voir en ce monde, des visages qui ont eu leur innocente, leur pure et noble empreinte, et qui ont été dégradés par de hideuses habitudes.

Ce matin, un homme a passé près de nous tenant à la main une peau de renard, et s écriant d'une voix rauque : « Du whiskey ! du whiskey ! » Quoiqu'il marchât précipitamment, j'ai pu l'examiner, et son aspect a produit sur moi une triste impression. Des vêtements sales et délabrés , des cheveux en désordre, un teint hâve, des yeux hagards , tout en lui annonçait la misère matérielle et la décrépitude morale. 11 tourna la tête de notre côté, comme pour interroger nos intentions, puis, jugeant probablement à notre attitude qu'il n'avait rien à gagner avec nous , il s'éloigna en agitant sa peau de renard, et en répétant son cri d'ivrogne altéré : « Du whiskey ! du whiskey ! »

« Voilà, me dit M. Brown, une des notables victimes de ce goût fatal pour d'affreuses boissons alcooliques qui produisent sur les Indiens un effet pareil à celui de l'opium sur les Chinois. Il y a quelques années , ce malheureux qui est. de la race des

Ottaouis, qu'on appelle Luttiko, c'est-à-dire l'oiseau noir, était l'un des hommes les plus estimés et les plus riches de sa tribu. Il avait une jeune et jolie femme, laborieuse et économe; il occupait, avec elle, dans une des îles du lac Huron , une tente recouverte en peau d'élan , que Ton citait comme un modèle d'élégance et de propreté. Actif et alerte, il rapportait constamment à son logis une abondante provision de poisson ou de gibier. Tandis qu'il allait à la pêche ou à la chasse , sa femme cultivait un jardin, récoltait des fruits, distillait le sucre d'érable, ou cousait des vêtements.

« Dans son bas âge, Luttiko avait entendu un mis sionnaire qui prêchait éloquemment contre l'usage des spiritueux ; il avait gardé de ces discours un vif souvenir, et s'était promis à lui-même de ne jamais tremper ses lèvres à ces boissons dangereuses , à ce sang du diable. Chaque année, il allait livrer à un comptoir sa cargaison de fourrures , en réglait le prix tranquillement , et s'en revenait dans sa demeure avec une provision de balles et de poudre, de tabac et de farine et divers objets de fantaisie pour sa femme.

« Un jour, dans une de ses expéditions périodiques, il fut accosté par un trafiquant américain qui lui dit : « Mes confrères vous trompent; ils ne vous « donnent pas un juste prix de vos peaux. Venez g avec moi; je vous les payerai plus cher. »

« Luttiko, malheureusement séduit par cette apparence d'honnêteté, le suivit.

« Dès que l'habile industriel l'eut fait entrer dans sa demeure, il lui offrit du whiskey.

«< Non, non, s'écria Luttiko ; j'ai juré de ne jamais « boire une goutte de whiskey.

« — Eh bien ! un verre de bonne eau-de-vie , « comme celle qu'on sert sur la table du gouverneur « de Toronto.

« — Je ne toucherai pas non plus à votre eauce de- vie.

« — C'est bien, dit le marchand, d'un air affec- « tueux. Tous êtes sobre; je vous en félicite. Laisce sons donc là ces liqueurs, dont je n'use guère « moi-même que très-modérément ; mais j'ai là du « cidre, la boisson la plus inoffensive. C'est comme « de

l'eau; vous ne refuserez pas d'en boire une « bouteille avec moi, en réglant notre compte? »

a Luttiko crue qu'en effet il pouvait sans danger accepter cette proposition. Maisle perfide Américain, en remplissant son verre de cidre, y mêla, à la dérobée, une forte dose de whiskey.

« À peine l'innocent Indien avait-il vidé cette première coupe que le sang lui monta au cerveau; il en demanda une seconde , puis une troisième ; puis comme sa soif s'accroissait à mesure qu'il buvait, il demanda, pour l'apaiser, la liqueur qui, jusquelà, lui avait inspiré une juste horreur, le whiskey.

« En une séance, c'en était fait de ses sages résolutions; il retourna dans sa cabane tout autre qu'il n'en était sorti, y apportant, non plus comme autrefois, d'utiles denrées , mais quelques bouteilles de la terrible boisson dont il était devenu si avide.

« Ce qui arriva ensuite, est-il besoin de vous le raconter? C'est ce qui arrive par malheur trop fréquemment dans ces pauvres peuplades d'Indiens. Luttiko prit l'habitude de boire et perdit son activité, ses forces, ses ressources, tout, jusqu'au sentiment de ses premiers devoirs. Un jour, un étranger, à qui il avait servi de guide, lui ayant donné un dollar, Luîtiko courut à l'instant dans une taverne; il se souvenait cependant qu'il n'y avait plus la moindre provision dans sa demeure, que depuis deux jours sa femme n'avait rien mangé, et de sa pièce d'argent il fit généreusement deux parts, l'une qu'il employa à acheter quelques livres de farine, l'autre qui devait lui procurer sonindigne jouissance. Mais quand il eut bu ce que le cabaretier lui versa d'une main parcimonieuse, pour un demi-dollar, il ne put se maîtriser; il revendit pour un flacon d'eau-de-vie la farine qu'il avait achetée, et quand

il rentra dans sa tente, il vit sa femme couchée par terre, n'ayant trouvé pour apaiser sa faim que quelques racines sauvages.

« Cette femme, après avoir essayé tous les moyens possibles pour détourner de sa désastreuse habitude

celui qu'elle avait connu si sobre, dépérit peu à peu et mourut dans la misère et le chagrin. Depuis ce jour, Lutti-ko- erre à l'aventure, n'ayant plus guère la force de chasser, et vivant, le plus souvent, d'aumônes. Quand, par hasard, il a pu se procurer quelques mauvaises fourrures , vous voyez ce qu'il en fait : il va les vendre pour un verre de whiskey. « Ah ! les pauvres Indiens ! s'est écrié mon interprète, M. Brown, qui venait de me faire ce récit, tous ne sont pas victimes de nos inventions; mais y en a-t-il beaucoup qui aient vraiment lieu de se féliciter de leurs rapports avec la colonie européenne et des bienfaits de notre civilisation ? Bfcos leur avons donné, il est vrai, des notions utiles, est-ce réellement par bonté? Nous les habituons à porter des couvertures de laine, des chemises de coton, est-ce par philanthropie? Nous importons parmi eux des quantités de fusils , est-ce par générosité? Autrefois, ils façonnaient eiix-mèmes leurs vêtements et leurs armes. Ils ne peuvent fabriquer ces rubanneries que nous faisons miroiter aux yeux de leurs femmes , ni ces étoffes et ces ustensiles de travail ou de ménage , qui leur sont devenus peu à peu nécessaires, ni ces fusils par lesquels ils ont remplacé leurs flèches, ni même leurs balles, et toutes ces choses leur coûtent cher. Ils sont exploités par une quantité d'agioteurs, de marchands, de taverniers; la compagnie de la baie d'Hudson les

traite avec plus d'équité et de ménagements ; mais elle a un privilège commercial qui s'étend au loin , et elle en use largement. Vous connaissez l'organisation de cette compagnie ?

— Si peu que je n'ose en parler.

— Je tâcherai de vous l'expliquer brièvement. Il faut vous dire d'abord que nous en devons la première idée à un Français. C'est une des gloires de votre nation d'avoir marqué de son nom la plupart des grandes œuvres et des grandes institutions de ce pays. Un courageux gentilhomme français, M. de Groiselier, avait pénétré par terre jusqu'à la baie d'Hudson ; il y retourna par mer ; il construisit un fort, qu'il appela le fort Bourbon. Puis, il alla à Paris, dans le but d'obtenir du gouvernement les moyens nécessaires pour fonder de nouveaux établissements dans la vaste région qu'il venait de parcourir. Dédaigné ou repoussé par les fonctionnaires qui ne comprenaient point l'importance de ses projets, il fut amené un jour à raconter son voyage, à exposer ses plans devant lord Montagu, ambassadeur d'Angleterre, qui le prit aussitôt sous son patronage, et l'envoya à Londres avec une lettre de recommandation pour le prince Rupert. Là, il obtint un bâtiment avec lequel il se rendit à l'extrémité de la baie d'Hudson. L'année suivante (1669), il institua cette compagnie à laquelle appartient la royauté commerciale des plaines , des forts , des

lacs de l'Amérique, comme à la compagnie des Indes appartient la royauté commerciale des magnifiques régions de l'Orient.

« Depuis deux siècles , cette société britannique , fondée par l'accord d'un gentilhomme français, d'un ambassadeur d'Angleterre et d'un petit-fils de Jacques Ier , a conservé les privilèges qui lui furent octroyés par le galant Charles II. Dans cet espace de deux siècles , elle a successivement absorbé les diverses entreprises qui la gênaient par leur rivalité; elle a conquis l'entier monopole qui lui avait été promis dès son origine. En 1668; un petit navire conduisait, à l'embouchure de la rivière Rupert, ses pre-

miers explorateurs , et là s'élevait un premier fort dans ces lointains parages. Maintenant elle a cent comptoirs, dispersés à une longue distance l'un de l'autre dans la région américaine. Son empire industriel , divisé en quatre vastes provinces , s'étend depuis la côte du Labrador jusqu'à la rivière de Colombie, depuis les bords de l'Atlantique, jusqu'à l'Océan polaire. Il occupe un terrain de plus d'un million de lieues carrées, c'est-à-dire d'un tiers plus grand que le continent européen.

« Dans cette immense étendue, elle est en rapport continu avec une multitude de peuplades indiennes ; elle leur envoie par ses navires , par ses bateaux et ses nacelles, jusque dans leurs campements les plus reculés , ses marchandises européennes ; elle re-

cueille et amasse de tout côté les produits de leurs chasses, par l'entremise de ses agents. Ses transactions avec les Peaux-Piouges s'opèrent d'une façon toute primitive : c'est un commerce d'échange dans lequel l'argent n'apparaît guère. L'unité monétaire est représentée, dans les factoreries du Canada, par la peau de castor, comme autrefois, en Irlande, par l'aune de Vadmel.

« L'Indien , en arrivant dans une de ces factoreries, livre son ballot de fourrures à un employé-, qui, après les avoir examinées, les divise en plusieurs catégories pour en régler la valeur, selon le mode d'appréciation établi par la compagnie. Ainsi, tant de peaux de lynx, de martre, de renard bleu, ou de loutre, représentent tant de peaux de castor. Quand ce calcul est fini, l'Indien reçoit pour chaque peau.de castor une plaquette en bois, avec laquelle il entre dans le magasin où sont étalés les divers objets

qu'il désire se procurer; le prix en est formellement déterminé et il les paye avec ses plaquettes, qui sont ses dollars et ses guinées.

« Jusque-là, ce procédé commercial est la chose du monde la plus simple et la plus expéditive. Mai la compagnie tarife elle-même les marchandises que lui apportent, les Indiens et les produits manufacturés qu'elle leur présente ; c'est dans ce doubl tarif qu'elle se fait la part du lion. Ainsi, elle exige l'équivalent de vingt peaux de castor pour un fusil

qui coûte, en Angleterre, trente francs, et ces vingt peaux de castor se vendront en Angleterre plus de six cents francs. La même taxe s'applique proportionnellement à toutes les denrées contenues dans ses magasins. Il est vrai qu'elle est obligée de transporter ces denrées au loin par les lacs, par les rivières, par des cohortes de bateliers , et qu'elle doit payer une légion de manœuvres et de fonctionnaires; mais on calcule que 33 pour 100 de bénéfice sur ses différentes opérations suffisent pour solder tous ses frais. Je vous laisse à penser les gains qu'elle doit réaliser , quand elle vend aux Indiens une douzaine d'aiguilles qui vaut vingt centimes , une demi-bouteille de rhum qui n'en vaut guère plus , pour une fourrure qui se payera, aux enchères à Londres, trente-cinq ou quarante francs, et je vous laisse à penser à quel labeur, à quelles fatigues, à quelles privations les Indiens doivent se résigner pour pouvoir acquérir un objet de fantaisie ou de première nécessité.

« Ah ! la pauvre race indienne ! plus je la vois, et plus je répète cette exclamation avec un sincère sentiment de pitié. Il semble qu'elle ne soit venue en Amérique que pour y attendre les Européens , pour leur révéler les richesses de ses mines et de son sol, pour les guider dans ses forêts vierges et le long des grands

fleuves, pour les aider dans leur colonisation, puis ensuite, se retirer au fond des régions

arides, et languir, et s'annihiler, comme si sa mission était accomplie.

« On dit que dans ces révolutions humaines il faut reconnaître les desseins de la Providence. Je m'incline devant cette loi suprême; mais souvent elle m'apparaît bien rigoureuse. »

Ainsi m'a parlé le jeune agent de la puissante compagnie en me montrant quelques-uns des misérables groupes d'Indiens dispersés autour de nous, et nous sommes rentrés dans sa demeure, et nous avons bu amicalement, à notre souper, une bouteille de claret, pour laquelle il ne me demande aucune peau de castor.

18 octobre.

Hier matin M. Brown est entré de bonne heure dans ma chambre, en me disant : « Voulez-vous voir une fête indienne?

— J'en serai charmé.

— Eh bien! venez. C'est aujourd'hui que les In-

diens, réunis dans cette île, perçoivent leur redevance annuelle, et ce jour-là ils ont coutume de la solenniser par des danses nationales et des exhibitions de toilettes extraordinaires. »

Je suis sorti aussitôt avec mon aimable Anglais, et nous avons été nous asseoir au bord d'un large ravin entouré de magnifiques chênes. Ce ravin est l'arène où les Indiens se livrent à leurs jeux , et les ondulations du terrain qui le dominent sont comme les gradins de cet amphithéâtre.

Des habitants de l'île, des marchands, des bateliers viennent successivement se ranger au bord du cirque agreste. Une belle jeune femme élégamment, quoique un peu trop richement vêtue , s'avance d'un air coquet, appuyée sur le bras d'un homme déjà âgé, qui la regarde avec une visible admiration, et vient s'asseoir près de nous. C'est une Américaine qui a épousé récemment un négociant de New-York, fort amoureux d'elle, et qui a voulu voir ces lacs du Nord dont la description séduisait son esprit romanesque.

Bientôt un cri prolongé retentit dans les airs , ce cri aigu, ce cri perçant, ce cri sans pareil que les Indiens , dans leurs expéditions guerrières, lancent à diverses reprises, de toute la force de leur poitrine, pour terrifier leurs ennemis.

A cette* clameur sauvage succèdent les sons rauques et discordants de plusieurs instruments de

musique : une flûte, un tambour et une gourde. Les Grecs, les adorateurs de l'art et de la poésie, ont divinisé la musique par la lyre d'Apollon qui enchante les humains , par celle d'Amphyon qui construit les murs de Thèbes , par celle d'Orphée qui attendrit les divinités infernales, par la flûte de Pan, faite avec les roseaux qu'il cueillait avec amour, après la métamorphose de sa chère nymphe Syrinx. Les sagas de l'Islande attribuent aussi à un dieu , à Odin, le dieu suprême de la mythologie Scandinave, le pouvoir magique de l'harmonie ; les bardes d'É- 20sse ont eu une croyance semblable. La harpe de Fingal résonne à la cime des montagnes, et les âmes de ses aïeux, errant dans les nuages, s'arrêtent pour l'écouter. Au nord de l'Europe, dans leurs habitations solitaires , au foyer de leur poertes rustiques, les Finlandais idéalisent aussi la musique.

Leur dieu, Wainemoinen, façonne la harpe avec les arêtes d'un poisson, avec les branches d'un bouleau, avec les crins des chevaux fougueux, la harpe qui doit avoir tour à tour le retentissement des vagues et le soupir mélancolique des bois.

Il présente cette harpe aux vieillards qui essayent de la faire vibrer, et leur tête tremble ; l'accord ne suit pas l'accord, le son joyeux ne répond pas au son joyeux. Il la présente aux jeunes gens, et leurs mains tremblant, l'accord qu'ils en tirent n'est pas un véritable accord,

Alors le sage Wainemoinen, ayant purifié ses mains, s'assied sur un roc au bord de Tonde argentée, pose la harpe sur ses genoux, la tient sous ses doigts et s'écrie d'une voix élevée : « Que celui qui n'a pas encore connu la douceur du chant, le charme de la mélodie, s'approche et écoute ! » Ses doigts courent sur les cordes de la harpe, le son harmonieux s'élève dans l'air, l'accent joyeux répond à l'accent joyeux.

Nul animal dans la forêt ne continue sa course, nul oiseau dans l'air ne poursuit son vol ; l'aigle descend des régions éthérées; le vautour descend des nuages; la mouette s'arrête sur les flots; les petits pinsons et les alouettes viennent se percher sur les épaules du dieu.

Il n'est pas un animal, vivant dans les eaux, qui n'agite ses nageoires et ne s'approche pour mieux entendre : les saumons et les truites, les brochets et les phoques accourent à la fois; les petits poissons glissent jusque sur les bords de l'onde et s'arrêtent pour écouter les chants de Wainemoinen.

Alto, le roi des vagues, le vieillard à la barbe verte, s'avance sur son siège de nacre; la belle reine des eaux peignait avec un

peigne d'or ses longs cheveux et les essuyait avec une brosse d'argent. Lorsque le chant harmonieux arrive à ses oreilles, le peigne d'or s'échappe de ses doigts, la brosse d'argent tombe de ses mains; elle s'élance en toute

hâte, s'élève au-dessus des flots, et, la poitrine appuyée contre un roc, écoute ravie les sons merveilleux.

Il n'y a pas un homme au cœur endurci, pas une femme au cœur frivole qui ne soient émus jusqu'aux larmes ; les jeunes et les vieux pleurent, et ceux qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas. Wainemoinen pleure aussi. La source des larmes s'ouvre doucement dans son âme; les larmes s'amassent sous ses paupières et coulent plus nombreuses que les fruits de la forêt, que les œufs du coq de bruyère; elles coulent sur ses larges joues, sur sa forte poitrine, sur ses genoux et sur ses pieds; elles pénètrent à travers ses cinq camisoles de laine, ses six ceintures d'or, ses sept robes bleues, ses huit vêtements de vadmel; elles roulent sur les rives du golfe, et de ces rives elles tombent dans l'onde limpide où elles se changent en perles.

Au moyen âge, dans l'Allemagne musicale, quelles charmantes légendes sur la puissance de la musique! C'est Rodolphe de Habsbourg qui, à son banquet impérial, dans le palais d'Aix-la-Chapelle, le jour de son couronnement, voit apparaître un vieillard qui, sa harpe à la main, entonne un chant solennel, et dès que ce vieillard a modulé la première strophe de son dithyrambe, Rodolphe reconnaît en lui l'humble prêtre à qui il a jadis donné son cheval et auquel il doit sa couronne. C'est le pauvre

musicien ambulant qui, ayant en vain, dans son indigence, sollicité la commisération des passants, entre dans une église,

s'agenouille aux pieds d'une statue de la Vierge qui porte des souliers d'or, se met à jouer de son instrument avec une pieuse pensée, et voit la statue qui s'anime et la blanche main de la Vierge qui détache, un de ses souliers d'or pour le lui donner.

C'est le moine qui, un matin, étant sorti de sa cellule, est entraîné dans la forêt par la mélodie d'un oiseau, et jour et nuit écoute cette mélodie dans un tel ravissement que les diverses saisons se succèdent, que les années s'écoulent sans qu'il s'en aperçoive, et lorsqu'enfm il rentre dans son couvent, tous ceux qu'il a connus sont morts. Délicieuse légende! Symbole de l'infini dans les aspirations idéales !

Les anciens Folkvisor de la Suède célèbrent aussi le magique pouvoir du Stromkarl, le musicien des fleuves et des cascades, et le catholicisme a sanctifié la musique par l'histoire de sainte Cécile.

Les ignorants Indiens ne se doutent guère de ces légendes et de ces traditions. Nul Apollon ne leur a enseigné les lois de l'harmonie; nul artiste ne leur a fait un ingénieux instrument. Leur tambour est un bloc d'arbre creux recouvert d'une peau épaisse sur laquelle ils frappent à coups redoublés; leur

gourde, remplie de pois secs ou de cailloux, ne peut produire , quand ils l'agitent , qu'un bruit fort désagréable pour une oreille délicate; leur flûte est faite avec deux branches de cèdre évidées à l'intérieur dans toute leur longueur, arrondies à leur surface, collées l'une à l'autre et percées de huit trous.

Celui qui se glorifie de la vigueur avec laquelle il souffle dans cette flûte, n'a certainement jamais entendu parler de la flûte arcadienne ; mais on dirait qu'il a vu quelque part le dieu Pan et

qu'il a pris à tâche d'imiter sa grotesque apparence, car il a les jambes à moitié nues; il porte sur le corps une peau de bête fauve et sur la tête des cornes.

C'est là un des jolis échantillons de cette exhibition extraordinaire de toilettes que M. Brown m'a annoncée. Quelle exhibition! Quelle fantasmagorie! Quelle recherche incroyable d'ornements hideux et de parures monstrueuses ! Comment est-il possible que des hommes à qui Dieu a donné la raison se laissent ainsi aveugler par la plus stupide des vanités et se dégradent à plaisir par l'espoir de s'embellir?

Au siècle dernier, un jour, on demandait à un grand personnage étranger ce qu'il pensait de la beauté des femmes de Paris. « Je ne puis rien en dire, répliqua- t-il, je ne me connais pas en peinture. » Au siècle précédent, Boileau, dans une de

ses plus vives satires, signale la femme qui, le soir, étale

Son teint sur sa toilette,

Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis, Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

Aujourd'hui encore, les femmes de Paris, d'un certain monde, font un ample usage de poudre blanche et de vermillon. Les femmes turques s'allongent les sourcils avec un pinceau, se peignent l'intérieur des paupières, la paume des mains et les ongles; les femmes égyptiennes se mettent des grains de verre ou des anneaux dans les narines. Je n'essayerai pas de noter toutes les inventions auxquelles les femmes ont eu recours, dans tous les temps et dans tous les pays, pour dissimuler une des imperfections de leur visage, ou pour se montrer plus éclatantes.

Mais, parmi les tribus des Peaux-Rouges, l'homme s'est réservé ces raffinements de parure, ces plaisirs de coquetterie, Les femmes, en général sont à peu près constamment vêtues de la même façon ; mais les hommes, dans leurs jours de parade, sont vraiment prodigieux. Les uns lient à leur chevelure de longues plumes d'oiseaux; d'autres se revêtent d'une peau d'animal, dont le mufle leur cache le visage, dont les pattes retombent sur leur poitrine, et s'enorgueillissent de ressembler ainsi à un ours, à un loup, à un buffle. Mais c'est surtout par l'em-

ploi des couleurs , extraites de différentes plantes , qu'ils cherchent à se signaler. Les uns pour se donner une agréable physionomie, peignent leurs joues en vert ou en jaune; d'autres, pour se donner un air terrible, se plaquent la figure d'une couche de vermillon. Il en est qui ne se contentent point d'une nuance uniforme, et dont le visage ressemble à une palette sur laquelle un peintre dépose, l'une à côté de l'autre, les teintes les plus variées : sur leur front brillent des lignes bleues; sur leur nez, des points noirs; sur leurs joues, des cercles d'ocre ; sur leur menton, des carrés ou des losanges de pourpre. Il en est qui, avec leur pinceau, se tatouent comme les sauvages de la Nouvelle-Zélande ; qui se dessinent le long des lèvres , sur les narines, et principalement autour des yeux , des arabesques fantastiques imprégnées de différentes couleurs. Ce sont les lions de la tribu, les dandles qui aspirent à étonner, par leur suprême élégance, tous les regards, et à ravir les cœurs des jeunes filles. Pour se peindre plus nettement la face, ils arrachent tous les poils de leur barbe. Pour se faire beau, il faut bien se résigner à quelque souffrance , et ceux qui se marquettent ainsi la figure, ont la joie de se croire trèsbeaux. Lorsqu'ils arrivent à un âge plus avancé, ils renoncent, comme des philosophes • à ces vanités de leur jeunesse et

laissent croître leur barbe. A quelque distance de moi , sur un tertre de ga-

zon, est assis un vieillard qui a depuis longtemps abdiqué ses galantes prétentions d'un autre âge 3 qui s'enveloppe humblement dans une de ces couvertures en laine qu'on appelle des blankets. A ses pieds sont des mocassins sans ornements; sur ses jambes des guêtres faites de la façon la plus simple; mais à son col et sur sa poitrine se déroulent plusieurs de ces colliers que l'on nomme des wampums.

Le wampum , dont il est si souvent question dans les récits des premiers explorateurs de l'Amérique septentrionale et dans les traditions des Peaux- Rouges, n'est autre chose qu'une espèce de chapelet de coquillages, que Ton fabrique à présent à Londres et à New- York, et qui est tarifé par les marchands, comme tout autre objet de commerce. Mais à ces colliers, dont l'usage remonte à un temps immémorial, les Indiens attachent une idée grave, un sentiment d'honneur national et de respect superstitieux. Le wampum est le signe de distinction des guerriers, la jarretière ou le grand cordon des hauts dignitaires. C'est de plus le témoignage palpable des principaux événements de la peuplade. Par un wampum noir, elle déclare la guerre; par un wampum blanc, elle constate son traité de paix; par un wampum rose et bleu , elle garde la commémoration de ses jours de triomphe. En chaque circonstance grave, lorsque les chefs se réunissent dans la tente du

conseil, l'un d'eux étale successivement les wampums confiés à sa garde, de même que, dans un congrès de diplomates, on déroule les divers actes des chancelleries ; et c'est à la vue de ces pièces officielles qu'ils délibèrent sur l'affaire qui les occupe, et

prononcent leur décision. Autrefois, en Islande, un citoyen était chargé de répéter, chaque année, verbalement le code de la république au peuple assemblé sur les rocs de Thingvalla. A défaut de la loi écrite, c'était la loi verbale, la loi vivante. Le vvampum représente cette loi de la nation. Pour les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, le wampum est une chronique hiéroglyphique, comme les quippos pour les anciens Péruviens, et les bâtons runiques pour les anciens Scandinaves.

Sur la poitrine du vieillard, qui est venu se placer, comme un oisif spectateur , près de moi, j'ai compté quatre rangs de wampums, quatre témoignages des phases les plus mémorables de sa vie , peut-être de quatre grandes batailles ou il se sera illustré par son adresse et son audace; mais, en ce moment, il ne paraît point occupé des souvenirs dû passé. Le spectacle auquel il assiste absorbe son attention. Ses regards sont fixés sur les jeunes Indiens qui se sont réunis dans le ravin, et qui commencent leur danse.

A ce mot de danse, j'espère , mon cher Georges, que tu ne te représenteras pas, dans ta trop vive

imagination, un quadrille comme ceux qui animent les salons de Paris, une légère mazourka, ou un féerique ballet de l'Opéra. Non, non, les naïfs Indiens n'en sont pas encore venus à ces gracieuses chorégraphies : ils trépignent fort lourdement aux sons de leur rude orchestre, ou sautent comme des chevreaux, ou balancent leur corps comme des arbres agités par le vent, et quelquefois tournoient un instant comme des derviches, puis s'arrêtent et frémissent de tous leurs membres, comme ces nouveaux sectaires des États-Unis, qu'on appelle les trembleurs. C'est là leur fandango, leur scottish, leur danse galante et pacifique. Mais, tout à coup, les voilà qui poussent un de leurs cris déchi-

rants , jettent sur le sol les lourdes peaux dont ils se sont revêtus , s'élancent pêle-mêle dans l'arène, bondissent comme des panthères en brandissant leurs tomahawks, en hurlant, en dardant l'un sur l'autre des regards furieux, comme s'ils allaient s'égorger. Ils se rejoignent; ils s'éloignent; ils se courbent par terre, comme pour échapper à un coup mortel ; ils se relèvent subitement, comme pour frapper leur ennemi, puis ils s'approchent successivement de la galerie des spectateurs, en s'écriant : « Je suis une Peau-Rouge; je suis un guerrier; regardez-moi; je suis brave, j'ai combattu, j'ai tué mes adversaires, je me suis abreuvé de leur sang. » Et, en ce moment, avec leurs yeux enflammés, avec leur figure teinte de

jaune et de pourpre, et leurs membres à moitié nus, bariolés aussi de différentes couleurs, ils sont vraiment effroyables. Ils me rappellent tout ce qu'on a raconté des mœurs sauvages de leurs anciennes tribus, de leurs combats acharnés, de leurs coutumes atroces, et ils me font horreur.

Cependant, il y a parmi eux des hommes qui, en dépit de leur tatouage , sont d'une beauté remarquable. Il en^estun, entre autres, qui ne s'est point coloré la figure et le corps, comme ses compagnons et qui, par la régularité de ses traits, par la virile et noble expression de sa physionomie, par l'élégance de sa taille, pourrait servir de modèle à un peintre ou à un statuaire. Après la danse, il s'est assis à l'écart, sur un bloc de pierre, et à le voir là, les bras croisés sur sa poitrine, la tête légèrement penchée, dans une attitude rêveuse, dans une pose artistique , on dirait l'image d'un chasseur antique, représentée par un bronze de la Renaissance.

La jeune Américaine l'a remarqué, et dans l'impétueux élan de son admiration, elle lui envoie, par l'entremise de son voisin, un bracelet.

L'Indien, d'abord muet de surprise, lève les yeux au ciel, puis regarde ce bracelet, puis la belle étrangère, et enfin se lève , et adresse au messager de l'Américaine ces paroles, que M. Brown m'a aussitôt traduites : « Dis à ma sœur pâle, aux yeux bleus,

que Makiouta accepte son présent, comme un gage .d'affection. Dis-lui qu'elle a versé les rayons du soleil dans mon âme, et qu'elle m'a rendu fort entre les hommes forts de ma tribu. Dis-lui que, comme l'arôme de [ma ceinture d'herbes me rappelle les vastes forêts, son bracelet me rappellera toujours cette heureuse rencontre. »

La fille des Yankees parut très-agréablement flattée, quand son interprète lui répéta, en anglais, cette déclaration, et peut-être qu'elle songeait à prolonger ce galant colloque ; mais son mari, qui n'y prenait point le même goût, la saisit brusquement par le bras et l'emmena. 11 est marié depuis un mois. Cet épisode de la lune de miel ne lui promet pas, cerne semble, une existence très-pacifique. Mais, qui sait? Peut-être est-ce un de ces effrénés industriels de New- York, qui ne pensent qu'à amasser des dollars, n'importe par quel moyen! Peut-être a-t-il doublé son capital par plusieurs habiles faillites ; peut-être par la crédule confiance des émigrants d'Allemagne, en leur montrant sur une carte coloriée des villes qui n'existent pas, et en leur vendant des terres dans des régions inhabitables! Si c'est ainsi qu'il a fait sa fortune, il faut bien qu'il soit châtié dans le cours de son existence. C'est ma conviction intime, que quiconque a failli aux lois

de l'honneur, aux devoirs du cœur, aux promesses de l'affection, sera puni par la Providence, d'une façon

ou de l'autre, tôt ou tard, mais inévitablement et en ce monde même.

Quelques heures après leur danse tumultueuse, les Indiens se sont rendus en très-bon ordre dans la salle où ils devaient recevoir leurs présents. Je les ai vus divisés ces présents en différents lots, étiquetés, et rangés sur des tables. Si le gouvernement britannique, qui gratifie de ces dons plusieurs tribus de Peaux-Rouges dont il possède les terres, ne se livre point à de plus grandes prodigalités, on peut croire qu'il ne se ruinera pas. Voici ce qu'il accorde à un chef, dans ses munificences annuelles : douze aunes de toile, une couverture, une once de fil, quatre aiguilles, un poinçon, un couteau, trois livres de tabac, trois livres de balles, quatre livres de poudre. A chaque femme, le surintendant remet quelques aunes de toile et quelques aunes d'étoffe de laine, une couverture, du fil et des aiguilles; à chaque enfant, on remet aussi des étoffes de laine et de coton pour leur faire des vêtements ; par fois, encore le surintendant donne un fusil, ou un couteau de chasse, ou une médaille en argent à un chef qui aura rendu quelque service au gouvernement. Mais en réalité la somme affectée à ces présents est fort restreinte; ils ne représentent pas, terme moyen, une valeur de quinze à vingt francs par individu, et il y a des Indiens qui, pour recevoir cette chétive gratification, viennent de plus de cent

lieues de distance, par les forêts, par les rivières, péchant et chassant le long de leur route pour subvenir à leurs besoins. Je suis entré avec eux dans la salle où siégeait le distributeur des générosités britanniques. Ils avaient tous l'air très-contents de ce

qui leur était remis, et l'un d'eux a fait, au nom de ses compagnons, un beau discours pour exprimer la gratitude des Peaux-Rouges envers la reine Victoria, Voilà dans quel état de vasselage ils sont tombés ces Indiens, dont les aïeux ont été les possesseurs de la terre d'Amérique!

le: novembre.

Depuis une dizaine de jours nous sommes en plein désert, un triste désert de neige, et je ne sais quand nous en sortirons.

Nous avons quitté le grand Manitoulin, à la suite d'un événement dramatique, que je vais te raconter:

Après avoir erré quelques semaines sur le territoire des États-Unis, où Bernard espérait le dé-

couvrir, Taurago a débarqué avec sa sœur, son fils et Gazida, sur la plage de l'Ile canadienne, le lendemain du jour ou les Indiens avaient reçu leurs présents. Il voulait avoir aussi le sien, il l'a eu, et aussitôt il est entré, avec son fils dans une taverne, où un obligeant industriel Ta promptement débarrassé des divers objets qui lui avaient été remis,- et lui a donné en échange plusieurs bouteilles d'eau-de-vie. Le soir, ce hideux Taurago était complètement ivre. Son digne fils, Kitani, qui ne l'était guère moins, a eu la malheureuse idée de retourner à son wigwam, et à peine y était-il rentré , qu'on a entendu partir de là des cris lamentables. Deux bateliers, employés au service spécial du surintendant et faisant quelquefois, par occasion, l'office de constables, se trouvaient alors près de cette tente, et s'y sont précipités.

Kitani, dans un paroxysme de rage, venait de renverser par terre la sœur de son père ; d'une main il brandissait encore sur elle un couteau avec lequel il lui avait déjà fait une blessure à l'épaule; de l'autre il tenait Gazida par les cheveux, et menaçait également de la tuer. D'où venait sa fureur? Je ne sais. Peut-être sa tante lui avait-elle fait quelques remontrances sur ses habitudes désordonnées. Peutêtre avait-il été de nouveau rebuté, dans ses galantes déclarations, par l'inflexible Gazida. Quoi qu'il en soit, les deux femmes, exposées à la frénésie de

ce misérable, se trouvaient en un grand péril. Mais au moment où il allait peut-être porter un coup mortel à Tune de ces malheureuses créatures, deux bras vigoureux l'étreignirent ; il fut désarmé, terrassé, garrotté, Les bateliers offrirent à la tante de Gazida de la conduire, ainsi que sa nièce, dans une maison où Ton panserait sa blessure, et où elle pourrait passer tranquillement la nuit. Mais, après avoir porté la main à l'endroit où le couteau de son féroce neveu l'avait atteinte, elle répondit que cela ne l'inquiétait nullement, qu'une compresse faite avec quelques herbes suffirait pour guérir cette estafilade, et qu'elle préférait rester dans son wigwam.

Les bateliers se retirèrent, emmenant Kitani, malgré sa résistance, et ils le traînèrent jusqu'à la prison où il fut enfermé.

Le lendemain, le surintendant à qui l'on avait rendu compte de ce drame domestique, résolut de châtier Kitani d'une façon exemplaire. Il ordonna aux chefs indiens qui n'avaient point encore quitté l'île, de se rendre dans la salle du conseil ; quelques instants après, il s'y rendit lui-même en grand uniforme, s'assit sur son siège de juge, et donna Tordre de faire comparaître le prisonnier. Dans les plus graves circonstances, les Indiens s'ho-

norent de se montrer impassibles, et quelle que fût en ce moment l'impatience de ceux qui assistaient à cette

scène, ils en attendaient, d'un air de froide indifférence, le dénoûment. Seul, Taurago contenait à peine son émotion, et comme on craignait que, dans son emportement, il ne commît quelque acte de violence, trois robustes Canadiens s'étaient placés près de lui pour le surveiller, et au besoin pour le maîtriser.

Après un instant de silence, pendant lequel Kitani s'accroupit par terre, en affectant, selon les principes de sa nation, une apparence de calme et même de dédain, le surintendant prit la parole, et dit d'un ton grave :

« Un Indien s'est rendu coupable d'une violence, indigne d'un homme qui appartient à la vaillante race des Peaux-Rouges; il a outragé et maltraité deux faibles femmes sans défense; il a levé sur une femme l'arme tranchante qu'il ne doit employer que pour combattre ses ennemis, ou pour frapper les animaux sauvages ; il a fait couler le sang de la sœur de son père : il doit être puni. Il a été lâche, il doit être traité comme un lâche. En vertu du pouvoir qui m'a été confié par la glorieuse reine des Peaux-Rouges, j'ordonne qu'il soit dépouillé de ses armes, de ses vêtements d'hommes, rayé du nombre des braves, et vêtu d'une robe de femme. »

De tous les châtiments qui pouvaient être imaginés par les juges de la peuplade indienne, celui-ci était le plus inattendu et le plus cruel. Quand cette sen-

tence fut prononcée, il y eut comme un frémissement de surprise et de terreur dans toute rassemblée. Kitani se leva comme un loup en fureur, et d'une voix déchirante, s'écria : La mort, plu-

tôt que cette infamie! la mort! Taurago brandit son tomahawk, et fit un mouvement pour s'élancer vers celui qui venait de prononcer ces formidables paroles.

Mais le surintendant avait pris ses précautions pour que l'ordre fût maintenu et que son arrêt fût pleinement exécuté. Des soldats, le sabre à la ceinture, le fusil à la main, étaient alignés à l'extrémité de la salle, Trois constables, choisis parmi les plus résolus, étaient spécialement, comme je l'ai dit, chargés de veiller sur Taurago; deux autres se tenaient de chaque côté de Kitani. Il est probable pourtant que, malgré ce déploiement de sabres et de baïonnettes, la sentence inouïe du surintendant aurait soulevé une révolte générale, si elle était tombée sur un autre que Kitani ; mais, ni lui, ni son père, n'étaient estimés des Indiens réunis dans cette salle judiciaire. Ils comprimèrent l'émotion de surprise qu'ils avaient éprouvée, et restèrent muets et immobiles.

A un signal du surintendant, deux hommes s'approchèrent du condamné, lui enlevèrent son couteau et son tomahawk, et les brisèrent, puis lui arrachèrent sa ceinture, son wampum, sa jaquette en

peau de daim, et le revêtirent d'une robe tachée, usée, éraillée, qui avait été longtemps portée par une vieille femme. Pendant qu'ils accomplissaient, en y appliquant toute la vigueur de leurs muscles, cette opération, Kitani se débattait, trépignait, mugissait, et tantôt se roulait par terre, et tantôt se relevait, par un bond subit, avec l'agilité d'une panthère. Pendant ce temps, Taurago, hors d'état de lutter contre ceux qui le gardaient, exhalait sa colère en malédictions : Maudits les blancs ! s'écriaitil ; maudits ces traîtres et ces voleurs que nos pères ont accueillis avec confiance, et qui nous ont enlevé les biens de nos pères ! maudits

ces enfants des méchants esprits qui ne croient pas à nos manitous, et labourent la terre où reposent les ossements de nos aïeux! Maudites soient toutes leurs œuvres et leurs inventions ! leur argent qui nous séduit, leurs liqueurs qui nous font perdre la raison! Qu'ils soient maudits dans les champs et les bois qu'ils nous ont enlevés, dans les maisons qu'ils ont bâties, dans leur travail et dans leur repos! Qu'ils soient maudits jusque dans les derniers rejetons de leur nation exécrable! Que le Grand Manitou les frappe de son tonnerre, que leurs corps deviennent la pâture des corbeaux et des loups affamés!

En ce moment, le dirai-je ? le vieux Taurago, avec sa figure enflammée et son regard ardent, m' apparaissait, comme le représentant des malheureuses

peuplades indiennes, subjuguées, décimées, dilapidées par les Européens, et sa voix sinistre résonnait à mon oreille comme un écho de leurs douleurs et de leurs ressentiments. Je ne pouvais éprouver pour lui un sentiment de sympathie; mais, en même temps, je ne pouvais le regarder et l'entendre, sans songer que si les aïeux de la tribu dont il évoquait la mémoire pouvaient sortir de leur tombe, ils maudiraient, comme lui, les Européens.

Cependant, les hommes chargés d'exécuter l'arrêt du surintendant continuaient leur tâche, et lorsqu'elle fut achevée, et lorsque Ritani se vit revêtu de sa robe honteuse, il jeta autour de lui un regard effaré, et se précipita vers la porte de la salle. Taurago le suivit.

« Laissez-les aller, dit le juge aux soldats qui croyaient devoir leur barrer le passage.

— Viens ! dit le vieillard, en posant sa large main sur l'épaule de son fils, viens! Je sais une contrée où les blancs ne sont pas encore les maîtres, où la terre est rougie de leur sang, et le guerrier paré de leurs chevelures. Tiens, et malheur à ceux d'entre eux que nous rencontrerons ! »

Tous deux alors sortirent et s'en allèrent précipitamment du côté de leur wigwam, pour y prendre les deux femmes qu'ils y avaient laissées, et les emmener dans leurs lointaines migrations.

Le wigwam était vide. Les deux femmes avaient

disparu, probablement dès la veille, tandis queTaurago continuait à boire son whiskey dans la taverne, et que son fils était conduit en prison. Personne ne les avait vues partir, et la neige, qui, dès le matin, tombait sur Je sol en flocons épais, dérobait leurs traces.

Taurago et Kitani, après avoir erré quelques instants autour de leur tente déserte, se regardèrent en silence, avec une sorte de stupeur, puis, par un môme mouvement, par une sorte d'accord tacite dans leur abandon, se dirigèrent vers la plage. Un instant après, ils étaient dans leur canot, et s'éloignaient rapidement de l'île qui leur avait été si fatale.

M. Brown m'a dit que probablement ils allaient rejoindre, dans le haut Missouri, une des tribus belliqueuses qui continuent à faire la guerre aux Européens. Nul honnête Indien de la région cana- 1 dienne ne les regrettera.

Mais Gazida! la malheureuse Gazida! où est-elle? I que va-t-elle devenir? Et le pauvre Bernard! quelle | nouvelle angoisse!

5 novembre.

Bernard est arrivé le soir même où les deux farouches Indiens quittaient la terre canadienne, vraisemblablement pour n'y plus jamais revenir , et il est resté atterré en apprenant que Gazida avait été là, et qu'elle était partie.

« Dieu ne veut-il donc pas, s'est-il écrié, que je sois, comme je l'ai espéré, le protecteur, le soutien de cette malheureuse jeune fille ? Faut-il renoncer à elle, l'abandonner à son sort, suivre le conseil de mes amis, écarter de ma pensée le souvenir de celle à qui j'ai voulu vouer mon existence? Non, non, c'est impossible ! Si elle avait cessé de m'aimer , comme je suis sûr qu'elle m'a aimé autrefois, si jamais elle ne devait unir sa vie à la mienne, je ne pourrais rester indifférent à sa triste situation; si moi-même je ne l'aimais plus, une loi d'humanité ne me permettrait pas de la délaisser. Voilà l'hiver venu, le rude hiver de ces régions septentrionales ; le vigoureux chasseur n'en brave pas sans péril les rigueurs. Comment une faible femme pourraitelle le supporter? Pour échapper aux deux êtres sauvages dont la brutalité la révoltait, elle s'est

enfuie au hasard; elle va errer probablement, sans appui et sans secours , dans les champs couverts de neige, dans les forêts désertes; elle s'expose à mourir de faim et de froid. Il faut que j'aille, il faut que je tâche de la suivre et de la retrouver. Par malheur, ce soir, toute tentative d'investigation est à peu près impossible; mais, demain matin, de bonne heure, je me mettrai à l'œuvre. Ne vous inquiétez pas, si je suis une partie de la journée absent; restez ici, attendez-moi. Dieu aidant, j'espère réussir. »

A ces mots, Bernard m'a quitté. J'aurais voulu le consoler, et je sentais qu'en ce moment ce que j'avais de mieux à faire pour lui , c'était de le laisser librement livré à ses réflexions. Jean-Baptiste

et Passe -Partout, qui l'avaient accompagné, sont restés encore quelques instants près de moi ; mais Passe- Partout ne chantait pas , et Jean-Baptiste fumait sa pipe sans dire un mot. Tous deux étaient impressionnés par le chagrin de leur ami, et le fidèle Brisquet, accroupi près de son maître, d'un air morose, semblait aussi prendre part à ce chagrin. Les chiens ont la compréhension des soucis et des joies de ceux qu'ils aiment et ne s'en pavanent pas.

Dès le point du jour, Bernard était en campagne. Après avoir examiné Tendroit où avait été planté le wigwam de Gazida, il se dirigea vers la côte septentrionale de l'île , marchant à petits pas , cherchant

attentivement un indice sur le sol, malheureusement couvert de neige , parmi les broussailles dépouillées de leur feuillage, s'arrêtant à chaque tente solitaire, interrogeant chaque Indien qu'il rencontrait, et à chaque investigation nouvelle, s'affligeant de ne rien découvrir.

Cependant , par un de ces effets instinctifs de l'amour, par la mystérieuse lumière du cœur, il avait pris la bonne voie, et, au moment même où il se désolait de l'inutilité de ses recherches, il tressaillit en apercevant un bout cle ruban rouge accroché a une branche d'aubépine. Ce ruban, il ne pouvait le méconnaître: il l'avait vu flotter sur les cheveux noirs de Gazida.

Dans une de ses plus charmantes compositions, Wolfram d'Eschembach. le doux poète allemand du treizième siècle, nous dépeint son héros, Pereeval. errant avec une mélancolique pensée dans les plaines glacées par l'hiver. Un matin, il s'arrête à regarder trois gouttes de sang qui , de l'aile d'un oiseau blessé, sont tombées sur la neige. Ces trois gouttes de pourpre, brillant sur la

neige blanche1 lui représentent le corps de sa bien-aimée. Ainsi Bernard, dans sa tendre sollicitude, voyait sous ce ruhan rouge rayonner le pur visage de la jeune Indienne. Il semblait qu'elle-même eut suspendu aux rameaux de l'arbuste ce lambeau de soie, comme un talisman, pour l'encourager et le guider dans

ses recherches. Il le saisit avec joie ; il le mit sur sa poitrine et continua sa route avec une nouvelle ardeur. Bientôt il arriva à une tente occupée par un vieux pêcheur; là, il apprit que deux femmes étaient venues, la veille, se réfugier dans cette tente; qu'elles avaient , le lendemain matin , demandé instamment un canot, et décidé la fille et le fils du pêcheur à les transporter sur la plage canadienne, du côté de la rivière des Français.

A la description que le vieillard lui fit de ces deux femmes, Bernard ne pouvait plus conserver aucun doute. C'était Gazida et sa mère , et il revint en toute hâte nous raconter le résultat de ses perquisitions.

« Je devine où elles soflt, m'a-t-il dit. Sur la lisière d'une forêt , près d'un petit lac très-poissonneux, est une cabane en bois, construite par un settler qui y est mort. Gazida a demeuré dans cette cabane avec ses parents ; elle en a conservé un agréable souvenir; elle m'en a plus d'une fois parlé, et elle désirait y retourner. Bien certainement , dans l'épouvante dont elle a été saisie, elle aura pensé à cette cabane, où elle a, pendant plusieurs années, paisiblement vécu, et elle se sera dit qu'elle pouvait y trouver un refuge. Si je ne me trompe point dans mes conjectures, j'espère bientôt la rejoindre.

— Quand comptez-vous partir ?

— Dès demain, si c'est possible. J'ai nécessairement quelques préparatifs à faire pour entreprendre mon nouveau voyage, et je dois aussi m'occuper du vôtre. M. de Mériol vous a confié à moi, et ce n'est pas sans un bien sincère regret que je vous quitterai : mais soyez certain que je ne m'éloignerai point de vous, sans avoir pris toutes les précautions possibles pour qu'on vous ramène sain et sauf à la Combe,

— Je ne compte pas retourner maintenant à la Combe.

— Vous aimez mieux passer l'hiver ici ? Cela me semble assez raisonnable.

— Non. Je désire vous accompagner.

— Y songez-vous ?

— J'y suis très-décidé, à moins pourtant que vous ne soyez par trop contrarié de voyager avec moi.

— Mais vous ne connaissez pas notre hiver du Canada !

— Depuis que je suis dans ce pays on m'en a souvent parlé, et je dois croire qu'il est très-long et très-rigoureux. Vous comprendrez pourtant que je n'en sois pas très-étonné, quand je vous aurai dit que je suis né dans un pays de montagnes, où l'hiver commence son règne au mois de novembre, et le finit à peine au mois de mai ; où les toits des chalets rustiques disparaissent sous les amas de neige, parfois pendant plusieurs semaines ; où toutes les

communications entre les villages voisins l'un de l'autre sont interrompues; où chaque année, plusieurs voyageurs périssent dans ces ouragans que nous appelons des tourbis. J'ai passé une partie de ma jeunesse dans cette région montagneuse; il me

semble que, par là, je suis assez bien préparé à cheminer au mois de décembre dans le Canada. Mais il me paraît très-raisonnable, en tout temps et en tout pays, de ne pas s'imposer des souffrances sans nécessité, et de prendre des précautions pour voyager aussi commodément que possible. J'ai vu ici, dans plusieurs magasins, des vêtements de laine, des couvertures, des tonnes de viande salée, des balles de sucre, du thé et du café; je désire que nous fassions une ample provision de ces utiles denrées : il y va de notre bien-être à tous, si ce n'est de notre sécurité ; il y va peut-être de l'existence même de nos deux fugitives ; elles sont parties précipitamment, et sans doute fort au dépourvu. Quand nous les rejoindrons, il faut que nous puissions aussitôt leur donner , si elles en ont besoin , un chaud vêtement et une chaude boisson. Ainsi, c'est convenu, mon cher Bernard, nous partons ensemble, et tandis que vous réglerez, dans votre sagesse, l'ordre de notre marche, je vais, avec Jean- Baptiste , faire les emplettes qui me paraîtront utiles. »

D'avance , à part moi , j'avais arrangé cette petite

combinaison. Je savais que Bernard avait à peu près vidé le fond de sa bourse dans ses investigations sur le territoire américain. En lui offrant de* subvenir aux frais du voyage que nous allions entreprendre, j'aurais peut-être blessé sa fierté; mais il ne pouvait refuser de se servir, ainsi que nos compagnons, des différentes choses que je me proposais d'acheter, en apparence pour mon propre sybaritisme, en réalité pour les besoins de notre petite communauté.

Probablement il devina le secret de mon intention, car il me tendit la main et me dit , en me regardant fixement : « Vous êtes bon; j'en étais sûr, quand je l'affirmais à Mlle Berthe.

— Eh quoi ! me suis-je écrié, est-ce que Mlle Berthe me regarde comme un méchant homme?

— Oh ! non, assurément, et vous commettriez une injustice envers elle en lui attribuant une telle idée, la douce, innocente créature ! Elle ne croit pas, elle n'imagine pas même qu'il puisse y avoir une méchante nature dans le monde. Par le privilège de son innocence, de quelque côté qu'elle tourne ses regards et sa pensée, elle ne voit que le bien. Mais je ne sais quel discours vous avez fait à dîner, la veille de notre départ, un discours qu'elle n'a pas compris, et qui pourtant l'a troublée et attristée. »

Je pensais bien que par ma boutade misantropique j'avais laissé une fâcheuse impression dans

l'esprit de cette candide jeune tille. Cependant les paroles de Bernard m'ont frappé comme une révélation inattendue, et m'ont fait mal.

Dans ses afflictions et ses anxiétés de cœur, Bernard conserve un précieux élément de force et de consolation; il aime et il est aimé; il applique son courage et sa persévérance à chercher celle que de fatales circonstances ont éloignée de luiy et il est persuadé qu'il la retrouvera. Ceux-là vivent réellement qui ont une lutte à soutenir , un but à atteindre, une espérance à réaliser. Ceux qui ne veulent plus rien désirer, ni plus rien attendre de leur destinée, passent dans le monde des vivants comme des ombres calmes, mais froides; inoffensives, mais indifférentes ; sans haine, mais sans amour ; étrangers aux combats des autres, mais aussi à leurs jours de joie et de triomphe. Leur existence est une sorte de somnambulisme, sinon une mort anticipée, la mort du cœur !

20 novembre.

Nos préparatifs ont été bientôt terminés , grâce h l'activité de Bernard et au zèle de Jean-Baptiste qui me conduisait dans les magasins où je devais faire mes emplettes. L'honnête Jean-Baptiste, en me donnant les conseils de son expérience dans ces acquisitions, était surtout très-occupé de défendre mes intérêts, et discutait vivement, avec les marchands, le prix de chaque objet. Mais j'avais par bonheur, dans mon portefeuille, une assez grosse liasse de bank-notes, et jamais je n'ai dépensé quelque argent avec plus de plaisir qu'en cette occasion, où, pour un certain nombre de dollars, je pouvais offrir, dans une région déserte, un secours salutaire à plusieurs braves gens, atténuer leurs souffrances, et peut-être même les préserver d'un des périls de la rigoureuse saison. Nous ne devons point attacher notre âme, ce rayon de Dieu, à l'argent; nous ne devons point, dans notre pérégrination, détourner nos regards des perspectives de la terre promise pour nous prosterner devant le veau d'or; mais nous pouvons ennoblir ce métal par la façon dont nous l'employons, et nous devons nous estimer

heureux quand il nous sert à répandre autour de nous quelques consolations ou quelque joie.

Tu aurais ri, mon cher Georges, si tu avais vu le naïf contentement de Passe-Partout , lorsque je lui ai remis un épais bonnet de laine , une couverture de laine et une paire de ces longs patins en bois, qu'on appelle ici des raquettes. Il tirait son bonnet sur ses oreilles; il se drapait dans sa couverture comme un empereur romain dans son manteau de pourpre; il essayait ses patins; il marchait devant nous; il revenait parader sous nos yeux avec la gaieté et la simplicité d'un enfant.

a Gai Ion là ! s'est-il écrié tout à coup , en se rappelant son chant favori ; avec un tel équipement j'irais jusqu'à la baie d'Hudson. »

J'ai fait le même présent à Jean-Baptiste et aux deux bateliers qui doivent nous accompagner, et qui, à mon grand regret pourtant, sont ceux dont la physionomie m'a; dès le premier jour, inspiré je ne sais quel sentiment de défiance qui dure encore. Les autres ont voulu rester dans l'île.

Bernard désirait que j'engageasse Éric à rester aussi dans cette île , où un marchand aurait pu le garder à son service tout l'hiver, et le renvoyer à la Combe au printemps. Mais Éric ne veut pas me quitter; il dit qu'il n'a que moi au monde, et il exerce sur moi l'influence à laquelle les volontés les plus fermes résistent difficilement, l'in-

fluence d'un regard doucement suppliant et d'une tristesse résignée.

Malgré sa frêle constitution, j'espère qu'il peut sans danger s'adjoindre à notre expédition ; d'ailleurs il me l'a demandé si instamment, et lorsque j'ai cédé à sa prière, sa figure a pris une si touchante expression de gratitude et de satisfaction! Comment lui résister? Pendant que j'achevais la distribution de nos emplettes, il se trouvait assis sur un tronc d'arbre, près de moi , modulant à voix basse sa mélancolique ballade suédoise :

Och little Karin.

C'est un de ses grands signes de satisfaction.

M. Brown, qui a été si bon pour moi, pendant le temps que j'ai passé dans l'île, est venu me reconduire jusqu'au canot qui devait

me transporter sur la plage canadienne , et nous nous sommes cordialement serré la main. J'éprouvais, en lui disant adieu , une de ces émotions dans lesquelles se rencontrent à la fois un des charmes et une des tristesses de la vie du voyageur. On arrive inconnu sur une terre étrangère; on y rencontre , par un heureux hasard, un être affectueux; son accueil affable nous séduit; son obligeance nous touche le cœur. Par une de ces affinités mystérieuses, que les philosophes n'ont point encore expliquées, par une sorte

de courant électrique, nous sommes attirés vers lui comme il Test vers nous : n'est-ce pas un ami que nous avons eu dans un autre monde? Cette lueur sympathique qui éclate à la fois dans ses yeux et dans les nôtres , n'est-elle pas le reflet des rayons d'une autre sphère? Cette confiance, qui s'éveille si vite en lui et en nous , n'est-elle pas le résultat d'une des réminiscences de notre âme? Le secret mobile de nos mouvements instinctifs d'attraction et de répulsion, de sympathie et d'antipathie n'est-il pas là, à notre insu, dans les traces d'une ancienne empreinte, dans Varcanum d'un souvenir? Les cercles divins du Dante ! L'âme émigrée ! Et l'on se lie promptement avec cet être sympathique; car on sait que l'on n'a qu'un court espace de temps à passer avec lui, et bientôt, en effet, on le quitte avec un sentiment de gratitude et une pensée de deuil ; on lui a donné son affection , et l'on a conquis la sienne; on lui dit : « A revoir! » le reverrat-on jamais?... Un jour, peut-être, dans une autre vie. Ceux-là croient à l'immortalité de l'âme, qui ont souffert et qui ont aimé !

Depuis dix jours, comme je te l'ai dit, mon cher Georges, nous cheminons, à petites journées, sur un sol à peu près complètement inhabité, par un temps qui ne ressemble guère à celui dont

nous avons si bien joui en voguant sur l'Ottawa et la rivière des Français. J'ai parlé bravement de l'hiver

à Bernard; mais le fait est que j'ai horreur de l'hiver; et quand viendra ma dernière année, je voudrais mourir en automne, afin d'avoir un hiver de moins à passer en ce monde. « Je te salue, dit Gowper, ô hiver, roi des plaisirs intimes, des joies du foyer, du bonheur domestique , de tous les agréments d'une solitude sans bruit et d'une soirée sans trouble. »

Oui, aimable et tendre poëte, vous avez bien pu éprouver un de ces charmes de l'hiver, au milieu d'un cercle d'amis , dans votre retraite de Huntingdon ou à Londres, près de votre belle cousine Anna. Les femmes du monde loueront aussi l'hiver, qui leur rend les soirées pompeuses et les bals étincelants. Mais le pauvre, qui n'a pour se couvrir qu'un léger vêtement ; le vieillard qui , comme une plante débile , a besoin de chaleur et de lumière; le voyageur forcé de subir, en pleine campagne o en pleine mer, la violence des ouragans, ne chanteront point les agréments de l'hiver. Dans les circonstances, même les plus ordinaires, dans notre vie régulière de « roseaux pensants, » a dit Pascal , il me semble que l'hiver est pour nous une longue et continuelle humiliation par l'état de contrainte auquel il nous assujettit , par l'obligation de nous tenir perpétuellement en garde contre lui, d'attiser le feu de notre cheminée , de calfeutrer nos portes et nos fenêtres, de nous envelopper le corps d'un

double et triple vêtement , par les souffrances que cet implacable ennemi nous inflige, en dépit de tous nos moyens de défense, par la contraction de nos facultés physiques et même de nos facultés morales.

Dans le Cartada, l'hiver est plus rigoureux que dans les contrées européennes situées à la même latitude. Nulle chaîne de montagnes ne protège le Canada contre les vents réfrigérants de l'ouest et du nord-ouest, et près de là s'étendent les froides régions arctiques, les lacs glacés de la baie d'Hudson.

En quelques semaines, quelle transformation! quel triste aspect que celui de ce pays que j'ai vu naguère si vert, si animé et si riant! De tous côtés des plaines immenses ensevelies sous une couche de neige. Au milieu de ces plaines, les forêts de sapins, sombres et silencieuses comme des monuments de deuil dans le champ des morts; dans le jour, un horizon terne, un ciel gris ou chargé de nuages noirs, quelquefois un jaune et fugitif rayon de soleil pa-]au dernier regard d'un malade épuisé qui s'éteint; puis une obscurité subite sans les douces lueurs du crépuscule et, dans les nuits parfois lucides, des étoiles qui ressemblent à de froides pointes d'acier clouées au firmament, et une lune pâle qui ressemble à un disque de glace. Pas une mélodie lans les airs, pas un mouvement dans les champs ni dans les bois. Les lacs et les rivières, enchaînés

par les glaces, ont perdu leurs doux murmures; les insectes avec leurs larves sont cachés dans les réduits imperceptibles d'où ils ne sortiront qu'au printemps, Les oiseaux se sont enfuis vers des régions plus chaudes. Les écureuils même, ces vifs habitants des forêts, émigrent. On dit qu'à l'approche de la rude saison ils sautent, débranche en branche, d'arbre en arbre, jusqu'au bord des rivières, et là attendent un vent propice pour s'embarquer en levant leur queue comme une voile. Les ours et les ratons se bloquent dans une ténébreuse retraite comme des philosophes affligés de ce qui se passe dans le monde ; les daims et les élans

se retirent dans les profondeurs des forets. Les loups seuls errent encore à l'aventure, cherchant une proie sur cette terre dépeuplée, et dans leurs appétits faméliques poussent des hurlements sinistres. De temps à autre aussi, une corneille égarée fend l'air comme une flèche noire et s'abat sur un rameau de sapin en jetant un cri aigu. De temps à autre, dans les ombres du soir, retentissent les accents du hibou cornu dont les modulations plaintives, pareilles aux gémissements d'une voix humaine, épouvantent, comme un sinistre augure, comme un chant funèbre, le voyageur solitaire qui les entend résonner dans le silence des nuits. Mais quelquefois, dans ce silence, dans cette immobilité de la nature, tout à coup le vent d'hiver se lève et dans son vol impé-

tueux balaye les plaines de neige comme le simoun balaye les sables du désert. La tempête éclate et les grandes tiges de sapins s'inclinent sous sa puissance, se courbent Tune contre ■ l'autre, s'entre-choquent et se rompent avec un fracas pareil à celui d'une muraille qui s'écroule, ou d'une mer en furie qui se brise sur les rochers. En un instant, les géants séculaires des forêts sont mutilés et découronnés et la terre est jonchée de leurs larges rameaux.

La colonie européenne ne s'est pas encore implantée dans cette partie du Canada dont j'essaye, mon cher Georges, de te représenter l'image en cette cruelle saison. Quelques hardis settlers seulement y sont venus, y ont bâti leur cabane, puis, après cet essai d'installation, sont partis effrayés de leur isolement. C'est dans une de ces cabanes abandonnées que Bernard espère trouver Gazida. Jusque-là, nous ne pouvons découvrir, que de loin en loin, quelques familles d'Indiens campant dans leur wigwam et vivant comme leurs aïeux du produit de leur chasse et de leur pêche.

Le premier jour de notre voyage, nous avons été très-contents de loger dans un de ces wigwams. Certes, il n'était pas brillant, mais nous cheminions dès le matin, sur la neige, par un vent aigu; nous avions froid et nous étions fatigués. Rien ne pouvait nous être plus agréable que de nous reposer au coin d'un bon feu. L'Indien nous a reçus avec empresse-

ment; sa femme a étendu près de l'âtre des peaux d'élan et de cerf sur lesquelles nous nous sommes assis en nous inclinant, autant que possible, vers le sol, afin d'être moins incommodés par la fumée qui s'élevait du foyer en tourbillons épais et inondait l'intérieur de la tente. Notre hôte revenait de la cbasse. D'un signe il nous a indiqué le produit de sa journée, un gros daim gisant à l'une des extrémités de latente, puis il nous a dit qu'il avait à nous offrir un souper succulent. A ce souper succulent on ne sert qu'un plat, mais un plat dont la préparation et la cuisson exigent des soins minutieux et une vigilante attention. Ce plat phénoménal, qui doit faire la gloire d'une cuisinière indienne et réjouir les papilles de son noble maître, se compose en premier lieu des herbes à moitié digérées et du sang contenus dans l'estomac du daim. On y ajoute la graisse, la langue et les parties les plus tendres du corps de l'animal, hachées et broyées en petits morceaux. Quand le Vatel féminin de l'habitation indienne a suffisamment trituré les divers éléments de son œuvre capitale, ils sont renfermés dans la sacoche de l'estomac et suspendus par une corde audessus du foyer. Le tout doit bouillir lentement à un feu modéré. Il faut veiller de près sur ce dépôt culinaire et prendre garde que quelques flammèches n'atteignent la corde qui le soutient, car si elle venait à se rompre, l'œuvre précieuse tombant dans

les charbons et dans les cendres, serait perdue. Je dois dire qu'à un certain moment celte olla podrida exhala une odeur qui n'était point désagréable. J'aurais volontiers goûté à ce mets, si vanté parmi les Indiens, si je n'avais vu de quelle façon il avait été composé et manipulé. Mais Jean-Baptiste et Passe - Partout s'en sont délectés, et Briquet m'a paru trèscontent d'en recevoir les restes.

Le lendemain matin, l'Indien hospitalier, à qui j'avais donné un peu de tabac, a voulu nous reconduire jusqu'à une assez longue distance de sa demeure, et plusieurs heures après qu'il nous eût quittés, nous marchions tranquillement dans la direction qu'il nous avait indiquée, quand tout à. coup nous avons été pris par un de ces tourbillons de neige auxquels, en pleine campagne, il n'est pas possible de résister. Par bonheur, nous n'étions pas trèséloignés d'une forêt. Nous avons pu y arriver en nous tenant serrés l'un contre l'autre, comme des moutons qui rentrent à la bergerie par un vent impétueux. Là, du moins, nous étions protégés contre la violence de l'ouragan; là, nous avons pu nous faire un gîte pour y passer la nuit. Gomme nous avions les membres engourdis par le froid, un travail vigoureux ne pouvait que nous être utile. Aussitôt nous nous mettons à l'œuvre. Des branches d'arbres brisées par le vent nous servent de pelles et de balais; nous enlevons la neige qui recouvre

le sol; nous nous faisons une jolie place nette d'une assez large circonférence. Jean-Baptiste, qui ne voyage jamais sans sa hache, choisit une demidouzaine de jeunes arbustes dont il fait des piquets. Sur ces piquets nous étendons nos rouleaux d'écorce de bouleau; à l'extérieur, une toile goudronnée et quelques peaux d'animaux. Yoilà notre tente organisée. Ceux qui diraient qu'une

telle habitation, en plein hiver, n'est pas séduisante, sont difficiles. Jean-Baptiste, qui est un peu épicurien, cherche pourtant encore à la perfectionner par l'art avec lequel il range, pour nous en faire un rempart, nos sacs et nos corbeilles du côté d'où vient le vent. Passe-Partout prépare, au milieu de notre tente, un bûcher de broussailles et de rameaux desséchés, tire de sa poche un briquet, un morceau d'amadou fait avec une excroissance de bouleau, pose cet amadou sur de légers morceaux de sapins réunis dans une écorce, et bientôt notre feu est allumé, et quelques instants après nous étions tous assis en cercle autour du bûcher pétillant, satisfaits de notre prompte installation et savourant un bol de thé. J'ai eu souvent, dans ma vie parisienne, le plaisir de prendre du thé servi par de belles mains blanches, dans de fines tasses de porcelaine, sur une nappe damassée, et jamais il ne m'a paru si agréable que celui que Passe-Partout, notre maître cuisinier, venait de nous préparer dans un poêlon, avec de la neige fondue.

et nous versait dans des tasses en bois, avec du sucre d'érable.

Une tradition chinoise rapporte qu'un pieux ermite, désolé de ne pouvoir prier et veiller autant qu'il le désirait, coupa ses paupières qui souvent se fermaient malgré lui. De ces paupières du saint homme, Dieu fit les feuilles du thé qui écartent des yeux de l'homme le sommeil, et égayent sa veillée.

Gomme les Chinois, je me sens tout disposé à attribuer une origine surnaturelle à cette plante dont on fait de si salutaires infusions dans les contrées humides et froides.

En buvant cette infusion et en me réchauffant à notre foyer, je réfléchis pourtant qu'en ce moment je pourrais être dans mon

ancien nid parisien, assis à ma table , servi avec un intelligent empressement par mon fidèle Joseph, ou le corps plongé dans un fauteuil, les pieds sur les chenets , lisant, dans un doux repos, quelque livre de choix, ou m'habillant pour aller dîner dans une des maisons du faubourg Saint-Germain, ce faubourg qui est encore, quoiqu'en disent ses détracteurs et ses envieux, la première capitale du monde élégant, l'école de cette exquise urbanité, par laquelle la France s'est acquise une distinction particulière en Europe, le sanctuaire des habitudes de bon goût, des saines idées, des nobles traditions, la région privilégiée de femmes les plus gracieuses et les plus spiri-

tuelles. Et, au lieu de jouir de tous les agréments d'une paisible et studieuse retraite, ou d'une aimable société, me voilà errant avec un paysan canadien, à la recherche d'une jeune Indienne, comme un pauvre chevalier dont un Cervantes pourrait faire une image assez grotesque, et dont nul Arioste ne daignerait raconter les aventures. Me voilà dans une de nos haltes, accroupi sous une enveloppe d'écorce, au milieu d'une forêt sombre, des rameaux chargés de neige sur notre tête, un désert de neige autour de nous, et le vent et la tempête ébranlant les grands arbres au pied desquels nous avons cherché un abri. Malgré les ingénieuses précautions de Jean-Baptiste, le froid pénètre sous notre tente; mais, qui sait? Peut-être que dans la vie parisienne, à laquelle je viens de songer, je serais de nouveau saisi par le froid du cœur, plus cruel que celui du corps ; peut-être qu'au lieu de cette tempête de l'hiver canadien, je subirais une des tempêtes de la vie sociale , et comme l'a dit un poète :

L'orage du ciel, Dure moins que celui du monde.

Pour ménager la pitié que tu serais peut-être, mon cher Georges, tenté d'accorder à ma situation, je te dirai qu'après avoir bu notre thé, qui répandait un courant de chaleur dans tous nos membres,

l'habile Passe-Partout nous a fait, avec du riz et un morceau de lard, un plat excellent. Si le galant Henri IV l'eût connu, il l'aurait souhaité aux paysans de France, avec la poule au pot.

Notre souper fini, j'ai donné un verre d'eau-devie à mes compagnons de voyage ; puis chacun de nous s'est enveloppé dans sa couverture pour dormir. La place privilégiée m'était réservée au fond de la tente; près de moi, étaient Bernard et Jean- Baptiste, puis Éric et Passe-Partout, et les deux bateliers, à l'entrée de notre fragile habitation.

Le lendemain matin, il y avait là deux places vides. Les bateliers, dont je n'avais cessé de me défier, étaient partis. La nuit, pendant que nous dormions tous d'un profond sommeil, ils étaient partis comme des déserteurs, avec armes et bagages.

« Ah! les brigands, les scélérats, les misérables! s'est écrié Jean-Baptiste. C'est moi qui les ai enrôlés pour notre voyage ; c'est moi qui me suis rendu responsable de leur conduite. Mais il ne sera pas dit qu'ils nous ont trompés et volés impunément : je vais courir après eux; j'ai deux bonnes jambes, et deux jambes mises en mouvement par la colère vont plus vite que les autres. J'espère les rejoindre, ces coquins, et alors.... »

Jean-Baptiste n'acheva pas sa phrase; mais aie voir froncer les sourcils et serrer les poings, il était aisé de deviner que, s'il désirait rejoindre les deux

fugitifs, ce n'était pas pour leur donner une affectueuse poignée de main.

Passe-Partout était dans la même colère. Il disait que ces deux hommes devaient être à tout jamais bannis des fleuves et des lacs du Canada, par la corporation des bateliers, et en attendant qu'ils subissent cette sentence 3 il voulait, ainsi que Jean- Baptiste, les poursuivre et leur infliger un châtiment exemplaire,

« Non, non, dit Bernard, laissons-les aller. Ne serait-ce pas une folie que de perdre notre temps à courir après eux, et si nous parvenions à les rejoindre, ne serait-ce pas un malheur d'en venir à une collision qui pourrait produire une effusion de sang? »

J'étais du même avis que Bernard, et nous parvînmes, mais non sans peine, à apaiser la colère de Jean-Baptiste et l'indignation de Passe-Partout.

Cependant cet événement, dont nous cherchions, Bernard et moi, à atténuer l'importance aux yeux de nos fougueux compagnons, n'était pas fait pour nous réjouir. En quittant l'île de Manitoulin, nous n'avions pas cru devoir nous procurer des traîneaux. Il nous semblait plus simple de voyager à pied dans des lieux où l'on chercherait en vain la trace d'une roue de voilure, et où nous pouvions être fort embarrassés pour nourrir notre cheval. Nous avions, selon l'usage des voyageurs canadiens,

divisé nos bagages en différents lots, et chacun de nous avait pris le sien. Je dois dire que le mien était le plus petit, et celui de nos déserteurs le plus lourd. En nous quittant, ils semblaient s'être fait un devoir de ne pas laisser à notre charge tout leur fardeau; ils eil avaient emporté une grande part. Mais, les coquins! ils l'avaient bien choisie, cette part : ils avaient pris notre provi-

sion de riz et de viande salée, notre eau-de-vie et notre boîte à thé!

« Les abominables gueux! s'écriait Jean-Baptiste à chaque déficit que nous constations; et ils ont été baptisés, et ils portent le nom de chrétiens et ils regardent les Indiens comme des sauvages! Je voudrais qu'ils rencontrassent de vrais sauvages qui les scalperaient !

— Moi j'espère, dit Passe-Partout, qu'ils s'égareront dans les bois, et seront dévorés par les loups. »

Bernard assistait, d'un air pensif et triste, à cette inspection. Lorsqu'elle a été finie, il s'est tourné vers moi et m'a dit, d'une voix émue : « Vous avez voulu être bon et généreux, voilà l'ingratitude; vous vous êtes associé à nous avec confiance, vous êtes trahi ; vous avez été très-occupé du soin d'assurer le bien-être de vos compagnons de voyage, et deux de ces compagnons vous exposent à mourir de faim! C'est pour moi que vous avez entrepris cette expédition. Dans le dénûment où nous laisse le vol de ces deux misérables, vous ne pouvez la conti-

nuer : retournons en arrière. Aujourd'hui même nous pouvons rentrer dans la cabane de l'Indien qui nous a déjà donné l'hospitalité; de là nous regagnerons l'île de Manitoulin, et de là, si vous le désirez, il vous sera aisé de partir pour la Combe. »

En parlant ainsi, le pauvre Bernard avait une expression de physionomie et un accent qui auraient ému les cœurs les plus durs. Je découvrais dans cet accent, je devinais sur cette physionomie le cruel sacrifice qu'il s'imposait pour m'épargner quelques souffrances imprévues, et je ne pouvais accepter son abnégation.

« Eh quoi! me suis-je écrié, une méchante action peut-elle nous détourner du noble projet que nous avons formé ? La perte de quelques chétives provisions peut-elle nous empêcher de continuer notre route? La crainte de subir quelques privations nous éloignera-t-elle de deux malheureuses créatures, vers lesquelles un tendre et fidèle sentiment vous entraîne, et que nous pouvons peut-être sauver d'un mortel péril? Non, mon cher Bernard, je ne veux point, comme vous me le proposez, retourner en arrière : je veux que nous allions résolument là où nous devons aller ; vous, par une pensée du cœur; nous, par un juste sentiment d'humanité, et, quels que soient les obstacles que nous ayons encore à surmonter, j'ai l'espoir que nous réussirons. »

A ces mots, Bernard n'a rien répondu. Il m'a tendu la main et m'a regardé, et dans ses yeux perlait une larme, une de ces larmes de gratitude que les anges recueillent dans leur coupe de bénédiction, avec les larmes du véritable amour et de la véritable pitié.

« Eh bien! merci! a-t-il dit, après un instant de silence : A la garde de Dieu! partons. »

Aussitôt Jean-Baptiste et Passe-Partout ont enlevé les rouleaux de notre tente , puis nous avons fait une nouvelle distribution de nos bagages. Éric a voulu en avoir une grosse part, et il semblait tout fier de se montrer à moi avec son supplément de fardeau. Quel brave garçon!

Avant de se mettre en marche, Bernard et Jean- Baptiste se sont arrêtés à examiner successivement plusieurs tiges de sapins; ils en faisaient le tour ; ils en regardaient attentivement l'écorce et se communiquaient, à voix basse, leurs observations.

« Que font-ils donc là? ai-je demandé à Passe- Partout, qui se tenait près de moi, prêt à partir, et cependant attentif à leurs mouvements.

— Ah! vous ne le savez pas, m'a-t-il répondu, je vais vous le dire : vos voyageurs d'Europe ont pour se diriger, dans leurs traversées par mer, dans quelque long trajet par terre, un petit instrument que vous appelez, je crois, une boussole. Les bateliers, les coureurs de bois, les chasseurs du Canada

ne sont pas assez riches pour acheter un tel instrument, qui, si je ne me trompe, doit coûter assez cher; mais ils ont un autre moyen de se guider dans leur marche. On a remarqué, dans ce pays, que l'écorce des arbres est régulièrement plus épaisse du côté du nord que des autres côtés. Par conséquent, là où l'on reconnaît cette plus forte épaisseur, là est le nord, là sont nos boussoles.

— Des boussoles plus sûres que les nôtres, ai-je répliqué, car elles ne varient pas; des étoiles polaires terrestres dans l'océan des champs et des bois ; la science des enfants de la nature; quelle science charmante et infinie !

— Partons! » s'est écrié Bernard, après avoir achevé son examen. Et nous sommes sortis de la forêt. Mais, à la façon dont. Jean-Baptiste regardait le sol que nous quittions, on devinait aisément qu'il s'éloignait à regret de certaines traces empreintes dans la neige, les traces de nos deux fripons.

L'ouragan de la veille est entièrement apaisé; le ciel est clair, la neige brillante, trop brillante même, car elle fatigue les yeux, et à certains moments son éclat est dangereux. On dit que plus d'un

voyageur a perdu la vue par l'effet de la trop vive réverbération du soleil sur ces nappes scintillantes.

Pour marcher plus commodément, nous nous décidons à prendre nos raquettes. Ce sont les Indiens qui ont eux-mêmes inventé ces chaussures, plus es-

sentielles ici, en hiver, que le socque dans les rues macadamisées de Paris, ou la botte fourrée dans les froides rues de Stockholm et de Pétersbourg. Les Lapons ont de longs patins, façonnés tout simplement avec des planchettes, un peu lourds et incommodes. Ceux dés Indiens sont plus ingénieux. Les Anglais leur ont donné le nom de snow-shoes (souliers à neige) ; les Français, celui de raquettes. Ils ressemblent réellement aux raquettes avec lesquelles nous jouons au volant, avec cette différence que le filet en est fait avec d'épaisses lanières de cuir, et qu'ils ont soixante centimètres de longueur et vingt de largeur. On pose son pied au milieu de ce réseau, on le lie avec deux courroies, et après quelques essais, on marche lestement, C'est avec cet appareil que les Indiens vont à la chasse, en hiver, et atteignent, à la course, l'élan dont les lourds sabots enfoncent dans la neige. Les Indiens ont même une danse particulière, qu'ils nomment la danse des patins, et où ils font toutes sortes d'agiles évolutions, avec leurs souliers de deux pieds de longueur. Il n'est pas probable qu'on ait jamais un tel spectacle dans un bal de Paris, où l'on a bien de la peine à trouver assez de place pour les quadrilles des plus petits escarpins.

J'ai donc pris, mon cher Georges, la chaussure indienne, et d'abord j'enviais la facilité avec laquelle Bernard et Jean-Baptiste en usaient; mais,

peu à peu, j'en suis venu à les porter assez prestement.

Je n'essayerai pas de te raconter en détail les divers incidents de notre pérégrination, nos marches précipitées, nos mouvements actifs pour nous réchauffer par un temps froid, nos haltes obligées dans un ouragan, nos stations dans l'enceinte des forêts, sous notre frêle tente, autour d'un feu de broussailles humides qui nous inondaient d'un tourbillon de fumée, et nos longues stations dans le désert des champs et des bois.

En élevant sa sublime pensée vers les sphères innombrables qui tournaient sous le regard de Dieu, Pascal disait : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye ! » On éprouve une impression semblable dans ces espaces terrestres dont nul regard humain ne peut mesurer l'étendue, où, lorsque le vent se tait, rien ne se meut et rien ne vibre, où tout paraît à jamais plongé dans un silence éternel.

Mais, dans notre caravane, fatalement appauvrie par un vol, Jean-Baptiste et Passe-Partout conservent leur heureuse insouciance de caractère. Éric, qui a tant souffert dans son enfance, accepte comme une bénédiction sa nouvelle situation ; Bernard est soutenu, dans les petites misères de notre voyage, par un ferme et tendre sentiment de cœur. Moi, je rends grâces au ciel de m'avoir enfin délivré des douloureux souvenirs qui m'obsédaient, des amères

récriminations, des pensées mysanthropiques qu'ils fomentaient dans mon esprit, et Bernard et moi, nous avons la jeunesse! la jeunesse, cette puissance féerique!

J'ai nom Jeunesse la légère, L'agileresse, la courrière.

dit l'angélique personnage d'une vieille légende. Grâces à ses qualités particulières, la jeunesse court, en effet, à travers les difficultés qu'elle rencontre sur son chemin, et par le prestige de son imagination, elle colore les horizons les plus sombres; elle se fait un jardin fleuri d'une terre dénudée, un palais d'une chaumière. Une chaumière et un cœur!

Un jour, peut-être, je voyagerai, comme je l'ai déjà fait, à travers un beau pays, dans une bonne voiture. Je descendrai dans des hôtels où plusieurs domestiques s'empresseront de me servir ; je m'asseoirai à des tables où seront étalés tous les raffinements de la gastronomie, et peut-être, je regretterai mon rude trajet sur la terre canadienne, et les maigres soupers de mon wigwam ; mais alors, je n'aurai plus trente ans : « Y a-t-il, dit Byron, quelque chose au monde qui puisse nous consoler de n'avoir pas toujours trente ans? »

Par bonheur, nos pillards, en emportant la meilleure part de nos provisions, nous ont laissé un

petit sac de galettes sèches, façonnées dans le Canada, sur le modèle de nos biscuits de mer, et une boîte de pemican. Le pemican, préparé avec les meilleures parties de la chair de bœuf, séchées avec soin, réduites en poudre, mêlées avec du sucre, et fortement comprimées, renferme dans un très-petit volume un aliment très-substantiel : c'est là notre nourriture journalière. Passe-Partout, en fouillant de côté et d'autre, avec sa vieille expérience, a fini par découvrir une petite plante, que les botanistes appellent, je crois, ledum latifolium,et que les Canadiens nomment pompeusement le thé du Labrador; il nous en fait, le soir, une boisson qui ne ressemble guère au thé aromatique de

l'empire de la lune, mais dont le goût acidulé n'est pourtant pas désagréable.

. Cependant nos minces provisions, qui ont échappé à la rapacité de nos deux larrons, diminuent à vue d'œil, et Bernard cherche en vain l'occasion de tirer un utile coup de fusil : nul oiseau dans les airs, nul quadrupède dans les champs. Nous pouvons bien nous considérer comme les rois absolus de cette création. Pas un animal, et pas un être humain ne nous en dispute une parcelle; mais notre royauté n'est pas couronnée de roses.

Un soir, pourtant, l'œil perçant de Jean-Baptiste distingue dans un ravin la pointe d'un wigwam. Nous nous acheminons promptement vers cette de-

meure solitaire avec l'agréable pensée d'y trouver un meilleur gîte que notre tente de bouleau déjà fort endommagée, et peut-être le butin conquis en une chasse fructueuse ; mais nous ne devions avoir là que le spectacle d'une cruelle misère. Au fond de cette habitation solitaire, sur une natte d'écorce, était couché un vieillard malade, la tête enveloppée dans un lambeau de couverture. A notre approche il ne fit pas un mouvement ; son foyer était éteint et il n'avait pas eu la force de le rallumer. Bernard s'approcha de lui et l'interrogea sur son état avec un accent de commisération.

« J'ai froid! j'ai froid ! murmura le vieillard. » Jean-Baptiste et Passe-Partout se hâtèrent d'aller couper des branches d'arbuste, et en y joignant quelques brins de bouleau et de sapin secs qu'ils trouvaient épars dans la tente, parvinrent bientôt à faire un bon brasier. A la lueur de la flamme pétillante, l'Indien essaya de se lever ; nous l'aidâmes d'abord à se tenir sur son séant, puis à se

rapprocher du feu. Il étendit vers le feu ses deux mains décharnées, et promenant sur nous un regard étonné : « Ah ! dit-il d'une voix débile, ce sont des visages pâles qui entourent le vieux Nistal. Les visages pâles ne sont pas toujours les amis des Peaux - Rouges; mais je sais qu'il en est à qui les bons manitous donnent de la pitié.

— Que notre père se rassure! dit Bernard en

essayant de prendre les formes du langage usité parmi les Indiens. Les visages pâles sont entrés dans son wigwam avec une pensée de paix, et s'ils pouvaient le secourir, leur cœur en serait réjoui. Mais comment notre père est-il ainsi seul?

— Nistal est vieux et faible, répondit l'Indien, vieux et faible comme le chêne dont le vent d'hiver a brisé les branches et dont les années ont épuisé la sève. Il ne peut plus poursuivre l'élan dans les bois ni préparer les trappes pour prendre l'ours. Nistal a survécu à ses proches et à ses amis ; il n'a plus qu'un fils, et il a prié ce fils de l'abandonner en cet endroit désert, de le laisser mourir et de s'en aller en un lieu meilleur rejoindre les gens de sa tribu. Plus d'un Indien a terminé ainsi sa vie sans se plaindre; je pouvais bien terminer de même la mienne. Les animaux ont été créés pour l'usage de l'Indien. Quand l'Indien ne peut plus les prendre, il n'a plus rien à faire en ce monde; il faut qu'il aille rejoindre ses pères dans le pays des âmes.

— Et ton fils a obéi à ta demande ? s'écria Bernard avec un accent de révolte.

— Non, reprit doucement le vieillard. Sawanno n'a pas voulu faire ce que tant d'autres ont fait dans notre tribu. Il a eu une révélation de son manitou qui lui disait de ne pas se séparer de son

vieux père, et comme il ne pouvait m'emmener près des grands lacs où vont, en hiver, les gens de notre na-

tion, il reste avec moi et chasse pour moi. Mais il est quelquefois obligé d'aller bien loin, bien loin, chercher du gibier. Voilà cinq jours qu'il est parti, et depuis quatre jours, Nistal n'a rien eu à manger. Mais il reviendra mon fidèle Saw'anno ! Car il est fort et alerte. Peut-être qu'il est déjà près d'ici, traînant après lui un beau daim gras ou un ours.

— Croyez- vous réellement, dis-je à Bernard, que son fils revienne?

— Sans aucun doute, à moins qu'il ne soit victime de quelque fatal accident. L'Indien ne ment pas. Si Sawanno n'avait pas voulu revenir, il n'aurait point abusé son père par une promesse; il l'aurait nettement abandonné dans son wigwam. Cela est arrivé plus d'une fois dans ces malheureuses peuplades où, en des temps de calamité, les plus jeunes et les plus vaillants ont bien de la peine à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. En attendant le retour de son unique auxiliaire, ce pauvre vieillard souffre de la faim. Nous avons encore un petite reste de provisions....

— Je voulais justement vous proposer de lui en offrir une partie. Je regrette de n'avoir rien de plus et rien de meilleur.

— Rien de plus, c'est fâcheux, mais rien de meilleur! Tous pouvez écarter de vous ce souci. En fait de nourriture, les Indiens ne sont pas difficiles. S'ils ont une abondance de provisions, ils mangent

gloutonnement,, et lorsqu'ils sont dans la disette, ils la supportent patiemment en se contentant de tout ce qui peut apaiser

leur faim. Plus d'une fois, sans doute, celui-ci en a été réduit à ronger les racines des plantes, l'épidermedes bouleaux, et depuis quatre jours, il a peut-être mâché le cuir de ses mocassins. »

Nistal accepta notre offre selon les strictes règles traditionnelles d'une stricte dignité qui, dans les circonstances les plus graves, ne permet pas aux Indiens de laisser paraître une émotion. Cependant il ne pouvait dissimuler l'activité avec laquelle il broya deux de nos galettes et un morceau de pemican.

« Puisse le grand manitou, nous dit-il, récompenser les visages pâles de leur humanité! Nistal n'a rien à leur donner. »

Puis il se remit sur sa couche et s'endormit. Après avoir fait notre léger repas, nous nous endormîmes autour de lui.

Au point du jour, comme nous nous préparions à nous remettre en route, le vieillard se réveilla et nous dit : « Que les hôtes de monwigwam ne se hâtent pas départir! J'ai fait un rêve. Sawanno va revenir. Les rêves nous sont accordés par les manitous et ne nous trompent pas. Sawanno va revenir avec un superbe gibier et les visages pâles en auront leur part. »

Quelle que fût la croyance du pauvre solitaire à la réalisation de ses songes, elle ne pouvait nous arrê-

ter. Passe-Partout ralluma le feu du vieillard. Jean- Baptiste lui fit une nouvelle provision de bois. Bernard lui donna encore quelques galettes, et après avoir accompli ces derniers devoirs de charité, nous le quittâmes, tandis qu'il continuait à murmurer: « Sawanno! Sawanno! je l'ai vu dans mon rêve; les rêves ne me trompent pas ! »

Chemin faisant nous ne pouvions nous empêcher de réfléchir que cette nuit nous coûtait cher et que nous ne pourrions faire une seconde fois une telle libéralité sans nous condamner nous-mêmes au plus entier dénûment.

« De ma vie, dit Bernard, je n'ai vu un coin de terre dépeuplé comme celui-ci : pas un écureuil, pas un canard sauvage, pas la moindre trace d'un animal vivant ; mais nous finirons bien par trouver un endroit meilleur. Nul acte de charité, j'en suis sûr, ne reste sans récompense, et nous n'aurons point à nous repentir de celui que nous venons de faire. »

Au moment où il exprimait cette consolante pensée, tout à coup Jean-Baptiste s'écria : « Attention ! Regardez Brisquet, »

Brisquet, qui ordinairement cheminait fidèlement derrière son maître, venait de s'arrêter près d'un bouleau isolé et plongeait son museau dans la neige, puis le retirait comme pour se consulter sur sa subite sensation, et de nouveau le replongeait dans la couche de neige, et de ses deux larges pattes la creu-

sait activement pour arriver jusqu'au sol quelle recouvrait.

« Il y a là quelque chose, dit Jean-Baptiste, probablement une cach e.»

La cache est le grenier souterrain, le silo des Indiens. Lorsqu'ils ont, dans leur migration, une surabondance de gibier, ils creusent un trou en terre et y enfouissent leurs provisions; puis ils recouvrent le tout avec soin de façon à ce que nul passant ne puisse découvrir leur trésor. Eux seuls le retrouvent à certain signe tracé de leur main sur un arbre, ou sur une pierre et gravé dans leur souvenir. Mais de même qu'un grand nombre de pièces

d'argent ensevelies par les Lapons avares, sont perdues pour eux et pour leurs héritiers, de même il arrive que plus d'une cache est ainsi oubliée ou abandonnée, et que les viandes qu'elle renferme s'y anéantissent, malgré les ingénieuses précautions employées par les Indiens pour les préserver de la putréfaction.

L'ardeur de Brisquet nous promettait réellement une découverte. Par quel accident de terrain, par quel flair surprenant avait-il été conduit à cette découverte? C'est ce que je ne puis expliquer. Quoi qu'il en fût, nous nous mîmes à aider l'intelligent animal dans ses recherches. Avec des branches de sapins nous enlevâmes des monceaux de neige, et notre coopération activait le zèle de Brisquet.

« Cherche, cherche, mon brave chien, disait Jean-

Baptiste, en lui passant la main sur la tête pour mieux l'encourager.

— Je parie, s'écriait Passe-Partout, qu'il y a là les plus belles pièces de gibier; je me réjouis de les faire cuire. Le pemican n'est pas à dédaigner assurément; c'est facile à emporter en voyage, mais dur et peu savoureux. Parlez-moi d'un bon quartier de daim bien rôti, ou d'une tête d'ours savamment assaisonnée! J'ai encore des recettes de cuisine que vous ne* connaissez pas : vous verrez, vous verrez! »

En parlant ainsi, Passe-Partout enfonça dans le sol un pieu qu'il venait d'aiguiser avec sa hache, et s'écria : « Nous y sommes ! Brisquet ne s'était pas trompé, et Jean -Baptiste avait raison : c'est une cache. »

Nous enlevâmes un faisceau de ramilles, plusieurs mottes de terre, et nous vîmes un trou carré, de deux pieds de profondeur, dans lequel un Indien avait en effet enseveli des monceaux de viande; mais cette viande était entièrement corrompue; il n'y avait pas moyen d'y toucher. Brisquet lui-même s'en éloigna avec dégoût, et nous nous regardâmes l'un l'autre un peu attristés de notre déconvenue. Pour ma part, j'avoue que l'idée de varier le régime auquel nous étions astreints depuis quelques jours ne m'était point désagréable. Je n'ai jamais compris comment Ésaù a pu vendre son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Mais il est des mo-

ments où l'homme le moins sensuel ne croirait pas se rendre ridicule en payant fort cher une bonne tranche de roast-beef.

Que faire? Il fallait nous résigner à notre pemican, et peut-être même nous mettre à la ration, comme des marins qui, n'ayant plus qu'une seule ressource, craignent de l'épuiser.

Pendant que nous continuons notre marche, en faisant ces réflexions, un cri violent retentit derrière nous; non pas un cri de guerre, mais, sans aucun doute pourtant, un cri d'Indien; car les Indiens ont seuls cette profondeur d'intonation à la fois perçante et gutturale. En nous retournant, nous voyons, en effet, à quelques centaines de pas de distance, un Indien qui marche précipitamment de notre côté et nous fait signe de l'attendre. Bientôt il nous rejoint et nous dit : « Sawanno a su que les visages pâles avaient été bons pour son père, et il a couru après eux pour les remercier. Sawanno a su que les visages pâles n'avaient pas été favorisés dans leur chasse par leurs manitous, et il est venu leur offrir une partie de la sienne. »

A ces mots, il dépose devant nous un magnifique quartier de daim, et fait volte-face pour s'en retourner à son wigwam.

Bernard cependant l'invite à fumer une pipe , ce que nul Indien ne peut refuser, et après lui avoir rendu grâce de sa générosité, il lui demande s'il

connaît la cabane du colon, bâtie près du lac de l'Oiseau. « Sawanno la connaît très-bien; il y a été plusieurs fois, et l'automne dernier, il Ta trouvée encore habitée. En deux ou trois jours de marche, ajoute-t-il, nous pouvons y arriver »

Quand Sawanno a eu fumé sa pipe, je lui ai donné un peu de tabac, ce dont il a été ravi, et nous nous sommes quittés avec toutes sortes de protestations d'amitié.

« Vous voyez, m'a dit Bernard, qu'ils ne trahissent point la vérité, ceux qui se plaisent à citer les naïves vertus des Indiens.

— Oui ! dernièrement Passe-Partout nous a raconté un fait à peu près semblable à celui dont je viens d'être témoin; mais je suis charmé de pouvoir attester moi-même la générosité de ces pauvres gens, si souvent méconnue, si souvent outragée.

— Générosité d'autant plus notable, reprend Bernard, que Sawanno ne pourra peut-être pas de longtemps conquérir un pareil butin, et pour apaiser nos besoins, il s'expose à souffrir lui-même de la faim.

— À Dieu ne plaise! J'aime à croire, au contraire, qu'il sera récompensé de sa piété filiale et de son humanité. Il paraît alerte et fort, ainsi que me le disait son père, et il doit connaître les meilleurs terrains de chasse.

— Je l'espère; mais il est probable qu'en ce moment nous avons plus de soucis de lui qu'il n'en a

lui-même. L'Indien est, de sa nature, l'être le plus facile à satisfaire, le plus content d'une heure propice, le plus oublieux du lendemain, le plus résigné à toute espèce d'infortune. Souvent, cette résignation ressemble à une mobile incurie; mais, souvent aussi, elle a un caractère touchant, et peut nous faire faire d'utiles réflexions. *

En causant ainsi, nous cheminons rapidement sur une neige durcie par le froid. La pensée que bientôt nous atteindrons le but de notre pérégrination, et l'aspect du quartier de daim , que Passe-Partout a mis sur ses épaules, ont ravivé notre courage.

Il est tout fier, l'honnête Passe-Partout, de porter cette belle pièce de gibier. 11 se réjouit d'avoir un moyen d'exercer ses talents culinaires, et je dois dire qu'en nous amusant par son naïf amour-propre de cordon bleu, il ne nous a point trompés par de vaines fanfaronnades. Il a fait griller sur les charbons des côtelettes excellentes, et nous a préparé un rôti qui mériterait d'être décrit par un Brillât- Savarin.

Enfin, nous arrivons à l'endroit où Bernard espère mettre fin aux anxiétés de son amour, et où nous aspirons tous à nous reposer.

Bernard s'arrête pour mieux reconnaître, dit-il, les lieux; mais, en réalité, je crois, pour comprimer les battements de son cœur. Voilà le lac de l'Oiseau, revêtu d'une couche de glace et de neige;

voilà les bois de sapins et de bouleaux qui, en été, se reflètent dans ses ondes ; et sur la lisière de cette forêt, voilà le toit du log-

house. Mais nulle fumée ne s'échappe du haut de ce toit, et rien n'indique qu'il soit habité.

Bernard , après avoir examiné un moment en silence ce mélancolique tableau, se précipite vers la cabane solitaire, et cette cabane est déserte. Sa porte brisée, ses poutres disjointes et son enceinte dans laquelle le vent a jeté des monceaux de neige, tout annonce que, depuis longtemps, personne n'y a résidé. Ni là, ni près de là, pas le moindre vestige d'un être humain!

Bernard s'est assis sur le sol, la tête entre ses mains, immobile, muet, et comme accablé sous le poids de ses regrets et de sa déception!

Nous nous tenions debout, près de lui, si vivement impressionnés par le sentiment de sa douleur, que nous ne pouvions pas même essayer de le consoler.

Quelques instants après, il s'est relevé, et nous regardant d'un regard ferme : « C'en est fait, nous a-t-il dit ; il faut renoncer à une entreprise dans laquelle j'ai si tristement échoué. Je ne sais plus où je pourrais aller chercher ces deux malheureuses femmes que je désirais tant secourir. Dieu, je l'espère, les aura prises sous sa protection! Dieu aussi aura pitié de moi! Maintenant, je dois songer

à vous, mes amis, qui m'avez si fidèlement assisté dans mes peines. Après le trajet que nous venons de faire, nous avons tous besoin de nous reposer un peu. Cette maison, si dévastée qu'elle soit, nous offre un abri meilleur que notre tente déchirée : nous allons enlever cette neige, apporter du bois dans ce foyer; nous chasserons, nous amasserons des provisions. A une vingtaine de lieues d'ici, il y a un hameau de colons , où nous trouverons des

traîneaux pour nous conduire sur les rives de l'Octawa et, de là, à Hull et à la Combe, où l'on est sans doute bien inquiet de nous. »

A ces mots, Bernard a pris son fusil, dans l'intention de commencer immédiatement sa chasse, peut-être aussi dans le vague espoir de découvrir quelque indice désiré.

« Merci ! m'a-t-il dit, en passant près de moi et me serrant la main , merci ! »

Puis il s'est éloigné, Mes deux autres compagnons se sont mis, avec Éric, à préparer notre installation. Moi, je suis resté dans cette misérable demeure, assis sur un tronc de sapin, triste de la tristesse de Bernard, et cependant attendant avec impatience que le feu fût allumé, car j'étais à moitié gelé.

Schônfeld-, 23 décembre.

Un mois s'est écoulé, mon cher Georges, depuis le jour où j'arrivais au lac de l'Oiseau. Pendant ce temps, j'ai failli périr, un autre a péri à ma place, et sa mort m'a laissé dans l'âme une impression funèbre.

Aujourd'hui, pour la première fois, depuis plusieurs semaines, je reprends les feuilles volantes qui te sont destinées : je veux essayer de raconter les derniers incidents de mon voyage.

Bernard, après avoir fait une assez longue tournée, rentra dans le log-house, et nous dit qu'il n'avait pas pu trouver l'occasion de tirer un seul coup de fusil. « Cependant, ajouta-il, je suppose qu'il doit y avoir du gibier, car je viens d'entendre, dans le bois qui nous' avoisine, le hurlement de deux loups ; ils s'en iraient ailleurs s'ils ne trouvaient pas ici quelque proie.

— Sans doute, dit Jean-Baptiste en riant, puisqu'on dit que les loups ne se mangent pas entre eux.

— Les loups noirs du Canada, répliqua Passe- . Partout, et les loups cerviers au poil gris tacheté

de noir, ne se respectent guère l'un l'autre, quand ils ont faim : ce sont de féroces animaux. Les femelles, quand elles se sentent près de mettre bas, se cachent, afin de soustraire leurs petits à leurs aimables époux qui, en ayant l'air de les caresser, pourraient bien les dévorer. Quant à moi, j'aimerais mieux rencontrer un ours qu'une de ces affreuses bêtes, toujours altérées de sang. L'ours est quelquefois encore assez bonhomme; si on ne l'injurie pas, il passera peut-être tranquillement son chemin, sans faire à qui que ce soit le moindre mal; tandis que le loup désire toujours mordre et dévorer. Je dois dire, en outre, que si le loup canadien n'a pas à beaucoup près la force de l'ours, il a pourtant une vigueur de marche et une agilité qui le rendent très-redoutable. Le loup cervier de notre pays, qui est un espèce de lynx, a quatre pieds de longueur. Ses pattes sont armées de griffes comme celles des chats. A l'aide de ses griffes il grimpe sur les arbres, se poste sur un rameau pour épier sa proie, et de là se précipite sur elle.

— J'ai également horreur de ces animaux, dit Bernard, et j'en tuerais volontiers quelques-uns; mais à quoi cela me servirait-il? Passe-Partout, avec toute son habileté, ne réussirait pas à nous faire manger un morceau de leur chair, dure et infecte. L'essentiel est que nous tâchions de faire

demain une bonne chasse. Voulez-vous en être, monsieur Henri?

— Je ne puis, en cela, vous être bon h rien De ma vie je n'ai chassé : c'est à peine si je sais comment on charge un fusil, et il est probable qu'à mon dernier jour, je n'aurai pas à me reprocher le meurtre d'un simple moineau.

— Eh bien ! reprit Bernard , Jean-Baptiste et Passe-Partout ont d'autres habitudes. Leur jaquette a été tachée plus d'une fois du sang des animaux qu'ils avaient tués, et je suis sûr que demain, ils seront très-contents de préparer leurs armes.

— Assurément, s'écrièrent à la fois nos deux compagnons.

— Mais, dit Passe-Partout, j'ai idée que nous pourrions bien découvrir le gîte de quelque oursin dodu, dont nous ferions un excellent bouillon.

— Moi, dit Jean-Baptiste, je ne serais pas fâché d'abattre un de ces loups qui viennent insolemment hurler à notre porte, si l'on ne peut tirer d'eux un seul bon morceau de chair, leur peau n'est pas à dédaigner : j'en ferai un tapis pour la chambre de ma brave Jeanne. »

Le lendemain matin, les trois chasseurs, après avoir soigneusement nettoyé les batteries de leurs fusils, un peu rouilles par l'humidité, se mettaient en campagne, Bernard gravement préoccupé du désir de pourvoir à notre subsistance, Jean-Baptiste

et Passe-Partout parlant gaiement du butin qu'ils allaient conquérir, et dans leur confiante pensée, trafiquant déjà de la fourrure de Tours qu'il n'avaient pas encore tué.

Moi, je prenais dans ma valise le livre d'une femme anglaise, mistress Jameson, qui a écrit de très-intéressantes pages sur le Canada, et je m'asseyais au coin du feu pour le lire.

La matinée était brumeuse et froide. Dans l'aprèsmidi le ciel s'éclaircit. Un rayon de soleil pénétrant dans notre cabane, semblait m'appeler au dehors.

Je déposai mon livre sur mon escabeau, .me levai et m'enveloppai dans mon manteau,

« Monsieur va sortir? me dit de sa voix timide, Éric qui, pendant ma lecture, était resté près de moi, attisant la flamme du foyer et de temps à autre, selon sa fidèle et respectueuse coutume, levant ses yeux sur moi et cherchant à deviner s'il pourrait faire quelque chose pour mon service.

— Oui, Éric, lui répondis-je ; le temps est beau, et je vais me promener un instant sur la lisière du bois, au bord du lac.

— Mais les loups! monsieur.

— Tu as peur des loups?

— Pas pour moi, monsieur. »

Pauvre garçon! il ne pensait qu'à moi; sa vie devait être jusqu'à la fin un acte de résignation et d'abnégation personnelle.

« Les loups, repris-je, sont probablement, à l'heure qu'il est, bien loin de nous, fuyant effrayés devant nos chasseurs : reste ici, sans crainte; je rentrerai bientôt. »

A ces mots, je m'avançai vers la porte. Éric, pourtant, me regardait d'une façon singulière; il y avait dans la fixité de ses yeux limpides une expression de tristesse et d'anxiété, comme celle qui est produite par un funeste pressentiment, et une sorte de supplication craintive, comme celle qu'il m'adressait à New-York , quand nous eûmes en vain cherché, dans cette ville, son cousin.

Moi qui suis convaincu qu'une Providence secrète nous donne souvent de salutaires avertissements, par de subites et mystérieuses émotions, pourquoi ne me suis-je pas arrêté à celui-ci ?

Je sors cependant, et en me retournant, après avoir fait du côté du bois une cinquantaine de pas, je vois Éric debout sur la porte, et me suivant d'un œil inquiet.

Je continue ma marche, la tête baissée, absorbé dans je ne sais quel rêve, et tout à coup je suis violemment terrassé et renversé tout de mon long sur le dos. Un loup cervier de cette terrible espèce que m'a décrite Passe-Partout , s'est élancé sur moi du milieu des taillis, et me tient captif sous ses pattes musculeuses. Ses griffes acérées me déchirent les épaules et les jambes; son haleine infecte

se répand sur mon visage; je vois sa gueule entr'ouverte, sa langue qui s'allonge entre ses dents aiguës, ses yeux qui flamboient. Il me tient là, cloué au sol, sous son corps velu, et semble se délecter dans la contemplation de sa proie avant de la dévorer. Je fais un effort pour me dégager de cette horrible étreinte, et je sens ses ongles d'acier m'entrer plus avant dans les membres. C'en était fait de moi sans Éric qui ne m'avait pas perdu de vue , qui saisit dans le foyer un lourd tison, se précipita sur le féroce animal , et de ce morceau de bois enflammé lui asséna un coup violent sur le front. L'affreuse bête chancelle , tombe à côté de moi, puis soudain se relève, et, par un bond impétueux, se jette sur son antagoniste et le terrasse comme elle m'avait terrassé. Éric pousse un cri lamentable , un cri que j'entends encore retentir à mon oreille. J'essaye de me lever, et au même instant un coup de fusil résonne ; une balle entre dans la tète du loup , et l'étend roide mort. Mais Éric était étranglé. En m'approchant de

lui, je vis ses yeux se fermer; un soupir s'échappa de ses lèvres , sa main fit un dernier mouvement, comme pour chercher la mienne, puis tout était fini. o Dieu! jamais je n'oublierai ce cruel spectacle !

Pauvre enfant! condamné à la douleur dès sa naissance, maltraité par celle qui devait lui tenir lieu de mère, abandonné par son père, banni de

son pays, jeté sans ressources et sans soutien sur une terre inconnue , il avait senti son cœur s'épanouir à la pitié que je lui montrais; il s'était attaché à moi par toutes ses facultés d'affection et de gratitude, longtemps comprimées; il me considérait comme son unique appui en ce monde, comme son guide tutélaire; il se réjouissait de vivre près de moi , et il mourait pour moi !

En me rappelant notre arrivée à New-York , je me dis pourtant qu'une vraie loi d'humanité ne me permettait pas d'agir autrement envers lui, que je ne pouvais le laisser seul , pauvre , ignorant et débile dans les abîmes de cette ville, que je ne pouvais résister à ses touchantes prières. Mais qui ne se désolerait de voir son œuvre de commisération se terminer par une catastrophe, et de penser que, par l'acte de charité qu'il se plaisait à accomplir, il a été l'instrument aveugle d'une lamentable destinée !

Les Grecs croyaient à la fatalité; les Turcs y croient encore. Qui de nous, dans de graves circonstances , n'a été plus d'une fois tenté d'admettre cette idée ?

Bernard qui , en revenant au logis , avait vu le péril d'Éric et le mien, et croyait, par son habileté de chasseur, nous en avoir l'un

et l'autre délivrés, est accouru sur le lieu du combat, puis Jean-Baptiste et Passe-Partout, attirés par son coup de fusil.

Tous trois ont été attendris à la vue d'Eric qui, dans le cours de notre voyage, avait conquis leur affection par sa simplicité d'enfant, par son empressement à se rendre utile aux autres, par son peu d'exigence pour lui-même.

On lui a creusé une fosse ; on a planté une croix en bois sur sa tombe. Quand un passant verra ce rustique monument de deuil, il pensera que là est enseveli quelque voyageur canadien. Personne ne saura cette triste histoire, commencée dans les forêts de Suède et finie dans celles d'Amérique.

Je n'ai pu prendre part au travail de cette sépulture; mes compagnons m'ont ramené au lôg-house, tout meurtri et ensanglanté. J'éprouvais aux bras et aux jambes de telles douleurs, que je pouvais à peine me mouvoir. Lorsque je suis rentré dans notre cabane, mes regards sont tombés sur le livre de mistress Jameson, que je lisais tranquillement, quelques heures auparavant , à côté d'Éric. Il m'intéressait ce livre! Pourquoi l'ai-je quitté?

Schùnfeld, 4 janvier.

*Après l'enterrement d'Éric, mes trois compagnons ont passé la soirée assis près de ma couche , et fumant mélancoliquement leur pipe.

Le lendemain Bernard et Jean-Baptiste sont partis pour la chasse. Nous avons partagé entre nous un morceau de pemican et quelques galettes. C'étaient les derniers débris de nos provisions. Le loup tué par Bernard gisait à quelques centaines de pas de notre retraite; mais quelle que fut notre disette, aucun de nous

n'aurait voulu toucher à cette bête immonde. Jean-Baptiste, qui avait manifesté le désir de faire un tapis d'une peau de loup, a horreur de celle-là.

Passe-Partout, qui aurait aimé à suivre ses deux amis dans leur excursion ; est resté près de moi* Il possède, dit-il , un talent particulier pour soigner les blessures. Il déclare que, si la fantaisie lui en venait, il pourrait se créer une belle position de chirurgien parmi les Indiens. Le fait est qu'il applique sur mes plaies des compresses qui me paraissent très-efficaces.

Nous espérons revoir bientôt nos deux chasseurSi Nous ne doutons pas au moins qu'ils ne reviennent

avant le soir. Mais le soir ils ne sont pas de retour, et la nuit est sombre; la neige tombe à flocons épais. Passe-Partout et moi nous nous regardons en silence avec une douloureuse appréhension.

Le lendemain matin il me dit : « Probablement nos deux amis se trouvaient trop loin d'ici quand la nuit est venue; ils ont eu peur de s'égarer dans l'obscurité, et se sont fait un gîte sous quelques rameaux de sapins. Maintenant ils sont en marche, et ne peuvent tarder à nous rejoindre : ils ont peutêtre bien froid, et je vais préparer un bon feu pour les réchauffer. »

Passe-Partout m'adresse ces paroles d'un ton de voix calme; mais Passe-Partout est inquiet; il se promène de long en large dans la cabane, ouvre la porte, fait quelques pas au dehors, revient attiser la flamme du foyer, puis s'approche de moi, et fredonne un de ses chants canadiens; mais, en dépit de sa philosophie pratique, il ne peut maîtriser son inquiétude , et la chanson par laquelle il essaye de se distraire, expire sur ses lèvres.

Notre journée s'écoule clans les agitations continues de l'attente et du désappointement. Au moindre bruit que nous entendons, à un coup de vent qui secoue la porte de notre log-house ou fait tomber une branche d'arbre sur notre toit, Passe-Partout se précipite sur le seuil de notre demeure, regarde, écoute, puis revient tristement s'asseoir près du

foyer Vaine espérance dès le matin! vaine espérance encore le soir! Nous ne pouvons cependant admettre que nos deux braves et vigoureux compagnons aient péri victimes d'un accident. Nous nous disons et nous voulons nous persuader qu'ils se sont laissé entraîner trop loin à la poursuite d'un élan, ou qu'ils ont découvert les traces d'un ours, et travaillent à abattre le gros arbre où il se tient caché.

Mais, le jour suivant, nous essayons inutilement de nous tromper par nos ingénieuses suppositions. Une sinistre pensée nous subjugue, malgré les efforts que nous faisions pour l'écarter de notre esprit. D'heure en heure, notre anxiété s'accroît, et quand vient la nuit, avec ses voiles funèbres , nous nous sentons saisis d'une terreur insurmontable. Passe-Partout est accroupi près du foyer, la tête baissée, les mains sur ses genoux; moi, je suis couché en face de lui sur mon manteau ; nous ne nous disons rien, mais je suis sûr que nous sommes l'un et l'autre occupés de la même pensée.

Nous pensons que nos amis sont perdus, abîmés dans les neiges, étranglés peut-être, comme Éric, par les loups ; puis, en vertu de cet instinct naturel de conservation incarné dans l'homme, ainsi que dans les animaux, nous en venons à songer à nousmêmes et à notre déplorable situation.

Seuls, dans cette misérable cabane, au milieu des

bois et des neiges, sous un ciel glacial , nos dernières bribes d'aliment épuisées, pas une indication propice, pas une route ouverte h. nos yeux dans ce désert, pas une heureuse rencontre, pas un secours humain h espérer S

Que la nuit semble longue h la douleur qui veille!

Elle m'a paru longue cette nuit où j'invoquais vainement le sommeil , où j'étais sans cesse obsédé par l'idée que nos amis étaient morts et par l'image des mortels périls auxquels nous restions nous-mêmes exposés!

Lorsque le jour . enfin, est venu éclairer notre retraite , à voir la figure fatiguée de Passe-Partout , il m'était aisé de reconnaître qu'il n'avait pas mieux dormi que moi. Il a passé la main sur son front, comme pour en écarter une sombre pensée, puis, entr'ouvrant la porte : « Quel beau temps ! a-t-il dit; l'air froid, mais le ciel si clair ! Que de gens, sur les bords de l'Ottawa, se réjouissent de se promener en traîneau par un temps semblable! Mais nous, qu'allons-nous faire ?

— Vous êtes bien plus expérimenté que moi : je vous demande votre avis.

— C'est vrai que j'ai de l'expérience, me répond en souriant Passe-Partout, flatté de mon compliment. J'ai fait dans ce pays d'agréables voyages ; mais j'en ai fait aussi quelques-uns qui n'étaient pas gais. Au nord du lac Supérieur , j'ai vécu pendant

toute une semaine de cette mousse amère que nous appelons la tripe de roche. Ii faut avoir l'estomac solide pour résister à une telle nourriture. Une autre fois, près de la baie d'Hudson, un de

mes camarades et moi, nous nous sommés trouvés réduits à faire griller notre jaquette de peau, et bouillir une vieille paire de souliers pour apaiser notre faim. Je voudrais bien, si c'est possible, ne pas me remettre à un tel régime. Si Bernard et Jean-Baptiste ne reviennent pas aujourd'hui, mon avis est que nous devons partir. Nous n'avons plus rien à manger ; mais j'ai un fusil, de la poudre, du plomb. Ce serait bien le diable si je ne réussissais pas à tuer, chemin faisant, quelque perdrix blanche, ou quelque écureuil, et nous sommes à peu près sûrs de rencontrer des loups. Ma foi! à défaut de mieux, je mangerais bien une côtelette de loup. L'autre jour, j'aurais bien dépecé celui qui a été abattu par Bernard, s'il n'avait égorgé le malheureux Éric.

— Et où irons-nous ?

— Laissez-moi faire. On n'a pas, comme moi, passé trente ans cle sa vie à errer de côté et d'autre sans apprendre quelque peu le moyen de sortir d'embarras. Je commencerai par reconnaître le nord, à l'inspection de deux ou trois tiges de sapins. Après cela , en marchant droit devant nous vers le sud , nous ne pouvons manquer d'arriver à l'une des rivières qui vont se joindre à l'Ottawa, et au

bord de ces rivières, il y a, ça et là, des habitations d'Indiens ou des colons canadiens, peu importe; il n'en est pas une où l'on ne nous accorde l'hospitalité.

— Mais, repris-je, nous pouvons rester en route, comme Bernard et Jean-Baptiste, et peut-être périr comme eux; car je tremble qu'ils n'aient péri.

— Oui ; mais nous pouvons aussi nous sauver, et en tout cas , il vaut mieux chercher cette chance de salut, que de rester à

l'abandon dans cette hutte, pour y mourir de faim.

— Eh bien ! c'est convenu. Si nos amis ne revien nent pas, nous partirons quand vous voudrez.

— Dès demain.... Mais, sot que je suis, avant de fixer ainsi notre départ, je devais vous adresser une question essentielle : vous sentez-vous en état de -marcher?

— A vous dire vrai , je ne serais pas en état de faire une longue course , ni de porter sur mes épaules meurtries un lourd fardeau. Grâce à vous, cependant , je n'éprouve plus qu'une souffrance très -tolérable , et je crois que je pourrai vous suivre.

— Nous irons tout doucement en commençant, et peut-être que la marche achèv.... Mais, qu'entendsje ? Écoutez !

— Quoi donc?

— - Écoutez , répète Passe-Partout , en se mettant

vivement à genoux et en appliquant son oreille sur le sol. »

Je le regarde, et je l'entends qui murmure : « Oui, oui.. . c'est cela! Je ne me trompe pas.... Mais non ; plus rien.... C'est un bourdonnement que j'avais dans la tête.... Ah! la voilà de nouveau.... Dig, dig, dig, dig. Cette fois, j'ensuis presque sûr..., Dig, dig. Elle se rapproche..:. Plus de doute! la clochette, le traîneau ! Sainte Anne , patronne des voyageurs ! si c'est vrai, quel beau cierge je ferai brûler sur votre autel ! >>

A ces mots, Passe-Partout se relève brusquement et se précipite hors de notre demeure.

J'ai été tenté de croire qu'il avait une hallucination.

Cependant, je me lève aussi pour essayer de reconnaître la cause de sa subite agitation, et au moment où je m'avance vers la porte, je distingue le son de cette clochette dont il a parlé, puis les hennissements d'un cheval , puis des cris et des rires bruyants, et la voix de Passe-Partout entonnant son joyeux chant :

Gai Ion là, gai le rosier Du joli mois de mai.

Brisquet s'élance en jappant dans le log-house et vient me lécher les pieds. Jean Baptiste le suit d'un air radieux, et derrière Jean-Baptiste apparaît la

bonne, la franche figure du jeune Bauer, avec lequel j'ai fait la traversée de Hambourg à New-York.

Avec quelle agréable surprise je l'ai revu, ce brave Saxon! Avec quel empressement j'ai serré la main de Jean-Baptiste ! L'un des plus doux contentements du cœur, n'est-ce pas celui qu'on éprouve en retrouvant un ami que l'on croyait perdu ?

Oui. puisque je retrouve un ami si fidèle, Ma fortune va prendre une face nouvelle.

S'il y avait en ce monde, non pas des apparitions fugitives de revenants , comme il y en a peut-être , mais de vraies résurrections , quelle joie pour ceux qui regrettent sincèrement des êtres aimés que la mort leur a ravis ! et quelle juste punition pour ceux dont l'affection n'a été qu'une hypocrisie, dont le deuil n'a été qu'un masque , qui n'ont convoité qu'un héritage et en ont pris possession !

« Mais Bernard! où est donc Bernard? » Aux questions précipitées que j'adresse à Jean-Baptiste, dans le trouble de mes émotions , l'honnête Canadien essaye de répondre catégoriquement,

et peu à peu j'apprends enfin tous les détails de ses dernières aventures.

Le jour même où nos deux compagnons nous quittaient pour essayer de trouver quelque gibier , ils se trouvèrent tout à coup enveloppés dans un tourbillon de neige qui les obligea à chercher un

refuge dans les bois; ils se firent une espèce de tente avec des rameaux d'arbres ; ils parvinrent, non sans peine, à allumer du feu, et campèrent là toute la nuit. Le lendemain, comme la tourmente n'était pas encore apaisée, ils furent contraints de rester encore dans leur gîte. Le jour suivant, ils purent enfin se remettre en marche, et ils voulaient revenir vers notre log-house ; mais le vent impétueux qui, depuis deux jours, labourait les ravins et les collines, en avait tellement changé l'aspect, qu'ils ne pureijt reconnaître les lieux par où ils avaient déjà^ passé, et ils s'égarèrent. Depuis plusieurs heures, ils erraient au hasard, ayant reconnu pourtant qu'ils faisaient fausse route, et cherchant leur vraie direction, quand, soudain, voilà Brisquet qui allonge son museau sur la neige et la flaire , et annonce par là qu'il est sur la voie d'une découverte.

« Encore une cache peut-être, dit Jean-Baptiste! Pourvu qu'elle soit meilleure que la dernière ! »

Non, ce n'est pas une cache ; car l'intelligent animal continue son trajet sans s'arrêter; quelquefois il fait, de côté et d'autre, un circuit, comme s'il entrevoyait un autre indice, puis revient à la ligne qu'il a déjà suivie, et à mesure qu'il avance, ses oreilles se dressent, sa queue frétille. Évidemment son instinct l'a conduit sur une piste certaine.

Les deux chasseurs le suivent avec un vif sentiment d'espoir , l'encouragent par leurs caressantes

apostrophes, et cherchent à deviner ce qui a pu attirer son attention. Bientôt ils jettent un cri de joie. Au détour d'une forêt, ils voient s'élever dans l'air un nuage de fumée; après avoir fait quelque pas, ils distinguent, sur la pointe d'une colline, le toit d'un log-house.

C'est la maison que Bauer s'est construite sur le terrain qu'il a acheté. Bernard et Jean-Baptiste y entrent avec confiance, y sont dignement accueillis, et y trouvent Gazida et sa mère qui, après s'être égarées aussi en cherchant la cabane solitaire où elles désiraient s'abriter, ont aussi découvert; par une même grâce providentielle, cette habitation des émigrés allemands.

a Oh ! que Dieu est bon ! » s'est écriée la jeune Indienne, avec des larmes clans les yeux, en voyant la porte du log-house s'ouvrir et Bernard qui est là, qui lui tend la main. L'un et l'autre alors se sont raconté à la hâte une partie de ce qu'ils avaient souffert depuis plusieurs années , et tous deux étaient trèsémus. Bernard ne pouvait cependant nous oublier dans notre triste retraite; il a dit l'endroit où nous étions. Aussitôt Fritz Bauer a mis dans son traîneau du pain, du beurre, de la viande, une bouteille d'eau-de-vie pour nous réconforter dans notre disette ; il a attelé son cheval et il est parti avec Jean- Bapliste.

Les rustiques aliments qu'ils nous apportaient

m'ont semblé les mets les plus succulents que Ton puisse goûter en ce monde, et Passe-Partout, en prenant un verre d'eau-de-vie, a déclaré qu'il se sentait rajeuni de vingt ans. Le cheval, après

avoir mangé un picotin d'avoine, était parfaitement en état de nous ramener à l'hospitalière demeure où l'on nous attendait.

J'ai été m'agenouiller sur la fosse d'Éric ; nul autre, après moi, ne lui donnera ce témoignage de regret et d'affection. Le jeune Saxon qui s'était aussi intéressé à ce maladif enfant, pendant la traversée, et qui a été peiné d'apprendre sa mort, m'a pourtant promis de veiller sur sa tombe.

Je me suis assis sur le devant du traîneau, à côté de Fritz, qui me demandait humblement excuse de ne pouvoir m'offrir un meilleur siège. Jean-Baptiste et Passe-Partout se sont installés derrière nous. Le cheval, aiguillonné par le froid, s'est mis à galoper sur la neige durcie, et ses grelots tintaient gaiement à notre oreille, et Brisquet, le sagace, l'actif, le précieux Brisquet, courait en jappant à côté de lui.

En trois heures, nous sommes arrivés à Schônfeld : c'est le nom que Bauer a donné à sa propriété canadienne, en mémoire de son village d'Allemagne. Bernard est accouru à ma rencontre, et le vieux paysan saxon, et sa femme et sa fille, m'ont reçu avec une expression touchante d'affection, comme un ancien ami.

Le vieux Bauer n'est plus si sombre que je l'ai vu dans notre traversée. « Le temps et moi , disait Charles-Quint, nous sommes deux grands maîtres. » Par l'effet du temps, sans doute aussi par les prières de sa femme, la sévérité de son cœur s'est amollie ; il a pardonné à sa fille, et lui a permis de venir le rejoindre. Elle doit arriver prochainement, car elle était si impatiente de revoir sa famille, qu'elle n'a pu attendre le printemps pour s'embarquer. C'est la bonne fermière qui m'a annoncé cette nouvelle avec une tendre émotion. La malheureuse enfant! me disait-elle, nous a

cruellement affligés; mais je ne pouvais cependant cesser de l'aimer, et quand elle est venue, la veille de notre départ, nous faire ses adieux, il me semblait qu'elle emportait une partie de moi-même. Grâce au ciel ! la voilà qui va revenir; alors je serai contente; quoique je regrette encore quelquefois mon pays d'Allemagne, je puis vivre et mourir en paix dans celui-ci.

Nous avons passé à Schônfeld le temps des fêtes de Noël, que les Allemands se plaisent à célébrer, et le premier jour de l'année nouvelle. Il me semble que c'est pour moi un bon augure de commencer l'année dans cette calme demeure, au milieu de ces braves gens.

Pour Bernard, tout est maintenant un favorable augure : il a reconquis Gazida, et bientôt il l'épousera. Quand ils sont assis l'un à côté de l'autre, si

heureux de causer ensemble, si confiants dans leur avenir, ils me rappellent cette pensée d'un poète anglais : « Que c'est une douce chose de voir réunis deux êtres qui entrent dans le printemps de leur vie, avec un même amour ! »

Demain, nous partons. Fritz et son père ont la bonté de nous conduire jusqu'à un village canadien, où nous pourrons aisément, dit le fermier saxon, nous procurer des chevaux et des traîneaux pour continuer notre route.

La Combe, 25 janvier

A quinze lieues de Schônfeld, est le village où nous avons, en effet, trouvé tout ce qui nous était nécessaire; un joli petit village, situé sur un sol fertile, au bord d'un des affluents de l'Ottawa. Il ne date que de quelques années, et déjà il a une chapelle catho-

lique, un bureau de poste, plusieurs boutiques et une auberge à l'entrée de laquelle se ba-

lance, sur un triangle mobile, une planche de sapin peinte à l'huile, par un artiste du pays, et représentant un marin debout près de son navire. Au bas de cette naïve image est écrit, en grosses lettres, le nom de Jacques Cartier, le hardi capitaine de Saint- Malo, le Descubrador, pour me servir d'une expression espagnole, ou, si on me permet ce néologisme, le Découvreur du Canada.

On nous a servi, dans cette auberge, un plat de pommes de terre au lard et un rôti de coq de bruyère, dont Passe-Partout lui-même, Passe-Partout, si fier de ses talents culinaires, a été émerveillé; puis j'ai fait préparer mystérieusement, par l'entremise de Jean-Baptiste, un bol de punch, et lorsque ce bol est apparu flamboyant sur la table, chacun l'a salué par un cri de joie. Nous avons bu à la santé de la brave famille de Schônfeld et à celle de nos deux jeunes fiancés qui nous ont cordialement remerciés. Âch gott! m'a dit le vieux Bauer, en fumant sa pipe en racine d'Ulm, qu'il a apportée de Leipzig, et en savourant son verre de punch, ach gott! Es scheint mir, dass ich noch in Deutschland Uni Ah ! Dieu! il me semble que je suis encore en Allemagne!

Le charme des premiers souvenirs, l'amour de la terre natale! Ni les années, ni les voyages lointains ne peuvent les détruire. Parfois, peut-être, on s'en détourne dans une des luttes de la vie; parfois même,

ils semblent anéantis ; mais ils reposent au fond de notre mémoire, comme des sources d'eau fraîche au fond d'une grotte mystérieuse : un incident inattendu, une rencontre accidentelle,

une ligne de paysage, un son, de voix, une note de musique, suffisent pour les réveiller ; le temps même qui ronge tout, tempus edax, ne fait que leur donner un nouveau prestige. Les images delà jeunesse, le souvenir du toit paternel se lient au cœur du vieillard , comme les verts rameaux du lierre aux anciennes murailles. Vers la fin de sa vie, la pensée de l'homme retourne aux jours de son printemps, comme l'oiseau nomade, après sa longue émigration, revient à son nid.

Le lendemain matin, nous avons dit adieu à nos deux Saxons. Quelle étrange chose! que j'aie retrouvé ainsi, dans une solitude du Canada, ces Allemands avec qui je m'étais embarqué, sur un des quais tumultueux de Hambourg, et quelle réflexion cela m'a fait faire! Pendant notre traversée, je me suis senti instinctivement attiré vers eux; je ne songeais guère, alors, qu'un jour ils me seraient si secourables , et que je serais si généreusement récompensé de la sympathie que je leur avais témoignée. Si l'on pouvait être bon par calcul, en ce temps de calcul universel, n'est-ce pas ce qu'il y aurait encore de plus habile ?

Ils sont retournés dans leur demeure, et moi j'ai

pris la route qui doit me ramener à la Combe : nous ne nous reverrons peut-être jamais, mais quelquefois ils penseront h moi, et je penserai à eux. Il est doux de songer que, dans les champs de la vie, on a pu semer çà et là un germe d'affection ou de gratitude : c'est l'œuvre fructueuse, c'est la moisson de l'âme. Qui sait si les anges qui planent sur la terre n'emportent pas au ciel le nom des hommes qui se souviennent l'un de l'autre à de longues distances ?

On voyage rapidement, en hiver, dans le Canada; et si le temps est beau, si Ton a pu se procurer un traîneau assez large pour s'y asseoir à l'aise, enveloppé dans de bonnes fourrures, cette façon de voyager est très-agréable. La neige couvre les diverses aspérités du terrain; la neige, affermie par le froid, est comme une immense voie lactée, composée de myriades de grains. Examinés au microscope, ces grains sont autant de petits diamants de toutes sortes de formes, ovales, ronds, quadrangulaires; il en est qui sont taillés à facettes, comme des brillants; d'autres qui ressemblent à des croix, d'autres à des étoiles, blanches étoiles tombées des flancs d'un nuage noir et cristallisées clans leur chute. Que de merveilles on découvre avec le microscope? mais il vaut mieux l'appliquer aux œuvres de la nature qu'aux œuvres des hommes.

Nos traîneaux ne sont pas élégants; ils ont été

façonnés par un artisan champêtre; mais ils sont assez commodes, et leur caisse en bois, garnie de peaux de mouton ; est posée sur deux bandes de chêne solide, qui glissent sur la neige, comme une barque sur un lac aplani, en y creusant de légers sillons.

En quelques jours, nous sommes arrivés sur les bords de l'Ottawa, et bientôt après, à Hull. Là, Bernard a conduit les deux Indiennes dans la maison où déjà elles avaient séjourné; elles y resteront jusqu'au jour de son mariage. Cette fois, du moins, elles n'ont plus à redouter les colères de Taurago et les brutalités de son fils.

Jean-Baptiste nous a quittés, impatient de retrouver sa femme, ses enfants , sa maison et aussi sa bonne Poulotte.

Passe-Partout n'est pas marié, mais il a de vieux camarades auxquels il va raconter, avec les enjolivements de sa fantaisie un peu gasconne, les divers incidents de sa dernière expédition.

Ces deux fidèles compagnons, en nous disant adieu, promettent de venir nous voir, à la Combe, et me remercient affectueusement des bontés que j'ai eues, disent-ils, pour eux. C'est bien moi qu dois les remercier de leur ferme assistance dans le cours de notre long trajet, du courage avec lequel ils ont accompli leur tâche, des modestes vertus dont ils m'ont donné l'exemple. Grâce à eux, je reviens

sain et sauf d'un voyage où j'étais menacé de plusieurs périls, et où j'ai recueilli plus d'un utile enseignement.

Il y a six mois, dans cette petite ville de Hull, que j'étais triste et découragé! L'ombre de ma tristesse s'est éclaircie comme un nuage à un rayon d'azur ; mes fébriles agitations se sont apaisées. Mais d'où vient donc le trouble que j'éprouve sur le chemin de la Combe? Je vais rentrer dans une maison où j'ai joui d'un affectueux accueil; je vais rejoindre deux hommes qui m'ont laissé un agréable souvenir: M. de Mériol et le P. Humbert. Ne me recevrontils pas avec la même franche cordialité et ne dois-je pas me réjouir de les revoir? Oui; mais près d'eux est la jeune fille qui m'est apparue comme une fée sur cette terre canadienne, comme la chaste et gracieuse fée des bois, que les Norvégiens célèbrent dans leurs légendes. Je n'avais pas la prétention de lui plaire; j'aurais voulu pourtant ne pas produire sur elle une impression mauvaise, et je l'ai choquée par une absurde digression en un de ces jours d'erreur que les Anglais appellent les jours non gardés : The wiguarded days.

Que de fois j'ai pensé à elle dans mes silencieuses et mélancoliques rêveries, pendant mon voyage! En me rapprochant du lieu qu'elle habite, je pens à elle plus vivement, mais avec un singulier mélange de crainte et de désir : je voudrais qu'elle ne fût pas

à la Combe, et pourtant je dois m'avouer que si je savais qu'elle n'y fut pas, je ne serais point si pressé d'y revenir.

Elle est à la Combe! Son doux visage est le premier que j'aie aperçu en arrivant; elle était assise derrière sa fenêtre. En nous voyant venir, elle s'est levée subitement et a disparu : elle allait en toute hâte annoncer à son père notre retour. Aussitôt tous les domestiques du logis ont été en mouvement. M. de Mériol est accouru sur le perron avec un cri de joie, et nous a embrassés, Bernard et moi ; puis, me prenant amicalement par le bras, m'a conduit dans son cabinet :

« Comme nous avons été inquiet de vous ! m'at-il dit. Voilà si longtemps que vous êtes partis, et pas de nouvelles! Le P. Humbert a été fort occupé de vous et a prié pour vous, dans la visite qu'il nous a faite dernièrement, et je suis sûr qu'il prie encore, à Montréal, où il est retourné la semaine dernière. Je vais lui écrire pour mettre fin à ses sollicitudes. Mais, voyons, asseyez-vous là, près du feu, dans ce fauteuil, en attendant qu'on ait préparé votre chambre et votre souper : contez-moi les principaux événements de votre odyssée. »

Je lui ai dit d'abord de quelle façon nous avons retrouvé Gazida, ce qui l'intéressait vivement par l'affection qu'il a vouée à Bernard; puis je lui ai dit quelques autres incidents de notre voyage qui l'a-

musaient ou le rendaient sérieux, et la mort d'Eric, qui lui a fait de la peine.

J'en étais là, lorsque Mlle Berthe est entrée, plus rose et plus blanche, plus charmante que lorsque je l'avais vue pour la première fois; elle s'est avancée vers nous, timide et rougissant, et m'a salué avec une telle expression de bonté et de naïve confiance, qu'à l'instant même toutes mes appréhensions se sont évanouies.

Je suis de ceux qui, par une faiblesse naturelle ou par une sorte d'abandon nonchalant, ne résistent guère à l'influence du cercle au milieu duquel ils se trouvent placés. Mon pauvre moi se contracte à l'approche^d'une physionomie sévère ou contrainte, comme une plante inerte au souffle d'un vent froid, et le peu qu'il vaut ne se produit que par l'effet d'une bienveillance qui l'encourage.

Au regard lucide et suave de l'aimable fille de M. de Mériol, j'ai senti que si j'avais un jour suscité en elle une réflexion pénible, cette impression était remplacée par un bon vouloir qui me réjouit.

Dès ce jour, j'ai passé de longues heures avec Mlle Berthe, en promenades le long du lac et du bois, si le temps nous permet de sortir; en lectures et en causeries, au coin du feu.

Elle a le goût des choses sérieuses, et lorsque son père et moi nous nous engageons dans quelque grave question, elle continue tranquillement à faire sa ta-

pisserie; mais, à l'attention avec laquelle elle nous écoute, il est évident qu'elle s'intéresse à nos dissertations, et je crois

qu'elle pourrait bien souvent y prendre part si elle n'en était empêchée par sa modestie. Quelquefois aussi, elle intervient dans notre entretien par une remarque ingénieuse, et quand on la complimente sur la justesse de ses observations, elle paraît toute confuse, comme si elle avait été trop hardie en émettant son opinion. Quelquefois, nous lisons ensemble un livre d'histoire ou de poésie, et je vois alors se refléter sur sa figure, comme dans un miroir, toutes les émotions de surprise, d'attendrissement, de crainte ou d'admiration que lui fait éprouver cette lecture, et ce sont de vraies candides émotions. Elle aime aussi la musique, et justement comme je l'aime, c'est-à-dire qu'elle n'emploie point ses dix doigts à exécuter des tours de force sur les touches de son piano, mais quelle accompagne simplement et sans aucune prétention un chant choisi parmi les moins bruyants et les plus mélodieux.

L'âme d'une jeune fille intelligente et pure est comme une fleur dont les nuances délicates et les fines beautés ne se révèlent que par gradations à celui qui l'examine à diverses reprises et attentivement.

Ainsi, en observant dans la régularité de son existence la jeune fille près de laquelle le hasard m'a conduit, en étudiant ces diverses impressions,

peu à peu je découvre en elle de nouvelles qualités d'esprit et de cœur, dont quelques-unes pourraient aisément exciter l'enthousiasme d'un poète :

Heureuse la beauté que le poète adore, Heureux le nom qu'il a chanté I

Je crois bien que plus d'une femme ne peut se courroucer de l'hommage qu'on lui rend en strophes harmonieuses. Lalagéen'a probablement point blâmé Horace de la désigner par ces deux gracieuses épithètes : dulce ride idem, dulce loquentem. La fantasque Cynthie ;a peut-être été attendrie, dans ses fougueux emportements, par les vers de Properce. Lesbie, qui pleurait la mort de son moineau, et qui empoisonnait résolument son mari, ne méritait pas d'être chantée par le tendre Catulle, ni la licencieuse Corinne par Ovide. Mais Laure, la vertueuse mère de famille, et l'idéale Béatrice, et la noble Léonore d'Est resteront à jamais justement célèbres par le sentiment qu'elles ont inspiré à trois écrivains de génie.

Sur le trône d'Angleterre s'est assise une femme qui non-seulement souriait à ces galanteries poétiques, mais qui les convoitait, les exigeait et voulait les avoir toutes à elle seule : c'est la hautaine, l'orgueilleuse, la froide, la cruelle Elisabeth, l'implacable ennemie de l'infortunée Marie Stuart. Elle n'admettait aucune rivalité dans l'exercice de son

pouvoir, et ne voulait en admettre aucune dans l'empire de sa très-problématique beauté. Jusqu'à son dernier jour, il a fallu que ses courtisans parussent ravis de l'incarnat de ses lèvres, de l'éclat de ses yeux, et tous les grands poètes de son temps l'ont chantée : elle est la Gloriana de la reine des fées de Spenser; la Cynlhia, la royale vestale de Shakespeare; l'image superbe des Sydney et des Raleigh.

Je me fais pourtant une autre idée du bonheur qu'une femme peut éprouver par l'affection qu'elle inspire. Il me semble que les sentiments les plus doux sont les plus mystérieux, que l'amour le plus vrai n'est point celui qui éclate en sonnets, en élégies , en

épithalames, et que la beauté la plus digne d'envie n'est point celle qui fait un grand bruit.

« Vous êtes heureux, monsieur, disait Louis XIV à un de ses gentilshommes ; vous avez un fils dont on parle, et une fille dont on ne parle pas. »•

La douce et pudique fille de M. de Mériol doit imposer à ceux qui la voient cette réserve respectueuse. Je n'en parle qu'à moi-même et à toi, mon cher Georges, à toi, le fidèle confident de mes secrètes pensées, et par l'habitude que j'ai prise de causer avec toi à cœur ouvert, par une sorte d'obligation envers ta généreuse et constanle amitié; je vais te dire ce qui m'est arrivé hier.

Hier soir, après dîner, au moment où nous rentrions dans le salon, un domestique est venu demander à M. de Mériol s'il voudrait bien recevoir un paysan qui avait une requête pressante à lui adresser. M. de Mériol est sorti, pour lui donner audience dans l'antichambre. Je me trouvais seul alors, pour la première fois, avec Mlle Berthe, et je ne sais comment, à l'instant où son père me quittait, j'ai été tout troublé de me voir ainsi seul en face d'elle.

J'ai pris sur la table un volume des poésies de Longfellow; j'ai essayé d'en lire quelques pages, mais je ne voyais pas bien ce que je lisais ; je sentais que ma voix tremblait. Tout à coup, enfin, ne pouvant maîtriser mon émotion, j'ai laissé tomber le volume sur mes genoux, et j'ai dit à la jeune fille : «je vous ai péniblement surprise, un jour, par le vilain tableau que j'ai fait des vilains penchants de ce monde, et vous avez dû penser qu'en proclamant un principe universel d'égoïsme, j'étais tout disposé à admettre dans la conduite de ma vie ce même égoïsme. Je me suis bien repenti

de cette sotte incartade, et j'ai été bien affligé en songeant au souvenir que vous pouviez en conserver. »

Aux premiers mots que j'ai prononcés, Mlle Berthe a incliné son front, en rougissant, sur la tapisserie qu'elle tenait entre ses mains; puis, comme je me taisais, attendant sa réponse, elle a relevé un peu

sa jolie tête, et m'a dit, d'une voix émue : « C'est vrai; je vous ai su mauvais gré de me montrer la société humaine sous un aspect que je n'avais encore jamais pressenti, car je ne voyais autour de moi que des natures honnêtes, des cœurs aimants et généreux. Je dois vous avouer aussi que je n'ai pu m'empêcher de concevoir à votre égard une impression défavorable et injuste.

— Injuste, avez-vous dit?

— Oui. Bernard m'a raconté tout ce que vous aviez fait pour lui et pour ses compagnons, avec quelle sollicitude vous vous étiez occupé de leurs besoins, et votre patience en des jours de disette, et votre douleur à la mort d'Éric.

— Cher Bernard!... Et maintenant?

— Maintenant, je vous crois vraiment compatissant et vraiment bon.

— o Dieu ! merci de ces douces paroles que je n'aspire qu'à mériter ! »

En proférant cette exclamation , par un mouvement irrésistible, j'ai pris sa petite main entre]es miennes, et ses yeux se sont levés sur moi, ses yeux bleus comme l'azur d'un cielprintanier,

limpides et profonds comme l'eau transparente d'un lac, et tous deux nous nou s sommes regardés un instant en silence*

« Berthe! Berthe! » me suis-je écrié.

J'ai cru sentir alors sa main trembler légèrement dans la mienne.

M. de Mériol est rentré.

Sa fille et moi nous n'avons pas fait un serment; nous n'avons pas même échangé une tendre parole. Quelle joie pourtant et quel espoir j'ai dans le cœur !

La Combe, 10 février.

Ma mère avait bien raison de répéter si souvent, mon cher Georges, que nous ne devions jamais cesser de nous fier à la Providence. Par des âpres , sentiers dont je ne pouvais entrevoir la fin, par des épreuves dont je ne comprenais pas la raison, par des souffrances que je ne croyais pas avoir méritées, la Providence m'a ramené clans la vraie et digne voie où il me semble que je dois trouver tout ce qu'on peut avoir de bonheur en ce rnonie.

M. de Mériol consent à mon mariage. Je lui ai exposé l'état de ma fortune, ne fut-ce que pour lui montrer que je n'avais pas besoin de me marier pour m'enrichir. Là n'était point son souci ; sa

grande crainte était de rester séparé de sa fille; mais il a été convenu que nous vivrions ensemble. Nous irons tous les trois en France ; nous reviendrons au Canada. Nous aurons une maison d'hiver sur les bords de la Seine et une maison d'été près de l'Ottawa, à deux mille lieues de distance! C'est un peu loin ! Mais les bateaux à vapeur vont si vite!

J'espère, mon cher Georges, qu'un jour tu feras ce voyage avec nous, et tu aimeras ce pays que j'ai si vite appris à aimer.

Les noces de Bernard se feront en même temps que les miennes. C'est le P. Humbert qui célébrera ces deux mariages. Jean-Baptiste y viendra, conduit par Poulotte, escorté de Brisquet, et Passe Partout, à qui je persuaderai que, sans ses conseils, on ne pourrait préparer convenablement le dîner.

Ah! cher Georges, je voudrais que Marguerite, qui m'a tant affligé , fût heureuse ; que tous ceux qui ont été injustes à mon égard fussent heureux; que tout le monde fût heureux! Car, moi-même, je suis si heureux, qu'à chaque instant je me surprends à murmurer le chant de joie de Pétrarque :

Benedetto sia il giorno e'1 mese, e l'aimo.

Quelquefois pourtant , dans la sérénité de mon âme, passe comme une ombre le souvenir d'Éric, le pauvre orphelin qui est mort pour me défendre. J'en ai parlé à Berthe, qui m'a dit, en me prenant

les mains et me regardant avec ses deux bons yeux d'enfant : « Cher Henri , nous devons être compatissants envers tous ceux qui ont besoin d'une protection, ou d'un secours. En mémoire de lui. nous le c ons encore plus, »

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/gazida00marm. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.